BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XVIII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES. . . .	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F^ND. .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET CIE, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

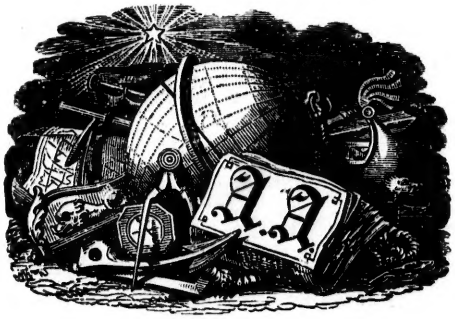
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE.

LIVRE SIXIÈME.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

NAVIGATEURS FRANÇAIS.

PRÉLIMINAIRE.

La France a vu, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, s'effectuer les glorieuses circumnavigations de Bougainville, de La Pérouse, d'Entrecasteaux et Marchand; elle a de même, en ce genre de voyages, marqué dignement sa place à l'aurore du XIXe siècle. En effet, pendant que Napoléon triomphait dans les champs de Marengo et soumettait l'Italie à ses armes, une expédition qu'il avait envoyée dans le Grand-Océan, sous le commandement du capitaine Baudin, explorait les rivages de la Nouvelle-Hollande, ce cinquième continent dont l'étendue égale au moins celle de l'Europe.

Plus tard, le capitaine de Freycinet, qui avait fait partie de cette première expédition, en dirigeait une lui-même sur une plus grande échelle encore; après lui est venu M. le capitaine Duperrey, dont le voyage a eu l'inappréciable avantage de fixer d'une manière certaine la position des milliers d'îles près desquelles avaient passé Roggewein et tant d'autres navigateurs qui tous, croyant les avoir aperçues les premiers, leur avaient tour à tour imposé des noms différens, lesquels en rendaient la reconnaissance confuse et difficile, pour ne pas dire problématique. A M. Duperrey a succédé M. le capitaine Dumont d'Urville, auquel la science doit un si beau travail sur la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Guinée, et l'humanité la découverte des débris du vaisseau de La Pérouse. Enfin, M. le capitaine Laplace, sans ajouter aux découvertes antérieures, a complété beaucoup de notions qui n'avaient pu l'être par ses devanciers.

Nous allons offrir l'analyse de ces explorations, toutes exécutées dans l'intérêt des sciences et pour la gloire du nom français; nous suivrons l'ordre chronologique de leur apparition, en commençant par celle du capitaine Baudin.

BAUDIN.

(1800-1804.)

Les corvettes *le Géographe* et *le Naturaliste*, chargées par l'empereur Napoléon de faire des découvertes dans les régions australes, partirent du Havre le 17 octobre 1800, sous le commandement du capitaine Baudin. Elles se rendirent à l'Ile-de-France, et de là aux Moluques, à l'île de Timor, où elles mouillèrent le 21 septembre 1801, après avoir exploré quelques parties des côtes sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, notamment la terre de Leuwin jusqu'alors inconnue, la terre d'Endracht et la terre de Witt. De Timor on passa vers le sud-est de la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire au port Jackson, et l'on fit une assez longue relâche en ce lieu principal des établissemens anglais à la Nouvelle-Galles du sud.

En partant de ce point où ils s'étaient ravitaillés, les deux navires français se dirigèrent vers la terre de Diémen, en vue de laquelle ils arrivèrent le 13 janvier 1802. Ils doublèrent le cap sud de cette grande île pour aller mouiller dans l'est de l'île aux Perdrix, à l'entrée du canal d'Entrecasteaux. Ils dé-

couvrirent le port Buache et acquirent la certitude que la portion de terre désignée sous le nom *d'île Tasman* n'était qu'une presqu'île unie à la grande terre, et que dès lors il n'existait aucune communication directe entre la baie du Nord et la baie Marion.

On quitta le canal d'Entrecasteaux le 17 février, et, après avoir doublé le cap Raoul et le cap Pillar, on jeta l'ancre à l'entrée de la baie des Huîtres sur l'île Maria. Pendant le séjour des corvettes, on reconnut le port Frédérick-Hendrik de Tasman, puis le groupe d'îles connu sous le nom d'îles Schouten. On découvrit la baie Fleurieu et le port Montbazin, puis l'île Maurouard qui offrit un abri salutaire contre les fureurs de l'Océan, si terrible dans ces parages.

En s'en éloignant on prit la route du fameux détroit de Bass qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van-Diémen, détroit qui fut découvert, en 1798, par un capitaine anglais, et qui a cinquante lieues de large du nord au sud, sur une longueur presque égale de l'ouest à l'est. Après l'avoir franchi de l'est à l'ouest, les vaisseaux français commencèrent la reconnaissance de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, côte à laquelle fut donné le nom de *terre Napoléon*, mais que par jalousie les Anglais n'ont pas voulu lui confirmer.

Après ces périlleuses et magnifiques explorations

sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure, il fallut, le 4 juin 1802, par suite de l'épuisement de l'équipage, aller prendre une nouvelle relâche au port Jackson dans la baie Botanique, non pas en repassant le détroit de Bass, comme c'eût été le chemin le plus court, mais en cherchant l'extrémité méridionale de la terre de Van-Diémen. Le 20 mai on reconnut l'entrée de la baie de l'Aventure et les hautes colonnes du cap Cannelé en avant duquel se projette l'île aux Pingouins. Ici de superbes vallées aboutissent à la mer, d'innombrables ruisseaux descendent des montagnes que d'épaisses forêts tapissent jusque sur leurs derniers sommets, tandis que les contours du rivage sont agréablement dessinés par une superbe lisière d'arbres et d'arbrisseaux toujours verts : le calme de l'Océan au fond de la baie, la verdure et la fraîcheur des bois formaient un doux contraste avec l'aspect sauvage et sombre du cap Cannelé, et le tumulte des vagues qui mugissaient dans le lointain. Le 22 mai on atteignit l'île Maria, que l'on doubla par le sud pour attaquer les îles Schouten. Ici les équipages eurent beaucoup à souffrir du mauvais temps et des maladies, et l'on se hâta de gagner le nord en faisant voile pour le port Jackson, où l'on arriva heureusement le 20 juin pour y faire un séjour de cinq mois, espace de temps pendant lequel on radouba les vaisseaux et renou-

vela les provisions, tandis que les matelots recouvraient la santé qui les avait abandonnés.

Le 2 janvier 1803 les deux vaisseaux français repartirent pour la terre Napoléon qui fut de rechef explorée. On imposa des noms français aux nouvelles découvertes; et après qu'elles furent accomplies on fit voile le 6 mars pour la terre de Nuyts et le port du Roi Georges. On prolongea ensuite la terre de Leuwin et la baie du Géographe pour aller reconnaître le port Leschenault situé dans le voisinage; puis on visita la terre d'Edels et celle de Witt, où l'on fit une reconnaissance de l'archipel Bonaparte. On mouilla le 24 mars auprès de l'île Cassini, île où s'étaient arrêtés les relèvemens de l'année précédente, et l'on suspendit encore une fois les opérations pour aller faire un second séjour à Timor, et y chercher des rafraîchissemens. On se retrouva le 6 mai 1803 devant cette île, dans la baie de Coupang, qui est aussi le nom de son port principal.

Le 3 juin suivant, les Français remirent à la voile et vinrent faire leurs dernières explorations à la terre de Witt. Parvenu le 12 juin à 13 deg. 26 min. de latitude sud, et 124 degrés de longitude est, on cingla directement vers la côte, et l'on aperçut bientôt le continent; mais on ne découvrit nulle part un lieu propre au débarquement. Il fut d'ailleurs impossible de prolonger la terre au sud-est,

la mousson régnante se trouvant contraire à cette direction. On employa six jours entiers à s'avancer de vingt-cinq lieues dans le sens de la côte.

Le 21 juin on aperçut de nouveau la terre entre le cap Dusséjour et le cap Dombey, espace d'environ trente lieues.

Le 26 on parvint à la hauteur du cap Fourcroy, et le 28 à l'extrémité du cap Leoben, limite orientale de la terre de Witt.

Ici le capitaine Baudin voyant bien qu'il ne pourrait entreprendre, en allant de l'ouest à l'est, la reconnaissance de la terre d'Arnheim, contiguë à celle de Witt, se décida à gagner le large, pour tâcher d'atteindre l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Guinée. Il restait à explorer cinq cents lieues de côte, tant à la terre de Carpenterie qu'à la terre d'Arnheim, et le désir du commandant était de le faire; mais lui-même gravement incommodé d'un crachement de sang, lorsque les équipages n'avaient plus de vivres que pour vingt-un jours, et qu'il en eût fallu pour trois fois plus de temps, il y eut nécessité de renoncer à de plus longs travaux et de presser le retour des bâtimens vers le seul port où l'on pût trouver les ressources dont on avait un si impérieux besoin.

C'est dans cette déplorable situation que les deux corvettes, abandonnant les côtes de la Nouvelle-Hollande, voguèrent une troisième fois vers

l'île de Timor, qu'elles revirent le 13 juillet 1803. Le 14 elles doublèrent au sud l'île Savu, et rentrèrent le 7 août au port de l'Ile-de-France.

Ici se termine réellement le voyage du capitaine Baudin; ce marin distingué mourut dans cette même île, après une cruelle maladie, le 2 septembre 1803, et eut pour remplaçant le capitaine Milius, qui ramena en Europe les deux corvettes, lesquelles revirent les côtes de France, et rentrèrent dans le port de Lorient, le 25 mars 1804, après une absence de quarante-un mois et demi. Elles avaient parcouru dans cet intervalle plus de dix-sept mille lieues marines, ou vingt-une lieues moyennes de France.

Le savant naturaliste Péron, qui avait fait partie de l'expédition, fut chargé par le ministre de l'intérieur de rédiger la relation du voyage et de mettre en ordre tout ce qui concernait les sciences naturelles; il s'acquitta de cette tâche avec zèle jusqu'à sa mort, qui arriva le 14 décembre 1810. Quant aux détails nautiques et géographiques, la rédaction en fut confiée par le ministre de la marine à M. de Freycinet, qui avait aussi fait le voyage comme enseigne de vaisseau, et qui depuis a lui-même commandé en chef une expédition que nous ferons bientôt connaître.

Celle de Baudin mérite que nous revenions sur

les découvertes qu'elle a obtenues et les principaux lieux qui s'y trouvent mentionnés.

Ces lieux sont la terre de Van-Diémen, la terre Napoléon, la terre de Nuyts, celle de Leuwin, celle d'Édels, celle de Witt, la Nouvelle-Galles du sud, l'île de Timor et quelques autres.

La terre de Van-Diémen, découverte le 24 novembre 1642, par Abel Tasman, qui l'appela ainsi du nom du gouverneur des possessions hollandaises dans les grandes Indes, ne fut bien connue qu'en 1797, à la suite des savantes explorations du capitaine Bass, dont le nom fut donné au détroit qui sépare cette terre du grand continent austral auquel on la croyait unie. Elle avait été visitée en 1773, par le capitaine Furneaux, qui y découvrit la baie de l'Aventure, excellent point de relâche où s'arrêta le capitaine Cook en 1777. Vancouver entrevit cette même terre en 1791; d'Entrecasteaux y trouva un canal en 1792, et le capitaine Flinders en fit le tour en 1798.

Elle s'étend de 40 degrés 75 minutes 40 secondes à 43 degrés 48 minutes 34 secondes de latitude sud, et de 140 degrés 23 minutes à 146 degrés 17 minutes de longitude orientale du méridien de Paris. Elle est bornée au nord par le détroit de Bass et celui de Banks; à l'est, à l'ouest et au sud par le Grand-Océan. Sa surface équivaut à trois mille quatre cent trente-sept lieues moyennes

de France. Deux grandes rivières, l'une au nord et l'autre au sud, portent leurs eaux dans l'Océan. La côte méridionale est assez élevée; c'est là que se trouve le bras de mer connu sous le nom de *canal d'Entrecasteaux*, lequel a douze lieues de longueur, et deux ports très commodes au fond de la baie, dite *de la Recherche*. Dans la partie sud-est, on voit le port Buache, qui est très vaste et entouré de hauteurs inégales; il réunit la presqu'île Tasman à la presqu'île Forestier, et est séparé par un isthme de la baie Monge. Ce détroit conserve une largeur d'une à deux lieues, jusqu'à sa sortie dans l'océan méridional de la pointe Tasman. Il est libre de dangers et parfaitement sûr. Les rivages en sont de roches et ses eaux profondes.

Dans le nord-est de la baie Marion, est située l'île Maria, longue de sept milles et demi, sur une largeur bien moindre. A la côte orientale de la terre de Van-Diémen se trouve l'île Maurouard, et au nord de la même terre le port Dalrymple, sur la rivière Tamar, qui se jette dans le détroit de Bass. A la partie nord-ouest sont les îles Hunter, découvertes en 1798 par le capitaine Flinders, et dans le voisinage desquelles le capitaine Baudin découvrit l'île Fleurieu. Un peu plus haut, vers le nord des îles Hunter, se voit l'île King, la plus grande du détroit de Bass. Enfin la terre de

Van-Diémen a maintenant deux villes assez importantes, qui n'existaient pas encore au moment du passage des Français; elles ont reçu les noms de *Hobart-Town* et *Launceston :* la première compte déjà en 1834 près de cinq mille habitans. Hobart-Town, capitale de l'île, est assise sur le bord occidental de la rivière Derwent, à quatre lieues de son embouchure. Derrière cette ville est une montagne d'où descendent plusieurs courans d'eau, dont le principal traverse Hobart-Town, et lui fournit sans cesse une eau excellente.

Le naturaliste Péron raconte que le fameux air de la *Marseillaise* fut chanté aux sauvages de la terre de Van-Diémen, qui prirent un extrême plaisir à l'entendre; ils manifestaient leur satisfaction par des gestes et des contorsions bizarres; à peine une strophe était finie que de grands cris d'admiration partaient de toutes les bouches à la fois. Ces sauvages étaient dans une nudité absolue; une jeune fille vint s'offrir au naturaliste, et ne voulait plus le quitter. En général, ces insulaires montraient une grande confiance et une naïveté touchante.

En pénétrant dans l'intérieur du pays, les Français admirèrent le singulier spectacle de forêts profondes, où la hache ne retentit jamais, où la végétation se développe sans obstacle, où règne une ombre éternellement mystérieuse, une grande

fraîcheur et une humidité pénétrantes; où croulent de vétusté ces arbres gigantesques, dont les vieux troncs se couvrent de lichens parasites, et dont l'intérieur recèle de froids reptiles et des milliers d'insectes; ces arbres qui forment quelquefois par leur chute des entassemens naturels de trente pieds de haut, ou que l'on voit renversés sur le lit des torrens, et établissent ainsi des ponts tout prêts, mais dont le voyageur doit se défier. Ici les banksias se développent comme une charmante bordure à la lisière des bois; là se dessine le casuarina, aux feuillages si remarquables, aux rameaux si solides et si élégans; plus loin se montrent les xanthorrhées, dont la tige solitaire s'élève à douze ou quinze pieds au-dessus d'un tronc rabougri, d'où s'échappe une résine odorante; près de là des cycas, dont les noix, enveloppées d'un épiderme écarlate, renferment un venin dangereux.

En général, le sol est aussi fertile qu'abondant en pâturages. Partout où la culture a pénétré, toutes les espèces de grains d'Europe ont réussi. Mais, il faut le dire, avec un sol aussi riche, sous un climat aussi beau, il n'est peut-être aucun pays aussi pauvre en productions indigènes. Le principal des animaux est le kangarou. Le seul animal carnassier de quelque grandeur est une variété d'opossum, appelée *hyène-opossum*, parce qu'il a de la ressemblance avec la hyène; il atteint

une grandeur de huit à neuf pieds, et la vue de l'homme ne le fait point fuir. Parmi les oiseaux on distingue l'ému, qui se rapproche de l'autruche. Les cygnes noirs sont nombreux dans les rivières et les baies; et les îles du détroit de Bass nourrissent une espèce d'oie. La terre de Van-Diémen fournit à peine un légume ou un fruit indigène qui soit mangeable; mais, en revanche, tous ceux d'Europe y sont excellens. Les chevaux qu'on y a introduits ont donné une race remarquable par la faculté de supporter la fatigue d'un long voyage. Des colons peuvent faire trente à quarante milles sans s'arrêter pour faire rafraîchir leurs chevaux. Cette qualité paraît être due à ce que ces animaux vivent en plein air le jour et la nuit, et ne sont pas énervés par la chaleur de l'écurie.

Nous venons de dire que les sauvages de la terre de Van-Diémen allaient entièrement nus : quelques femmes seulement portaient sur leurs épaules une peau de kangarou, mais sans paraître s'occuper en rien de leur nudité; elles variaient sans cesse leurs attitudes et leurs postures : elles avaient la peau noire et dégoûtante de graisse de loup marin, les cheveux courts, crépus, noirs et sales, la figure barbouillée de charbon, les mamelles longues et pendantes, en un mot, un aspect repoussant, à l'exception de quelques jeunes filles que l'on distinguait par des formes agréables et des

contours gracieux. Parmi les femmes plus âgées, les unes avaient une figure ignoble et grossière; d'autres le regard farouche et sombre, et toutes un air inquiet et abattu par le malheur. Presque toutes étaient couvertes de cicatrices, résultats des mauvais traitemens de leurs maris, car ici on n'épargne point ces rigueurs conjugales; elles vont même souvent jusqu'à la barbarie. Les mariages, d'ailleurs, se font par enlèvemens violens.

C'est au canal d'Entrecasteaux que Péron a réuni ces différentes notions sur les naturels, dans une relâche qui dura trente-six jours; il en recueillit d'autres dans l'île Maria, et il y trouva les hommes encore plus intraitables. Il en fut de même à l'île Schouten, un des points les plus remarquables de la côte orientale de la terre de Van-Diémen. Cette île Schouten se compose entièrement de hautes montagnes noires, qui laissent entre elles plusieurs vallées profondes et à pente rapide et glissante. Le revers oriental est absolument nu, sans aucune trace de verdure; une mer profonde baigne cette côte, affreuse au regard.

Nous n'en dirons pas davantage sur la terre de Van-Diémen, parce que les relations postérieures à celles de Péron seront plus tard analysées, et parce que d'ailleurs ce savant s'est plus attaché à des détails d'histoire naturelle, qui formaient la spécialité de son travail. Nous allons donc

passer à la Nouvelle-Hollande, cette terre qui a plus de neuf cents lieues moyennes de longueur, de vingt-cinq au degré, et plus de sept cents lieues de largeur, avec une superficie de cent trente-huit mille quatre cent milles carrés, de quinze au degré, et une population d'à peine soixante mille habitans, car ici l'indigène se retrouve dans l'état le plus hideux de la nature inculte.

L'ensemble des côtes de la Nouvelle-Hollande, seules parties de ce territoire que l'on connaisse exactement, si l'on excepte la contrée sud-est appelée *Nouvelle-Galles méridionale*, est partagé en neuf différens espaces principaux, nommés, savoir :

1° Au sud, la terre appelée par les Français de l'expédition Baudin, *terre Napoléon*, commençant à l'extrémité méridionale du promontoire du capitaine Wilson, situé sur le détroit de Bass, vers le 144e degré de longitude orientale, et se prolongeant jusqu'au *cap des Adieux*, vers le 130e degré de la même longitude ; espace depuis partagé en *terre de Grant* à l'est, *terre Baudin* au centre, et *terre Flinders* à l'ouest.

2° La terre de Nuyts, qui part du cap des Adieux et s'étend à l'ouest jusqu'à la terre de Leuwin, y compris le port du Roi Georges, lequel fut découvert par Vancouver en 1791.

3° La terre de Leuwin, qui vient ensuite et qui

s'étend jusqu'à la rivière des Cygnes, terre dans laquelle se trouve la baie du Géographe, premier théâtre des travaux du capitaine Baudin.

4° La terre d'Édels, qui comprend la rivière des Cygnes et qui se prolonge au nord jusqu'à la baie des Chiens-Marins.

5° La terre d'Endracht, au nord de la précédente, et qui, en comprenant la baie des Chiens-Marins au sud, va se terminer vers le nord aux îles Forestier.

6° La terre de Witt, au nord de celle d'Endracht et qui s'étend jusqu'au golfe de Van-Diémen, terre qui fut découverte en 1623 par le navigateur hollandais Guillaume de Witt, et sur la côte de laquelle débarqua le navigateur Dampier en 1699.

7° La terre d'Arnheim, au nord de celle de Witt, et comprenant celle de Diémen située sur le golfe du même nom.

8° La terre de Carpentarie, se développant le long du golfe de ce nom.

9° Enfin la terre dite *Nouvelle-Galles du sud*, commençant au cap York sur le détroit de Torres au nord, et finissant au sud à la pointe Wilson, sur le détroit de Bass.

La terre Napoléon, qui comprend, comme nous l'avons expliqué, la terre Flinders, de Baudin et de Grant, fut explorée par l'expédition française,

avec un soin minutieux, d'autant plus que les Anglais n'avaient pas poussé leurs recherches plus loin que le port Western, situé sur la partie nord-ouest du détroit de Bass, et à l'ouest du cap Wilson; d'où résultait que toute la portion comprise entre ce port et la terre de Nuyts était encore inconnue au moment que les Français se présentaient dans ces parages; ils eurent ainsi la gloire de résoudre par cette reconnaissance le problème de l'unité de la Nouvelle-Hollande.

Une baie à l'ouest du port Western fut appelée *baie Talleyrand*, en l'honneur du célèbre diplomate français. Vers le 35e degré de latitude sud, et le 135e degré de longitude orientale, existe un golfe, qui fut appelé *golfe Bonaparte*, et que les Anglais ont depuis nommé *golfe Spencer*. A l'est de ce même golfe il en existe un autre, qui reçut le nom de *golfe Joséphine*, alors femme du premier consul; et entre ces deux golfes on voit au sud une île d'environ deux cent dix milles de tour, et que l'on nomma *île Decrès*, en l'honneur du ministre de la marine française de ce temps.

Le golfe Bonaparte ou Spencer s'enfonce de plus de deux cents milles dans le continent, et comporte plus de six cents milles dans le développement de ses côtes; il ressemble à l'embouchure d'un grand fleuve et se termine en se rétrécissant insensiblement vers le fond par des bancs de sable

qui l'obstruent. Sur la côte occidentale de ce fond et tout près de sa pointe d'entrée, se voit un très beau port que les Français dotèrent du nom de *Champagny*, ministre alors de France, depuis duc de Cadore, et que les Anglais ont ensuite appelé *port Lincoln*. De là jusqu'au cap des Adieux, le rivage du continent offre beaucoup de petites baies sans importance, et où la nature est d'une grande monotonie.

L'île Decrès que nous venons de citer a une baie spacieuse, qui fut nommée *baie Bougainville*, propre à recevoir des flottes nombreuses et offrant plus de vingt milles d'ouverture. Le cap Delambre la termine à l'est. Quant à l'île même, elle ne présente, malgré son étendue considérable, aucune espèce de montagnes proprement dites. La côte méridionale se développe en collines à pentes unies et terminées à pic au bord de la mer, où elles s'élèvent presque partout comme un rempart; elles ont un aspect triste et sauvage. Cependant les rivages de la baie Bougainville sont tapissés de verdure et les collines revêtues de forêts, qui donnent à cette partie de l'île un air plus riant et plus agréable.

La côte du nord est aride et nue. L'île Decrès, la plus grande île de la Nouvelle-Hollande, étant, comme nous venons de le dire, dépourvue de montagnes et étrangère par conséquent à cette

végétation active qui entretient l'humidité, paraît manquer généralement d'eau douce.

Nulle trace du séjour de l'homme ne se montre sur ces rivages, et l'expédition française n'y aperçut guère que les kangarous. Plusieurs de ces quadrupèdes étaient de la hauteur d'un homme, lorsque assis sur les jambes de derrière et sur la queue, ils tenaient leur corps perpendiculaire. Favorisés par l'absence de tout ennemi, ils ont pu se multiplier dans cette île où ils forment de nombreux troupeaux. Les endroits qu'ils fréquentent sont tellement foulés, qu'on n'y peut découvrir un brin d'herbe. De larges sentiers ouverts au milieu des bois arrivent de l'intérieur au bord de la mer; ils se croisent en tout sens, et sont fortement battus; on dirait, en les voyant, qu'une peuplade nombreuse et active visite le voisinage. Cette abondance de kangarous est une ressource précieuse pour les vaisseaux qui relâcheront à l'île Decrès; car la chair de ces animaux est très salutaire. La même île compte parmi les oiseaux qu'elle possède beaucoup de casoars; ils sont très agiles à la course. Enfin l'île Decrès a ses rivages très poissonneux; on y trouve surtout une grande abondance d'huîtres excellentes.

Dans la terre de Nuyts se trouve le port du Roi Georges, qui n'est éloigné du cap de Nuyts que d'une vingtaine de lieues. Il a été souvent visité

depuis l'expédition Baudin; sa position à l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, ses ressources nombreuses sur un continent où elles sont rares, lui donnent une importance qu'on apprécie chaque jour davantage. Trois bassins principaux le composent : le premier, qui est le plus en dehors, se nomme *port du roi Georges*, proprement dit; il sert de rade aux deux autres qui sont, *le havre aux Huttres* et *le havre de la Princesse Royale*. La rade offre partout un abri assuré et un bon mouillage : il y a cependant par-ci par-là quelques bancs de sable. On aperçoit plusieurs étangs d'eau douce sur la presqu'île qui sépare la rade du port de la Princesse. Les marées sont ici fort irrégulières; la plus haute dans le jour est de trois pieds, et dans la nuit de sept à huit pieds.

Je consignerai ici quelques détails que j'ai traduits en 1832, d'une description donnée de ce port par un voyageur anglais, M. Scott-Nind, dans le journal de la Société royale de géographie de Londres.

La terre du Roi Georges, dont la baie ou le port, qu'on appelle en anglais *King George's sound*, se trouve par 35 deg. 6 min. 20 secondes latitude sud, et 118 degrés 1 minute long. est du méridien de Greenwich, est située sur la côte méridionale, et peu loin de l'extrémité sud-est de la Nouvelle-Hollande. Elle est convenablement placée pour le

radoub et les approvisionnemens des navires allant de la Nouvelle-Galles du sud, colonie sud-est de l'Australie, à la nouvelle colonie de la rivière des Cygnes (*swan river*) fondée vers le sud-ouest; elle présente un havre excellent, peut-être même le seul bon port du voisinage de cette dernière colonie. La belle situation de ce havre que Vancouver visita le premier en 1792, que Flinders, Baudin, Freycinet virent ensuite, dont l'expédition de d'Entrecasteaux a levé tous les plans, et où débouche la rivière des Français, détermina le gouvernement britannique à y former un établissement particulier en 1826.

L'aspect général de la contrée est triste, mais pittoresque. Les colonies qui s'élèvent derrière l'établissement sont couvertes d'arbustes assez beaux, mais la plupart frappés au cœur et impropres aux bâtisses; plus loin cependant, les montagnes ont des bois de bonne qualité.

Il serait difficile d'indiquer ici la succession des vents et des saisons, parce qu'elle n'est point uniforme. Les vents d'est commencent d'ordinaire à souffler en décembre, pour continuer de régner jusqu'à la fin de mars; cette période peut être considérée comme formant l'été. Ces vents d'est sont d'abord assez violens et accompagnés de pluie; à mesure que la saison avance, les vents du nord se montrent, et la chaleur au thermomètre de

Fahrenheit marque jusqu'à 98° [1], pour persister ainsi pendant les mois de mars et d'avril, où dominent les vents d'ouest, qui durent jusqu'à la fin de juillet. Les vents sud-est règnent en août et septembre; les mois d'octobre et de novembre sont généralement beaux et signalés par des pluies fréquentes. Le vent chaud du nord qui se fait sentir à Sydney brûle aussi de temps à autre la terre du Roi Georges, et pendant l'été il y a beaucoup de tonnerre et d'éclairs. Au total, le climat est beau, et il tombe assez de pluie pour les besoins de la végétation qui, dans la plaine, est, au surplus, un peu grossière. Venons aux habitans.

Les naturels de la terre du Roi Georges, ont une taille moyenne, des membres grêles, et la plupart un abdomen protubérant. Leur seul habillement est une peau de kangarou, descendant jusque près du genou, jetée comme un manteau sur les épaules, et attachée à l'épaule droite avec un jonc, de manière à laisser la main droite libre de ses mouvemens. Lorsqu'il pleut, la fourrure est en dehors. Quelques-uns de ces manteaux sont si étroits et si minces, que ceux qui les revêtent semblent marcher tout nus, et en particulier les enfans dont le mantelet n'est guère qu'une simple bande de peau. Les peaux plus larges sont pour les femmes.

[1] Environ 29 degrés et demi de Réaumur, et près de 37 degrés centigrade.

Les autres articles d'habillement sont la ceinture, les bracelets et la coiffe. La ceinture est une longue bande filée ou tissue de la fourrure de l'opossum, et tournée autour de la peau de kangarou, plusieurs centaines de fois. Une bande analogue est aussi quelquefois portée autour du bras gauche et de la tête, à laquelle encore certains chefs placent des plumes et des queues de chiens, ou bien ils roulent autour de leur tête leur longue chevelure; les femmes n'ont aucun ornement et portent les cheveux courts; mais les filles ont parfois autour du cou un petit cordon de laine filée. Les deux sexes se frottent le visage et la partie supérieure du corps avec un fard rouge, mêlé de graisse, qui leur donne une odeur désagréable. Ils l'emploient, disent-ils, comme moyen de propreté et pour se garantir du soleil et de la pluie. Leur chevelure est souvent empreinte du même fard. Au moment où ils viennent de s'en frotter, ils ont une couleur de poussière de brique, et une singulière apparence.

En signe de deuil ils se peignent une bande blanche sur le front, en travers et en descendant sur les pommettes des joues. Les femmes s'appliquent la couleur blanche en larges taches.

Se peindre le corps n'est pas ici un signe de guerre, comme dans la Nouvelle-Galles du sud: cela n'est regardé que comme un ornement qu'on ne néglige presque jamais dans les danses ou lors-

que les tribus se visitent réciproquement; on le pratique surtout dans les saisons de l'année où l'on peut se procurer de la graisse de poisson ou d'animaux. Cependant, il est quelques individus qui y ont bien rarement recours. Ici existe le même usage qu'à Sydney, celui de se faire des entailles ou balafres sur le corps, et de maintenir une profonde cicatrice, en forme de saillie, ce qui a lieu principalement sur les épaules et sur la poitrine, et ce qui est tout à la fois une marque propre à différentes tribus, ainsi qu'une honorable distinction personnelle. On se perfore également la cloison nasale pour y suspendre une plume ou quelque autre objet. Les ornemens du costume, néanmoins, ne désignent pas un homme revêtu de quelque autorité, car les jeunes gens seuls les portent. Les blessures cicatrisées sur le corps sont aussi des marques de distinction plus relatives aux tribus qu'aux personnes.

Chaque homme de la tribu, lorsqu'il voyage ou va seulement à une certaine distance du campement, porte un bâton enflammé par un bout, afin de pouvoir allumer des feux, et en hiver tous en ont un sous leur manteau pour mieux se préserver du froid. C'est généralement un cône du *Banksia grandis*, lequel a la propriété de rester allumé un temps considérable. Une écorce pourrie ou une espèce de bois vermoulu est aussi employée au même usage. Les naturels ont grand soin de con-

server ce luminaire, et ils allumeront même un feu (par friction ou autrement) exprès pour le raviver.

Ils ont pour armes, soit des lances de deux ou trois espèces, qu'ils poussent avec un bâton approprié à ce dessein, soit un couteau [1], puis un marteau de pierre, et un *curl* ou arme courbée, unie, analogue au boumerang des naturels de la Nouvelle-Galles du sud. Les lances sont faites d'un long et mince bâton, épais d'un doigt, et d'un bois dur, poli avec soin, bien dressé et affermi encore dans le feu. Il y a de ces lances qui servent pour la pêche, en y adaptant un nerf de kangarou; elles ont huit pieds de longueur. Les lances de guerre sont plus longues et plus lourdes, étant à cinq ou six pouces de leur bout armées de pierres aiguës fixées avec de la gomme et analogues aux dents d'une scie. Chaque homme porte de deux à cinq lances.

Leurs huttes [2] consistent en quelques baguettes plantées dans le sol et formant un berceau de quatre pieds de hauteur sur cinq ou six de largeur. On en réunit quelquefois deux en une. On les couvre légèrement de feuilles vertes. Lors des

[1] Bâton armé de pierres aiguës fixées sur un lit de gomme à l'extrémité.

[2] Les huttes des Australiens diffèrent considérablement entre les diverses tribus; en général elles sont d'une simple et grossière construction partout.

pluies on y ajoute des morceaux d'écorce sur lesquels on place des pierres, afin que le vent ne puisse les emporter. Ces huttes se voient généralement dans les lieux abrités près des eaux, le derrière opposé au vent régnant, et avec un feu qui brûle constamment sur le devant. Chaque hutte renferme plusieurs individus qui y reposent enveloppés de leurs manteaux, pêle-mêle et par tas; on y voit également les chiens, admis à partager leurs couches.

Un campement se compose rarement de plus de sept ou huit huttes, car, excepté dans les temps de pêche et durant les chaleurs, où une multitude considérable se rassemble, le nombre des individus est d'ordinaire petit, et peu de huttes suffisent. Ce nombre excède rarement cinquante personnes. Les huttes sont disposées de manière à ce qu'on ne voie pas de l'une dans l'autre. Les hommes se tiennent seuls dans une; les enfans reposent avec les femmes dans une plus grande près des maris. Ces sortes de campemens constituent plutôt des familles que des tribus. Elles quittent la côte en hiver et se retirent dans l'intérieur. Les naturels de l'intérieur viennent à leur tour sur la côte dans la saison de la pêche. Comme le pays n'abonde pas en alimens, ces naturels ne sont point stationnaires; ils vont d'un lieu à l'autre, suivant les provisions qu'ils peuvent s'y procurer. C'est en hiver

et au printemps qu'ils sont le plus disséminés; mais à mesure que l'été approche, ils se réunissent en plus grande affluence. C'est pendant cette saison qu'ils amassent le plus de gibier, et ils y réussissent à merveille en mettant le feu tout autour des lieux où ils chassent, et enveloppant ainsi leur proie sans leur laisser aucune issue. Les chasseurs, cachés par la fumée dans les sentiers les plus fréquentés des animaux, les tuent alors à leur passage, et ils en détruisent une quantité considérable. L'incendie quelquefois s'étend à plusieurs milles de distance.

Dès que le feu a passé quelque part, les indigènes se mettent à chercher parmi les cendres les lézards et les serpens détruits par milliers, et ils prennent aisément aussi dans leurs trous ceux qui ont échappé aux flammes.

A la chasse les chasseurs sont aidés de leurs chiens, qu'ils ont pris jeunes et élevés dans ce dessein, toutefois sans se donner beaucoup de peine et sans leur enseigner un mode de chasse particulier. Ces chiens paraissent avoir un flair très subtil, et ils s'élancent vers le gibier en le saisissant ou le faisant lever avec une étonnante dextérité, principalement les bandicouts, les petits kangarous et les opossums; mais pour chasser l'ému et le grand kangarou ils ne sont point assez

agiles[1]. Ces chiens vivent de végétaux, de racines, d'entrailles et d'os d'animaux. A certaines époques de disette, le chien est forcé de quitter son maître et de pourvoir à sa propre subsistance; mais il revient généralement au bout de quelques jours. Il aboie rarement[2], mais il mord ferme en happant à la manière du renard. C'est un très bon gardien domestique, et il attaque hardiment les étrangers. Dans l'état sauvage les naturels le tuent pour en manger la chair. Ils mangent plus habituellement de la chair de kangarou, moins souvent de celle de l'ému, oiseau qu'ils épargnent souvent en hiver, au moment de la ponte. Les lézards composent

[1] On sait que l'opossum est un quadrupède qui saute d'arbre en arbre, en se donnant l'élan au moyen de sa queue, qu'il entortille à une branche; que le bandicout est une espèce de gros rat sans queue qui se blottit dans la terre ou dans le creux des arbres; qu'enfin le kangourou ou kangarou est un quadrupède tout-à-fait particulier à la Nouvelle-Hollande, et tournant sur sa queue, qui lui sert à la fois de siége et de trépied : un seul de ses bonds le transporte à plus de trente pieds. L'ému est un oiseau de six pieds de hauteur, et qui n'a ni langue, ni plumes, ni ailes : il est couvert d'une fourrure qui tient le milieu entre les poils et les plumes, et il a quelque chose sur les côtes qui ressemble à deux ailes, mais dont il ne peut jamais se servir pour voler; il court très vite.

[2] Cunningham, dans son Voyage à la Nouvelle-Galles du sud (*Two years in New-South-Wales*), dit que le chien de cette contrée n'aboie pas, mais hurle d'une façon lamentable en cherchant sa proie. A ce sujet, le tome VI de mon *Voyage dans les cinq parties du monde* présente de plus amples détails extraits du même ouvrage, publié en 1827, et dont une traduction par madame Aragon est prête à voir le jour.

leur nourriture de prédilection, et même la principale en certaines saisons. Ils mangent également des fourmis et surtout leurs œufs, qui ont un goût d'huile. Ils mangent même des serpens, dont quelques-uns sont venimeux, mais ils ont soin auparavant de leur écraser la tête et de vider l'estomac. Au printemps, la principale nourriture des indigènes se tire des œufs et des jeunes oiseaux, comme perroquets, faucons, ducs, cygnes, pigeons, etc. Ils prennent l'opossum en suivant la trace de ses griffes sur l'écorce jusqu'à son trou dans les arbres.

En été et en automne, les naturels de la terre du Roi Georges tirent de la pêche une grande partie de leurs alimens. Ils n'ont pas de canots et ne savent point nager, différant en cela des indigènes des autres parties du continent australien : aussi ne saisissent-ils que le poisson qui s'approche du rivage. Ils n'ont ni filets, ni crochet, ni ligne, et ne se servent que de la lance, qu'ils savent, il est vrai, manier avec une grande dextérité. C'est aux embouchures des ruisseaux ou des rivières que leur pêche est plus abondante[1]. Quand elle dépasse leurs besoins présens, ils sèchent, rôtissent et

[1] M. le capitaine Dumont d'Urville a observé que ces sauvages élèvent des digues de pierres ou de branches d'arbres lors des marées, pour retenir le poisson et en prendre davantage au reflux. Cette remarque aura sans doute échappé à M. Nind. (*Voyage de* l'Astrolabe, tome I, page 110.)

gardent le restant dans des écorces. Ils prennent surtout beaucoup d'huîtres, parfois des veaux-marins, des tortues, et même des baleines que le hasard a jetées sur le rivage, et qui leur fournit une graisse copieuse, laquelle donne alors plus de saveur aux racines ou autres végétaux faisant aussi partie de leurs alimens.

Ainsi les indigènes de la terre du Roi Georges vivent des productions de la nature sans le secours de l'art; cette nourriture, variant dans les différentes saisons et les divers pays, pauvre en qualité, souvent rare, et parfois les obligeant à une vie vagabonde. La population est donc loin d'être considérable, et elle varie en apparences et en coutumes, suivant l'espèce de nourriture de la contrée. Il y a de nombreuses subdivisions dans les tribus, mais il est difficile de les distinguer, ayant toutes le même nom et le même district, sans aucune autre désignation. En temps de paix ils s'associent rarement, et leurs guerres ont lieu plutôt entre individus ou familles qu'entre tribus ou districts. Ils n'ont pas de camp ou de rendez-vous, ne reconnaissent aucun chef général, et ils s'assemblent ou se dispersent, suivant que la saison ou leur penchant les détermine.

Dans les temps de sécheresse, ils quittent le pays qu'ils habitent, s'il se trouve privé d'eau. Ils grimpent sur les arbres, afin d'étancher leur soif,

en y pratiquant des trous et en extrayant la sève. Les femmes elles-mêmes ont recours à ce moyen.

La disette de vivres a occasionné quelques autres usages qui sont curieux et caractéristiques. Les hommes et les femmes s'en vont le matin de bonne heure en détachemens séparés et composés de deux ou trois personnes, les femmes pour recueillir des racines ou des écrevisses, et les hommes avec leurs lances pour prendre du poisson ou tuer du gibier. Les femmes cuisent les racines ou ce qu'elles ont trouvé et les mangent, mais en réservent une partie pour les enfans et pour les hommes. Quand les hommes ont réussi à amasser un bon butin, ils allument un grand feu et mangent une portion de leur chasse. Les hommes mariés en réservent généralement une part pour leurs femmes. Ils sont extrêmement jaloux de leurs alimens, ils les cachent et les mangent en silence et en secret; cependant si d'autres individus sont présens, ils leur en donnent ordinairement une faible partie. Les hommes amassent aussi des racines, mais plus souvent ils abandonnent ce soin à leurs compagnes.

Ils ont quelques idées superstitieuses à l'égard de la nourriture particulière aux différens âges et aux différens sexes. Ainsi les jeunes filles, après onze ou douze ans, ne mangent plus de bandicouts, ce mets nuirait à leur fécondité prochaine; les jeunes garçons ne mangent pas d'aigle noir, ils

n'auraient point de belle barbe. Ils épargnent aussi le kangarou, et ne s'en nourrissent indifféremment que lorsqu'ils ont plus de trente ans. Les cailles sont la diète des vieillards. Abondance de chair de kangarou rend les femmes plus fécondes.

Les naturels de cette contrée paraissent aimer beaucoup leurs enfans et les punissent bien rarement. Mais ils ne sont pas aussi tendres pour les femmes, car on en voit souvent qui ont à la cuisse ou aux jambes de larges blessures que leur a faites la lance de leurs maris.

Les femmes sont très utiles à leurs maris, non-seulement en leur procurant de la nourriture, mais aussi en leur préparant leurs vêtemens, leurs huttes, et en remplissant d'autres devoirs domestiques. Elles ont peu d'ustensiles, et encore sont-ils grossièrement faits : un morceau d'écorce dont les deux bouts sont joints ensemble tient lieu de coupe ; la griffe d'un kangarou sert d'aiguille ; un roseau creux ou l'os d'une aile d'oiseau leur sert à pomper l'eau avec la bouche.

La polygamie est de pratique générale, chaque homme ayant un certain nombre de femmes ; mais les usages intérieurs de ces naturels n'ont pu encore être bien connus. Les filles paraissent être à la disposition de leur père, et sont généralement fiancées dès leur enfance ; il y en a même que l'on fiance avant d'être nées, et par conséquent avant

que la mère soit sûre de mettre au monde une fille. En certains cas l'échange est mutuel. Il n'est pas rare que les hommes auxquels on fiance de jeunes filles soient d'un âge mûr ou même avancé, et possédant déjà plusieurs femmes. Il paraît qu'il n'y a point de cérémonies nuptiales. Dès le premier âge la jeune fille est amenée à son futur époux. Les prévenances et les présens sont plutôt pour son père que pour elle, qui reçoit seulement des bagatelles alimentaires; le père reçoit un manteau, et quelquefois des lances. A onze ou douze ans la jeune fiancée est définitivement remise à son époux.

Ceux qui volent des femmes pour en faire leurs compagnes, ce qui est commun parmi les naturels de la terre du Roi Georges, sont obligés de veiller davantage sur elles. Quelquefois ils usent de violence, et la jeune fille est enlevée malgré elle. En général, cependant, celles qu'on enlève ainsi appartiennent à de vieux maris, et le jeune couple s'unit dès lors par une inclination mutuelle; quelquefois même la tribu est dans le secret du ravisseur, car les parties souvent s'éclipsent du milieu d'elles, vont aussi loin que possible et changent continuellement de lieu pour échapper aux recherches du mari offensé. Si le couple a pu se soustraire à ces recherches jusqu'au moment où la femme enlevée est devenue enceinte, les amis, de part et d'autre, intercèdent; on fait des pré-

sens au mari, et elle est affranchie de son premier engagement. Il arrive plus souvent, toutefois, que la femme est retrouvée à temps, et alors le mari la punit sévèrement, jusqu'à lui percer la cuisse de sa lance.

L'infidélité est assez commune. Le mari veille d'un œil jaloux sur sa moitié, et au moindre soupçon il la châtie avec rigueur.

La majorité des hommes reste célibataire jusqu'à trente ans passés; quelques-uns plus longtemps. Les hommes vieux ont non-seulement plusieurs femmes, mais encore des femmes de tous les âges.

Cet inconvénient est compensé par un autre usage, qui permet de courtiser une femme du vivant de son mari, mais de l'aveu des conjoints, et à la condition qu'elle deviendra l'épouse du sigisbé après la mort du mari. Celui-ci reçoit alors quelques présens, ainsi que sa compagne, qui, au reste, les partage ordinairement avec lui. Cet usage se pratique ouvertement et au gré de tout le monde; mais il exige un certain décorum, afin de ne pas trop chatouiller la susceptibilité du légitime époux.

Lorsqu'un homme meurt, il est de règle que ses jeunes femmes se retirent dans la tribu de leurs pères durant la période du deuil, période où elles vivent presque dédaignées par ceux même auxquels

elles doivent appartenir, et elles seraient punies exemplairement si elles allaient immédiatement avec eux, à moins que les deux amans ne s'en fussent tout de suite ailleurs. Il n'est pas rare qu'une femme consente jusqu'à avoir des accointances avec les plus proches parens de son mari, s'il y adhère.

Comme les autres tribus sauvages, les femmes de celles de la terre du Roi Georges souffrent peu dans leurs couches, et même le jour qui suit celui de la délivrance, elles vont déjà chercher leur nourriture comme de coutume. L'enfant, recueilli dans un pan de manteau, est ensuite suspendu à l'épaule maternelle, et n'est couvert qu'au moment où il peut courir seul. S'il naît deux jumeaux, l'un des enfans est mis à mort, le mâle s'ils sont de sexes différens : les raisons que ces sauvages donnent d'une telle barbarie, c'est qu'une femme n'a point assez de lait pour nourrir deux enfans, et ne saurait non plus chercher assez de nourriture pour eux et pour elle à la fois. On allaite les enfans jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans ; mais bien avant qu'ils soient sevrés, on leur enseigne à se procurer déjà une portion de leur nourriture.

Une fille de neuf ou dix ans a la surintendance de toutes celles qui peuvent marcher ; elle les emmène avec elle, chacune ayant un petit bâton, colliger des racines dans le voisinage de leur campe-

ment. Si elles apercevaient un étranger, elles se cacheraient aussitôt dans les herbes en s'y couchant à plat ventre comme un lièvre. Plus âgées, elles accompagnent les femmes qui généralement les portent sur leurs épaules à califourchon.

Ordinairement ces sauvages dansent tout nus; mais devant les Anglais, ils avaient leurs manteaux roulés autour des reins, laissant la partie supérieure du corps entièrement découverte. La face était peinte en rouge, et sur les bras comme sur le corps, on apercevait différentes figures peintes en blanc. Le blanc est la couleur habituelle ou l'emblème du deuil; mais on l'emploie dans les danses, parce qu'elle est la plus voyante la nuit. Les médecins ou sorciers et les vieillards ne dansent jamais. Un feu s'allume sur un lieu bien apparent, et un vieillard se tient derrière, tandis qu'on danse devant, comme pour aller vers lui. Cette danse est accompagnée de beaucoup de contorsions, et représente communément la chasse et la mise à mort de divers animaux : aussi n'offre-t-elle ni élégance ni vélocité; elle est au contraire bouffonne, et quelquefois peut-être symbolique. Le bruit qui se fait en dansant est loin d'être musical; le danseur répète à chaque saut le mot *ouô, ouô*, sorte d'exclamation.

Les individus qui ont le plus d'influence parmi ces sauvages sont les *mulgaradocks*, ou médecins-

charlatans. Il y en a de plusieurs classes, lesquelles indiquent la nature et l'étendue du pouvoir de chacun. Un mulgaradock est regardé comme possédant le pouvoir de dissiper le vent ou la pluie, de faire descendre la foudre ou la maladie sur un objet quelconque de sa haine. Quand il essaie de calmer un orage, il se tient en plein air, agite les bras, secoue son manteau de peau, et gesticule violemment pendant assez long-temps. Il procède à peu près de même pour éloigner la maladie, en faisant moins de bruit, en pratiquant des frictions [1], souvent avec deux baguettes de bois vert auparavant chauffées au feu, et en lâchant par intervalles une bouffée de vent, soi-disant propre à enlever la douleur. On suppose que la main du mulgaradock peut conférer la force ou l'adresse, et il est fréquemment visité par les naturels qui désirent l'une ou l'autre. L'opération simplement consiste à lui tirer la main plusieurs fois de suite, avec une forte pression, de l'épaule aux doigts, et il l'étend alors jusqu'à ce que les articulations craquent. L'office habituel du mulgaradock est de guérir les blessures de lance, qui, du reste, inquiètent peu les naturels. Ces empiriques sont très adroits à extraire l'arme, après quoi ils appliquent un peu de

[1] Ces frictions n'ont pas lieu dans les cas de dyssenterie, qui sont assez fréquens; on administre alors au patient de la gomme d'un arbre, et quelquefois des tiges vertes d'une certaine racine rouge.

poudre analogue à celle du fard, et bandent bien la plaie avec une écorce douce. Dans la diète du malade les degrés de la convalescence sont marqués par la nourriture qui lui est permise. D'abord, seulement des racines; ensuite des lézards, puis du poisson, etc. On ne voit parmi les naturels nul cas de difformité, rarement des sourds ou des aveugles. Les défaillances n'alarment point. Toutefois, un de ces sauvages, apercevant un matelot anglais dans un état d'ivresse la plus complète, au point de ne pouvoir se tenir debout, vint, alarmé, prier l'auteur de cette notice de secourir le patient, ajoutant que parmi eux ils avaient souvent de pareils exemples : il entendait sans doute indiquer par-là les coups de soleil, auxquels ils sont sujets.

Le traitement usité parmi eux pour la morsure d'un serpent est simple et rationnel. Ils fixent une ligature de jonc sur la partie du membre atteinte, élargissent la plaie avec la griffe d'un kangarou ou la pointe d'une lance, et sucent cette plaie, en la lavant souvent, ainsi que leur bouche, avec de l'eau. Dans les localités où ils ne trouvent pas d'eau, ils considèrent la succion comme dangereuse.

Dans leurs rencontres, les naturels font plusieurs circuits, et s'embrassent plusieurs fois en enveloppant de leurs bras le manteau de leur ami,

qu'ils soulèvent de terre, et dont ils baisent les mains, ce que l'ami leur rend exactement. La baguette de bois vert paraît être toujours un symbole de paix, et elle figure dans les danses. Les querelles entre individus cessent à l'intervention des familles respectives.

Lorsqu'un homme est tué, sa tribu se réunit sur-le-champ autour de lui, et jure de venger sa mort; mais il leur est indifférent de tuer le principal coupable ou un autre homme de la tribu adverse. Pourtant la peine du talion s'étend beaucoup plus loin; car si un homme périt par accident, en tombant d'un arbre, en plongeant dans la mer, ou de toute autre façon, les amis du défunt imputent sa mort à quelque mulgaradock d'une tribu ennemie, et ils tuent, pour le venger, un homme de cette tribu. Aussi, lorsqu'un individu est sérieusement malade, et qu'il sent ne pouvoir en revenir, il tâche de tuer quelqu'un, espérant de la sorte échapper au danger.

Dans les combats singuliers ils emploient leurs marteaux, leurs bâtons longs ou courts; et souvent sans doute les coups qu'ils portent seraient mortels; mais ils semblent incapables d'asséner de bons coups lourds, ils frappent plutôt mollement comme des femmes. Ils n'usent pas de boucliers, mais ils sont extrêmement adroits à éviter les coups de lance.

Les querelles les plus fréquentes s'élèvent à l'occasion des femmes. Pour les déprédations sur les terres les uns des autres, ou pour toute cause légère, ces sauvages se contentent de coups de lance aux jambes ou aux cuisses, sans chercher à se tuer; et dès qu'un individu, de part ou d'autre, est blessé, le combat cesse.

Dans quelques contrées de l'Australie, les indigènes ont des assemblées régulières pour se livrer bataille; il n'en est pas ainsi chez ceux de la terre du Roi Georges. Leurs attaques, lorsqu'elles doivent être fatales, ont le plus fréquemment lieu la nuit, et toujours à la dérobée. Dès que l'ennemi s'approche, ils élèvent un cri, saisissent leurs lances, fondent sur lui en tumulte, repoussent leur barbe dans leur bouche, et font les plus hideuses grimaces, ainsi que des frénétiques. Un ou deux guerriers de part et d'autre se livrent combat, et durant la mêlée, on essaie de les séparer en courant autour d'eux. Ils poussent leurs lances en se tenant à quelques pas les uns des autres, et leur dextérité à les éviter est vraiment merveilleuse, car ils ne bougent presque jamais de place, ce qui fait que les lances, jetées devant l'un des deux partis, occasionent des accidens inattendus. Pendant la lutte, les femmes et les enfans se tiennent éloignés du théâtre sanglant, et en grand nombre, afin de se protéger mutuellement. On n'allume

alors que bien rarement du feu, si ce n'est pour cuire les alimens, et on prend beaucoup de précautions pour n'être pas découvert. Les hommes non mariés sont d'ordinaire les guerriers attaquans. Ils voyagent par détachemens de trois ou quatre, en laissent le moins de trace possible de leur marche, évitant les sentiers, de peur que l'empreinte de leurs pas ne les trahisse; car, de même que les autres sauvages, les Australiens ont une sagacité inouïe à suivre la trace d'un pas humain. Lorsqu'ils ont découvert un campement ennemi, ils attendent la nuit; alors ils approchent avec précaution en rampant sur les mains et les genoux, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la personne qu'ils cherchent, et aussitôt de leur lance ils lui traversent le corps. L'ennemi qui est surpris de la sorte, à l'instant se met à fuir sans essayer de résistance, car dans les ténèbres de la nuit il ne peut discerner un ami d'un ennemi, et la lueur des feux ne sert qu'à exposer plus sûrement à des coups meurtriers. Les femmes et les enfans sont également sacrifiés, mais toujours en petit nombre. Néanmoins ces escarmouches continuelles affaiblissent considérablement la population indigène; car lorsqu'un individu tombe frappé, quelqu'un venge aussitôt sa mort. Après ses funérailles on lève le camp, on quitte le pays pour une certaine période, durant laquelle on a soin de ne pas prononcer le nom du

mort, et en rappelant l'événement on se borne à mentionner les survivans; si on citait le nom du mort, on risquerait de voir son ombre.

Les *funérailles* sont accompagnées de lamentations bruyantes. On creuse une fosse de quatre pieds de long, trois de large et six de profondeur, au bas de laquelle on dépose une écorce, des rameaux verts, et le corps par-dessus, enveloppé de son manteau, les genoux repliés vers la poitrine et les bras croisés; on couvre le tout de nouvelles branches et d'écorce, enfin de terre pour remplir la fosse, qui est aussi marquée par des branches d'arbres, les lances, le couteau de pierre et le marteau du guerrier expiré. Les pleureurs gravent des cercles dans l'écorce des arbres voisins de la tombe, à la hauteur de six ou sept pieds du sol; enfin ils allument un petit feu en tête, recueillent quelques rameaux, en ayant soin de les bien nettoyer pour qu'aucune parcelle terreuse n'y soit adhérente. On se couvre la face en noir ou en blanc, on se fait quelques pustules au front, autour des tempes, et sur les os des joues, marques de deuil qu'on porte assez long-temps. On se coupe aussi le bout du nez, et on l'égratigne comme pour en faire couler des larmes. Durant le deuil, on ne porte ni ornemens ni plumes. Il arrive souvent que deux personnes ont le même nom; à la mort de l'une d'elles, l'autre change le sien pour un

certain temps, afin que celui du défunt ne puisse être proféré. Une femme est également ensevelie avec tous ses accoutremens et ustensiles.

On pourra conclure de là que ces sauvages croient à la vie future. Le voyageur anglais qui nous a fourni ces détails n'y met aucun doute. Ils pensent, dit-il, qu'après la mort ils s'en vont vers la lune. Ils ont foi aux esprits, et prétendent même en avoir vu; ils croient aussi aux présages; et le chant du coucou, par exemple, est un augure de mort.

Leur langue abonde en voyelles, et ne manque pas d'une certaine harmonie. Ils désignent par des noms particuliers, soit les saisons, en partant de juin, qui est pour eux le commencement de l'hiver; soit les vents, par sud, sud-ouest, nord, est, et nord-est; soit les tribus, les classes et les noms d'individus.

Du reste leur idiome diffère entièrement de celui des naturels de la côte orientale, et même de l'idiome des tribus voisines. En général, ils parlent vite, et souvent rompent la conversation par un chant dans lequel ils relatent telles circonstances du moment qui les intéressent. Ils ont aussi des chansons, pour ainsi dire, improvisées. Les femmes chantent plus souvent entre elles, et leurs chansons ne sont pas toujours décentes : les hommes sont de même enclins aux paroles graveleuses

et satiriques. Dans leurs campemens, dit M. Nind, ils faisaient toujours beaucoup de bruit; mais ce bruit cessait à l'approche d'un étranger, jusqu'à ce que l'on sût qui il était. A sa venue on paraissait joyeux, on le cajolait, on le flattait; on lui faisait d'abord quelques larcins, et puis des vols plus grands. Toutefois beaucoup d'articles étaient restitués, s'ils lui avaient été dérobés par des individus étrangers à la tribu au sein de laquelle il se trouvait.

Quittons maintenant le port du Roi Georges, et continuons notre rapide revue des côtes sud-ouest et ouest de la Nouvelle-Hollande.

Une affligeante aridité se montre sur la terre de Leuwin, jusqu'à la baie du Géographe, dont les rivages montrent quelques beaux arbres. On découvre dans l'intérieur quelques hordes sauvages, analogues à celles du port du Roi Georges, et il faut aller à la rivière des Cygnes dans la terre d'Edels pour reposer sa vue fatiguée de l'aspect sombre et monotone qu'on avait devant soi.

La rivière des Cygnes fut découverte, en 1696, par le capitaine de navire hollandais Vlaming, qui était parti du Texel pour aller à la recherche d'un bâtiment de la Compagnie des Indes Hollandaises que l'on supposait avoir péri sur la côte de la Nouvelle-Hollande, dans sa traversée du cap de Bonne-Espérance à Batavia. Comme en remontant cette

rivière, le marin batave vit s'envoler un grand nombre de cygnes noirs, il lui donna tout naturellement le nom de ces oiseaux.

Vlaming ne visita point la contrée. Elle resta même ignorée pendant tout le cours du dix-huitième siècle, et ce fut seulement dans la première année du dix-neuvième que Baudin explora ses parages. Ils ont été de nouveau visités, en 1827, par le capitaine de vaisseau anglais Sterling. Le compte avantageux que cet officier rendit de la fertilité du sol, décida l'Angleterre à y fonder une colonie.

Cet établissement n'a pas toutefois entièrement répondu aux espérances qu'il avait fait concevoir; le pays n'est point également fertile; en beaucoup de lieux il manque d'eau douce; il faut pénétrer au-delà de la première rangée des coteaux pour trouver un sol généralement productif. Cependant on a jeté les fondations d'une ville à l'embouchure de la rivière des Cygnes: cette fondation a été résolue en 1829, et la cité portera le nom de *Freemantle*, il y en aura une autre douze milles pl haut, et immédiatement au-dessus d'un endroit appelé *Melville Water*, sur la rive gauche de la rivière, elle se nommera la *ville de Perth*.

Le grand obstacle sera toujours la rareté de l'eau, surtout pendant trois ou quatre mois de l'été qui commence à la fin d'octobre; on pourra

peut-être y suppléer en creusant des puits. Les endroits de ce territoire le plus favorisés sont les vallées étroites qui avoisinent des pics de granit isolés, et les fonds bas où les eaux de la rivière débordent pour arroser d'excellens pâturages. Dans ces lieux on voit rarement le banksia, dont l'aspect est de si mauvais augure; mais les mimosas sont fréquens. On a trouvé quelques étangs ou petits lacs d'eau douce, à quarante ou cinquante milles dans les terres. Mais quant au littoral, c'est partout le même aspect que dans le voisinage de la rivière des Cygnes, c'est-à-dire une plage sablonneuse, défendue par plusieurs lignes de récifs de corail; le terrain est sablonneux et stérile, et absolument ingrat pour le colon. Le veau marin ou phoque velu est commun sur toutes les petites îles situées à une distance plus ou moins considérable du continent. Les kangarous sont également nombreux. La scène est d'ailleurs animée sur ces îles et un peu avant dans l'intérieur du continent, par des kangarous, des perroquets, des perruches, de gros corbeaux et des cygnes noirs, animaux les plus remarquables de ces parages où l'espèce humaine est en petit nombre, surtout plus avant dans les terres fermes, où le bois de charpente est en quantité inépuisable et de qualité parfaite; tandis que les pâturages fournissent une nourriture abondante aux moutons, aux chevaux, et au gros

bétail. Le climat n'y est désagréable que dans les mois de janvier, février et mars, qui sont incommodes sans pourtant nuire à la santé; c'est alors que la chaleur est intense, et que les moustiques pullulent: mais ces inconvéniens sont bien contre-balancés par tous les autres avantages; le climat, les ports, la position et l'étendue de cette contrée, en feront sans doute un jour une possession riche et puissante, qui d'ailleurs pourra encore tirer des ressources du port du Roi Georges, où la température est plus égale et plus douce.

La baie des Chiens-Marins qui se trouve plus au nord, et que le capitaine anglais Dampier visita le premier, offre aussi plusieurs mouillages d'une sécurité parfaite, surtout vers la presqu'île Péron. Il est vrai que la végétation, vu le manque d'eau, y est en général bien peu vigoureuse, et que ses produits sont rares, à l'exception de la chicorée sauvage; mais on rencontre bon nombre de kangarous, dont la chair délicate ressemble à celle de nos lapins de garenne. Péron dit que ces kangarous sont extrêmement doux et timides, que le plus léger bruit les alarme, et que le souffle du vent suffit quelquefois pour les mettre en fuite. Il y a ici quantité de perruches, de tourterelles et d'hirondelles, et de petits oiseaux très sauvages, dont le chant n'est pas sans mélodie, et de plus des cy-

gnes noirs, des pélicans, des goëlands, des aigles de mer et des courlieux.

Les îles de la baie des Chiens-Marins ne sont point habitées, mais la presqu'île Péron recèle quelques hordes peu nombreuses et fort misérables, qui ont pour abri des huttes construites de branches d'arbres recouvertes en terre, et quelquefois aussi des terriers, dernière espèce d'habitation à laquelle les indigènes ont recours, par suite des grandes variations de température et du passage brusque de chaleur et de froid, de jour et de nuit, qui portent coup à la santé et à la vigueur de l'homme. Le plus grand désavantage de la baie des Chiens-Marins est le manque absolu d'eau douce.

Le même inconvénient se retrouve sur les côtes de la terre de Witt, où il faut excepter cependant le groupe des îles Forestier, dont l'une, l'île Depuch, présente une assez belle végétation; mais en général le sol de la terre de Witt est d'une stérilité presque absolue, les plantes ou les fruits bons à manger y sont extrêmement rares; et comme une compensation bien funeste, on aperçoit des serpens de mer en profusion et de toutes dimensions. L'archipel Bonaparte, que le navigateur Saint-Allouarn visita pour la première fois, et nomma de son nom en 1772, et qui est situé à 5 degrés plus au nord, présente moins de stérilité, et même une agréable végétation.

Nous ne dirons rien de la terre de Carpentarie, puisque l'expédition française ne la visita point, ni de la Nouvelle-Galles du sud, parce qu'elle sera plus tard l'objet d'un examen spécial. Nous passerons également sous silence les détails que l'expédition Baudin a recueillis sur l'île de Timor, parce qu'il en a été question dans plusieurs autres voyages que notre collection a déjà fait connaître. D'un autre côté, le voyage de Baudin n'étant pas une circumnavigation, nous avons dû nous borner à en offrir ici les résultats sommaires.

FREYCINET.

(1817-1820.)

Le principal objet de l'expédition de M. le capitaine de Freycinet, avait été de rechercher la figure du globe, et celle des élémens du magnétisme terrestre dans l'hémisphère austral. L'Académie des sciences avait en outre indiqué à l'attention de ce savant navigateur bon nombre de questions météorologiques. La géographie ne devait être que secondaire dans ce voyage, mais on nourrissait le juste espoir que beaucoup de points douteux seraient aussi complétés ou rectifiés. La corvette *l'Uranie*, ainsi destinée à faire le tour du monde, avait à bord vingt à vingt-cinq officiers, tant d'état-major que de santé, d'élèves de marine que d'aspirans, avec un nombre suffisant de matelots. On avait embarqué tous les instrumens nécessaires aux expériences scientifiques, avec une grande quantité de cartes, et un choix de bons livres d'histoire naturelle, d'astronomie et autres. La corvette portait vingt canons, et en tout cent vingt hommes, dont cinquante au moins pouvaient exercer au besoin diverses professions. Elle était

approvisionnée de vivres de la meilleure qualité, et de caisses en fer propres à contenir de l'eau pour la préserver de la putridité. On avait en outre à bord un alambic destiné à distiller en grand l'eau de la mer, quand on ne pourrait pas se procurer d'eau douce, précaution d'autant plus nécessaire qu'on se proposait de relâcher sur des parages où l'on ne trouverait pas d'eau potable; et c'était la première fois que la navigation allait recourir à cet ingénieux procédé français. Comme le vaisseau n'avait point de conserve, il reçut des rechanges de toutes espèces pour deux ans; il reçut également un assortiment considérable de quincaillerie, d'armes et de poudre de guerre, avec une somme de dix mille francs en piastres. Enfin l'équipage était pourvu de tablettes de gélatine pour les soupes, de légumes enfermés dans des vases en fer-blanc ou en tôle, d'après les procédés de MM. Darcet et Appert, ainsi que des viandes préparées, et qui peuvent se conserver de la sorte pendant un nombre d'années indéterminé, ce qui dispensait d'embarquer des bestiaux vivans. Au moyen de toutes ces précautions, les marins étaient assurés d'avoir pendant tout le voyage une nourriture aussi saine qu'agréable.

L'expédition fit voile de Toulon le 17 septembre 1817, et arriva le 5 octobre suivant devant cet énorme rocher de Gibraltar, qui forme l'extrémité

méridionale de l'Europe, et ne tient à l'Espagne que par une langue de terre sablonneuse et très basse, rocher coupé à pic, haut d'environ quatre cents mètres, et hérissé de six cents pièces de canon en batteries du calibre de trente-six ou quarante-huit, rocher où l'Angleterre entretient une garnison de plus de cinq mille hommes.

La corvette quitta Gibraltar le 14 octobre pour voguer désormais dans le vaste sein de l'Océan. Elle arriva le 22 à Sainte-Croix de l'île de Ténériffe, une des Canaries, ou îles Fortunées, près de la côte d'Afrique. Cette île Fortunée ne le fut guère pour *l'Uranie*, qué l'on voulait forcer à une rigoureuse quarantaine, à cause des maladies pestilentielles qui régnaient alors. Pour se soustraire à une pareille rigueur, la corvette s'éloigna de cette île le 28 octobre, en naviguant vers l'ouest, mais hors de vue des îles du Cap-Vert.

Le 20 novembre 1817, on coupa l'équateur à 31 degrés environ de longitude occidentale du méridien de Paris. L'équipage ne manqua point de suivre l'usage des marins, en baptisant ceux des gens de mer qui franchissaient la ligne pour la première fois. Il y eut d'abondantes immersions d'eau salée sur les néophytes, et de copieuses libations d'eau-de-vie parmi les matelots. Alors on continua la traversée, en faisant route vers le Brésil, et l'on arriva le 6 décembre devant sa capitale, Rio-Janeiro.

M. le capitaine de Freycinet présente une description très détaillée de cette métropole de l'empire brésilien, et de la province du même nom ; les bornes d'une analyse, comme celle que nous avons promise de ce voyage, ne me permettraient pas de nous y arrêter long-temps : qu'il nous suffise d'indiquer ici quelques points sommaires de ce travail.

Ce fut le 26 janvier 1500, que l'espagnol Pinçon parvint le premier sur les côtes du Brésil, c'est-à-dire huit ans après la découverte du Nouveau-Monde, par Christophe Colomb. Le navigateur portugais Cabral fut le second Européen qui aborda sur ce rivage ; il y relâcha le 22 avril, c'est-à-dire trois mois après Pinçon, et prit possession du pays au nom du roi de Portugal. Trente-un ans plus tard, un autre marin portugais, le célèbre Souza, chargé d'explorer de nouveau les côtes brésiliennes, arriva à l'entrée de la baie qu'il prit pour l'embouchure d'une rivière ; et comme c'était le premier janvier, il lui donna le nom de *Rio-de-Janeiro*, c'est-à-dire *rivière de Janvier*. M. de Freycinet donne l'historique des découvertes qui eurent lieu postérieurement, et conduit son esquisse jusqu'à l'année 1826.

Vient ensuite la description géographique et physique de la province de Rio-Janeiro, sous le rapport de ses montagnes, lacs, marais, îles, ports,

rades, divisions politiques, villes et villages, climats, géologie, productions végétales, productions animales, et autres.

On lit av intérêt ce que l'auteur nous dit des plantes nut ..ives et médicinales, et des animaux de cette province. Parmi les espèces redoutables, figure la chauve-souris, appelée *vampire,* qui s'introduit pendant la nuit dans les écuries, s'attache à la veine jugulaire des bestiaux, et leur suce bien souvent une assez grande quantité de sang pour les faire périr sans que les victimes paraissent souffrir, et fassent aucun mouvement pour repousser de si dangereuses attaques. Les bestiaux parqués en plein air ont plus à craindre encore, et les hommes eux-mêmes ne sont pas à l'abri des atteintes de ces quadrupèdes malfaisans, qui la nuit viennent leur sucer le sang du gros orteil.

M. de Freycinet dit que les chèvres et les brebis dégénèrent rapidement au Brésil, et qu'il est très difficile de conserver des chiens à Rio-Janeiro, parce que ces animaux sont sujets à une sorte de galle et de toux qui les tuent promptement. Les tapirs ne sont pas rares, et les singes vont par troupe dans les bois; ils font entendre une espèce de mugissement très fort et très lugubre. Le dindon est ici sur sa terre natale. Les forêts sont peuplées d'une variété immense d'oiseaux qui reflètent les plus vives couleurs. Les oiseaux de rivage et de

mer ne sont pas moins nombreux. Malheureusement il y a aussi beaucoup de reptiles venimeux ; toutefois la vipère brésilienne ne se trouve guère que dans les forêts. Le boa constrictor, si redoutable, qui enlace les hommes et les animaux, les brise, les ramollit et les avale, est heureusement fort rare. Le serpent nommé *pouroucoucou* est le plus dangereux; il se trouve dans le voisinage de Rio-Janeiro. Le reptile le plus hideux est le crapaud cornu, large comme la forme d'un chapeau, doublant son volume, s'enflant à volonté, et ouvrant une gueule énorme, en faisant entendre un son criard; il fait plus de bruit que de mal. La fourmi est beaucoup plus à craindre pour les agriculteurs, parce qu'elle détruit en un moment les feuilles, les arbres et les semences.

La province de Rio-Janeiro renferme une population très mêlée de blancs, de noirs et de métis, dont les mœurs pourront être spécialement expliquées quand nous traiterons de l'Amérique. La ville même de Rio contenait, en 1818, plus de cent trente mille âmes, la province trois cent soixante-quinze mille individus, et tout l'empire brésilien quatre millions quatre cent soixante-onze mille habitans.

L'habitant de Rio-Janeiro est en général spirituel, bienfaisant, jaloux, sensuel et orgueilleux ; la populace, élevée dans l'ignorance, est paresseuse,

cupide et arrogante; toutes les classes sont portées au libertinage. Les hommes se marient à quinze ans, et les femmes à treize. Les adultères sont très fréquens; les filles publiques nombreuses, mais méprisées.

La religion catholique romaine est la seule dominante. Les couvens sont nombreux et fort riches. Il n'y a presque pas de cimetières; on enterre les morts dans les églises. Ces enterremens ont presque toujours lieu la nuit.

Le gouvernement du Brésil est monarchique et représentatif. L'empereur tient le pouvoir exécutif, tandis que deux Chambres, l'une de sénateurs, l'autre de députés, ont le pouvoir législatif.

L'Uranie quitta Rio-Janeiro dans les premiers jours de janvier 1818, et fit voile vers le cap de Bonne-Espérance; elle jeta l'ancre dans la baie de la Table le 7 mars suivant. M. de Freycinet s'y livra à d'importans travaux scientifiques, et alla visiter le fameux coteau de Constance, où l'on récolte un des meilleurs vins du monde. Les vignes y sont entourées d'allées de chênes et de pins. Le vin de Constance est blanc ou rouge, et l'on en recueille en grande abondance.

Après avoir achevé les opérations au Cap, M. de Freycinet reprit la mer le 5 avril pour se rendre à l'Ile-de-France, où il toucha au port Louis le 5 mai 1818, et il y resta jusqu'au 16 juillet suivant.

Pendant ce séjour de près deux mois et demi, ses compagnons et lui réunirent de nombreux renseignemens sur cette île, qui naguère appartenait encore à la France, et dont les Anglais se rendirent maîtres pendant notre première révolution.

Les habitans de l'Ile-de-France sont blancs, ou noirs, ou métis, comme au Brésil. Les blancs ont ordinairement les formes européennes. Les créoles qui en sont nés ont des traits agréables. Les Malgaches, ou indigènes de Madagascar, ont la peau d'un noir foncé. Les Caffres ou Mosambiques sont moins adroits et moins intelligens que les Malgaches. Le créole mulâtre, ou sang mêlé, est d'une taille presque toujours égale à celle des blancs, mais il est moins fort, quoique supportant la fatigue et les privations. Les mulâtresses créoles sont bien faites, ont de beaux yeux, un grand pied, parce qu'elles ne portent point de chaussure dans les douze ou treize premières années de leur vie, la gorge médiocrement saillante, les cheveux longs et légèrement bouclés. Ici les filles sont pubères à onze ans, et les garçons à quatorze. M. de Freycinet fait observer que chez les femmes Malgaches, le flux périodique ne se déclare souvent qu'à une époque fort reculée, et alors elles deviennent mères sans avoir donné aucun signe de nubilité.

La longévité n'est point rare à l'Ile-de-France; on y compte des octogénaires; cependant le terme

moyen de la vie est entre cinquante et soixante ans. Les noirs vivent moins de temps, parce qu'ils sont plus adonnés au libertinage et à l'abus des liqueurs fortes.

L'Ile-de-France, aujourd'hui appelée *Ile Maurice*, comptait en 1818, environ quatre-vingt mille âmes, dont sept mille blancs. La langue française est toujours ici la plus répandue, et les femmes créoles la préfèrent à toute autre, parce que c'est tout à la fois l'idiome de la conversation et de la galanterie. Du reste, ces créoles sont bonnes, aimantes autant que gracieuses; elles cultivent avec prédilection les arts d'agrément, bien que la toilette tienne chez elles le premier rang. Aussi, peu de dames se mettent avec plus goût et de propreté que les créoles; mais en même temps celles-ci ont une grande propension à la débauche, et en général les filles mulâtresses vivent ici en état de concubinage.

Indépendamment du français, qui forme la base du langage, les noirs ont inventé une sorte de patois, qu'ils parlent avec une grande douceur, et dans lequel il existe des chansons fort naïves.

L'île produit à peu près quinze millions pesant de sucre, qui, à sept piastres le quintal, donnent un million cinquante mille piastres. Le total des revenus est de deux millions de piastres, et celui

des dépenses annuelles, d'un million huit cent soixante-dix mille piastres.

L'autorité de la colonie est dans les mains du gouverneur qui en est le chef unique. Il a sous ses ordres le secrétaire du gouvernement, ou chef civil, et le commissaire de justice ou grand-juge. Il peut trancher sur tout, s'il le veut. Il y a bien le droit d'appel à Londres; mais les frais énormes qui en résulteraient pour le plaignant, font qu'il se résigne presque toujours.

De l'Ile-de-France, *l'Uranie* se rendit en trois jours à l'île Bourbon, où elle mouilla au port Saint-Denis, le 19 juillet 1818. Après huit jours de relâche sur cette rade, et cinq à celle de Saint-Paul, on remit sous voile le 2 août, et l'on fit route pour la baie des Chiens-Marins, située dans la terre d'Endracht, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande: on y arriva le 12 septembre suivant.

L'expédition française explora aussitôt le littoral de cette baie, notamment la partie orientale du havre Hamelin, au nord de la presqu'île Péron. Un canot fut expédié à l'île Dirck-Hatichs, et rencontra un énorme cétacé qui le mit en danger de périr. Les explorateurs visitèrent le cap de l'Inspection; mais comme la chaleur était forte et qu'ils manquaient d'eau, ils eurent horriblement à souffrir de la soif devant Dirck-Hatichs et le havre

Montbazin; enfin, ils revinrent au vaisseau dans l'épuisement le plus déplorable. Heureusement, ils y trouvèrent de quoi se restaurer, et surtout se désaltérer avec de l'eau potable, qui venait d'être obtenue par le moyen de la distillation de l'eau de mer. L'alambic mis à terre avait donné en abondance de l'eau agréable à boire, et dégagée de tout principe nuisible à la santé.

M. de Freycinet a consacré un chapitre de son voyage à des remarques physiques et géologiques sur la baie des Chiens-Marins. L'île de Dirck-Hatichs a été surtout l'objet de ses recherches, et il a examiné avec soin le sol du cap qui forme l'extrémité nord de la même île. Tout ce vaste enfoncement de la terre d'Endracht est couvert de maigres et chétifs arbrisseaux croissant dans le sable. Le sol est partout extrêmement dépourvu d'eau douce, ce qui, remarque le savant navigateur, tient d'un côté au peu d'élévation des terres, car aucune montagne n'apparaît aux limites d'un long horizon que dessine une simple ligne bleuâtre, et d'un autre côté aux terres sablonneuses qui absorbent les pluies et les vapeurs sans les condenser, ni les retenir. La presqu'île Péron n'offre non plus qu'un petit nombre d'arbres tortueux, à peine de douze pieds de hauteur, et quelques touffes de frêles arbrisseaux qui n'accusent que trop bien l'aridité de cette terre ingrate. Nulle part ici on ne

rencontre non plus de plantes alimentaires. Mais les kangarous grisâtres et de la taille d'un gros lièvre, ne sont pas rares; on voit ici de fort belles colombes, des aigles blancs et des cygnes noirs; les baleines fourmillent à l'entrée de la baie pendant les mois d'août, juillet et septembre; enfin, les huîtres de la baie des Chiens-Marins sont excellentes, et les rochers des îles de l'Ouest en sont tapissés.

Aucune des îles de cette baie ne contient d'habitans, on en voit même sur le continent voisin assez rarement, et encore sont-ils clair-semés. Ces indigènes sont de moyenne taille, ils ont les jambes fort grêles, les épaules peu larges, la tête grosse, les dents belles, les yeux vifs, et les cheveux noirs et crépus. Une des dents incisives supérieures manque à tous. Quelques-uns ont la barbe longue, la plupart se tatouent sur la poitrine, plusieurs se plissent la peau du ventre au-dessus du nombril. Les deux sexes vont entièrement nus, tous ces sauvages sont les êtres les plus misérables et le plus dégradés de la nature humaine; ils vivent de la manière la plus abjecte, et ont une existence tout-à-fait nomade. Ils établissent leurs cabanes sur le haut des dunes, à l'abri d'un monticule de sable, ou simplement derrière quelques broussailles; elles se composent de branches d'arbres assez bien ajustées, quelquefois seulement

inclinées et très fourrées, avec un foyer tantôt à l'entrée, tantôt dans l'intérieur. Les indigènes de la presqu'île Péron vivent de pêche, et n'ont pour boisson que de l'eau de mer.

En résumé, la baie des Chiens-Marins où *l'Uranie* avait mouillé offre l'aspect le plus affreux; d'immenses déserts de sable couvrent la côte, sans présenter aucun vestige de végétation. On a peine à croire que des hommes puissent habiter un sol pareil, et cependant, comme on vient de le dire, l'expédition française en avait aperçu.

L'Uranie s'éloigna de ces rivages arides, le 28 septembre 1818, et vint prendre quelques rafraîchissemens à l'île de Timor, devant laquelle elle arriva le 18 octobre, et mouilla à la baie de Coupang, chef-lieu des établissemens hollandais. Elle y resta jusqu'au 23, et repartit pour Dillé, où réside, au nord de l'île, le gouverneur de la portion portugaise.

Les mers qui environnent Timor et les autres îles à épices, entre l'archipel d'Asie et les côtes de la Nouvelle-Hollande, contiennent beaucoup de cachalots ou baleines à sperma-ceti. Les grands cachalots ont jusqu'à soixante-quatre pieds de longueur, et peuvent fournir cent barils d'huile et vingt-quatre barils d'adipocire. On rencontre aussi des requins énormes, et dont la force musculaire semble prodigieuse. L'un de ces poissons, presque entièrement suffoqué, ayant été hissé à bord,

fendu de la tête à la queue, vidé de tous ses viscères, ayant perdu tout son sang, eut encore, étant jeté à la mer une demi-heure après, assez de vigueur pour nager de nouveau avec une vitesse capable d'entraîner deux hommes qui tenaient la corde à laquelle on l'avait amarré par la gueule et les ouïes, et pour bondir hors de l'eau comme font les marsouins.

L'Uranie arrivée le 17 novembre 1818 à Dillé, mouilla dans ce port, et les gens de l'équipage descendirent à terre le surlendemain. Le terrain de Dillé est humide et marécageux, mais les environs en sont pittoresques; la végétation y est fort active, malgré la rareté d'eau courante.

M. le capitaine de Freycinet consacre un chapitre entier à tracer l'historique de l'île de Timor, dont il attribue la découverte à Cano, successeur de Magellan, et qui paraît y avoir abordé en 1522.

Il entre dans de longs détails sur la formation de la Compagnie hollandaise des Indes, qui exerça bientôt une grande influence sur les Moluques, notamment à Timor, où s'établirent deux puissances européennes, les Hollandais et les Portugais, les premiers à Coupang, au sud de l'île, les seconds à Dillé, au nord, établissemens qui se sont maintenus avec des chances plus ou moins brillantes sous le rapport commercial.

L'île de Timor située par 8 degrés 20 minutes

à 8 degrés 22 minutes de latitude sud, et 121 degrés 5 minutes à 124 degrés 45 minutes de longitude est, a cent deux lieues moyennes de longueur, sur une largeur moyenne d'environ dix-neuf lieues, avec une surface de quinze cent quarante-huit lieues moyennes carrées. Le pays, en général, est montueux et entrecoupé de petites vallées ; le sol est arrosé par un grand nombre de rivières, dont celle de Coupang n'a guère que cinq lieues de cours, et dont l'embouchure est importante pour le ravitaillement des vaisseaux à Dillé : la rareté de l'eau oblige à creuser des puits. Il y a, dit-on, quelques lacs dans l'intérieur.

L'entrée de la rivière de Coupang est le seul port proprement dit qui existe à Timor ; mais il y a plusieurs barachois, c'est-à-dire, enceintes formées par des récifs, dans lesquels les navires peuvent se mettre à l'abri des fureurs de la mer.

Le gouvernement hollandais de Coupang a plusieurs autres îles voisines sous sa domination, notamment Rottie ou Rotti, située au sud, longue d'environ vingt lieues, et large de treize, offrant une succession d'étroits vallons et de montagnes peu élevées, ayant un peuple doux et facile, récoltant du riz en grande abondance; Savu à vingt lieues au nord-ouest de Rotti, hérissée de montagnes pierreuses et peu fournie d'eau : Simao, petite île à l'entrée de la baie de Coupang; Wetter, au

nord de Dillé ; Roma, au nord-est de l'île Wetter; Solor, possédée une partie par les Hollandais, et l'autre par les Portugais.

La saison des pluies à Timor comprend les mois de janvier, février et mars. L'humidité extrême qui existe alors occasione beaucoup de maladies. La rosée et le serein ne sont pas non plus sans danger à Timor.

L'Anglais Crawford dit que l'or est uniformément répandu sur toutes les îles d'Asie, mais que cependant les contrées où l'on en trouve le plus sont celles dont la constitution géologique est primitive. C'est pourquoi les îles qui bornent à l'ouest et au nord cet archipel asiatique en récèlent beaucoup, tandis que la grande chaîne volcanique qui s'étend de Java à Timor-Laot en contient très peu. Bornéo en est riche, de même que Sumatra; cette abondance décroît à Célèbes et à Luçon. L'or que produisent toutes ces îles asiatiques est à peu près le huitième que fournit le monde entier, et Timor y contribue pour sa part d'une manière notable.

En venant des plaines sablonneuses et stériles de la Nouvelle-Hollande pour jeter l'ancre à Timor, M. de Freycinet ne put contenir son admiration à l'aspect de la verdure qui décore cette île; mais s'il y fût arrivé des Moluques propres, c'est-à-dire du nord-est, son enthousiasme aurait été bien affaibli. C'est à ces différens points de départ qu'on

doit attribuer la divergence d'opinions des navigateurs sur la fertilité de l'île de Timor. Quoi qu'il en soit, le peu de largeur de cette île, le peu de hauteur de ces montagnes et leur pente rapide qui ne permet point à l'humus de s'accumuler sur leurs flancs, tout porte à croire que la végétation ne répond pas à ce que la latitude pourrait faire espérer. Néanmoins dans l'intérieur du pays la verdure est très riche.

Parmi les productions végétales de Timor, le maïs occupe le premier rang et forme la base de la nourriture des indigènes. La mangue, l'ananas, la pomme de terre, le poivre et le café abondent également. Les rivages offrent de beaux palmiers. L'arbre à pain est très multiplié, et l'on en voit qui n'ont pas moins de soixante pieds de hauteur; toutefois le fruit à pain ou rima est moins recherché que celui qui se trouve dans la Polynésie. L'aréquier ou palmiste donne un chou fort estimé; l'arrow-rout contient une fécule très nutritive, et qui fait généralement goûter cette plante; le bananier donne un fruit long de sept à huit pouces, également très nourrissant et très salubre; le cannellier croît ici à l'état sauvage, et la cannelle qu'il produit est de bonne qualité; le cocotier est très répandu dans l'île. On fait à Timor un grand usage du safran d'Inde ou curcuma pour l'assaisonnement des mets, à cause de sa qualité aromatique; le gin-

gembre est une épice très abondante à Coupang; l'igname est une plante dont il existe un grand nombre de variétés: le latanier est un arbre qui fournit un chou très bon à manger; le mahi, plante à gros tubercules, s'emploie à la nourriture des bestiaux: le manguier est un des plus beaux arbres de l'île, et ses fruits sont très aromatiques. On estime à Dillé la plante alimentaire appelée *manioc;* le muscadier abonde à Timor, et cet arbre atteint jusqu'à cinquante pieds de hauteur; le papayer donne une espèce de figue bonne à manger; le piment qu'on récolte à Timor est le condiment obligé des mets dont on fait usage dans tout l'Archipel asiatique; le tamarinier qui atteint à de hautes dimensions, ce qui rend cet arbre propre aux constructions navales, donne un fruit d'un goût acide et agréable. On cultive ici l'espèce de poivre appelé *bétel,* pour le mâcher comme le tabac. On voit des casuarinas qui ressemblent à des pains, et des eucalyptus de haute stature; le tek occupe le premier rang parmi les bois de construction et de charpente; le bois de rose est employé à l'ébénisterie, ainsi que l'ébène qui est commun dans les forêts de l'intérieur de l'île, comme l'est aussi le manglier dans les marécages qui sur un grand point bornent les rivages de la mer. Le bois de sandal abonde dans les parties élevées de l'île, et forme une des principales richesses du pays; on

extrait de cet arbre très parfumé une huile odorante que recherchent beaucoup les Chinois, tandis que son bois s'emploie dans l'ébénisterie à une foule d'ouvrages précieux.

Quant aux productions animales de l'île de Timor, il faut citer l'espèce de baleine, dite le cachalot ou baleine à sperma-ceti; on la pêche en dedans et en dehors de la baie de Coupang. On sait que l'ambre gris se trouve parfois dans le corps de cet animal; le buffle est ici indigène, mais il est très féroce; le chat est exotique et redevenu sauvage; le singe est très multiplié, et les indigènes s'en nourrissent comme d'un mets agréable; l'alcyon est un des oiseaux les plus remarquables de Timor, et le nid gélatineux de cette hirondelle de mer forme un des mets les plus recherchés parmi les gastronomes chinois. On aperçoit à l'embouchure de la rivière et dans les marais qui avoisinent la mer, des crocodiles longs de douze à quinze pieds. Il existe aussi dans l'intérieur des terres des serpens monstrueux, presque aussi gros que le corps d'un homme, et longs de vingt-cinq à trente pieds. Il y en a de petits dont la morsure est promptement mortelle. On voit aussi quelquefois des serpens de mer qui nagent à la surface des eaux, comme Baudin rapporte qu'on en apercevait dans la baie des Chiens-Marins. Enfin il existe à Timor une espèce d'araignée dont la morsure pourrait être mortelle, si l'on

n'y appliquait promptement certaines herbes qui en neutralisent le venin.

La population de Timor se compose d'abord de nègres à cheveux crépus, ensuite de colons chinois, portugais et hollandais, et puis des métis nés du croisement de ces différentes races.

Les nègres, qui sont les véritables indigènes de Timor, ne semblent pas nombreux, et se tiennent dans l'intérieur; mais les métis constituent la partie notable de cette population. Les colons chinois se reconnaissent à leur teint olivâtre, à leur front aplati, à leurs yeux étroits et fendus obliquement. La ville de Coupang est principalement peuplée de Malais, et elle contient environ trois mille individus.

Les Timoriens de l'intérieur ont un aspect farouche, excepté les jeunes gens qui paraissent plus francs, et surtout les jeunes filles qui ont les formes agréables et une démarche gracieuse. Les deux sexes vont sans chaussure, ce qui procure une grande flexibilité à leurs pieds; aussi montent-ils sur les cocotiers avec une promptitude étonnante. Les deux sexes sont précoces et ne vivent pas moins long-temps; les filles deviennent adultes à huit et neuf ans, et les garçons avant quinze ans.

Le climat de Timor est très sain; mais à Coupang, le voisinage de la rivière, et à Dillé celui des marécages, occasionent des fièvres épidémiques.

D'un autre côté, la malpropreté et la honteuse incursion des habitans rendent chez eux très communes les maladies de la peau, surtout la galle, les dartres et la lèpre. La syphilis est de même générale.

Les peuples de Timor vivaient dans un état complet de nudité : c'est ainsi que les compagnons de Magellan les trouvèrent, il y a près de trois siècles. Aujourd'hui l'usage des étoffes tissées est presque universel. A Coupang, le vêtement principal des Malais consiste en une pièce d'étoffe de coton qu'ils nomment *sarung*, et à laquelle nous appliquons le nom général de pagne; elle forme une espèce de jupon que les hommes portent comme les femmes. Les enfans vont nus jusqu'à l'âge de dix ans. Les hommes ont sur l'épaule gauche un mouchoir en forme de sac où ils tiennent le bétel. A la maison, les femmes restent habituellement le sein découvert. A l'égard des Chinois, ils conservent le costume de leur mère-patrie.

Les habitations ne sont guère que de simples cabanes reposant sur le sol. Dans les parties les plus humides de l'île, où l'on a davantage à redouter les reptiles, on construit ces cabanes sur des pilotis qui élèvent le plancher depuis deux jusqu'à dix pieds et plus au-dessus de la terre. On y monte alors au moyen d'une échelle que l'on retire la nuit, et les habitans peuvent s'y livrer en

pleine sécurité aux douceurs du sommeil. Les maisons des Chinois sont plus solides et mieux construites que celles des indigènes. Quant à celles des Européens, il en est quelques-unes en pierre.

A Timor on est dans l'usage de faire la sieste depuis midi jusqu'à trois heures. En revanche, on se couche tard et on se lève matin, pour choisir le moment où l'on puisse respirer la fraîcheur. Il est vrai qu'on a recours aussi à l'usage des bains; on en prend tous les jours et on se lave les cheveux avec de l'eau de lessive, après quoi on se frotte le corps avec la râpure huileuse d'une noix de coco.

Les riches ont emprunté l'usage des Chinois, de laisser croître leurs ongles, et plus un ongle est long, plus on semble avoir d'agrément. Les rajahs ou rois de l'intérieur ont une ou plusieurs de leurs dents incisives couvertes d'une lame d'argent ou d'or.

Une des plus grandes marques d'amitié que puisse donner une des femmes de Timor à celui qui a mérité son affection, c'est de lui offrir la guirlande de fleurs odorantes qui orne ses cheveux, ou l'écharpe et le collier qui ont paré son sein. On se témoigne aussi de l'affection en se frottant le nez contre le nez et en aspirant avec force, ce qui revient à se flairer l'un l'autre.

Le Timorien est bon, craintif et hospitalier;

mais il reste barbare dans ses inimitiés. Il a le jugement sain, quoique borné. Le Malais de Coupang est méfiant, intrépide et féroce, mais paresseux et sans ambition : il pousse la cruauté jusqu'à l'anthropophagie, et il a un fort penchant au vol. Pour le Chinois, il est plus fin, plus sensuel et plus laborieux; on peut le comparer au Juif : on découvre en lui la même cupidité, la même ruse et la même astuce.

Sous le rapport des croyances, le Timorien est très arriéré; il a foi aux songes, aux augures, aux jours heureux et malheureux, aux sorciers et aux talismans. On regarde comme sorciers, à Timor, tous les étrangers qui ont les cheveux rouges, et on leur attribue la plus grande puissance.

La polygamie est permise, mais n'est guère en usage que parmi les riches. La première femme est ordinairement l'égale de l'homme; les autres ne sont que des concubines qui lui restent soumises. Il y a aussi des filles riches qui épousent un homme d'une condition inférieure, pour le tenir alors sous leur dépendance. Dans tous les cas possibles, le divorce est permis, mais les cadeaux de part et d'autre ne se restituent point.

On a une grande vénération pour les tombeaux. Le corps des riches est ordinairement enfermé dans un cercueil en bois de tek ou de cèdre. On enterre les morts tantôt près de la cabane qu'ils habitaient de

leur vivant, ou tantôt près de leur cimetière commun. A Coupang, quelques personnes ont des caveaux de famille. Des offrandes de riz, de maïs et d'eau sont faites périodiquement sur ces tombes, afin que le mauvais Esprit, rencontrant là une nourriture facile, ne tourmente point l'âme du défunt. Les Chinois professent la religion de Confucius ou celle de Bouddah.

Enfin, chiquer le bétel, boire du thé, causer de choses futiles ou de galanterie, tels sont les plus doux passe-temps des Timoriens. Ils ont aussi pour la danse un goût très prononcé, mais elle consiste moins dans le mouvement cadencé des jambes que dans celui du corps. Leur musique porte le caractère de leur native indolence.

Sous le rapport du commerce, l'île de Timor est très importante. Elle exporte le bois de sandal, le coton, la cire, le tripang, espèce de mollusque long de deux pieds, et de trois à quatre pouces de contour, et qui est très recherché à Canton. Elle exporte également les nids d'alcyons et l'huile de requin, comme aussi une grande variété d'épices. Le commerce portugais correspond directement à Macao, tandis que les Hollandais de Coupang entretiennent le leur avec Batavia.

Dans l'intérieur de l'île de Timor, le pouvoir suprême est entre les mains des rajahs, qui exercent sur leurs sujets une autorité despotique. La di-

gnité de ces princes est héréditaire dans leurs familles, et ils se prétendent fils de Dieu. La mort est la punition d'une foule de petites offenses, et lorsque les coupables n'en sont pas jugés dignes, on les fait esclaves.

Nous bornerons là les détails que nous voulions extraire du voyage sur l'île de Timor, et nous allons suivre les explorations ultérieures de *l'Uranie*.

De cette île notre savant navigateur se dirigea vers le détroit de Bourou; en passant entre les îles Wetter et Roma.

Le 29 novembre 1818 il arriva devant l'île d'Amboine, et profita d'un vent favorable pour donner dans le détroit de Bourou sans visiter les autres îles dont il était environné. Il passa bientôt l'île Gasse qu'il prolongea du côté de l'est. Le 5, il eut connaissance des îles Gorongo et de Gilolo; mais un courant le fit dériver dans le sud-est jusqu'à l'île Pisang, près de laquelle il se trouvait le 7. C'est là qu'il eut quelques rapports avec des pirogues appartenant à l'île Guébé. Il profita de cette occasion pour observer les mœurs de ces insulaires, qu'il représente comme grands, bien faits, musculeux, ayant le teint noir-olivâtre, et faisant le commerce avec intelligence.

Le 12 décembre, *l'Uranie* put continuer sa route et franchit le passage de Gilolo, formé par l'île Guébé d'une part, et la petite île Mouhor de l'autre.

Cette dernière paraît tenir par un banc à la pointe Tabo, extrémité orientale de l'île Gilolo. Le vaisseau fit ensuite apercevoir les basses terres de Balabalak et l'île Rouib. Au nord, un autre groupe d'îles assez étendu laissa bientôt découvrir que c'étaient les îles Vayag, assemblage de près de cinquante îles ou rochers, que M. de Freycinet fut le premier à reconnaître, et constituant la limite septentrionale d'un détroit qu'il nomma *passage de l'Uranie*. Il est borné au sud par Rouib, Balabalak, et quelques autres îles qui, n'étant pas connues auparavant des navigateurs, reçurent de même que la plupart de celles qui composent le groupe Vayag, le nom de quelques-uns des compagnons de voyage de M. de Freycinet.

Un caractère singulier de ces îles, comme le dit M. de Freycinet, c'est que presque de tous côtés elles sont minées inférieurement, de manière que chacune d'elles l'est à sa base jusqu'à six ou sept pieds au niveau de la mer, circonstance, ajoute le voyageur, qui leur donne assez l'apparence de meules de paille reposant sur un cône tronqué renversé; toutes ces îles seraient inabordables si plusieurs n'avaient, d'intervalle en intervalle, de petites anses sablonneuses, seul point où l'on puisse débarquer. Une magnifique végétation couvre ces îles, et les îlots eux-mêmes n'en sont pas dépourvus.

En avançant vers l'est, on découvrit les montagnes de Vaigiou, dont une riche verdure tapisse jusqu'à la cime. Les falaises qui bordent la côte sont en général, comme les îles Vayag, minées à leur base par les eaux de l'Océan. On distingue plusieurs grottes ou crevasses d'un aspect assez pittoresque.

Après avoir mouillé près de l'île Manouaran, *l'Uranie* fit route le 15 décembre 1818 pour le havre Boni; mais le calme ayant suspendu la course du vaisseau, il fallut relâcher au havre de Rawak, dans la petite île de ce nom, près de Vaigiou, Nouvelle-Guinée, et presque exactement sous l'équateur. L'expédition y séjourna depuis le 16 décembre 1818 jusqu'au 5 janvier 1819. On profita de ce temps pour faire différentes courses à Vaigiou, Boni et Manouaran.

Toutes ces îles, c'est-à-dire Boni, Manouaran, Rawak et Vaigiou, mot que les naturels prononcent *Véghiou*, appartiennent aux îles des Papous. La petite île de Rawak, située par 1 minute 34 secondes de latitude sud, et 128 degrés 35 minutes 4 secondes de longitude est, est d'une forme irrégulièrement triangulaire; elle présente sur deux de ses côtés des enfoncemens, dont l'un, celui de l'est, se nomme le *havre Rawak;* elle a un mille dans son plus grand diamètre; elle n'est séparée de Vaigiou que par un canal d'un quart de mille

de largeur. Manouaran est à environ 3 milles au nord-ouest de Rawak ; Boni, beaucoup plus voisin de Vaigiou, en est, ainsi que Rawak, une sorte d'appendice.

L'extrémité méridionale de Rawak forme une petite presqu'île, et a vers le centre quelques hauteurs peu considérables. L'île Manouaran n'est séparée de Vaigiou que par un canal d'environ 2 milles de large, et sur lequel passe l'équateur.

Quant à l'île Boni, elle est encore plus basse que les précédentes, et semble reposer sur une base d'écume ; elle est d'ailleurs entourée de récifs très étendus sur lesquels l'Océan se brise avec fureur.

La végétation se montre dans ces parages avec une étonnante vigueur ; le littoral de Vaigiou est garni de beaux arbres ; il en est de même de l'île Manouaran et de la petite île Rawak. Partout les oiseaux sont de la grande espèce.

Quant aux habitans, ils sont généralement laids ; ils ont le front aplati, la bouche grande, les yeux petits et enfoncés, le nez gros, écrasé du bout et se rabattant sur la lèvre supérieure, la barbe rare, le ventre gros, les membres inférieurs grêles, les cheveux ou lisses ou frisés, les dents belles, les lèvres épaisses et la peau du corps noir sanguin. En général ils sont de taille moyenne et appartiennent à la race des Papous.

Leurs maisons se composent de pieux enfoncés

en terre, soutenant des traverses auxquelles sont fixés avec des liens d'écorce les feuilles de certains palmiers, qui forment également le toit; il n'y a d'autres ouvertures que la porte. Ces cabanes sont commodes, et la plupart à l'abri de l'humidité.

Ces insulaires vivent de sagou, de maïs, de coco, de bananes et de plusieurs autres fruits. Leur costume se réduit à une bande d'écorce de figuier. Les chefs se couvrent la tête d'un fichu ou d'un morceau d'étoffe. On a pour se garantir un ample chapeau conique, en forme de palmier. Les enfans vont entièrement nus. On fraternise en se donnant l'accolade en manière d'embrassement. La religion dominante paraît être le mahométisme. Les habitans de Rawak paraissent avoir une assez grande habitude du commerce.

Ce fut le 6 janvier 1819 que *l'Uranie* partit de Rawak pour se porter sur les îles Ayou, dont elle eut connaissance les 6 et 8 du même mois. Ces îles sont fort basses et entourées de brisans; les plus grandes sont boisées et semées de villages et de maisons éparses près de la mer. L'expédition ne s'y arrêta point; elle continua de voguer vers l'archipel des Carolines. Le 12 février on vit les îles des Anachorètes, et le lendemain celles de l'Amirauté. Le 15 on aperçut différentes îles de l'archipel, notamment celles de Poulouhot, Tamatam, Ollap, Fanadik, et une autre plus éloignée. On vit ensuite à l'horizon quelques barques, et

bientôt plusieurs naturels vinrent à bord. Ils acceptaient tout ce qu'on leur offrait, sans rien prendre d'eux-mêmes. Ils mangeaient le biscuit avec plaisir; mais l'un d'eux ayant pris un morceau de tabac pour un aliment et l'ayant mis dans sa bouche, le rejeta bientôt en faisant d'affreuses grimaces. La vue d'un miroir avait arraché un autre long cri d'étonnement. Ces insulaires sont vigoureux et pleins de gaîté; mais quelques-uns sont atteints de la lèpre.

L'expédition française ne resta point long-temps parmi les Carolines; elle se dirigea au nord vers l'archipel des Mariannes, dont elle atteignit la partie méridionale, c'est-à-dire l'île de Guam, le 17 mars 1819. M. le capitaine de Freycinet profita de son séjour dans cette dernière île pour recueillir de nombreux renseignemens tant sur les Carolines que sur les Mariannes. Un chapitre entier de sa relation est consacré aux îles Carolines, et un autre aux îles Mariannes. Les bornes de cette analyse ne nous permettent que d'en donner une idée sommaire, d'autant plus que déjà plusieurs des relations antérieures comprises dans notre collection renferment sur ces îles beaucoup de développemens, qui feraient ici double emploi avec ceux du voyage de M. de Freycinet, dont l'intention louable a été de réunir en un tout compacte les notions éparses qu'il avait rassemblées de toutes parts.

L'archipel des Carolines, connu d'arbord sous le nom de *Palaos*, et puis sous celui de *Nouvelles-Philippines*, s'étend du 3e ou 12e parallèle nord, et du 129e au 171e degré de longitude est. Il se divise en plusieurs groupes, savoir : 1° celui des îles Radak et Ralik à l'est, et dont le capitaine Kotzebue a donné une description complète dans ses deux voyages, qui forment le dix-septième volume de notre collection; 2° l'île Oualan, l'île Torres ou Hogoleu, et autres environnantes, depuis le 164e jusqu'au 140e méridien; 3° les îles Lamoursek, Ouoroupig, Tarroilep et autres, depuis le 150e jusqu'au 140e degré de longitude, groupe que *l'Uranie* a parcouru du sud au nord; 4° les îles Egoy, Falalep et autres, situées entre le 142e et le 131e méridien; 5° les îles Yap, Philipp-Lamolino-Ourou, situées entre le 138e et le 134e méridien; 6° enfin les îles Palaos ou Pelew, qui sont le groupe plus occidental.

La plupart de ces îles sont entourées de récifs qui en rendent l'abord difficile. L'arbre à pain et le cocotier y sont communs. La tortue, les holothuries ou tripangs y abondent. Ces derniers mollusques, ainsi que nous l'avons dit, sont très recherchés pour les tables chinoises.

Les naturels tiennent pour la couleur le milieu entre le noir-olivâtre et le rouge cuivré. Ils ont les cheveux longs, lisses ou crépus, la taille moyenne,

bord sous
Nouvelles-
llèle nord,
e est. Il se
° celui des
e capitaine
plète dans
eptième vo-
, l'île Tor-
tes, depuis
es Lamour-
depuis le
groupe que
4° les îles
e 142e et le
-Lamolino-
méridien;
t le groupe

s de récifs
e à pain et
, les holo-
rniers mol-
nt très re-

r le milieu
. Ils ont les
moyenne,

Iles Palaos.

CAROLINOISE

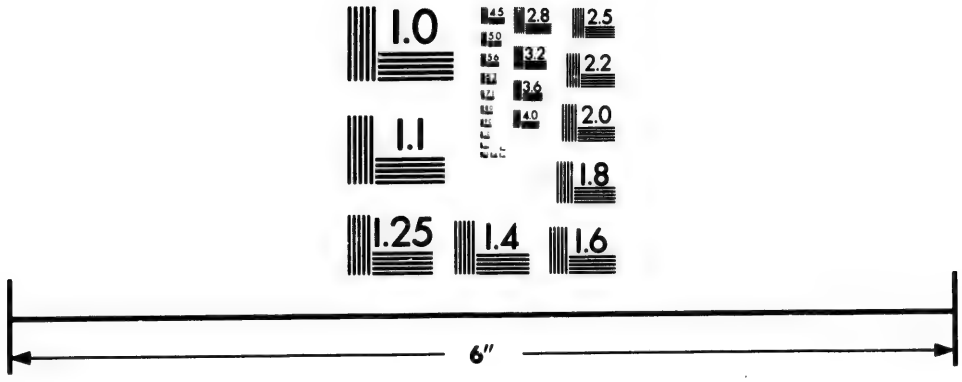
Voy. Autour du Monde. Freycinet Pag. 8.

Iles Palaos.

CAROLINOIS.

Voy. Autour du Monde. Freycinet Pag. 81.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

le
le
le
pi
sc
gr
vi
qu
po
pa
seu
jou
ils

I
asse
de f
sexe
de v
et d
oreil
les d
ou à

Or
popu
l'exist
le cie
fruits
sont t

x

les traits réguliers, le front haut, les yeux vifs, le nez large, la bouche grande, les dents grandes, les oreilles percées d'une large ouverture, et la physionomie douce. Ils se tatouent le corps; ils sont agiles et adroits, intelligens, confians et intègres, humains, affectueux et reconnaissans. Ils vivent de fruits, de racines et de poissons, ainsi que de tortues, de coquillages, d'oiseaux et de poules, dont il paraît cependant qu'ils ne mangent pas les œufs. Ils aiment beaucoup les cocos : un seul de ces fruits paraît suffire à la nourriture journalière d'un homme en mer; mais sur terre ils prennent beaucoup plus d'alimens.

Ils vont très souvent nus, se débarrassant même assez volontiers du langouti d'étoffe tissée d'écorce de figuier qui leur entoure les reins. Les deux sexes ont un chapeau de forme conique en feuilles de vacoua, et portent des bracelets, des colliers et des fleurs : celles-ci sont attachées au lobe des oreilles ou à la cloison du nez. Des bandes de feuilles de palmier servent également à parer la tête ou à former des bracelets.

On évalue à cinq mille cinq cents habitans la population des Carolines. Les insulaires croient à l'existence de trois divinités qu'ils font résider dans le ciel, et auxquelles ils offrent des cocos et des fruits de rima. Ils aiment beaucoup le chant. Ils sont très superstitieux : si, par exemple, ils ont

dans leurs pirogues la queue d'une certaine raie, ils ne craignent plus de s'égarer en mer; la navigation serait mauvaise s'il se trouvait des bananes dans leurs barques; ils mourraient en chemin s'ils en mangeaient avant de partir. Ils croient qu'il y a un paradis pour les bons et un enfer pour les méchans. Ils prétendent que les âmes qui vont au ciel reviennent le quatrième jour sur la terre, et demeurent invisibles à leurs parens.

La polygamie est ici générale, et c'est un titre d'honneur que d'avoir beaucoup de femmes; c'est pour cela que le tamor ou chef de l'île Hogoleu est si vénéré. L'adultère s'expie au moyen d'un présent que l'on fait au mari; il peut d'ailleurs répudier sa femme lorsqu'il l'a reconnue infidèle, et la femme peut de même répudier son mari lorsqu'il cesse de lui plaire. A l'île Goulay, l'étranger qui y vient reçoit de son hôte la femme de celui-ci, qui la lui prête pendant la durée de cette visite. Le baiser ou signe de salutation entre deux personnes qui se rencontrent consiste à se flairer mutuellement la main ou le nez. Les bains y sont très en usage, et la danse fort goûtée. On se couche avec le soleil et on se lève avec l'aube. Le chef ou tamor est toujours endormi par le bruit d'un concert que lui donnent les jeunes gens.

La principale occupation des hommes est de construire des barques, de pêcher et de labourer

la terre; le partage des femmes est de faire la cuisine et les autres travaux domestiques. Les Carolinois se distinguent surtout dans l'art de pêcher à la ligne et à l'hameçon. Ils prennent des poissons volans, et osent même attaquer la baleine. Le combat qu'ils livrent à ce monstrueux cétacé est pour eux un spectacle du plus haut intérêt; voici dans quels termes le père Cantova en parle dans les *Lettres édifiantes :*

« Dix ou douze de leurs îles, disposées en forme de cercle, forment une espèce de port où les eaux sont dans un calme perpétuel. Quand une baleine paraît dans ce golfe, les insulaires montent aussitôt sur leurs canots : se tenant du côté de la mer, ils avancent peu à peu en effrayant l'animal, et le poussent devant eux jusque sur des hauts-fonds non loin de terre. Alors les plus adroits se jettent à l'eau : quelques-uns dardent l'animal de leur lance, et les autres l'amarrent avec de gros câbles dont les bouts sont fixés au rivage. Aussitôt s'élève un cri de joie parmi les spectateurs nombreux que la curiosité a attirés sur la côte. On traîne sur le sable la baleine, et un grand festin est la suite de cette victoire. »

Mais l'industrie dans laquelle les Carolinois déploient le plus d'habileté et d'adresse, est sans contredit la construction de leurs pirogues ou pros.

Elles ont une coupe aussi agréable que gracieuse; toutes à peu près sont faites sur le même modèle et ne diffèrent que par les dimensions. Les plus grandes ont jusqu'à trente-six pieds de longueur, les petites onze pieds.

Les Carolinois sont d'habiles navigateurs; ils observent avec soin le cours du vent et mettent une grande attention à veiller la durée et l'arrivée de la rafale. Du reste, la lame n'est jamais très grosse dans les mers intertropicales, et les vents non plus ne sont pas très violens. Le pilote en chef des pirogues se nomme Palougue, et celui des barques se nomme Targue.

Le gouvernement de Loursek et celui de Goulay sont monarchiques. Il paraît en être de même depuis les îles Palaos jusqu'aux îles Radak.

Indépendamment du roi, l'autorité se partage entre plusieurs familles nobles, dont les chefs se nomment *Tamors* ou *Tamoles*. Ils laissent croître leur barbe fort longue pour se concilier davantage le respect; ils commandent avec gravité et parlent peu; leurs paroles sont autant d'oracles et l'on exécute les ordres avec une foi et une obéissance aveugles; on leur baise les mains et les pieds avant de leur demander quelques grâces. La peine du talion est en usage, mais on se borne à exiler les malfaiteurs dans une autre île.

Passant des îles Carolines aux îles Mariannes,

M. le capitaine de Freycinet retrace avec détail l'historique de celles-ci comme il l'avait fait des premières. On se rappelle que Magellan fut le premier navigateur qui découvrit les îles Mariannes; après une navigation longue et périlleuse, il les aperçut le 6 mars 1521, et les nomma *îles des Larrons*, parce que les indigènes lui avaient dérobé un grand nombre d'articles. Loyaise revit ces îles cinq ans plus tard, et Saavedra en prit possession au nom du roi d'Espagne, le 6 janvier 1528. Cavendish s'en approcha en 1588, et Mendana en 1596. Olivier de Noort s'y arrêta en 1600, Maldonado en 1601; le hollandais Spilberg en 1616; Hurtado en 1678; Quiroga en 1684; le celèbre Dampier y mouilla le 21 mai 1686; Wood-Rogers le 10 mars 1710. Legentil de la Barbinais fut le premier Français qui y aborda. L'amiral Anson les visita à son tour en 1642, et Wallis, ainsi que Pagès en 1768. Le capitaine Crozet, expédié de l'Ile-de-France, y relâcha en 1772, et le navigateur espagnol Malaspina les vit en 1792. Mais déjà depuis long-temps l'archipel des Mariannes se trouvait en entier sous la domination espagnole. On lui avait donné ce nom *d'îles Mariannes*, en l'honneur de Marianne d'Autriche, femme de Philippe IV, roi d'Espagne.

Les îles Mariannes sont situées par 13 degrés 10 minutes 30 secondes de latitude nord, et elles

n'occupent en longitude qu'un espace de 1 degré 17 minutes. Elles se trouvent à environ quatre cents lieues au nord-est des îles Philippines, et dans la partie septentrionale du Grand-Océan équinoxial. Elles sont au nombre de dix-sept, dont les principales se nomment *Guam* ou *Goam*, *Saypam*, *Rota* et *Tinian*. La capitale est Guam, qui a pris le nom de l'île même, laquelle a trente-une lieues moyennes de circonférence. Cette île contient plusieurs montagnes assez élevées, et quelques rivières, dont les plus fortes sont celles de Tarofofo et de Mangoia son confluent. A Rota, l'eau douce est rare, et Tinian manque d'eau courante. Guam est au contraire bien arrosée, et possède les ports les plus sûrs et les plus commodes de tout l'archipel. La ville principale de l'île de Guam se nomme *Agagna;* elle comptait, en 1818, quatre cent quarante-quatre maisons.

Les forêts de Guam ont de beaux arbres, et le sol est partout d'une grande fertilité. Il n'en est pas de même de Tinian, qui n'a rien d'agréable sous aucun rapport: il y a quelques beaux points de vue à Rota.

Les productions végétales les plus utiles de l'archipel et plus particulièrement de Guam, sont l'aréquier, sorte de palmier, qui offre au consommateur la sommité herbacée de son front connue sous le nom de *chou-palmiste;* le bananier, dont

le fruit est très recherché; la canne à sucre; le cocotier, dont le chou est un comestible très salubre et dont la noix est très goûtée; le cycas, sorte de palmier, dont la moelle procure une excellente farine; le pastèque, dont le fruit est très agréable; la rima ou arbre à pain, dont le fruit analogue à la pomme de terre a le goût plus fin et plus agréable, etc.

Les productions animales ne sont pas moins abondantes aux Mariannes que les végétaux. Cependant il n'y existait jadis aucun grand quadrupède; les Espagnols y ont successivement introduit le cerf, le bœuf, le porc, la chèvre, le cheval et l'âne, ainsi que le chien. Les rats et les souris paraissent être les seuls quadrupèdes indigènes; ils sont très nombreux et très nuisibles; toutes les îles Mariannes en sont empestées. Parmi les oiseaux, on distingue la colombe, le corbeau, le héron, la poule apportée de Manille, le dindon apporté d'Amérique, le grimpereau, etc. Les rivages de la mer sont fertiles en poissons.

Les Mariannais sont de couleur basanée; ils ont les cheveux noirs et lisses. Ils se distinguent par beaucoup d'embonpoint et des formes athlétiques; ils sont excellens nageurs et plongeurs très habiles. Les garçons se marient vers quinze ans et les filles à douze. Les femmes sont très fécondes et les accouchemens faciles. La lèpre afflige souvent

les Mariannais; les femmes toutefois y sont moins sujettes que les hommes.

Ces insulaires vivent d'une manière frugale : le riz, le maïs, le coco, le poisson, le porc ou le cerf composent leur nourriture habituelle. Les hommes font quelquefois abus d'eau-de-vie de coco. Les convives mangent accroupis et assis sur leurs talons; on sert les mets dans de simples feuilles de bananier, et les doigts tiennent lieu de fourchettes. On fait par jour trois repas.

Les indigènes vont presque entièrement nus, car le langouti ou léger manteau jeté sur leurs épaules est bien plus un ornement qu'un vêtement. On se vêt davantage dans les villes, et les ornemens et la parure n'y sont pas épargnés. L'ornement des maisons est aussi en raison de l'opulence des propriétaires; on y dort habituellement neuf ou dix heures de suite. Nul habitant de Guam ne sort sans être muni de son briquet et de ses cigares, car l'usage de fumer est ici général.

Deux mois furent employés par M. de Freycinet à recueillir des observations et à faire des expériences scientifiques pour l'objet principal de l'expédition. Dès qu'elles furent accomplies, il mit à la voile pour les îles Sandwich, où il atterrit le cinq août 1819 sur l'île d'Owyhée, et mouilla trois jours après dans la baie de Karakakoua. Il avait coupé le 18 juin l'anti-méridien de Paris, c'est-à-

moins

le : le
e cerf
mmes
. Les
rs ta-
lles de
hettes.

nus,
leurs
vête
et les
s. L'or-
l'opu-
lement
Guam
de ses
.

eycinet
s expé-
de l'ex-
l mit à
errit le
lla trois
Il avait
c'est-à-

Ile Guam.

MARIANNAIS.

Voy. Autour du Monde. *Freycinet. Pag. 89.*

di
qu
mi
de
pre
gée
pays
vitai
roi,
lui a
princ
put e
l'équi
Le
cipaux
un Fr
La ma
douze
ure :
sage de
malgré
roi s'as
de teni
tout le
Enfin,
bon acc
tion fra
l'aumôn

dire que ce jour-là on eut midi à bord, tandis qu'en France le même jour, on ne comptait que minuit. Tamehameha, roi des îles Sandwich, venait de mourir, son palais était réduit en cendres, la presque totalité des cochons de l'île avait été égorgée à l'occasion de ses obsèques, selon l'usage du pays; ce fut un véritable contre-temps pour le ravitaillement de la corvette. Rio-Rio, fils aîné du roi, venait d'être élevé au trône, et tous les chefs lui avaient prêté serment d'obéissance. Le jeune prince vint à bord de *l'Uranie*, et M. de Freycinet put ensuite obtenir les approvisionnemens pour l'équipage.

Le capitaine français offrit des présens aux principaux dignitaires de l'île. Près du roi, il trouva un Français nommé Rives qui servit d'interprète. La maison du prince n'était qu'une case de dix à douze pieds de long sur une largeur un peu moindre : le sol en était tapissé de nattes, suivant l'usage du pays. On y goûtait une extrême fraîcheur, malgré l'ardeur suffocante du soleil au dehors. Le roi s'assit par terre, et chacun l'imita. Il ne cessa de tenir les yeux sur l'épée de M. de Freycinet, tout le temps que dura l'audience de Sa Majesté. Enfin, les présens étant faits et les promesses de bon accueil accomplies, on se sépara, et l'expédition française partit pour l'île de Mowi, après que l'aumônier du bâtiment eut donné le baptême à

un des chefs de l'île d'Owyhée. *L'Uranie* alla mouiller dans la baie de Raheina, où l'équipage put goûter quelque repos. On passa ensuite à l'île Wahou, devant laquelle on jeta l'ancre le 26 août 1819 au port d'Onorourou. Le chef supérieur de l'île tendit la main à M. de Freycinet, en lui disant *aroha*, c'est-à-dire *ami*. Le même reçut également le baptême catholique de l'aumônier français.

Après avoir ainsi visité trois des principales îles Sandwich, le capitaine de *l'Uranie* a formé un ensemble de ses diverses remarques, et en voici à peu près la substance :

L'archipel des Sandwich, nom qui leur fut donné par le capitaine Cook, en l'honneur d'un lord de l'amirauté anglaise, se compose de huit grandes îles et de trois îlots. Le groupe entier se trouve placé presque exactement sous le tropique du Cancer, par 19 et 22 degrés de latitude nord, et 156 et 162 degrés de longitude ouest. La plus grande et la plus orientale de ces îles est celle d'Owyhée, dont la surface est de trois mille quatre cent quarante-deux milles marins carrés. A l'ouest se trouve l'île Mowi, plus loin au nord l'île Morotoi, puis au nord-ouest l'île Wahou. La surface entière du groupe est de cinq mille quatre-vingt-dix-huit milles marins carrés. Toutes ces îles sont fort élevées, notamment celle d'Owyhée, dont la montagne la plus remarquable est celle de Mowna-

Roa (mot qui veut dire montagne étendue); le sommet en est couvert de neige perpétuelle, et n'a pas moins de quatre mille huit cent trente-huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Un autre sommet voisin de celui-là dépasse cinq mille quatre cent quatre-vingt-six mètres; il s'appelle *Mowna-Kaah* (mot qui signifie montagne blanche ou mont blanc), par la raison sans doute qu'il est aussi couvert de neiges éternelles.

La côte orientale d'Owyhée est mieux arrosée que la côte occidentale. La rivière d'Onorourou dans l'île Mowi est assez remarquable; le port auquel elle a donné son nom est le rendez-vous des vaisseaux européens qui y trouvent un facile abri et des ressources abondantes pour le ravitaillement.

Les îles Sandwich présentent une assez grande fertilité; mais ce n'est pas la plus étendue qui est la plus féconde, parce qu'elle a beaucoup de volcans dans sa partie occidentale.

Les Sandwichiens se nourrissent de canne à sucre, de bananes, de pastèques, de melons, de la racine du taro et de poisson. Les mets sont servis sur des nattes étendues par terre et autour desquelles les convives s'accroupissent pour manger sans fourchette ni cuillère, chacun trempant son doigt dans la bouillie, et le portant ainsi à la bouche. L'eau est la boisson ordinaire des hommes et des femmes; cependant ils savent tirer de la racine

d'ava une liqueur enivrante, et d'ailleurs ils ont appris des Européens à fabriquer de l'eau-de-vie de coco ou de canne à sucre. Le seul assaisonnement du poisson cru est l'eau de mer.

Les Sandwichiens portent une espèce de manteau noué sur l'épaule, fait en pagne, de l'écorce de mûrier à papier. Ils ont aussi le langouti ou maro. Les femmes ont une pagne très fine dont elles s'entourent le corps. Lorsqu'on va au bain, hommes, femmes ou filles, on y entre nu et pêle-mêle, sans croire manquer à la pudeur. Quelques chefs s'habillent à l'européenne en tout ou en partie. Beaucoup de femmes vivent avec les blancs. Tout le monde va pieds nus, excepté lorsque l'on doit marcher sur des coraux ou sur des pierres aiguës; alors on porte des sandales grossières faites avec la bourre de coco. Les deux sexes en général aiment à rester tête nue; cependant quelques insulaires ont adopté le chapeau de paille à l'européenne. Beaucoup de jeunes femmes se teignent en blanc une portion des cheveux; quelques-unes portent de petits miroirs encadrés dans du bois poli et suspendus à leur mouchoir de poche ou à leur cou. Toutes aiment passionnément les fleurs, et se plaisent à en offrir à l'étranger.

Les Polynésiens allant presque nus recherchent le tatouage; les habitans de Sandwich ne négligent pas cette espèce d'enjolivement sur la peau; il en

d'où une liqueur enivrante. [illegible] ils ont appris des Européens à [illegible] eau-de-vie de coco ou de canne à sucre. Le seul assaisonnement du poisson [illegible] de mer.

Les Sandwichiens [illegible] une espèce de manteau noué sur l'épaule [illegible] de pagne, de l'écorce de mûrier [illegible]. Ils ont aussi le langouti ou [illegible] les femmes ont une pagne très fine dont elles s'entourent le corps. Lorsqu'on va au bain, hommes, femmes, vieilles, on y entre nu et pêle-mêle, sans [illegible] à la pudeur. Quelques chefs [illegible] tout ou en partie [illegible] les blancs. Dans le [illegible] lorsque l'on doit marcher sur des cocoux ou sur des pierres aiguës; alors on porte des sandales grossières faites avec la bourre de coco. Les deux sexes en général aiment à rester tête nue; cependant quelques insulaires ont adopté le chapeau de paille à l'européenne. Beaucoup de [illegible] femmes se teignent en [illegible] des cheveux; quelques-unes portent de petites [illegible] en bois poli et [illegible] de poche ou à leur [illegible] ornement les fleurs, et se plaisent à en [illegible] changer.

Les Polynésiens allant presque nus recherchent le tatouage; les habitans de sandwich ne négligent pas cette espèce d'enjolivement sur la peau: il en

Femme des Iles Sandwich.

Voy. Autour du Monde. *Freycinet. Pag. 92.*

est
cor
T
bois
ou e
n'on
et po
sur u
ment
conti
une
troisi
sexes
Les
porte
à se p
paraso
qu'à t
le bas
La p
d'envir
quatre-
pour M
pour A
peu co
Les i
ils se s
père et

est même qui se noircissent toute la moitié du corps.

Toutes les habitations de ces insulaires sont en bois, garnies en paille, en tiges de cannes à sucre, ou en feuilles de diverses espèces d'arbres. Elles n'ont qu'un seul étage. Dans les sites sablonneux, et pour éviter l'humidité du sol, on élève la maison sur une plate-forme ou sur une terrasse. Le logement de chaque famille un peu aisée a trois cases contiguës : une est la salle à manger des hommes, une autre la salle à manger des femmes, et la troisième sert de chambre à coucher aux deux sexes réunis.

Les riches se font accompagner d'un enfant qui porte une sorte d'éventail, servant à agiter l'air et à se préserver du soleil. Il existe aussi quelques parasols à l'européenne. Du reste on se baigne jusqu'à trois fois par jour, ce qui n'empêche point le bas peuple d'être d'une saleté dégoûtante.

La population des îles Sandwich était en 1825 d'environ cent quarante-un mille habitans, dont quatre-vingt-cinq mille pour Owyhée, vingt mille pour Mowi, vingt mille pour Wahou, dix mille pour Atouaï, etc. La population blanche est encore peu considérable ; il en est de même des métis.

Les insulaires sont doux et inoffensifs ; cependant ils se souillent encore du crime d'infanticide. Le père et la mère ont ici le droit de faire périr les

fruits de leur union, et ils consomment souvent ce crime avec un horrible sang-froid. Les femmes ne craignent pas non plus de se faire avorter; on en voit même qui étranglent leurs nouveau-nés, ou les enterrent vivans, parfois à côté de leur couche, sans montrer ni pitié ni remords. Cette abominable pratique détruit annuellement plus de la moitié des enfans, sous le prétexte d'éviter une surcharge de bouches à nourrir. Il ne paraît pas toutefois que les Sandwichiens soient anthropophages.

Ces insulaires sont pleins de bienveillance envers l'étranger. Dans tous les lieux où les Français entrèrent pendant leurs courses, on s'empressait de leur offrir, dit M. de Freycinet, une des plus belles filles de la maison, comme ailleurs on invite à accepter du vin ou du café; les paroles d'usage en pareil cas étaient proférées à l'envi par les hommes, les femmes et les enfans; on eût dit qu'ils craignaient de n'être pas compris. Tout cela était pour obtenir en retour un petit cadeau. La jalousie au reste ne paraît pas ici exercer d'empire sur l'esprit des maris, non plus que sur celui des amans.

Les Sandwichiens aiment beaucoup à se réunir pour causer ensemble; les femmes se plaisent alors à se coucher sur le ventre pour être plus à leur aise. On sait qu'elles ne mangent pas avec les hommes, mais elles peuvent en partager la conversa-

tion. Le baiser de politesse se donne en s'entourant mutuellement le corps avec les bras, et l'on fait toucher de son nez le nez de son ami, de manière que les lèvres s'appliquent simplement l'une contre l'autre sans faire toutefois le moindre mouvement. Pour fêter le retour d'un ami ou d'un chef, on verse des pleurs simulés ou réels, et aux pleurs succèdent des chansons.

La religion des Sandwichiens est un amalgame confus et grossier des croyances chinoises ou indiennes. Le peuple a des idoles. Les âmes des rois, des héros et des prêtres, forment une légion de dieux inférieurs et tutélaires, toujours subordonnés entre eux, suivant le rang qu'ils occupaient de leur vivant. De malins esprits sans cesse occupés de nuire sont l'objet de constans exorcismes. On offre aux dieux différens végétaux, et même des sacrifices humains; il y a des cérémonies expiatoires, et des villes de refuge. Chaque chef possède ses dieux particuliers; et il existe un grand nombre de divinités maritimes. Parmi les héros déifiés, la tradition place d'énormes géans. Les âmes des défunts qui n'ont pas eu droit à l'apothéose voltigent près du lieu qu'elles habitaient du vivant des corps, jusqu'à l'heure où elles deviendront la nourriture des dieux. Les morts apparaissent aux vivans, et communiquent avec eux en songes. Quant aux prêtres, ils ont la

faculté de faire mourir ou de rendre malades toutes personnes dont ils veulent se venger : heureusement le charme peut être combattu par un autre.

Dans chaque mois lunaire, il y a des fêtes où les hommes, sous peine de mort, ne peuvent parler à aucune femme; ils ne peuvent non plus naviguer ni pêcher. Du reste, on adore jusqu'au requin, et on lui offre souvent des êtres humains, persuadé que la transmigration de leurs âmes dans le corps de cet animal pourra s'effectuer aisément, et que dès lors le monstre épargnera les membres de la famille qui pourraient être exposés plus tard à ses attaques.

Le tabou est une espèce d'interdiction ou prohibition de certaines choses; l'enfreindre, c'est encourir la mort. Les temples, les idoles, les noms mêmes du roi et de leurs propriétés, une action quelconque dont on juge à propos que certaines personnes s'abstiennent, tout cela peut être taboué par le roi ou les prêtres. Des piquets garnis d'un morceau d'étoffe blanche marquent les limites d'un tabou.

Les lieux de refuge des Sandwichiens offrent un asile inviolable au fugitif. Là le meurtrier, l'homme qui a rompu le tabou, le voleur, trouvent protection et sûreté pour le temps qu'ils y demeurent. C'est là aussi que les femmes, les enfans

se réfugient lorsque les hommes vont à la guerre.

Un signe de deuil fort répandu consiste à se tondre la tête chacun à sa manière et suivant son caprice.

Depuis la fin de 1819, le culte des idoles a été aboli dans la plupart des îles Sandwich, et les missionnaires américains se sont empressés d'y établir le christianisme. Des missionnaires français y arrivèrent aussi en 1827. C'est un fait digne de remarque qu'un peuple qui avait tant de foi à sa religion et à ses prêtres, y ait, en général, renoncé si facilement pour adopter une religion nouvelle : il est vrai que le christianisme le débarrassait de bien des tyrannies et de bien des atrocités, surtout des sacrifices humains. Les missionnaires se sont établis à Wahou, en 1820, et assurés de l'appui des chefs, ils ont continué avec confiance l'exécution de leurs pieux desseins. Ils se sont rapidement familiarisés avec la langue du pays, et en 1822 ils avaient déjà bon nombre de livres imprimés en cette langue. Il paraît que les efforts de ces pieux Argonautes de l'Évangile ne tendent pas à y abrutir le peuple, en l'éclairant comme leurs frères à Taïti.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'ils eussent entièrement réussi dans leurs projets; plusieurs îles du groupe renferment encore de nombreux adhérens à la foi primitive. En résultat, il semble que le christianisme n'a été favorisé par les grands

que comme un moyen de retenir plus facilement sous le joug les classes inférieures du peuple. Les femmes ont embrassé la foi nouvelle avec le plus de prédilection, parce qu'elles peuvent maintenant manger de la viande de porc; tandis qu'auparavant elles étaient réduites à celle de chien, et privés toujours de la présence des hommes, avec qui elles ne craignent plus aujourd'hui de s'asseoir à la même table.

Le luxe a fait de grands progrès aux îles Sandwich, et surtout à Wahou. Les plus basses classes du peuple commencent à adopter divers articles de la parure européenne; les femmes recherchent la variété dans le costume, en prenant modèle sur la reine; elles tourmentent leurs maris ou leurs amans pour avoir toutes sortes de colifichets, et rien ne leur coûte pour obtenir ce qu'elles désirent : aussi les marchands doublent-ils promptement leurs bénéfices. Le capitaine russe Kotzebue rapporte qu'en 1826 il a vu lui-même de jeunes filles payer deux dollars espagnols un petit collier de grains de verre qui ne valait pas deux sous. Le dimanche, les habitans de Wahou qui vont à l'église, sont parés de tout ce qu'ils peuvent se procurer de plus beau, et si le tableau de ces mascarades n'est pas aussi amusant qu'à Taïti, il est du moins assez comique. Au reste, les conversions deviennent plus rares à mesure que les persécu-

tions augmentent, et on ne semble pas les épargner, grâce aux honteuses manœuvres des convertisseurs.

Les insulaires de Wahou aiment passionnément le jeu de maïta, sorte d'exercice propre au développement du corps. Ils aiment aussi le jeu nommé *horoua*, qui a de l'analogie avec nos montagnes russes. Ils passent le milieu du jour à dormir ou à manger, et se promènent peu. La natation est un de leurs plaisirs favoris : hommes, femmes et enfans y déploient beaucoup d'aisance et d'habileté; on les prendrait pour de vrais amphibies. Ils semblent que ce soit pour eux plutôt un besoin qu'un amusement. Rien de plus intéressant que de les voir se livrer à l'exercice qu'ils appellent *hénalou*, c'est-à-dire monter les vagues; cet exercice, qui pour d'autres est effrayant, n'est pour eux qu'un jeu.

Les mêmes insulaires aiment beaucoup la danse, et les femmes y remplissent tous les principaux rôles. Mais ce n'est point par la souplesse du jarret et par des cabrioles que l'on passe pour habile dans cet exercice, le grand talent est de gesticuler en chantant. Ces danses sont très lascives, et toujours, je le répète, exécutées par des femmes, jamais par des hommes. Les chansons également sont pour la plupart très obscènes.

Un voyageur anglais décrit ainsi les cérémonies

funèbres qui sont encore en usage dans quelques-unes des îles Sandwich.

Lorsqu'un chef vient à mourir, une foule d'insulaires se rassemblent devant la maison du défunt, et se forment en carré, tandis qu'un homme, coiffé d'un bonnet de plumes rouges, s'avance de l'intérieur de la maison, et mettant la tête hors de la porte, pousse de temps en temps des cris lamentables, qu'il accompagne de grimaces et de contorsions bizarres.

Une large natte est étendue par terre dans le carré; deux hommes et treize femmes viennent s'y asseoir sur trois rangs. Les mains et le cou des femmes sont ornés de plumes, et leurs épaules couvertes de larges feuilles. A l'un des coins du carré paraissent six enfans, portant de petites bannières blanches. Le corps du défunt est déposé dans une petite hutte, construite pour cet usage. On donne le signal de la cérémonie. Alors tous les assistans, accroupis sur leurs talons, entonnent un chant mélancolique, en agitant leurs corps et leurs bras en cadence. Les femmes du mort, assises à sa porte, répondent à ces chants par des lamentations et des cris.

Ces cérémonies préparatoires durent toute la journée. Ce n'est qu'à la nuit close que le corps est enlevé avec beaucoup de mystère; et l'on a grand soin d'éviter les regards des étrangers. L'au-

teur de la relation dont tous ces détails sont tirés, témoin d'une de ces solennités, s'aperçut que sa présence empêchait de la terminer; il se retira discrètement. A peine était-il hors de vue, qu'il entendit l'air retentir de gémissemens, ou plutôt de hurlemens lugubres. Quelques heures après, il rencontra plusieurs personnes qui revenaient des funérailles; elles avaient la partie inférieure du visage entièrement peinte en noir. Il les interrogea pour savoir quelles avaient été les dernières pratiques de la cérémonie, et en quel lieu on avait déposé le défunt? Pour toute réponse on lui dit: « Son esprit est allé à l'Eatova. » Il comprit qu'il sagissait du séjour des âmes. Quant à la demeure des dépouilles mortelles, aucun voyageur n'a pu la découvrir.

La nourriture étant ici en grande partie végétale, du moins celle du peuple, les îles Sandwich ne donnant pas naturellement tout ce qui est nécessaire pour vivre, les habitans ont eu recours à l'industrie pour augmenter leurs produits. Ils cultivent surtout le taro, racine d'une espèce d'aruum très âcre et même venimeuse étant crue, mais supérieure à la pomme de terre lorsqu'elle est cuite; ils la mangent, soit cuite dans leurs fours souterrains, soit pilée ou réduite en bouillie, qu'ils appellent *poi*, et qui est la base de leur repas. Les pommes de terre et le poisson, qu'ils mangent le plus sou-

vent cru et pilé avec de l'eau et du sel, sont, après le taro, leurs alimens les plus ordinaires. Les chiens, les cochons, les poules, les bœufs sont généralement réservés pour les riches. Les Sandwichiens cultivent aussi des patates douces, des ignames, des cannes à sucre, des bananiers, des melons et des pastèques, ainsi que le mûrier à papier, destiné à la confection des étoffes.

Leur manière de manger ne séduirait guère un Européen : chacun prend dans le plat avec ses doigts, déchire un morceau, puis trempe un ou deux doigts dans un vase plein de poi, les porte à la bouche et les nettoie avec adresse. La boisson habituelle n'est autre chose que de l'eau. Les chefs eux-mêmes ne boivent pas de vin à leurs repas, et l'ivrognerie est un vice devenu rare chez ces insulaires. Il en est cependant qui font encore usage de l'infusion d'ava pour s'enivrer. Ils préparent aussi une espèce d'eau-de-vie avec la racine d'une plante nommée *lahi*. L'arbre à pain est rare à Wahou, quoique très commun dans les autres îles. Les bananes sont partout abondantes.

Les Sandwichiens sont en général grands et bien faits; leur couleur est d'un brun foncé, et leur figure agréable. Ils ont le front haut, les yeux grands, noirs et vifs, la bouche grande, avec la lèvre supérieure un peu carrée. La barbe est rare chez les jeunes gens, mais commune chez les vieil-

lards. Les femmes ont de très belles formes. Rien de plus gracieux que leurs épaules et leur sein, qui conserve jusque dans un âge avancé une fermeté bien rare en Europe. Elles sont nubiles de très bonne heure, et malheureusement se prostituent dès l'enfance. Cette prostitution se continue jusque dans un âge avancé; elle est encore aussi générale que du temps de Cook. A peine un vaisseau d'Europe aborde-t-il aux îles Sandwich, qu'il est assailli par des bandes de jeunes femmes arrivant dans des pirogues ou à la nage, et bientôt la santé de l'équipage en ressent l'effet. Le mélange du sang européen produit des mulâtres qui ont le teint jaune très clair.

Les pirogues ont le fond ici composé d'un arbre creusé et pointu vers les deux bouts; il est rehaussé par deux planches munies d'un balancier. Les pagaies ont la pèle arrondie. Ces pirogues sont remarquables pour la perfection du travail.

La langue des habitans des îles Sandwich est douc eet harmonieuse, à cause du grand nombre de voyelles et du peu de consonnes qu'elle emploie. Elle est, en outre, par sa simplicité, très facile à apprendre. Cette langue est à peu près la même que celle des îles du Grand-Océan, et un Sandwichien peut comprendre et être compris aux îles Noukahiva et à Taïti comme chez lui.

Depuis que Tamehameha, le Napoléon des îles

Sandwich, est parvenu à réunir toutes les îles sous sa domination, le gouvernement est devenu féodal, c'est-à-dire que tous les chefs qui possèdent, soit des îles entières, soit des portions d'îles, relèvent du souverain, qui demeure à Wahou. Toutefois ce pouvoir ne paraît pas encore bien stable; les chefs, jadis monarques eux-mêmes, supportent avec peine le joug d'un seul; et d'un autre côté les missionnaires européens ne contribuent pas peu à maintenir ici des mésintelligences suivant le besoin de leurs intérêts privés.

L'archipel des Sandwich, auquel M. le capitaine Dumont-d'Urvilie a restitué le nom d'*Hawaï*, que lui donnent les naturels, et dont la principale île, celle d'Hawaï, autrement appelée par les Anglais *Owyhée*, a quatre-vingts milles de long sur soixante-dix-huit de large, avec le tiers de la population du groupe, qui compte en tout cent trente mille habitans, a depuis long-temps fixé l'attention de l'un et de l'autre hémisphère; près de cinq cents étrangers, principalement Anglais et nord-Américains, sont maintenant (1834), établis à Wahou, l'une des plus intéressantes de ces îles. Pendant l'année 1832, le nombre des navires étrangers qui ont touché à cette île était de cent cinquante-cinq. Si le commerce avec la Chine devenait libre, cet archipel acquerrait une grande importance; il est convenablement placé pour un dépôt des mar-

chandises de l'Inde et de la Chine qui serait destiné aux États-Unis d'Amérique. Alors le commerce de ces îles cesserait d'être monopolisé par quelques individus, et il pourrait même refluer jusque vers la Californie, le Pérou et le Chili. Déjà la marine sandwichienne commence à prendre une organisation propre à faciliter le développement des richesses de son territoire par des exportations et des importations. En 1819, époque où M. de Freycinet se trouvait devant ces îles, on y comptait cinq bricks de quatre-vingt-dix à cent tonneaux, cinq goëlettes de soixante à soixante-dix, et dix cutters de vingt tonneaux; en tout vingt navires à formes européennes. Les bricks avaient été vendus par les spéculateurs anglo-américains; le reste sortait des chantiers du roi, où il avait été construit par les naturels eux-mêmes, sous la direction de charpentiers étrangers. Il y avait, en outre, plus de mille pirogues dans les autres îles.

Mais reprenons le fil de la relation de *l'Uranie*. La corvette quitta les îles Sandwich le 30 août 1819 pour se diriger vers le port Jackson, dans la Nouvelle-Galles du sud, côte orientale de la Nouvelle-Hollande ou Australie. On coupa l'équateur le 7 octobre; le 19 on aperçut les îles du Danger, que Byron découvrit le 21 juin 1766 par 10 degrés 15 minutes de latitude sud, et 169 degrés 28 minutes de longitude ouest de Greenwich, et M. de

Freycinet rectifia la position géographique de ces îles, situées au nord de l'archipel Hamoa ou des Navigateurs. Deux jours après, étant à l'est de ce dernier archipel, *l'Uranie* découvrit un îlot qui n'était point marqué sur les cartes, et que M. de Freycinet appela *île Rose*, du nom de baptême de son épouse. C'est à peu près la seule et véritable découverte qui appartienne en propre et exclusivement à l'expédition de *l'Uranie*. On vit ensuite l'île Pyltstaart, la plus méridionale des îles Touga ou des Amis, et située près du tropique du Capricorne. Après cette dernière île on atteignit les îles Howe, situées par 31 degrés de latitude sud, et 150 degrés de longitude est, à l'orient et en face du port Macquarie de la Nouvelle-Galles du sud, et la corvette mouilla au port Jackson, dans la baie botanique, le 18 novembre 1819. Elle y resta jusqu'au 25 décembre suivant, intervalle qui fut employé, comme dans les précédentes relâches, à des travaux scientifiques. M. de Freycinet se loue à cet égard des facilités que lui procura le gouverneur de la colonie anglaise, alors M. Macquarie.

En quittant le port Jackson, *l'Uranie* fut dirigée pour passer entre la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Zélande. Le 7 janvier 1820 l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zélande fut doublée à vue des îles Campbell, situées par 53 degrés de latitude sud, et 166 degrés de longitude est. De ces para-

ges la corvette s'avança vers l'est, c'est-à-dire vers les côtes méridionales de la Terre de Feu. Le 5 février elle les aperçut dans le voisinage du cap de la Désolation. Le temps alors était affreux, comme les rivages qui s'offraient à la vue, et l'impossibilité d'atteindre le havre de Noël obligea le vaisseau de faire route en doublant le cap Horn pour aller chercher la baie du Bon-Succès dans le détroit de Le Maire; mais à peine l'ancre y était-elle tombée, qu'un ouragan terrible fit dériver le bâtiment; il fallut couper le câble et sortir en toute hâte de la baie pour gagner les îles Malouines ou Falkland, qu'on atteignit le 14 février, en touchant à la baie Française, où Bougainville avait établi sa colonie en 1766. Malheureusement la corvette donna sur une roche sous-marine qui lui fit une crevasse et laissa l'entrée à une voie d'eau. Il fallut promptement jeter les embarcations à la mer, et la corvette échoua sur la plage, au fond de la baie Pernetti, le 15, à trois heures du matin. Ce désastre n'entraîna cependant la perte de personne; tous les travaux et tous les instrumens de l'expédition furent sauvés; l'expédition elle-même était finie, pour ainsi dire, car il n'y avait plus à vérifier que quelques instrumens.

Après la perte de *l'Uranie* il ne restait à M. de Freycinet que la ressource d'envoyer sa chaloupe au Rio-de-la-Plata pour y chercher du secours.

quand un incident inespéré vint changer tout à coup sa situation. Un navire américain, que de fortes avaries amenaient dans la même baie, se chargea de transporter à Rio-Janeiro l'équipage de la corvette, ses vivres et les produits de l'expédition. Tout fut prêt pour le départ le 27 avril 1820; on fit voile aussitôt pour les côtes du Brésil, où l'on toucha vers la mi-juin à Rio-Janeiro. Après une relâche dans ce port jusque vers la mi-septembre, le bâtiment américain fut acheté par M. de Freycinet, qui le pavoisa sous le nom de *la Physicienne*, et l'expédition rentra au havre le 13 novembre 1820.

Les résultats de ce voyage ont été du plus haut intérêt pour les sciences. L'expédition a observé le pendule avec le plus grand soin partout où la durée des relâches et les localités ont pu le permettre; chaque jour, pendant tout le temps de la campagne, on a fait les observations astronomiques nécessaires pour fixer la situation du vaisseau à la mer, ou à terre la position des observatoires et l'examen des montres marines; on a de même observé les phénomènes magnétiques, la température de l'air et de la mer, les variations barométriques, les marées, etc.; enfin on a étudié avec soin les mœurs et coutumes des peuples qu'a visités l'expédition dans ce voyage qui a duré trois ans et deux mois.

DUPERREY.

(1822-1825.)

Le voyage de M. le capitaine Duperrey, sur la corvette *la Coquille*, a eu d'importans résultats pour les sciences et la navigation; il a fait disparaître d'abord la grande confusion qui existait auparavant dans les noms de beaucoup d'archipels ou îles de l'océan Pacifique, en assignant à chaque point sa véritable position, et en restituant à chaque navigateur ses propres découvertes. Il a donné ensuite la solution des divers phénomènes qu'éprouvent le fluide appelé *magnétisme terrestre*, et c'est la première fois qu'on aura vu des notions précises à cet égard. M. Duperrey a tracé une carte de l'équateur magnétique, c'est-à-dire cette courbe le long de laquelle l'aiguille aimantée se place horizontalement, et déterminé l'intensité moyenne des deux hémisphères, en distribuant ce même fluide à l'aide de théorèmes qui élèvent l'illustre voyageur au rang des premiers physiciens de notre époque. D'un autre côté, son expédition n'a pas été non plus stérile en dévouvertes, comme on le verra dans l'analyse que nous allons offrir de cette expédition autour du monde.

La corvette *la Coquille*, bâtiment à trois mâts, ne tirant que douze ou treize pieds d'eau, adapté à l'objet du voyage, pourvu de tous les articles indispensables à une exploration de long cours, avec un matériel entièrement neuf, des caisses en fer pour renfermer des biscuits et des légumes, un alambic de trente litres devant servir à la distillation de l'eau de mer dans les cas imprévus; un four assez grand pour donner tous les jours du pain frais à l'équipage; une quantité suffisante d'articles d'échanges pour avoir des rafraîchissemens dans les contrées sauvages; enfin tous les instrumens scientifiques indispensables pour les expériences qui allaient s'opérer; *la Coquille*, disons-nous, avec quinze mois de vivres de campagne, leva l'ancre par une belle matinée, le 11 août 1822, et sortit de la rade de Toulon pour se diriger vers le détroit de Gibraltar, qu'elle franchit le 20, sans s'y arrêter. Elle arriva le 28 à Ténériffe, l'une des îles Canaries.

L'intention de M. Duperrey, en relâchant à cette île, était d'y régler les montres marines; mais les autorités, redoutant la fièvre jaune qui exerçait alors ses ravages en Espagne, voulurent imposer à l'équipage une quarantaine trop rigoureuse pour permettre de descendre à terre, et l'on fit route le 1er septembre 1822, dans la vue de reconnaître les îles du Cap-Vert. Le 2 on était en calme devant l'île

de Gomère ; on découvrait encore le pic de Ténériffe, qui, entièrement dégagé de nuages, se présentait aux regards dans toute sa majesté, en élevant sa tête dans les cieux, sur un fond d'azur éclatant.

Le 8 on arriva devant l'île Saint-Antoine, l'une des îles du Cap-Vert. On en détermina la position, du moins la pointe nord, par 17 degrés 11 minutes 5 secondes de latitude nord, et 27 degrés 35 minutes 22 secondes de longitude ouest. La corvette se dirigea de ce point vers l'île Brava, située à 36 minutes de degré de Saint [illegible] et dépendant du même archipel. Le 12 o[illegible] à cinquante lieues au sud de Santiago, et à plus de cent quarante lieues de la côte d'Afrique. A cette distance on rencontra l'hirondelle des cheminées et une tourterelle, qui, égarées sur l'océan Atlantique, vinrent voltiger autour de la corvette, dans l'espoir d'y trouver un asile, lorsque ces deux oiseaux n'y rencontrèrent que la balle meurtrière d'un fusil.

Bientôt, par une brise fraîche et un temps magnifique, et sous l'éclat du jour, la corvette franchit l'équateur. L'équipage s'empressa de célébrer, avec les immersions et libations d'usage, son entrée de l'hémisphère boréal dans l'hémisphère austral. Ce fut un véritable jour de fête, et les chants et les danses se prolongèrent encore bien avant dans la nuit. Dans ce passage de la ligne équinoxiale on vit

beaucoup de tortues, de poissons volans et de bonites, qui jouaient sur les flots; des milliers de mollusques animaient les vastes solitudes de la plaine liquide, et formaient à toute heure des sujets de distractions inconnues à l'homme sédentaire. La phosphorescence de l'Océan, qui entre les tropiques excite l'admiration du navigateur le plus froid, devint à son tour un motif d'attention et de charme. On attrapa quelques-uns de ces animaux microscopiques, dont l'éclat rejaillit sur la surface des mers, et qui disparaissaient comme l'étincelle en passant de l'obscurité profonde dans la splendeur de la lumière : c'était, sans contredit, un des plus beaux spectacles que ces parages pussent offrir à la vue.

Le 28 on vit soudain planer sur les mâts du navire l'oiseau messager des tropiques, étalant son plumage aussi blanc que la neige, et faisant ouïr son cri aigre et aussi monotone que celui de la mauve. On se trouvait alors par 6 degrés 30 minutes de latitude sud, et l'équipage considéra la visite du gracieux et rapide Phaëton comme un augure heureux pour la navigation. Le temps se maintint, en effet, constamment favorable, et M. Duperrey sut le mettre à profit pour ses travaux scientifiques. Il découvrit un point de l'équateur magnétique par 12 degrés 27 minutes 11 secondes de latitude sud, et 26 deg. 53 minutes de longitude

ouest. Le 6 octobre il aperçut les îlots de Martin-Vaz et de la Trinidad, situés, les premiers, par 20 degrés 27 minutes 42 secondes de latitude sud, et 31 degrés 12 minutes 58 secondes de longitude ouest; le second, par 20 degrés 30 minutes 32 secondes de latitude sud, et 31 degrés 40 minutes 57 secondes de longitude ouest. Ces îlots sont des rochers élevés et nus. Celui que l'on appelle l'*île de la Trinidad* est une terre haute, que l'on aperçoit, par un temps clair, à dix-huit lieues de distance; cette île offre seulement quelques arbustes vers la partie méridionale, et quelques mornes, dont l'un s'appelle *le Monument* et l'autre *le Pain de sucre*. La distance entre les îlots de Martin-Vaz et la Trinidad est d'environ neuf lieues. On avait supposé qu'il existait aussi vers le même parage une autre île, sous le nom d'*Ascençao;* mais on a depuis reconnu que la Trinidad et l'Ascençao ne sont qu'une même île.

En s'éloignant des îlots de Martin-Vaz et de la Trinidad, M. le capitaine Duperrey avait conçu le projet de voguer en droite ligne vers les îles Malouines, pour doubler ensuite le cap Horn; mais quelques avaries au bâtiment décidèrent une préalable relâche à l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. On l'aperçut le 16 octobre, couronnée de ses épaisses forêts et parée de sa luxuriante verdure. On y mouilla le même jour et l'on y demeura jusqu'au 30.

M. Duperrey consacre un chapitre de son ouvrage à la baie de Sainte-Catherine et aux productions comme aux habitans de cette île, qu'un immense canal sépare du continent : canal très resserré, du reste, vers le milieu de sa longueur par les terres des pointes opposées. La baie dont il s'agit est défendue par quelques fortifications, notamment par une forteresse bâtie sur la petite île Anhatomirim, située par 25 degrés 25 minutes 32 secondes de latitude sud, et 51 degrés 1 minute 14 secondes de longitude ouest. L'île Sainte-Catherine a trente milles d'étendue du nord au sud, et a quatre à huit milles de largeur. C'est un composé de montagnes, de plaines et de marais; elle est arrosée par un bon nombre de rivières; le sol offre une grande variété de plantes et de fleurs, et produit principalement du maïs, du manioc et du riz. Parmi les animaux domestiques on rencontre de grands troupeaux de bœufs et de vaches. Les rivages de la mer et le lit des rivières fournissent des poissons excellens. Nossa-Senhora-do-Desterro, capitale de l'île, sur la côte occidentale, a plusieurs belles rues arrosées par des ruisseaux, et compte environ six mille habitans; mais l'île entière en contient dix-huit mille, qu'on distingue en trois classes, les mulâtres, les blancs et les noirs : ces derniers sont presque tous esclaves.

Le 30 octobre, la corvette *la Coquille* sortit

de la baie de Sainte-Catherine, et fit voile pour les îles Malouines. A quarante milles environ, dans le sud-est, elle rencontra un grand espace de mer rougeâtre, couvert comme d'une poussière impalpable, au milieu de laquelle nageaient de petits globules de couleur rouge : c'étaient les œufs des myriades d'animalcules, imprimant à la surface des eaux ces teintes sanguinolentes, qui ont fait donner à diverses parties de mer le nom de *mer Rouge* ou *mer de Sang*.

M. Duperrey fait observer que ces petits crustacés se montrent dans certaines saisons sur les côtes du Chili et du Pérou, dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance, de la Nouvelle-Hollande, des îles Moluques et dans quelques golfes, tels que ceux d'Arabie et de Californie, qui sans doute leur doivent les dénominations de *mer Rouge* et *mer Vermeille;* mais il paraît que l'on en découvre en plus grande abondance dans la partie de l'océan Atlantique qui baigne les côtes de l'Amérique méridionale, entre le tropique du Capricorne et le 48e degré de latitude sud, vers l'embouchure du Rio de la Plata et le long des côtes Magellaniques.

Occupée de ces phénomènes aquatiques, l'expédition française, en continuant sa navigation vers le sud, arriva devant les îles Malouines le 15 novembre 1822. Après en avoir reconnu l'île Sole-

dad ou île Conti, on mouilla le 20 au havre Saint-Louis, situé au fond de la baie française, ainsi nommée par Bougainville, et située du côté oriental de la même île Soledad; baie que les Espagnols nomment également *Soledad* et que les Anglais ont appelée *Berkeley-Sound.*

Un séjour d'environ un mois sur cette île permit à l'expédition française d'en explorer l'intérieur et de recueillir sur l'archipel entier une foule de détails géographiques et autres dont nous offrirons la substance.

Les îles Malouines, tour à tour nommées *îles de la Vierge, d'Hawkins, Falkland* ou de *la Soledad,* se composent de deux îles principales, la Soledad et Falkland, autour desquelles sont groupés une centaine d'îlots. Elles se trouvent à soixante-quinze lieues de la terre des États, et cent quarante du cap Horn; les deux îles principales, Falkland et Soledad, sont séparées par un canal auquel les Espagnols ont donné le nom de *San-Carlos.* Le havre de Saint-Louis est situé sur l'île Soledad, par 51 degrés 31 minutes 48 secondes de latitude sud, et 60 deg. 34 min. 31 secondes de longitude. L'étendue du groupe n'a pas moins de quarante lieues de longueur. La surface est formée de montagnes peu élevées, de collines onduleuses ou de vastes plaines; cette surface est entièrement rase, et nul arbrisseau, dans l'île de la Soledad du moins,

ne vient récréer la vue et rompre la monotonie du tableau : partout ici règne une solitude, et c'est à cause de cela sans doute, que les Espagnols ont donné à l'île orientale le nom de *Soledad.* Elle a soixante-dix-huit milles du nord-est au sud-ouest, et quarante-cinq dans sa plus grande largeur. Sa rivale, c'est-à-dire l'île Falkland, a cent milles de l'est à l'ouest, et soixante-dix-huit du nord au sud.

L'homme a déserté les rivages de cet archipel, ou n'y vient qu'en passant. Aussi, quelques animaux sont restés les seuls maîtres de ses îles australes et s'y sont propagés dans une paix profonde. Les bestiaux apportés par les Européens y sont redevenus sauvages; on y trouve des oiseaux en quantité innombrable. Les rivières y sont très poissonneuses, et le port Saint-Louis est une excellente relâche pour les navigateurs, par les secours et provisions qu'ils sont assurés d'y trouver.

La température de ces îles est variable; cependant elle est salutaire; et la saison d'été, qui est ici en novembre, décembre et janvier, procure une douce chaleur, surtout lorsque l'on est à terre et protégé du vent par quelque colline; mais il ne se passe point de jour sans que le ciel ne se voile plusieurs heures de nuages, et sans qu'il ne tombe, en été, de la pluie, et parfois de la grêle. Durant

tout le mois que *la Coquille* resta dans la baie Française, l'expédition n'eut pas un seul jour pur et complétement serein.

Les côtes de la Soledad sont pour la plupart bordées de récifs, et présentent des baies ou havres spacieux. Les montagnes couvrent de l'est à l'ouest, mais sont interrompues par des prairies tourbeuses et couvertes d'herbes. La pente des collines est douce, les sommets sont couronnés de roches nues et du haut des montagnes descendent de limpides ruisseaux, dont l'eau est très bonne lorsqu'elle coule sur des galets; mais prend une amertume prononcée, en passant sur des lits de tourbe. Quelques-uns de ces ruisseaux qui n'arrivent point jusque dans les baies, vont se perdre dans des prairies basses, où ils forment des mares ou des étangs; et il n'est pas rare de rencontrer sur les côtes des terrains crevassés, d'où suintent sans cesse des filets d'eau douce, qui s'échappent de ces réservoirs mêmes à d'assez grandes distances. Quelques-unes de ces mares, placées près des rivages et communiquant avec la mer, conservent des eaux jaunâtres; mais en général le nombre des ruisseaux est si grand et les prairies sont si arrosées, que, le plus souvent, leur surface entière ne se compose que de flaques d'eau dérobées sous des plantes.

Suivant M. Lesson, naturaliste, qui accompagna

M. le capitaine Duperrey, l'ossuaire des Malouines appartient à la série des terrains intermédiaires anciens. La tourbe revêt la surface entière de ces îles, sous les deux seules modifications de tourbe sèche et tourbe marécageuse. La première couvre les coteaux : elle est le résultat immédiat de la conversion en terre des racines et des plantes rampantes et sèches, qui forment un lacis inextricable sur le sol.

La végétation est très propre à lui donner naissance, et les arbutus ajoutent sans cesse à son accroissement. La tourbe marécageuse ne se rencontre que dans les marais ou les prairies humides, qui constituent la plus grande partie de ces îles; elle se forme de plantes aquatiques, de mousse et de lichens, à mesure que ces végétaux vieillissent et que d'autres les remplacent.

La plus haute des montagnes de ces îles est le mont Chatellux, qui n'a guère que cinquante-cinq toises au-dessus du niveau de la mer. Ses flancs sont pour la plus grande partie couverts de tapis de verdure; le reste est absolument dénudé. Quelques-unes des gorges qui séparent les montagnes offrent un singulier contraste avec tout ce qui les entoure : partout la verdure se presse en tapis serré dans les environs; tandis que ces ravins, frappés de mort, ne présentent que des blocs de grès sous lesquels on entend murmurer, à une certaine

profondeur, des chutes d'eau qui s'engouffrent dans les interstices des rangées inférieures. Ces mêmes ravins sont peu larges et n'offrent çà et là que de rares fougères.

Les îles Malouines ont été vraisemblablement détachées de l'extrémité méridionale du continent américain, par une de ces révolutions dont la terre offre tant d'exemples; elles présentent la même composition minérale, les mêmes productions végétales et animales; et, d'ailleurs, la sonde annonce généralement la connexion qui les unit encore dans ce qu'on nomme *le canal de Patagonie*. La catastrophe qui a brisé la portion australe de l'Amérique, isolé la Terre des États, la Terre de Feu, et morcelé en îlots innombrables la pointe méridionale que termine le cap Horn, a dû agir de même sur les Malouines, et probablement aussi sur les îles Schetland du sud, et sur la Géorgie australe.

Les îles Malouines sont une sorte de terre promise pour les chasseurs; ils n'ont, en fait de gibier, que l'embarras du choix. Ce gibier, sans défiance, ne s'éloigne que lorsqu'on vient à le toucher. On peut tuer ainsi une grande quantité d'oiseaux, de lapins et de cochons sauvages. Les oiseaux de proie sont d'une telle audace, qu'ils arrachent du chasseur les volatiles que le plomb mortel a frappés. Les nigauds, espèce de cormorans très mul-

tipliés, et dont le nom indique assez la stupidité, se laissent tuer un à un sans que leurs compagnons prennent leur vol, et paraissent avoir la conscience du danger auquel ils sont exposés.

Ces rivages sont principalement peuplés d'oiseaux palmipèdes, dont les légions s'y multiplient depuis des siècles, malgré leurs ennemis actifs et voraces, parmi lesquels il faut citer le vautour, qui exhale une odeur horriblement infecte, pour attester son goût dépravé des cadavres. Le busard, autre espèce vorace des Malouines, se tient sur les dunes sablonneuses; il est sans cesse au guet, et dès qu'il aperçoit un oiseau, il fond sur lui avec la rapidité de l'éclair. Le passereau se montre aux îles Malouines, comme au cap Horn et aux îles Schetland. La grive habite les lieux où croissent de petits arbrisseaux, sous lesquels elle niche, et dont les baies servent à sa nourriture. Cet oiseau ne fuit point l'approche de l'homme, mais va sans crainte se percher à quelques pas de lui sur les mottes du gommier. L'étourneau des Malouines a cela de remarquable, que plus il est rapproché des latitudes tempérées, plus ses brillantes couleurs s'affaiblissent. Les échassiers abondent sur les rochers.

Parmi les palmipèdes, n'oublions pas de citer les manchots, improprement nommés *pingouins*, et qui sont aux mers du pôle Austral ce que

sont les pingouins aux mers du pôle Boréal. La première mention des manchots se trouve dans le voyage de Magellan, lorsqu'il découvrit le fameux détroit qui porte son nom. *Drake*, en 1577, leur imposa le premier le nom de *pingouins*, à cause de leur graisse huileuse; Sebald de Wert, Narbourgh, Sharp, les nomment *demi-oiseau*, *demi-poisson*. Ces palmipèdes ont la démarche lourde, les mouvemens gênés, les ailerons propres à la natation seulement.

On compte aux Malouines trois espèces : le grand manchot, ou pingouin-roi; le gorfou-sauteur, ou *jumping-jack* des Anglais, et le manchot à lunettes. Le grand manchot vit sur les côtes les plus désertes; il n'a point de nid, et la femelle porte l'œuf dans une cavité disposée à cet effet entre la queue et les jambes; cet oiseau ne vit point en famille comme les autres; il aime la solitude et les lieux écartés. Le *gorfou-sauteur*, ainsi nommé, parce qu'il s'élance hors de l'eau à la manière du scombre-bonite, s'éloigne de toute terre jusqu'à près de deux cents lieues; il part tout gras et revient tout maigre. Cet oiseau-poisson nage avec une rapidité étonnante, en se servant de sa queue comme d'un gouvernail. Le manchot à lunettes dont l'espèce est très propagée le long des côtes d'Amérique, se tient sur les grèves dans une inactivité stupide, en formant de longues files

dont l'ensemble compose le spectacle le plus bizarre : à regarder de cent pas un certain nombre de ces oiseaux ainsi rangés, on les prendrait pour des enfans de chœur en camail. Le manchot à lunettes a été nommé ainsi, parce qu'un cercle blanc lui enveloppe les yeux; cet oiseau fut aussi appelé *jack-ass*, par les Anglais, à cause de l'analogie de son cri avec le braiement d'un âne, et par les Espagnols *paxaros-ninos*, ou oiseau enfant. Cette dernière espèce de manchot se tient constamment debout sur la terre, et marche avec une gravité gênée, la tête droite et le bec élevé; lorsqu'il cherche à fuir, il perd l'équilibre, tombe, se relève et retombe, et s'éloigne enfin à l'aide de ses mognons d'ailes comme d'un point d'appui, et dès qu'il peut atteindre l'eau, il s'y précipite comme dans son élément. Il y est, en effet, plus à l'aise, et il nage très vite. On le tue ordinairement à coup de bâton, mais il a la vie excessivement tenace, et lorsqu'après avoir été dix minutes sans mouvement, on veut le saisir, il s'échappe encore très souvent des mains.

Un des îlots de l'archipel des Malouines a reçu le nom d'*Iles aux Pingouins*, à cause du nombre prodigieux d'oiseaux de ce genre qui s'y trouvent. Le sol en est peu ferme; aussi en y marchant sur la tourbe, le pied s'enfonce, et l'on se sent bientôt mordu avec force, étonné d'un tel genre de visite;

c'est celle du manchot qui s'est ici creusé des galeries souterraines pour lui servir de demeure.

La chair des manchots est noire et indigeste; mais les marins, accoutumés à une vie dure, en mangent parfois avec plaisir. La peau est d'une extrême solidité, et il faut écorcher cet oiseau quand on veut s'en nourrir.

On trouve aussi dans les îles Malouines plusieurs espèces de pétrels, notamment le pétre' géant, qu'au premier aspect on peut confondre avec l'albatros. Quand il vole, on le voit assez fréquemment auprès des mers faire dégorger le poisson que les cormorans viennent de pêcher, et s'en emparer par suite : c'est de cette habitude que lui est venu des Espagnols le nom de *quebrante-uessos*, ou briseur d'os. Les goélands sont très multipliés, ainsi que le stercoraire, nommé par les Anglais *poule du port Egmont;* c'est une espèce de canard gris, confiant, audacieux, épiant les mouettes, comme la frégate épie le fou, et les poursuivant pour s'emparer de leur proie, et exerçant ainsi la tyrannie de la force.

Enfin les sternes, ou hirondelles de mer, couvrent parfois de leurs essaims criards les îlots des Malouines. Ces oiseaux placent leurs nids dans les crevasses des rochers. Entourés d'ennemis qui cherchent à dévorer leurs œufs, les hirondelles de mer montrent un courage bien au-dessus de

leur taille, en faisant lâcher prise aux oiseaux de proie qui viennent les attaquer. Ces palmipèdes semblent nés pour la société; on ne les a jamais vus que réunis par troupe, et leur attachement paraît s'étendre sur tous les membres de la communauté.

Une dernière espèce est le cormoran *nigaud*, que les Anglais nomment *shagg;* il se perche sur les rochers des côtes, et ne se dérange point en voyant le chasseur l'ajuster avec son fusil. Son vol est analogue à celui du canard sauvage.

Telles sont les principales espèces d'oiseaux que l'on remarque aux îles Malouines. Quant aux poissons, il faut citer les phoques, ou veaux marins, dont le nombre augmente à mesure que l'on s'approche du pôle. Du reste, nulle bête venimeuse, nul reptile aux Malouines, terre heureuse de pêcherie, et rendez-vous des baleiniers de toutes les nations.

Le premier explorateur des Malouines fut Davis, le même qui a donné son nom au détroit qui sépare le Groenland du Labrador; compagnon de voyage de Cavendish, il fut jeté par un coup de vent sur ces îles, qu'il aperçut le 12 août 1592.

C'est donc à ces coups de vent que l'on a dû la découverte des Malouines : l'amiral hollandais Simon de Cordes y eut un de ses bâtimens poussé en 1599; Schouten et Le Maire, en 1615, virent cet

archipel, et Beauchesne Gouin en eut connaissance en 1601. John Strong les explora le premier en 1690, en traversant le canal de sept à douze milles de large qui partage les îles principales, et auquel il donna le nom de *Falkland*, que les Espagnols changèrent depuis en celui de *San-Carlos*, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Cependant les Malouines étaient encore peu connues, lorsqu'en 1764 Bougainville alla y former un établissement, qu'il fallut trois ans après céder aux Espagnols.

Le manque de bois sur ces îles serait un grand obstacle aux relâches des bâtimens si la tourbe n'y était abondante. L'île Ship en renferme des couches inépuisables, et au besoin cette tourbe peut très bien remplacer le charbon.

Un des îlots qui a été appelé *New-Island*, est devenu célèbre par le séjour solitaire d'un capitaine baleinier américain, nommé *Barnard*. Il s'y trouvait au commencement de 1814, avec son navire, lorsqu'il rencontra sur la côte méridionale l'équipage d'un bâtiment anglais naufragé, composé de trente personnes, hommes et femmes. Il les prit généreusement à son bord, et quoique les États-Unis d'Amérique fussent alors en guerre avec la Grande-Bretagne, il promit à ces naufragés de les déposer sur les côtes du Brésil, en opérant son retour dans sa patrie. Pour subvenir au complément de provisions devenu nécessaire, on allait

souvent à la chasse. Un jour que le capitaine Barnard, avec quatre de ses hommes, faisait une excursion dans l'intérieur à cet effet, les Anglais coupèrent le câble, et sans pitié pour leur libérateur, s'éloignèrent du rivage, emmenant le navire à Rio-Janeiro. L'officier américain ne revint de la chasse que pour apercevoir de loin son navire voguant à pleine voile sur l'Océan. Il resta dans l'île avec ses quatre compagnons sans aucune espèce de secours, car les ingrats qu'il avait arrachés à la mort ne lui avaient rien laissé. Heureusement qu'à son arrivée il avait planté des patates, et qu'un chien lui était demeuré. Le fidèle animal prenait de temps en temps quelques cochons sauvages. Les peaux de phoques servirent de vêtement. Barnard avec le secours de ses compagnons d'infortune parvint aussi à élever une maison en pierre qui existe encore. Mais pour comble de malheur les quatre matelots, qu'il avait toujours traités avec douceur conçurent un jour le projet d'enlever l'unique embarcation qu'il possédait, et ils l'abandonnèrent seul désormais sur ce rivage : l'espérance le soutint ; il passait son temps à préparer des peaux de phoques, et à recueillir des provisions. Une ou deux fois par jour, il gravissait sur les rochers pour contempler la mer et chercher de l'œil quelque navire; mais sans cesse il redescendait déçu et accablé de tristesse. Après quelques mois d'ab-

sence, les matelots qui n'avaient pu réussir à s'évader revinrent à lui et il leur pardonna. Bientôt l'un d'eux osa comploter sa mort; mais par bonheur le projet fut déjoué. Barnard exila cet homme sur une petite île en lui donnant encore des provisions. Enfin, le repentir gagna le misérable, et Barnard ne trouva plus que des compagnons obéissans dans les quatre matelots qui partageaient sa destinée. Ils vécurent ainsi de gibier et de racines jusqu'à la fin de 1815, où, après deux ans de solitude et de souffrance, le nouveau Robinson Crusoé fut pris à bord avec ses compagnons, par un baleinier anglais qui les ramena dans leur pays.

Le 16 décembre 1822, l'expédition à bord de la corvette *la Coquille*, ayant terminé ses travaux sur les îles Malouines, sortit de la baie française, alla chercher la position du rocher de l'Aigle, sans pouvoir le découvrir, aperçut le 28 la Terre des États, et doubla le 29 le cap Saint-Jean, situé par 54 degrés 47 minutes 10 secondes de latitude sud, et 67 degrés 8 minutes 20 secondes de longitude ouest, extrémité orientale de cette terre aux monts élevés, abruptes, aux rochers crevassés, noirs, dépouillés, et aux sommets couronnés de neiges éternelles, dont la blancheur éblouissante réfléchissait les rayons du soleil qui éclairait la base de ces rocs où la mer venait briser le cour-

roux de ses flots. Il paraît que la Terre des États, dont les côtes sont si tristes, est dans l'intérieur couverte de belles forêts et arrosée par de nombreux ruisseaux. Les bois sont accessibles; mais les montagnes présentent des flancs trop escarpés pour qu'il soit facile de les explorer. Il existe une belle rade à peu de distance de celles des îles du Nouvel-An. On y trouve quelques loutres et des phoques en grand nombre.

En s'éloignant de la Terre des États, la corvette, franchissant le détroit de Le Maire qui sépare cette île de la Terre de Feu, coupa le méridien du cap Horn le 31 décembre par 57 degrés 40 minutes de latitude sud; et le 6 janvier 1823, elle courait au nord vers la côte du Chili, ayant ainsi opéré sans obstacle un passage que l'amiral Anson avait dépeint sous des couleurs si sombres, et qui ne présente que les contrariétés ordinaires à toutes les hautes latitudes, passage qui paraît même s'effectuer avec plus de facilité dans les mois d'hiver qui, pour le cap Horn, sont ceux de juin, juillet et août, que dans toute autre saison de l'année.

Dès que *la Coquille* eut dépassé la côte occidentale de la Terre de Feu, elle trouva des vents et des courans sud-ouest qui accélérèrent sa route le long de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, et le 19 janvier elle arriva en vue des îles de la Mocha et de Santa-Maria, dont on a coutume de prendre con-

naissance pour se rendre à la Conception, l'un des ports du Chili.

Le milieu de l'île de la Mocha se trouve placé par 38 degrés 20 minutes 30 secondes de latitude sud, et 76 degrés 21 minutes 55 secondes de longitude ouest. Cette île, située à environ quinze milles de distance du continent, a vingt-quatre milles de tour, est d'une hauteur moyenne, et se compose d'un groupe de monts qui partant du centre s'abaissent rapidement vers la mer. La côte septentrionale présente un assez bon mouillage; c'est le lieu habituel de relâche des baleiniers et des pêcheurs de phoques. On y rencontre de beaux chevaux et des cochons sauvages, dont la viande passe pour être excellente. On y trouve également une eau pure et limpide qui jaillit de plusieurs sources, divers légumes et quelques fruits européens.

L'île Santa-Maria est basse, entourée de récifs, et présente, du côté du continent, un bon mouillage aux baleiniers qui viennent y établir le centre de leurs pêches. On peut s'y procurer du bois et de l'eau excellente. Cette île est située par 37 degrés 6 minutes 40 secondes de latitude sud, et 75 degrés 57 minutes 30 secondes de longitude ouest.

Le 20 janvier, *la Coquille* fut en vue de la Conception, dont la baie se révèle par deux montagnes

placées à l'embouchure de la rivière Biobio, et qui sans doute, à cause de leur forme arrondie, ont reçu la dénomination de *Mamelles*. On reconnut ensuite le petit port Saint-Vincent et la presqu'île de Talcahuano, laquelle forme la partie occidentale de ladite baie, où se voit également l'île Quiriquina. La corvette alla jeter l'ancre devant le village de Talcahuano, qui était alors pour ainsi dire en combustion, à cause des révolutions politiques du Chili.

Au sud-est de Talcahuano, sur la rive droite du Biobio, et à trois milles de l'embouchure de cette rivière dans l'océan Pacifique, repose la ville de la Conception que plusieurs voyageurs nomment aussi *la Motcha*. Ce n'est, à proprement parler, qu'une grande bourgade, sans édifice remarquable, sans barrières, ni portes, ni fortifications autres que celles de la nature; la plupart de ses rues sont désertes ou ruinées, les maisons n'offrent qu'un seul étage, vu la fréquence des tremblemens de terre; elles sont entourées de jardins clos de murs. Toutes les rues sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits, ce qui forme pour leur ensemble un carré allongé, parfaitement régulier. L'intérieur des appartemens est mal orné. L'hôtel du gouvernement et la cathédrale sont un peu plus apparens que le reste de la ville, dont la population en 1823 était de dix mille âmes. Cette ville

est bâtie dans une plaine unie, entourée de montagnes.

La rivière de Biobio est la limite naturelle des possessions de la république chilienne et du territoire des Araucanos, Indiens hardis, audacieux et entreprenans, dont les chefs portent le nom de *caciques*. Dans la guerre, leur cruauté est insatiable. Ils montent et domptent les chevaux sauvages avec une adresse infinie; ils sont tellement agiles que souvent lorsqu'ils s'avancent pour combattre, ils sont, la lance à la main, placés le long des flancs de leur coursier; mais bientôt remontant sur le dos à l'aide d'une de leurs jambes, ils fondent sur l'ennemi et le blessent rapidement. Leurs femmes les suivent à la guerre, ramassent le butin, scellent et brident les chevaux. Le lasso ou corde de cuir pour prendre les animaux à la course est par eux jeté avec une dextérité merveilleuse. Ces sauvages ont la face rébarbative et le teint cuivré; cet air féroce contraste avec la douce physionomie du Chilien.

L'Araucanos ressemble à une furie quand les feux de l'amour ont embrasé son cœur; toute résistance est vaine; il lui faut assouvir sa délirante passion. A la Conception, un fils de Cacique, dans un bal où il avait été admis, devenu soudain éperdûment amoureux de la fille d'un officier de l'armée chilienne, la demanda sur l'heure en mariage. Le

père ne voulant pas contrarier le penchant de sa fille, la laissa libre de prononcer; celle-ci poussa un cri d'effroi à cette déclaration inopinée, et cependant n'osa point refuser d'une manière positive. Comme elle balançait, l'Araucanos jura qu'il viendrait l'enlever avec ses guerriers, en mettant à feu et à sang le pays. Cette menace qu'il aurait accomplie détermina la demoiselle à céder au désir de ce farouche amant : elle préserva ainsi de nouveaux désastres sa ville natale et ses compatriotes, auxquels plus tard elle fut dans le cas de rendre plus d'un important service, en adoucissant la captivité des prisonniers faits dans les combats partiels, car elle était parvenue à inspirer de l'humanité à son barbare époux.

La Conception, comme tout le Chili en général, offrant une température douce et uniforme, passe pour une contrée fort salubre. Les Chiliens aiment beaucoup les plaisirs, les grâces que les belles Chiliennes déploient dans leurs danses les enivrent de volupté. Malheureusement le goût de fumer désenchante l'Européen, qui voit à la bouche de ces jeunes Armides pendre un cigare ou une chique de maté ou d'herbe de Paraguay qui contribue à détruire l'émail des dents. D'un autre côté, la syphilis et la gale n'exercent ici que trop bien leur funeste et dégoûtant empire sur la majeure partie des habitans.

Après un accueil distingué et cordial de la part des autorités et des habitans de la Conception, la corvette *la Coquille* mit sous voiles de Talcahuano le 13 février 1823, et prit sa route vers le Pérou. Le 23 on reconnut la baie de Pisco, ensuite l'île San-Gallan, par 13 degrés 49 minutes 30 secondes de latitude sud, et 78 degrés 55 minutes 25 secondes de longitude ouest, point d'atterrissage pour les navires qui vont à Lima, île escarpée et généralement dépourvue de végétation, étendue d'environ deux milles dans toutes les dimensions, et offrant deux plateaux élevés. Les îles Ballesta et Chincha, situées dans le voisinage de l'île San-Gallan, forment deux petits groupes à l'entrée de la baie de Pisco, et n'ont de remarquable qu'une couche prodigieusement épaisse d'excrémens déposés par la multitude innombrable d'oiseaux de mer auxquels ces îles servent de refuge pendant la nuit, fiente que les Péruviens emploient comme engrais, sous le nom de *guano*, dans la culture du maïs.

En prolongeant la côte du Pérou, la corvette aperçut le 25 février les îles Pachacamac, ainsi que le Moro-Solar, situés à environ dix milles dans le sud de Lima; elle contourna ensuite la partie septentrionale de l'île Lorenzo pour aller, le 26, mouiller dans la baie de Callao, port de Lima, cette belle capitale du Pérou, sur les clochers de

laquelle flottait alors le pavillon de l'indépendance.

La Coquille ne resta que peu de jours dans ce port : elle en repartit le 4 mars 1823, et fit route vers Payta en se tenant à distance de la côte. Le 9 elle reconnut l'anse de Sechura, dont l'ouverture s'étend du sud au nord depuis la pointe de la Aguja jusqu'à la petite île Lobos, située dans l'ouest de la silla de Payta. L'île Lobos a environ deux tiers de mille du nord-ouest au sud-est, et se trouve à peu près à la même distance du rivage. Le canal qui la sépare de la côte est rempli de roches à fleur d'eau qui en rendent le passage impraticable aux navires.

Payta, dont les environs présentent un caractère tout particulier, est une bourgade placée à l'extrémité septentrionale du Pérou. par 5 degrés 6 minutes 4 secondes de latitude sud, et 83 degrés 32 minutes 28 secondes de longitude ouest. Ce point de la côte n'a qu'une faible importance militaire, mais c'est de là que partirent Mendana et Fernand de Quiros en 1595 pour leur second voyage de découvertes dans les mers du Sud. La baie de Payta n'a qu'un petit golfe, qui présente un mouillage sûr; quelques navires baleiniers ou contrebandiers sont les seuls qui viennent jeter l'ancre sur ce point qui n'offre aucune ressource. La bourgade est composée en grande partie de cabanes en terre, élevées dans un profond ravin sur le bord de la mer,

et dominées par un immense plateau qui s'affaisse un peu vers le nord. L'aspect du terrain est affreux; il rappelle les déserts d'Afrique, avec cette différence qu'ils offrent encore par-ci par-là quelques bouquets de palmiers; tandis qu'aux alentours de Payta, l'œil ne découvre qu'une vaste plaine brûlée, où se montrent rarement sur les sables quelques herbes desséchées. A l'horizon au sud on découvre une chaîne de petites montagnes complétement nues, et au pied de laquelle on se dirige pour arriver à Piura, ville à quatorze lieues de Payta, distance entièrement occupée par des sables. Payta enfin n'a ni végétaux, ni eau douce, et l'on tire ces deux articles du village de Colon, situé au nord, et qui présente dans ses environs quelques chétifs arbrisseaux; ce village, qui du reste ne se compose que de cabanes construites en terre ou en bambous, est à deux lieues de Payta. L'eau se transporte dans de grandes calebasses à d'os d'ânes. Il existe un peu plus loin au nord une petite rivière, le Rio-del-Chira, qui va se perdre dans les marécages. La chaleur est ici très grande à trois heures du soir. Durant le séjour de la corvette, du 10 au 22 mars, le mercure atteignit jusqu'à 48 degrés centigrades.

La mer paraît avoir récemment recouvert le sol de Payta, qui est tertiaire, et composé de bancs épais de débris fossiles.

En résumé, les sables qui environnent Payta sont brûlans comme ceux du Sahara ou grand désert d'Afrique; nulle rosée bienfaisante analogue au garna des côtes de Lima ne les rafraîchit, et les brumes épaisses qui s'élèvent de la mer passent au-dessus sans s'y vaporiser, car elles ne sont précipitées en pluies que sur les forêts des Andes. L'atmosphère de Payta, fait observer M. Lesson, est trop raréfiée pour permettre à l'humidité, maintenue dans ses couches supérieures, de se faire ressentir aux couches inférieures, et par suite pour aider la végétation à s'établir et à se propager. Il pleut un peu en hiver, et la surface du pays se couvre alors comme par enchantement de verdure; mais à peine les pluies ont-elles cessé que la pelouse magique de la veille disparaît, desséchée par les feux dévorans du soleil.

La corvette quitta ces parages inhospitaliers le 22 mars, et fit route au sud-ouest, dans l'intention de découvrir le Trépied, petit groupe d'îles que les cartes anciennes placent par 18 degrés de latitude sud, et 100 degrés de longitude ouest. Le 1er avril 1823, on était sur le parallèle de ce groupe, mais on ne put l'apercevoir.

L'expédition fut plus favorisée dans l'archipel Dangereux : le 22 avril elle découvrit une île basse bien boisée et bordée de roches dans toute son étendue. Après l'avoir parfaitement reconnue,

M. Duperrey lui donna le nom d'*île Clermont-Tonnerre*, en l'honneur du ministre de la marine française de cette époque. Cette île est la plus orientale de l'archipel Dangereux : sa direction est est-sud-est et ouest-nord-ouest, sur une étendue de douze milles en longueur et de trois milles en largeur. Sa partie nord forme une chaussée circulaire non interrompue, bordée d'une belle plage de sable, et d'une végétation dans laquelle le cocotier se fait plus particulièrement remarquer. La portion du sud n'offre qu'un banc couvert de rochers et de petits îlots, et il existe un lagon entre ce banc et l'île proprement dite. Un Mémoire de M. Duperrey, qui a bien voulu nous permettre d'y puiser ces détails, en l'absence de l'historique de son voyage dont la partie imprimée s'arrête au Chili, donne la position de l'île Clermont-Tonnerre par 18 degrés 28 minutes 10 secondes de latitude sud, et 138 degrés 46 minutes 50 secondes de longitude ouest.

Le 22 avril M. Duperrey détermina la position de l'île Serles, découverte en 1797 par le capitaine Wilson, dans son *Missionary Voyage*, et qui est évidemment la même que l'île aperçue le 27 juin 1822 par le capitaine John Bell. Cette même île Serles est située par 11 degrés 20 minutes 40 secondes de latitude sud, et 139 degrés 18 minutes 40 secondes de longitude ouest.

Le 24 avril la corvette prolongea la partie septentrionale d'une île basse qui avait été aperçue la veille au coucher du soleil, et qui parut en tout semblable à l'île Clermont-Tonnerre; elle avait aussi un lagon et quelques habitans. Elle est située par 17 degrés 19 minutes de latitude sud, et 140 degrés 42 minutes 50 secondes de longitude ouest. Évidemment l'île Basse découverte en 1822 par le capitaine David Clerk, et une autre île précédemment vue par le capitaine espagnol Bonecheo en 1772, sont les mêmes que l'île de M. Duperrey, qui pour cette raison lui a conservé le nom de *Narcisse*, imposé par le navigateur espagnol, comme premier découvreur.

A côté de cette île s'en trouvent deux autres, que le capitaine Humphrey découvrit en 1822, et auxquelles M. Duperrey a donné les noms de *Humphrey*, en l'honneur du capitaine, et *Good-Hope*, nom du bâtiment qu'il montait.

Le 26 *la Coquille* découvrit une nouvelle île par 17 degrés 54 minutes 40 secondes de latitude sud, et 143 degrés 15 minutes de longitude ouest. Cette île avait été aperçue en 1819, et nommée *Moller* par le capitaine russe Bellingshausen. Elle n'est pas peuplée; elle a du nord-est au sud-est environ quinze milles, et elle contourne aussi un immense lagon dans lequel il paraît que l'on peut pénétrer par le côté occidental. Sa végétation est magnifi-

que, mais toute sa partie méridionale paraît être un chapelet de rochers et d'îlots placés sur un récif circulaire non interrompu.

Le soir du même jour, 26 avril, M. Dupèrrey aperçut l'île de *la Harpe*, ainsi nommée par Bougainville. Sa partie nord-ouest n'est qu'à dix milles de la partie sud-est de l'île Moller, et son aspect est le même.

M. Duperrey découvrit dans la matinée du 28 une île semblable aux précédentes, et qu'il nomma *Lostange*, en l'honneur d'un officier général de marine du même nom; elle gît par 18 degrés 43 minutes de latitude sud, et 144 degrés 16 minutes 30 secondes de longitude ouest.

Le 2 mai 1823 il reconnut l'île haute d'Osnabruck, que Bougainville avait nommée le *pic de la Boudeuse*, qui était le nom de son vaisseau, île que les Taïtiens appellent *Maïtha;* elle est située par 17 degrés 53 minutes 5 secondes de latitude sud. et 150 degrés 25 minutes 24 secondes de longitude ouest.

Le 3 mai *la Coquille* aperçut l'île enchanteresse de Taïti; elle atteignit la pointe Vénus à quatre heures du soir, et alla mouiller dans la baie de Matavae, auprès de l'établissement des missionnaires évangéliques, par 17 degrés 29 minutes 21 secondes de latitude sud, et 151 degrés 49 minutes 18 secondes de longitude ouest.

En débarquant à Taïti l'expédition française trouva en pleine vigueur un nouvel ordre de choses : les faux dieux avaient disparu, le culte d'Oro, qui exigeait toujours des sacrifices humains, était aboli; les Taïtiens, qui auparavant professaient déjà le dogme de l'immortalité de l'âme, venaient d'épurer leurs idées à cet égard au flambeau du christianisme; les étoiles n'étaient plus les enfans du soleil et de la lune, le soleil était redevenu lui-même une simple étoile, et la lune un petit satellite voyageant avec la planète de la terre autour du soleil. Le dieu Eatoua n'avait plus le pouvoir de renverser à son gré pendant la nuit les montagnes, d'entasser les rochers et de combler les rivières; ce n'était plus lui qui inspirait les songes : il avait été remplacé par l'ange Gabriel. Les moraïs ou cimetières venaient d'être bénis par les missionnaires, et les offrandes en poissons, chiens et porcs avaient entièrement cessé, après seize années de guerres désastreuses que les partisans de la religion chrétienne eurent à soutenir pour triompher des idoles.

La relation imprimée du voyage de *la Coquille*, s'arrêtant, à l'époque où nous écrivons, à la relâche au Chili, nous devons, pour combler de notre mieux cette lacune importante, puiser à différentes sources, indépendamment du *mémoire* dont nous avons parlé plus haut et que nous devons à l'extrême obligeance de M. Duperrey.

Néanmoins en ce qui concerne Taïti, nous nous dispenserons de plus amples détails, puisque nous ne pourrions que répéter ceux des relations plus récentes de Kotzebue et de Beechey, contenues dans les XVIIe et XIXe volumes de notre collection. Nous allons donc nous éloigner de cette île justement célèbre, aujourd'hui le foyer de la civilisation polynésienne, et suivre *la Coquille* dans sa traversée de Taïti à l'île Borabora, située par 16 degrés 30 minutes 4 secondes de latitude sud, et 154 degrés 5 minutes 56 secondes de longitude ouest.

La corvette y arriva le 25 mai 1823 et aussitôt l'on dressa le plan topographique de cette île. Le 9 juin, toutes les recherches et la géographie de Borabora et des îles voisines étant terminées, la corvette partit pour la Nouvelle-Irlande. Dans les premiers jours de cette traversée, elle prit connaissance des îles Sauvage et Eoa; mais contrariée par les vents, elle ne put découvrir les îles Santa-Cruz que dans la journée du 2 août. Le 9, on releva l'île Bougainville, et l'on rangea la partie occidentale de l'île Bouka.

L'île Bougainville, ainsi nommée en l'honneur du navigateur français qui la découvrit en 1767, est haute, montueuse, avec de larges ravins sur ses bords; elle est séparée par un étroit canal de l'île Bouka, qui est située par 5 degrés 14 secondes

de latitude sud, et 152 deg. 14 min. 30 secondes de longitude ouest, île dont la surface uniforme paraît à l'œil comme un vaste plateau assez élevé. L'aspect de cette dernière île est agréable, une riche verdure l'embellit de toutes parts; et des arbres majestueux, et surtout des cocotiers, la couronnent.

Ses habitans vont absolument nus; ils ont quelques pirogues, et des flèches en roseaux, à pointe de bois très dur. Ses naturels sont les papouas, hauts de cinq pieds trois à quatre pouces, ayant la peau d'un brun-jaunâtre, les cheveux longs et frisés, et une corde qui leur entoure le ventre vis-à-vis du nombril.

La corvette *la Coquille* se rendit de l'île Bouka au port Praslin, situé par 4 degrés 49 minutes 48 secondes de latitude sud, et 150 degrés 28 minutes 29 secondes de longitude ouest sur l'île Tombara, dépendante du groupe de la Nouvelle-Irlande. Ce nom de port Praslin lui fut donné par Bougainville, en l'honneur d'un ministre de la marine, qui ordonna le premier voyage autour du monde qu'aient exécuté les Français. Ce port est parfaitement abrité de toutes parts et protégé par une ceinture de montagnes. Un canal de six milles marins sépare le port de Praslin de l'anse aux Anglais.

Les arbres qui couvrent ce point de la côte

sont constamment enveloppés de vapeurs. L'ancrage est sûr et commode, la mer unie comme une glace. De vastes forêts couvrent l'île en totalité et retiennent dans l'intérieur une humidité défendue des rayons du soleil par des dômes épais de verdure. A midi, la chaleur moyenne est de 26 degrés du thermomètre centigrade. Les orages sont fréquens; ils se forment en un clin d'œil et se dissipent de même. Une végétation active et vigoureuse couvre le littoral et ne cesse que là où la mer lui dispute la possession du sol. D'éclatans papillons se croisent en tous sens sous des dômes de verdure; mais de froids reptiles se logent aussi sous les écorces crevassées des arbres qui tombent en vétusté.

Les rivages du port Praslin sont parcourus par un grand nombre de sources qui descendent des montagnes, entre autres la source appelée *cascade de Bougainville*. Dans le voisinage et au milieu de cette verdure éblouissante, on est souvent incommodé par la morsure de grosses fourmis très communes en ce lieu. Il y a une grande variété d'oiseaux; mais ce qui frappe l'étranger est le cri d'un corbeau, analogue à l'aboiement d'un chien.

Une île vaste comme la Nouvelle Irlande proprement dite, nourrit sans doute plusieurs espèces de grands animaux; mais les Français n'aperçurent guère que les cochons et le couscou blanc, dont

les naturels estiment beaucoup la chair : la baie abonde en poissons excellens.

Les Nouveaux-Irlandais ont la peau noire, une taille de cinq pieds un à deux pouces, une épaisse chevelure laineuse, retombant sur les épaules en mèches très frisées et disposées comme en tire-bouchons. Les vieillards conservent leur barbe dans toute sa longueur. Ces naturels ont les dents corrodées par l'usage de manger du bétel; ils se frottent la peau avec de l'huile, ce qui lui donne une douceur veloutée. Tous vont entièrement nus, et laissent voir la villosité de leurs membres. Ils ignorent le procédé de la circoncision. Ces naturels sont peu confians et se distinguent par leur perfidie et leur penchant au vol. Le tatouage leur est inconnu; mais ils se percent la cloison du nez pour y suspendre des ornemens, comme un bâtonnet en os ou en bois. Les lobes des oreilles sont également troués pour y loger des rouleaux de cuir ou des couteaux.

Leurs armes sont ordinairement ornées d'os humains entiers, trophées hideux qui prouvent que ces sauvages massacrent et mangent leurs prisonniers. Jamais, non plus, les Nouveaux-Irlandais ne se donnent la peine de dépouiller le quadrupède ou de plumer l'oiseau dont ils veulent se nourrir; quel que soit l'animal qui tombe sous leurs mains, il est aussitôt jeté sur des charbons ardens, rôti

et dévoré. Ils mangent aussi sans aucun dégoût de gros lézards qu'ils font à peine griller. Lorsqu'ils voyagent, jamais ils n'emportent de provisions avec eux, assurés de trouver des alimens dans tout ce qui s'offrira à leur vue, et ils en font toujours une consommation énorme. Ils ne dédaignent pas en outre de manger les chiens.

Au reste, le *far-niente* ou repos absolu, est pour ces naturels la réalité du bonheur. On les voit savourer avec une sorte de volupté ce repos si voisin de celui de la brute.

L'industrie des Nouveaux-Irlandais n'est point variée. Des hommes qui vont nus et qui ne sentent point la nécessité du moindre voile pour se vêtir, n'ont besoin que de satisfaire leur pure animalité. Cependant ils se sont créés de nombreux moyens d'attaque et de défense, car souvent ils se font la guerre entre eux, comme un besoin de destruction inhérent à leur barbarie. La plus meurtrière de leurs armes est le casse-tête ou le *silla*, large massue en bois rouge très dur, assommoir après lequel vient la sagaie, sorte de longue pique effilée et pointue. Pour paraître plus formidables, ils se mettent dans la bouche des touffes de fibres entortillées, qui imitent grossièrement des moustaches épaisses et volumineuses. Ils ont aussi des panaches de toutes couleurs.

Ces naturels cachent avec soin leurs femmes; ils

paraissent avoir conservé des traditions musulmanes au milieu de leurs idées païennes. Ils ont chacun plusieurs épouses et semblent en être fort jaloux.

La construction de leurs pirogues est assez soignée; ils y emploient le fer, métal qu'ils préfèrent à tout dans leurs échanges. Ces pirogues sont étroites, mais sveltes et légères; elles peuvent recevoir de sept à huit hommes. Une grande pirogue peut contenir environ quarante combattans.

Le 21 août, *la Coquille* fit voile du port Praslin pour l'île Waigiou, en passant entre la Nouvelle-Irlande et l'île Amacata, nommée *tle York* par Carteret. On fixa exactement plusieurs points remarquables, tels que le cap Saint-Georges, le havre Carteret, le port Hunter, situé à la partie nord-est de l'île Amacata, les trois sommets du cap Stéphens de la Nouvelle-Bretagne, connus sous le nom de *la Mère et les Deux Filles*. Des relèvemens furent pris le 23 sur l'île Sandwich, et les journées des 26, 27 et 28 furent consacrées à la géographie des îles découvertes en 1616 par Schouten, au nord-est de la Nouvelle-Guinée. Le 30, par un temps magnifique, on parcourut vainement le parallèle des îles Stéphens de Carteret : on ne put les trouver. M. Duperrey pense qu'elles n'existent pas, et que Carteret n'a eu connaissance que des îles de la Providence de Dampier. Il est d'ailleurs

certain que les îles Freewill, vues par ce navigateur, sont les îles David.

Le 3 septembre on aperçut la côte de la Nouvelle-Guinée. Le 6 la corvette donna dans le havre d'Offack, situé par 1 degré 47 minutes de latitude sud et 128 degrés 22 minutes 39 secondes de longitude ouest, à la partie septentrionale de l'île Waigiou, et fut amarrée aux arbres du rivage. MM. d'Urville et de Blosseville découvrirent une baie méridionale qui reçut le nom de *Crusol*, en l'honneur du ministre de la marine.

Le 16 on partit pour l'île Caïeli où île Bourou, en complétant dans le trajet, qui dura sept jours, la reconnaissance des îles Ine, Vayag, Syang, Joyi et Guebé, et en rectifiant les positions des îles Gag, Boo, Pisang, Lawn et Kakek, que l'on rencontre lorsque l'on se dirige sur le détroit de Bourou.

A peine eut-on jeté l'ancre à Caïeli, par 3 degrés 22 minutes 33 secondes de latitude sud, et 124 degrés 45 minutes 59 secondes de longitude ouest, que le résident hollandais, malgré la défense de son gouvernement de ne recevoir aucun bâtiment étranger dans ce port, apprenant le but scientifique de l'expédition française, lui accorda toute facilité pour relâcher indistinctement dans toutes les possessions bataves.

Une brise favorable permit à la corvette de quitter Caïeli le 1er octobre, et la conduisit à Amboine,

où elle mouilla le 4 au soir, par 3 degrés 41 minutes 41 secondes de latitude sud, et 125 degrés 50 minutes 51 secondes de longitude ouest. Elle reprit bientôt la mer pour reconnaître la position géographique des îles du Volcan, Dog, Wetter, Babi, Cambi, Ombai et Penter; ensuite elle vit les îles Savu et Timor, et entreprit la traversée d'Amboine au port Jackson par le côté occidental de la Nouvelle-Hollande, et en doublant par le côté sud la terre de Van-Diémen. Ce trajet, que les vents contraires ne permirent pas de rendre fructueux pour la science, fut accompli le 17 janvier 1824, jour auquel *la Coquille* entra dans la baie de Sydney, autrement dite Botany-Bay.

Ici on dut reprendre la date d'Europe, car on comptait quatorze heures de moins que les habitans de cette colonie britannique. Le gouverneur, M. le général Brisbane, facilita à MM. d'Urville et Lesson les moyens d'explorer avec succès les montagnes Bleues, ainsi que les plaines de Bathurst qui s'étendent au-delà de cette vaste et singulière barrière de la nature. M. Duperrey détermina la position du fort Macquarie à Sydney par 33 degrés 51 minutes 40 secondes de latitude sud, et 148 degrés 50 minutes 8 secondes de longitude est.

Le 20 mars 1824 *la Coquille* appareilla de la rade du port Jackson pour se diriger vers la pointe septentrionale de la Nouvelle-Zélande, dont le 2

avril suivant elle reconnut la situation au cap Knuckle sur l'entrée de la baie Oudoudou [1], par 34 degrés 50 minutes de latitude sud, et 171 degrés 7 minutes de longitude est. A peine eut-on jeté l'ancre, que des pirogues chargées de plus de quatre cents naturels entourèrent la corvette. Le chef supérieur de l'Hippah vint offrir ses services, que l'on accepta, ce qui inspira sur-le-champ une grande confiance aux naturels, en les décidant à venir tous les jours sans armes à bord de *la Coquille*, et à servir avec empressement d'escortes aux officiers durant leurs excursions dans l'intérieur.

Le 4 avril, M. Duperrey fit établir un observatoire sur le milieu de la plage Tangata-Maté, par 35 degrés 15 minutes 16 secondes de latitude sud, et 171 degrés 51 minutes 6 secondes de longitude est, au pied de l'Hippah de Kolakava, précisément dans le lieu où le capitaine Marion fut assassiné en 1172, et à peu de distance de la rivière de Kidikidi, sur laquelle est situé l'établissement des missionnaires évangéliques.

Dès l'arrivée de la corvette, le chef de l'Hippah de Kidikidi vint faire visite à M. Duperrey, accompagné des principaux guerriers de sa tribu et d'un autre chef avec lequel il partage l'autorité souveraine dans la baie des îles. Les habitans de cette

[1] La baie Lauriston.

baie paraissent avoir du respect pour les missionnaires, mais ils n'en adoptent pas les principes, et ils n'ont encore opéré aucun changement bien sensible dans leurs mœurs et dans leur caractère. Leur superstition sanguinaire et l'état d'hostilité dans lequel ils se complaisent ne les engagent à puiser dans nos arts que les moyens de s'entre-détruire plus facilement; aussi la poudre et les armes à feu sont-ils les principaux articles qu'ils demandent en échange des productions de leur sol, et les Européens ne doivent qu'à ces sortes d'échanges la sécurité qu'ils trouvent sur ces rivages habités par des cannibales.

D'après les renseignemens recueillis par MM. de Blosseville et Lesson, les naturels de la Nouvelle-Zélande sont d'une taille moyenne, bien constitués, grands et robustes, de couleur plus foncée que celle des mulâtres, et la teinte différente par les dessins qu'ils se font sur la peau. Leur physionomie est remarquable par son expression; elle est rarement franche et ouverte, et d'ordinaire les traits respirent une sombre férocité. Les dents sont du plus bel émail, petites et rangées avec beaucoup de régularité. La chevelure est longue, rude et noire, habituellement saupoudrée avec de la poussière d'ocre. La plupart de ces naturels conservent la barbe longue et flottante sur la poitrine. Les jeunes gens sont long-temps imberbes; ils se dis-

tinguent par des mouvemens agiles et dispos, mais ils ont les jarrets de bonne heure engorgés par l'usage de s'accroupir sur les talons.

Les femmes sont généralement petites, quoique fortes et robustes. Elles considèrent le tatouage comme la prérogative de la noblesse. Les femmes mariées ont une taille plus haute que les filles esclaves, à cause, sans doute, de la prostitution à laquelle ces dernières sont condamnées dès qu'elles deviennent nubiles. En général les filles nobles ont les traits masculins, de grosses lèvres, la bouche large, le corps malpropre et imprégné d'odeur de poisson ou de phoque; mais elles rachètent ces désavantages par la blancheur de leurs dents et par des yeux noirs remplis de feu et pleins d'expression. Les jeunes Zélandaises, dont l'heureuse ignorance ne connaît point l'usage des corsets, ont les orbes de la poitrine aussi durs que le marbre, et qui, malgré leur volume, conservent longtemps leur élasticité et leur rectitude.

Les hommes et les femmes des côtes sont d'excellens nageurs, mais ce n'est que par nécessité, et rarement par plaisir, qu'ils se jettent à l'eau. Dans ce cas, les femmes conservent les pagnes de phormium ou lin, qui leur ceignent les reins; elles ne les quittent pas, même pour le sommeil : elles n'en changent que lorsque ces pagnes sont entièrement usées.

Les costumes varient très peu dans les deux sexes. Une natte flotte négligemment sur les épaules et sur le corps; une autre est roulée autour du tronc, et descend quelquefois jusqu'aux genoux. Les rangs sont indiqués par de petits fragmens polis et travaillés de jade, attachés sur la poitrine au bord de la natte. La tête n'est jamais recouverte par aucune espèce de coiffure, et les cheveux flottent en désordre sans que l'art les arrange. Les femmes portent des colliers de coquillages, et recherchent beaucoup les grains de verre bleu de fabrique européenne. Le bijou le plus précieux que portent seuls les hommes, est le fétiche de jade vert, représentant une figure hideuse, et qui pend sur la poitrine, suspendu à quelque portion d'os humain. Les femmes suspendent à une de leurs oreilles une dent acérée du goulu de mer, ou squale, qui leur sert à se déchirer la figure et la poitrine pour témoigner leur vive douleur à la perte des chefs ou de leurs parens.

Il ne faut pas attendre de ces sauvages la franchise et l'abandon des heureux insulaires Taïtiens. En effet, ces hommes, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont traîtres, dissimulés, vindicatifs, et ils poussent ces vices à l'extrême. Les plus grands bienfaits, et l'amitié la plus longue, ne peuvent obtenir grâce auprès d'eux pour l'offense irréflé-

chie d'un moment : ils sont cannibales dans toute l'étendue du mot, et ont soin d'en faire un mystère; ils expliquent complaisamment leurs odieuses pratiques. Menteurs et voleurs, ils vivent dans une défiance continuelle. Leur perversité est poussée si loin, que l'idée du crime leur paraît étrangère. Si un chef dérobe quelque chose à un autre chef, la guerre éclate aussitôt entre les deux tribus; mais si le larcin n'est commis que sur un homme du peuple, celui-ci ne peut se dédommager que sur des individus de son rang; il n'a aucun recours contre un voleur illustre. La guerre est au surplus la passion dominante de ces peuplades avides de pillage; et c'est à leur système de destruction qu'il faut attribuer la population si peu considérable de leur pays.

Ils ont pour armes une grande pique, longue de vingt à trente pieds, une autre de dix à quatorze, et le pattou-pattou, qui est pour tous les naturels de la Nouvelle-Zélande ce que le couteau et le poignard sont pour les Italiens et les Espagnols.

Les enfans sont très gais, se témoignent beaucoup d'amitié, et déploient dans leurs exercices une grande agilité. Les jeunes gens ne sont réputés hommes faits que quand ils ont atteint l'âge de vingt ans : alors, s'ils ont appris à manier la lance et le pattou-pattou, et s'ils ont une certaine corpu-

lence, on les tatoue entièrement, et ils sont proclamés guerriers.

Ici la polygamie est permise : en l'absence de leurs époux, les femmes prodiguent leurs faveurs sans aucune distinction; le mari se trouve même flatté de toutes les attentions qu'un blanc veut avoir pour sa femme. D'un autre côté, la vieillesse est l'objet d'un respect général.

Chasser, pêcher, bâtir, voilà les occupations habituelles des hommes. Ils ne portent jamais de fardeaux, ce sont les femmes qui en sont chargées. Ils se procurent du feu en frottant vivement un bâton pointu dans une rainure du même bois, dont la poussière s'enflamme en un instant.

Leurs pirogues sont bien construites et décorées de sculptures. Les pirogues de guerre ont de soixante-dix à cent pieds de longueur : c'est aussi le nombre des combattans et des rameurs; elles marchent avec une promptitude extraordinaire. La plupart des embarcations sont creusées dans un seul tronc d'arbre.

Les cabanes des Nouveaux-Zélandais sont petites et basses, et leurs villages ou hippahs se trouvent toujours sur des collines ou des lieux escarpés ou d'un difficile accès, afin de n'être point saccagés par surprise. Ces cabanes sont des gîtes où l'on ne peut pénétrer qu'en se traînant sur les genoux ou sur les mains, et les familles qu'elles abritent

dorment pêle-mêle sur la paille et dans un espace très resserré, où la respiration de plusieurs individus entretient aisément la chaleur nécessaire pour combattre le froid du dehors.

L'industrie la plus perfectionnée des Nouveaux-Zélandais est la fabrication des étoffes et des paillassons, ainsi que les sacs en joncs où sont renfermées les provisions diverses. Les étoffes sont tissées de phormium, cette plante si utile qui pousse généralement près de la mer et dans les plaines basses et marécageuses; sa tige atteint quelquefois quatorze pieds de haut, mais la longueur des feuilles est rarement de plus de dix ou douze. La partie inférieure de la plante auprès des racines qui pénètrent à deux pieds dans la terre, est extrêmement amère. Les femmes s'en servent lorsqu'elles veulent sevrer leurs enfans, en frottant avec le suc l'extrémité de leur sein.

La Nouvelle-Zélande, sans être placée sous de hautes latitudes, subit pourtant l'influence d'une température rigoureuse, par les vents furieux qui soufflent une grande partie de l'année et par la neige qui couvre les hauteurs : aussi les habitans font-ils des provisions d'hiver. La base de leur nourriture est la racine ligneuse d'une fougère qui croît dans les plaines. Les mets accessoires sont le poisson, le cochon, et plus souvent le chien : l'eau pure est la boisson habituelle.

Les Nouveaux-Zélandais ont un chant monotone et grave qui se compose de notes gutturales, lentes et entrecoupées; il est toujours accompagné de mouvemens d'yeux et de gestes mesurés très significatifs. Leur danse est une pantomime dans laquelle les acteurs changent rarement de place, et qui consiste en mouvemens des membres exécutés avec une grande précision. Le seul instrument de musique est une flûte en bois assez bien travaillée.

La religion des Nouveaux-Zélandais est un paganisme idolâtre. Ils ont un puissant dieu nommé *Atua*, ou maître du monde; les autres divinités lui sont subordonnées. Chaque naturel a son atua, ou espèce d'ange gardien. Les prêtres se nomment *arikis*, et leurs femmes remplissent les fonctions de prêtresses. On a une ferme croyance aux songes, et toutes les affaires se décident par les prêtres, seuls chargés d'interpréter les volontés célestes. Naissances, mariages, morts et jusqu'aux festins sacrés de chair humaine, tout est accompagné de cérémonies religieuses.

Les mariages se font par achats; le futur doit offrir des présens à la famille de la fiancée. Les gens du peuple n'ont guère qu'une femme; mais les riches en ont plusieurs. L'adultère est sévèrement puni lorsqu'il n'est point approuvé par le mari; il est vrai qu'on peut le gagner par des pré-

sens. Quant aux filles, elles sont maîtresses de leurs personnes et libres de faire autant d'heureux qu'il leur plaît.

Les jeunes filles esclaves, au contraire, sont vouées par leurs propriétaires à la prostitution, et les chefs eux-mêmes en tirent souvent un gros revenu.

Chaque tribu des Nouveaux-Zélandais forme une sorte de république, et chaque district est régi par un chef direct, dont le titre n'est reconnu qu'à la guerre. Dans son village, il n'a aucun pouvoir particulier ni aucun ordre à donner; seulement il ne fait rien et il a droit à une dîme sur les provisions des autres familles. Ordinairement on nomme chef celui qui est réputé le plus brave. Les prisonniers de guerre sont toujours dévorés après qu'on leur a coupé la tête, laquelle demeure au chef victorieux, qui la conserve comme un trophée. Les tribus séjournent sur le champ de carnage tant qu'elles ont de la chair humaine pour s'en nourrir; on s'y livre à la joie la plus épouvantable. Les chefs envoient à leurs familles des pièces du festin.

Si l'éloignement ne permet pas que ces morceaux arrivent sans être corrompus, ils les touchent avec un bâton sacré qu'ils expédient à leurs amis, pour qu'à leur tour ceux-ci touchent avec le bâton des racines et du poisson : ils pen-

sent par ce moyen leur transmettre la propriété et la saveur de la chair humaine.

Si parfois on épargne quelques prisonniers, ce n'est que pour les réduire à la plus dure servitude, et ils peuvent être massacrés à la première volonté de leur maître.

La tête d'un chef sert en quelque sorte d'étendard à sa tribu : autant le parti vainqueur s'énorgueillit de la posséder, autant le parti vaincu et sa famille surtout s'en attristent. Ces têtes sont conservées avec un grand soin. Enfin les Nouveaux-Zélandais ont pour la mort la plus profonde indifférence, et ils la bravent avec un sang-froid étonnant. La pitié est pour eux un mot vide de sens, à moins qu'on ne la retrouve dans le cœur de quelques jeunes filles, comme on retrouve l'innocence dans le nid de la colombe.

Quittons maintenant ces rivages inhospitaliers et barbares, et suivons *la Coquille* dans sa traversée de la Nouvelle-Zélande à l'île Oualan, l'une des Carolines.

On remit sous voiles le 17 avril 1824, pour se diriger vers les îles Gilbert, en prenant d'abord connaissance de l'île Rotouma et de quelques autres. Le 1er mai on se trouva devant l'île Rotouma, située par 12 degrés 39 minutes 9 secondes de latitude sud, et 174 degrés 53 minutes 18 secondes de longitude est, île que le capitaine Edwards dé-

couvrit en 1791, et que le capitaine Wilson revit en 1797.

Cette petite île, appelée *Rotouma* par ses habitans, occupe une position solitaire au milieu d'un espace de mer libre à une distance notable des archipels des Amis et des Fidjis, d'une part, des Nouvelles-Zébrides et des terres de Salomon, d'autre part. Elle paraît volcanique; ses principaux pitons sont élevés, et la côte est défendue par un récif qui ne paraît offrir d'accès que pour les embarcations. On remarque le long des plages et sous une végétation très active une grande quantité de cases, dont les principales forment le village d'Epigi, situé auprès de la pointe sud-est.

Les naturels sont doux, bienveillans et dans cet état de simplicité primitive que présentèrent les Taïtiens à Bougainville et au capitaine Cook. Ce peuple, de même type que les Taïtiens, ne paraît point avoir de rits sanguinaires et inhumains, mais il est très adonné au vol qu'il regarde comme une action sans conséquence. C'était une transition bien consolante, à part ce dernier vice, que de passer des cannibales de la Nouvelle-Zélande aux simples et bons habitans de Rotouma; c'était une transition de la férocité la plus terrible à la douceur la plus enchanteresse. La physionomie des Rotoumans est pleine d'enjouement et de gaîté: ces insulaires portent la chevelure longue relevée

en grosse touffe sur le derrière de la tête; ils la dénouent en marque de respect et de déférence, sorte d'hommage qu'ils rendent à leurs chefs. Leurs yeux sont noirs, grands et brillans; leur nez est un peu épaté, leur bouche grande montre une double rangée de dents très blanches.

Ils ne portent point la barbe longue, ils la coupent avec des coquilles; seulement ils conservent une moustache courte sur la lèvre supérieure. Les lobes des oreilles sont percés pour y placer des herbes ou des fleurs odorantes. Leurs membres sont bien proportionnés, leur peau est douce et de couleur de cuivre clair. Ils sont très propres, car ils se tiennent fréquemment dans l'eau. Ces insulaires vont presque nus; ils n'ont qu'un étroit maro destiné à couvrir les parties naturelles. Ils vont généralement tête nue. Leurs femmes sont très jolies et supérieurement faites; ils pressèrent plusieurs fois, d'une voix douce et même toute féminine, les Français de venir passer la nuit dans leurs cabanes pour y dormir avec leurs femmes et leurs filles. Rien de plus naïf et de plus sérieux que les propositions de ces bons insulaires à l'égard de leurs belles compagnes.

Les Rotoumans ou Rotoumaïens ont le corps entièrement épilé; ils éprouvaient un grand dégoût en voyant les poitrines velues de nos marins. Ils se drapent le corps avec des nattes fines et bien tra-

vaillées. Ils fabriquent aussi avec des écorces d'arbres certaines étoffes analogues à celles des îles de la Société. Leur seule arme est le casse-tête, et leur principal ornement, le tatouage. Ils fabriquent aussi des filets, car ils sont très habiles pêcheurs; ils croient aux esprits. Entre eux ils se saluent en se touchant le nez; et quand ils traitent d'affaire, ou veulent agir avec politesse, ils ont soin de toujours s'asseoir; car la civilité, qui en Europe nous porte à nous tenir debout, serait chez eux un acte très impoli. Enfin les Rotoumans ont toujours le sourire sur les lèvres, sont bruyans comme les enfans, ont l'esprit très mobile, sont très serviables et très curieux; leur seul défaut, nous le répétons, est le vol. Si on les prend sur le fait, ils rient en restituant le larcin.

L'île de Routouma est montagneuse, de médiocre hauteur et très riche en verdure, par conséquent très agréable à l'œil. Elle passe pour très fertile : elle abonde en vivres de toute espèce et de même nature que ceux des îles de la Société; elle produit conséquemment une profusion de fruits et de racines qui contribuent à l'aisance de la vie de ces heureux insulaires, en donnant à leur existence la mollesse indolente qui les caractérise. La population de l'île paraît être d'environ quatre mille habitans.

Les Rotoumans ont un langage qui paraît avoir

beaucoup de rapport avec celui des îles Tonga et de la Nouvelle-Zélande. Leur chant est très monotone; ils dansent en s'accompagnant de la voix et en faisant toutes sortes de gestes bizarres.

Les Français trouvèrent dans cette île plusieurs Anglais qui vivaient depuis deux mois au milieu de ces bons insulaires dont ils avaient adopté le costume, le tatouage et les mœurs. Ces Anglais, au nombre de huit, avaient été laissés par un navire sur ce rivage hospitalier. Le principal d'entre eux annonça que l'île est divisée en vingt-quatre districts, commandés par des chefs appelés par rang d'âge à gouverner l'île entière sous le titre de *chaou* [1]. La durée des fonctions de ce chef supérieur est de vingt lunes. Il unit le pouvoir au sacerdoce, mais il ne peut rien entreprendre sans consulter le chef des districts. Il préside aux cérémonies de la naissance et du mariage, et il prononce lui-même la sentence de mort lorsqu'un individu a encouru cette peine. La nomination est consacrée par le plus ancien des chefs, qui lui verse de l'huile de coco sur la tête en présence de toute la population. Souvent il réunit les chefs, auxquels il fait rendre compte du nombre d'hommes de chaque canton en état de porter les armes, et il commande en personne les exercices militaires, soit à terre, soit dans les pirogues.

[1] Les Anglais écrivent *sehaou*.

Lorsque le chef reçoit le titre de *chaou*, il commet son district aux soins de son fils ou de son frère, et vient habiter le village d'Épipigi, où on lui élève une vaste maison, après avoir brûlé celle de son prédécesseur. S'il meurt dans ses fonctions, tous les districts sont convoqués, deux enfans mâles sont sacrifiés et placés à ses côtés dans un tombeau que l'on érige sur le sommet de la plus haute montagne de l'île.

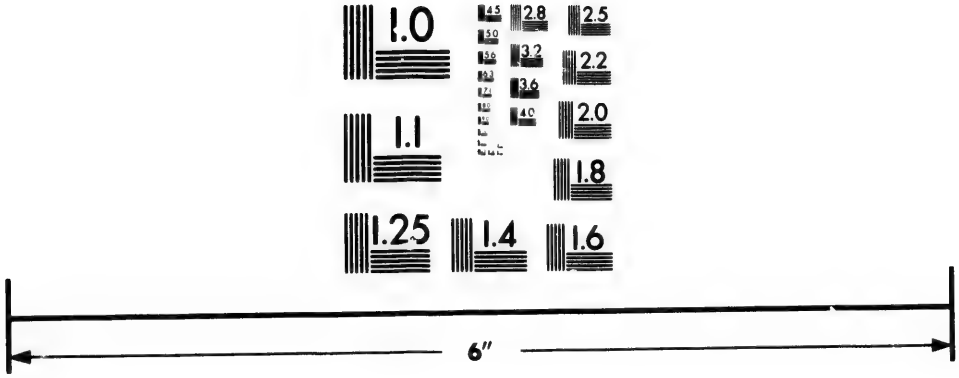
Les chefs des vingt-quatre districts forment une classe dans laquelle leur titre est héréditaire. Les districts sont leurs propriétés, mais ils sont obligés de fournir à la nourriture du chaou et de toute sa suite. S'ils tuent un cochon ou des poules, ils doivent, avant d'y toucher, offrir le morceau le plus délicat à celui qui occupe le premier rang. Ils n'ont qu'une seule femme et n'épousent jamais que les filles des autres chefs.

Ces mêmes chefs marient les jeunes filles à qui il leur plaît, et celles-ci ne sont pas libres de refuser celui qu'on leur destine pour époux; souvent même elles ne les ont jamais vus. Quant aux filles des chefs, l'aînée doit épouser un chef; les autres, l'homme que leur père désigne sans égard au rang. Le choix ainsi fait, les deux futurs époux, pendant une ou deux nuits, doivent coucher ensemble sur la même natte, mais sans que le mariage se consomme. Le jour où il doit s'accomplir, on les con-

duit au bord de la mer, et ils entrent dans l'eau. La fille se couche sur le dos, et l'homme lui lave le corps; ensuite celui-ci se couche de même, et la jeune fille lui en fait autant. Cette cérémonie a lieu devant un grand nombre de témoins des deux sexes. Alors les deux futurs époux sortent de la mer, et sont reconduits à la maison, où, à l'aide des instructions d'une femme âgée, la fleur de la virginité est enfin cueillie par l'époux. Si l'existence de ce trésor était problématique, le jeune homme pourrait renvoyer sa compagne et en choisir une autre. Parmi le peuple, une femme reconnue infidèle peut être mise à mort; mais les filles sont maîtresses de disposer de leurs faveurs au gré de leurs penchans. Il est vrai que la virginité étant précieuse à celles qui veulent se marier, il en est un bon nombre qui se vantent de la conserver, et pour cela elles se poudrent le dessus de la tête avec de la chaux de corail, et les côtés du visage avec une couleur rouge : une fois mariées, elles abandonnent cette singulière parure.

A la mort d'une personne on expose son corps dans sa case sur une natte, où il reste un jour et une nuit; on le porte ensuite dans une fosse de cinq pieds de profondeur, et on rejette la terre sur sa dépouille mortelle. La veuve se coupe la chevelure et se fait des brûlures à la poitrine. Nous sa-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

vons que si c'est un chef, on immole sur sa tombe deux garçons que l'on enterre avec lui.

La douceur et l'humanité de ces insulaires s'étendent jusqu'aux bêtes ; ils ne souffrent pas qu'on tue une mouche, un rat, un serpent; toutefois ils ne respectent pas les moustiques, parce que sans doute ces insectes les incommodent un peu trop. A table les hommes mangent séparés des femmes, et ensuite celles-ci commencent leur repas, seules avec leurs enfans. La nuit on s'éclaire avec des branches de cocotiers bien sèches qui donnent une assez vive clarté.

L'affection que ces insulaires ont pour les Européens se manifesta, lorsqu'ils apprirent qu'un des huit Anglais qui se trouvaient dans cette île se décidait à partir avec l'expédition française. Ils le conjurèrent tous de rester, puisqu'ils lui avaient confié le titre de chef. Ils allèrent même jusqu'à prier M. Duperrey d'intervenir. Ils se calmèrent toutefois en apprenant que deux autres Européens, venus du port Jackson sur *la Coquille*, allaient demeurer dans cette île fortunée.

Nous la quitterons pour voguer avec la corvette vers les îles Cocal et Saint-Augustin, découvertes en 1781 par le capitaine Maurelle. La première est située par 6 degrés 5 minutes 33 secondes de latitude sud, et 173 degrés 53 minutes de longitude est, et la seconde par 5 degrés 39 minutes 8 se-

condes de latitude sud, et 173 degrés 45 minutes 58 secondes de longitude est. L'île Saint-Augustin se compose de deux îles basses situées sur un même récif.

Après avoir déterminé la position de l'île Saint-Augustin, la corvette *la Coquille* fit voile vers l'archipel Gilbert, découvert par le capitaine anglais de ce nom en 1788. Ces îles sont communément désignées sous le nom collectif d'*îles Mulgraves;* mais elles forment deux archipels, l'un septentrional et l'autre méridional, auxquels M. Duperrey a conservé les noms des capitaines *Marschall* et *Gilbert,* qui les découvrirent les premiers.

L'archipel Gilbert est situé par 1 degré 20 minutes de latitude sud, et 172 degrés 40 minutes de longitude est, et s'étend jusqu'au 10e degré de latitude septentrionale. Il se compose des îles Drummond, Sydenham, Henderville, Woodle et autres.

Les îles Drummond et Sydenham furent découvertes par le capitaine Bishop en 1799; M. Duperrey les reconnut les 15 et 16 mai, en les plaçant la première, par 1 degré 40 secondes de latitude sud, et 172 degrés 25 minutes de longitude est; la seconde par 48 minutes 20 secondes de latitude sud, et 172 degrés 12 minutes 55 secondes de longitude est. Il assigne à l'île Drummond une étendue de quarante milles du sud-est au nord-est : cette

île présente sur cette étendue une bande très étroite, couverte de petites îles basses bien boisées, formant un chapelet autour d'un vaste lagon qui nous a paru fermé dans toute la partie occidentale. L'île Sydenham, que le brick *l'Élisabeth* revit en 1809, et dont le commandant la nomma *île Blaney*, n'a que vingt milles du sud-est au nord-est; c'est une bande d'îles basses bien boisées, dont le lagon au sud-ouest est fermé par une ligne de récifs. Un grand nombre de cases aperçues sur les plages des deux îles annonçait une assez forte population, mais les habitans paraissaient misérables. La couleur de leur peau est noire; ils ont les cheveux courts et la barbe peu fournie. Ils sont complétement nus; leur cou est entouré de colliers, et leur ventre serré par un cordonnet. Les insulaires ne montraient pas de bonne foi dans leurs échanges.

Les îles Henderville, Woodle et Hopper, que *la Coquille* visita ensuite, sont situées, la première par 6 minutes 20 secondes de latitude sud, et 171 degrés 22 minutes 33 secondes de longitude est; la seconde par 11 minutes 10 secondes de latitude nord, et 171 degrés 8 minutes 54 secondes de longitude est; la troisième par 19 minutes de latitude nord, et 171 degrés 42 minutes 20 secondes de longitude est. Les îles Henderville et Woodle sont séparées par un canal qui a cinq milles

de largeur; elles ont la forme d'un fer à cheval, et sont bordées par une épaisse ceinture de récifs qu'un vaste lagon occupe dans le centre. On aperçoit çà et là quelques cabanes ou huttes grossières. Les naturels vont entièrement nus et s'épilent soigneusement la peau qui est fortement bronzée. Ils ont pour ornemens des ceintures en coquilles. Leurs pirogues sont assez bien construites.

Quant à l'île Hopper, il paraît qu'elle est exactement identique avec l'île Simpson vue par *l'Élisabeth* en 1809; elle est assez étendue et présente une vaste baie à la partie occidentale.

Le 18 on reconnut l'île Hall par 0 degré 1 minute 0 seconde de latitude nord, et 170 degrés 36 minutes 13 secondes de longitude est. La partie orientale offre une langue circulaire de sable très étroite, non interrompue et couverte de cocotiers. Il y avait quelques naturels sur le rivage, mais on n'aperçut aucune pirogue.

Le 19 et le 20 mai on reconnut l'île Gilbert par 12 minutes de latitude nord, et 170 degrés 48 minutes 30 secondes de longitude est; l'île Knoy par 1 degré 18 minutes 10 secondes de latitude nord, et 170 degrés 40 minutes de longitude est; les îles Charlotte par 1 degré 54 minutes 37 secondes de latitude nord, et 170 degrés 26 minutes 25 secondes de longitude est; l'île Mathews par 2 degrés 4 minutes 30 secondes de latitude nord.

et 170 degrés 56 minutes de longitude est. Ces îles forment la partie septentrionale de l'archipel Gilbert, et l'amiral Krusenstern leur a donné le nom de *Scarborough* que commandait le capitaine anglais Marschall.

La Coquille alla ensuite rectifier la position des îles Marschall, et passa aux îles Mulgraves, devant lesquelles elle arriva le 26 mai. Elles se composent de plusieurs îles de différente grandeur, jointes par des roches et des bancs de sable; elles sont peu élevées, et la mer brise à une très petite distance des plages. Ces îles sont situées par 6 degrés 7 minutes de latitude nord, et 169 degrés 36 minutes de longitude est. Il faut y réunir les îles Bonham, situées par 6 degrés de latitude nord, et 167 degrés de longitude est, pour former ce qu'on appelle proprement l'*archipel Marschall.*

Le 30 mai on quitta ces parages pour entrer dans le grand archipel des îles Carolines, et l'on vit successivement l'île Boston, l'ie Oualan, les îles Mac-Askill, les îles Duperrey, les îles Hogoleu, et plusieurs autres.

Le 30 mai la corvette rencontra un navire baleinier américain, qui avait découvert le 25 huit petites îles basses, par 4 degrés 45 minutes de latitude nord, et 165 degrés 50 minutes de longitude est. Le capitaine de ce navire avait donné au groupe le nom *d'îles Boston*, qui était celui du navire même.

Le 3 juin 1824 la corvette atteignit la position de l'île *Oualan*, que le capitaine américain Crozer avait aperçue le 20 décembre 1804. Il lui avait donné le nom d'*île Strong*, en l'honneur d'un gouverneur de Massachusets, un des Etats de l'Union. Il n'eut pas de communication avec les naturels; ce fut donc pour la première fois qu'elle reçut des Européens lorsque les Français de *la Coquille* débarquèrent sur cette île, située par 5 degrés 21 minutes 32 secondes de latitude nord, et 160 degrés 48 minutes 22 secondes de longitude est.

L'île Oualan se trouve isolée, à une égale distance à peu près du groupe des Carolines proprement dites, et des archipels Marschall et Gilbert. Elle est entièrement bordée par un récif de corail, qui s'ouvre sur quelques points pour donner accès à de très bons mouillages compris entre le rivage et lui. Le havre où *la Coquille* laissa tomber l'ancrage reçut le nom de la corvette, il est placé sur la côte occidentale où la mer est calme et tranquille. Les montagnes d'Oualan, quoique revêtues jusqu'à leur sommet d'une végétation prodigieuse, décèlent une origine volcanique : la plus élevée a six cent soixante-dix-huit mètres de hauteur. Il descend de ces montagnes une quantité prodigieuse de ruisseaux. La chaleur du jour vaporise éternellement cette grande masse d'eau, dont le sol absorbe aussi une partie, ce qui fait qu'un très

grand nombre de ces ruisseaux se sont creusés des lits étroits ombragés par de beaux arbres. L'abondance de l'eau, unie à la chaleur, rend l'île extrêmement féconde, et les productions végétales acquièrent ici des formes imposantes.

L'arbre qui fournit la base de la nourriture des insulaires est l'arbre à pain, dont les fruits sont tellement communs qu'ils jonchent partout le sol. Les bananiers vivent sur tous les points. Le chou caraïbe paraît être un aliment réservé pour les cas où les autres subsistances viendraient à manquer; la noix du cocotier est regardée par les naturels comme un mets délicieux. Les citronniers et les orangers atteignent une grande taille; mais leurs fruits sont trop amers pour être employés. L'île abonde en fleurs odorantes dont les femmes se plaisent à parer leurs oreilles.

Quant aux productions animales destinées à la nourriture, elles paraissent être inconnues à ces insulaires, qui semblent ne vivre que de végétaux. Les poules qu'ils possèdent errent dans les bois à l'état sauvage; elles y pondent et y couvent sans que les naturels se donnent la peine de les soigner. On ne rencontre ici ni les chiens, ni le cochon. Le rat et le vampire sont très multipliés. Parmi les oiseaux, on distingue le ramier et la petite hirondelle. Il y a deux espèces de lézards, et les rivages abondent en poissons excellens; cette île

est surtout favorable à la pêche des holothuries. On y récolte aussi la canne à sucre. La plage est généralement noyée et envahie par les mangliers.

Les indigènes ont une physionomie douce, la taille moyenne, la couleur un peu foncée et l'abord agréable. Les femmes sont gracieuses et bien faites; elles brillent par la blancheur de leurs dents et la vivacité de leurs yeux, tout en conservant la pudeur qui inspire le respect. Mais si elles ont sous ce rapport un avantage sur les Nouvelles-Zélandaises, elles n'ont point la gorge aussi belle; les jeunes filles mêmes font peu d'exception à la règle.

Les deux sexes ne portent pour vêtement qu'une ceinture autour des reins. Ils se font de larges trous dans l'oreille droite, les hommes pour y placer divers articles, les femmes pour y suspendre des paquets de fleurs. On ne songe point à se garantir des averses dans la saison pluvieuse; les vieillards seuls ont alors sur l'épaule une large feuille d'arum qui les préserve également des rayons brûlans du soleil. Hommes et femmes vont tête nue.

Les filles se marient de bonne heure; quand elles sont mères, elles portent leurs enfans sur le dos. Leurs travaux se bornent aux occupations intérieures de la cabane. Elles sont très chastes, et il paraît que c'est chez elles une sorte de vertu.

L'île est régie par un chef suprême qui porte le

titre de d'*urosse-tone*, les autres chefs se nomment simplement *urosses*. Ils commandent les divers districts de l'île, ou entourent l'urosse-tone ou roi, dans Lélé, village que l'on peut regarder comme la capitale de l'île. On ne prononce le nom de l'urosse-tone qu'avec la plus profonde vénération. On ne lui parle qu'à genoux, on ne l'approche qu'en rampant sur les mains, et on ne se relève que quand il s'est déjà éloigné.

Les urosses diffèrent du peuple par une taille mieux dessinée, un air plus imposant et plus grave, un tatouage mieux perfectionné, une chevelure mieux arrangée. Ils sont réfléchis, silencieux et peu communicatifs. Ils ajoutent à leurs prérogatives celle d'avoir plusieurs femmes, de disposer seuls des cocos dont l'île est peu fournie, et de boire une liqueur forte, appelée *sequa* ou *doug-doug*. Ils sont propriétaires de chaque district, et le peuple y est nourri par eux; aussi leur doit-il le produit de ses peines, soit qu'ils construisent des pirogues et des maisons, soit qu'ils s'occupent de pêche.

Le peuple d'Oualan n'est point guerrier; s'il a des lances, elles ne lui servent que pour la pêche; s'il élève des murs autour de ses propriétés, c'est moins pour soutenir une agression que pour empêcher l'éboulement du terrain. Il a de belles pirogues; mais, chose digne de remarque, il ne

connaît point l'usage des voiles, et ne s'expose, d'ailleurs, que bien rarement au-delà des récifs. Les maisons qu'il construit sont très vastes et ont jusqu'à quarante pieds de hauteur, sur une longueur proportionnée, avec une claire-voie dans la partie supérieure pour favoriser la circulation de l'air. Les parties latérales sont faites en petites lattes très serrées, et le sol est garni de nattes en jonc d'une grande propreté. Au milieu il existe un foyer formé de plusieurs pierres sur lesquelles on fait cuire le poisson, les bananes et les fruits de l'arbre à pain; et l'on y entretient du feu pendant la nuit pour remédier aux inconvéniens du sol.

Outre les maisons particulières, il existe dans chaque district une grande maison publique où se tiennent les assemblées du peuple, et où l'on conserve les pirogues, ainsi que tous les instrumens utiles à la communauté. Le plus remarquable est un petit métier construit pour fabriquer l'étoffe destinée au maro, seul vêtement reconnu indispensable.

Le village de Lélé, lieu principal de l'île, est partagé en rues et en quartiers, en même temps que le pourtour de l'île du même nom est enveloppé d'une ceinture de murailles composées de gros fragmens de corail, et hautes de quinze à vingt pieds. C'est là que l'on enterre les chefs.

Dans les repas les hommes mangent en commun

et sont servis par les jeunes gens. Le fruit de l'arbre à pain est la base du festin. La boisson ordinaire est l'eau pure. Après chaque repas les naturels se renversent mollement sur leurs nattes et dorment chacun à sa place. Les femmes et les enfans mangent à part et se réunissent de même pour le travail, qui se borne aux soins de la maternité et à la fabrication des étoffes pour les maros. Les hommes bâtissent les maisons, cultivent les fruits et construisent les pirogues. Les vieillards ne font plus rien; ils boivent, mangent, dorment ou donnent des conseils.

Ce peuple est très hospitalier : dans quelques cabanes que vous alliez, on s'empresse de vous faire asseoir sur les nattes et de vous présenter des fruits. On ne vous demande rien en échange, et les présens les plus insignifians comblent de joie ces bons insulaires. Les urosses ou chefs ont moins de bienveillance et d'affabilité; ils montrent de l'orgueil et même de l'avarice.

Les Oualaniens paraissent ignorer le vol. Il n'y a du moins que les urosses qui le commettent et qui montrent de la mauvaise foi, en même temps qu'ils sont pusillanimes et mous. Quant au peuple, en général, il est prévenant, soumis, complaisant et paisible. Il chante, mais son chant, qui n'a rien d'agréable, est lent, monotone, et semble plutôt imaginé pour servir d'accompagnement à la danse.

Les Oualaniens professent le dogme d'une autre vie et enterrent leurs morts au milieu de leurs cultures de cannes à sucre. Chaque tombeau est proprement recouvert d'une petite cabane dont les parois latérales sont à jour, et dont le sol est caché par des nattes sur lesquelles on dépose les instrumens dont se servait le défunt, la hache pour l'homme, et le métier pour la femme.

La langue des Oualaniens diffère de celle de Taïti, de Sandwich et de la Nouvelle-Zélande; elle est gutturale et difficile à parler; elle semble un composé de plusieurs dialectes employés par les différentes castes de l'île.

La corvette *la Coquille* appareilla le 15 juin d'Oualan, et reconnut le 17 les îles Mac-Askill, découvertes en 1809 par le capitaine anglais de ce nom. Ce sont de petites îles basses reposant sur le même récif, par 6 degrés 36 minutes de latitude nord, et 158 degrés 27 minutes de longitude est. Elles sont couvertes de nombreux végétaux et de beaux arbres; elles sont habitées : les insulaires manient avec habileté leurs pirogues. Ils apportèrent à l'expédition française une grande quantité de cocos, que l'on trouva délicieux. Ils avaient aussi quelques régimes de bananes. Ces insulaires offraient une grande analogie, soit pour le caractère, soit pour les arts, avec les habitans de l'île Oualan. Leur taille est moyenne et bien prise; la

teinte de la peau est d'un olivâtre peu foncé, et l'ensemble de la physionomie est empreint d'une grande douceur. Un seul petit morceau d'étoffe ou ceinture est leur unique vêtement. Leurs cheveux sont noirs, longs, un peu frisés, et retenus sur le sommet de la tête par un nœud. Ils ne se rasent point la barbe ni les moustaches. Leurs dents sont d'une blancheur éblouissante, et leurs yeux obliques rappellent un peu le type chinois. Ces insulaires ont un goût décidé pour les fleurs; ils en passent dans les trous qu'ils se font aux oreilles. En un mot, ils sont toujours d'une gaîté folle, et même dans les accès passagers de la tristesse ils n'ont jamais la mélancolie des insulaires Taïtiens, avec lesquels, du reste, ils rivalisent pour la construction des pirogues et la fabrication des ustensiles domestiques.

Le 18 juin la corvette découvrit trois îles basses, qui, n'étant pas portées sur les cartes, devinrent une conquête pour l'expédition de *la Coquille*, et les officiers leur donnèrent le nom d'*îles Duperrey*, en l'honneur de leur commandant. Elles reposent sur un même récif, et comprennent entre elles un lagon qui n'a d'accès que pour les pirogues. Les naturels nomment l'île du nord *Ougai*, celle de l'est *Mongoul*, et celle du sud *Aoura*. Le groupe est situé par 6 degrés 39 minutes de latitude

nord, et 157 degrés 29 minutes 25 secondes de longitude est.

Les habitans de ces îles sont grands, forts et bien constitués. Ils ont la peau souple, lisse et peu foncée en couleur; les cheveux noirs, ondulés et flottans sur les épaules; la physionomie ouverte et bienveillante, un air de gaîté continuel, et le sourire toujours sur la bouche, qui ne s'ouvre que pour laisser voir des dents du plus bel émail. Ils n'ont pour tout vêtement qu'un étroit maro, dont l'étoffe est teinte en jaune oranger très vif. Un tatouage compliqué leur couvre toute la surface du corps. Malheureusement ces insulaires sont sujets à la lèpre, maladie qui paraît due à l'ichthyophagie.

Le 23 juin, *la Coquille* découvrit une nouvelle île basse que M. Duperrey nomma *île d'Urville*, parce que sans doute elle avait été aperçue d'abord par cet habile marin; elle gît par 7 degrés 5 minutes 18 secondes de latitude nord, et 150 degrés 16 minutes 52 secondes de longitude est; elle est couverte d'une magnifique végétation, mais elle n'a guère plus d'un mille d'étendue.

Le 24 juin, *la Coquille* aperçut à l'ouest-sud-est une terre haute, divisée en petits mondrains ou petites îles. Le 25 elle rangea la partie septentrionale, et reçut à bord les naturels de l'une de ces îles qui leur donnèrent les noms de *Pise*, *Pisémeo*,

Ruac, Lamoil, Falahu, Ulalu, Iros, Falang, Tol, etc. La concordance de plusieurs de ces noms avec la carte de Cantova fit connaître que c'était le groupe Hogoleu, situé vers le 7° degré de latitude nord et le 149° de longitude est.

Ce groupe considérable dont, avant le passage de la corvette *la Coquille*, on ne connaissait encore que l'île haute appelée *Dublon*, consiste en deux systèmes de petites îles hautes et au nombre de trente-sept, dont les pitons décèlent une origine volcanique. Elles sont couvertes d'une riche verdure et entourées d'un immense développement de récifs, tandis que des lagons profonds occupent l'intérieur. Les habitans sont en tout semblables aux Carolins déjà décrits par d'autres navigateurs; ils se montrèrent turbulens et hospitaliers. Tous avaient des chapeaux coniques faits en feuilles de vaquois et de ponchos, à la manière des Araucanos du Chili; ils n'avaient d'autres armes que des frondes tressées avec art; ils possédaient des pirogues à voiles; quelques-uns étaient tatoués sur la poitrine et sur les jambes; ils avaient les lobes des oreilles fendus et tiraillés par l'habitude d'y placer des bâtonnets. Ils se montrèrent pêcheurs habiles, et conduisaient leurs pirogues avec beaucoup d'adresse.

En s'éloignant de l'archipel Hogoleu, la corvette visita le 30 juin la petite île Tamatam, découverte

ainsi que deux autr , en 1801 par le navigateur espagnol Ibargoitia. Les naturels ne diffèrent point de ceux d'Hogoleu, dont nous venons de citer l'archipel : maro, poncho, chapeau conique, oreilles trouées, tout paraît identique, de même que les colliers à grains noirs et blancs. Quelques hommes étaient armés de bâtons blancs, longs de cinq pieds, et dont les naturels se servent comme de balanciers lorsqu'ils dansent. Ces indigènes se montrèrent d'assez bonne foi dans les marchés, mais ils décélèrent aussi leur penchant au vol.

Le 3 juillet, la corvette *la Coquille* découvrit une petite île basse, par 8 degrés 11 minutes 53 secondes de latitude nord, et 147 degrés 20 minutes 10 secondes de longitude est. Elle repose sur un plateau de corail d'environ un mille de diamètre.

Le 5 on prit connaissance de l'île Satahoual que le capitaine Wilson appela *Tucker,* du nom d'un matelot Suédois qu'il y laissa. Elle est située par 7 degrés 21 minutes 52 secondes de latitude nord, et 144 degrés 46 minutes 36 secondes de longitude est. Elle n'a guère qu'un mille de diamètre. Ses habitans sont d'excellens marins qui font de fréquens voyages à Guam pour s'y procurer des instrumens de fer, métal qu'ils nomment *loulou.* Ces insulaires étaient complétement nus : trois ou quatre seulement avaient un chapeau chinois ;

quelques jeunes gens portaient des fleurs sur la tête.

La corvette rangea de près cette île, avec le projet de visiter ensuite les îles Lamoursek, Élat, Ifetouk, Guliay; mais la saison trop avancée ne le permit point. Il fallut donc voguer vers la Nouvelle-Guinée, et *la Coquille* mouilla le 26 juillet au havre de Doreri par 51 degrés 49 minutes de latitude sud, et 131 degrés 45 minutes 6 secondes de longitude est.

Les habitans de ces parages sont de la race pure des Papous, peuple dont la couleur noire varie en intensité, et dont la chevelure n'est ni lisse, ni laineuse, mais ébouriffée. Ces insulaires forment une sorte de peuple métis sur les frontières des îles Malaises. Les habitans de l'intérieur sont proprement les nègres Alfourous, et ceux du havre de Doreri sont les Papous Endamènes; ces peuplades sont toujours en guerre les unes contre les autres. Les nègres établis sur les côtes se distinguent entre eux par la dénomination *d'Alfakis* ou montagnards, et de *Papouas* ou riverains : les derniers vivent par tribus éparses et isolées dans un état continuel de défiance et d'inquiétude. Leurs villages, placés sur l'eau et sur des pieux, se composent d'un petit nombre de cabanes gouvernées par l'autorité des chefs âgés. Enfin leurs femmes sont communément laides. Les deux sexes mâchent le bétel et ont des ornemens passés dans leurs narines. Ils grillent

leurs aliméns sur des charbons ardens, ou les présentent à la chaleur sur des treillages; leur culte est le fétichisme pur. Leurs habitations étant élevées sur des pieux ou sur des troncs d'arbres, ils se servent d'un énorme bambou entaillé pour y monter; chaque soir cette échelle est retirée dans la cabane, et la famille peut dormir en paix à l'abri des attaques de leurs ennemis ou des bêtes sauvages et venimeuses. Les armes ordinaires sont les flèches et les javelines.

Les Papous sont en possession du rivage de la Nouvelle-Guinée et de toutes les terres comprises entre la grande baie de Gelwing et l'extrémité occidentale de l'île Waigiou. Sur divers points ils ont uni le fétichisme à quelques rites mahométans, sans doute par suite de relations de leurs ancêtres avec les Arabes qui venaient commercer dans les Indes avant que les Portugais et puis les Hollandais se fussent rendus maîtres de ces parages. La pêche est leur principale occupation; ils sont généralement paresseux et poltrons, mais de bonne foi dans leurs échanges.

La corvette quitta le havre de Doreri le 9 août 1824, et rangea la côte de la Nouvelle-Guinée pour aller relever le cap de Bonne-Espérance de cette terre par 19 minutes de latitude sud, et 130 degrés 5 minutes 21 secondes de longitude est. Le 13 elle était devant l'île Rawak, par 1 minute 14

secondes de latitude sud, et 128 degrés 36 minutes 25 secondes de longitude est.

Continuant sa route vers les îles Moluques, elle vit successivement les îles Vayag au nord de Rouib, et les îles Guébé, Pisang et Bourou. Le 21 elle donna dans le détroit de Wangi-Wangi, compris entre les îles Toukan-Bessy et la partie sud-est de l'île Boutoun. Le 24 elle passa le détroit de Salayer par 5 degrés 41 minutes 20 secondes de latitude sud, et 118 degrés 7 minutes 45 secondes de longitude est. Le 27 elle prit connaissance de la pointe orientale de Madura, et le 29 elle mouilla à l'entrée de la rivière de Sourabaya par 7 degrés 12 minutes 31 secondes de latitude sud, et 110 degrés 23 minutes 2 secondes de longitude est.

La corvette remit à la voile le 11 septembre, traversa le 15 la baie de Batavia, était le 27 au-delà du détroit de la Sonde, et mouillait le 3 octobre au Port-Louis de l'Ile-de-France. Elle en repartit le 16 novembre pour toucher le 17 à la rade Saint-Denis de l'île Bourbon, la quitter le 28, et atteindre le 19 septembre le cap de Bonne-Espérance.

Le 3 janvier 1825, elle mouilla devant Jamestown, port de l'île Sainte-Hélène, dont le roc brûlé s'élève au milieu de l'océan Atlantique avec ses flancs taillés en hautes murailles verticales. Cette île gît par 15 degrés 55 minutes de latitude sud, et 7 degrés 59 minutes 8 secondes de longitude

ouest, à douze cents milles des côtes d'Afrique, à neuf cents milles de celles d'Amérique, à six cents milles de l'île de l'Ascension, et à douze cents milles de l'île Tristan d'Acunha. Sa plus grande longueur est de trois lieues, sa largeur de deux lieues, et sa circonférence de huit; cette île, par sa position géographique, est considérée par les Anglais comme leur Gibraltar des mers de l'Inde.

Vue de la mer, elle paraît triste et nue; mais quelques vallées y présentent une verdure agréable. Le climat est salubre et le ciel généralement serein. En avançant dans l'intérieur on rencontre des paysages romantiques, notamment dans la vallée de Sinn, si propre à inspirer de profondes réflexions, puisque c'est là que reposent, voilés par de grands saules pleureurs, les restes de Napoléon Bonaparte, près desquels veille nuit et jour une sentinelle anglaise.

Le 11 janvier 1825, la corvette *la Coquille* se dirigea sur l'île de l'Ascension qu'elle atteignit le 18, par 7 degrés 55 minutes de latitude sud, et 16 degrés 44 minutes 25 secondes de longitude ouest.

Cette île est, comme Sainte-Hélène, sous la domination anglaise; elle était autrefois déserte : elle commence à offrir un coup d'œil intéressant pour l'observateur. L'Angleterre y entretient un poste militaire d'environ soixante hommes, poste relevé

tous les trois ans, et destiné à conserver dans de vastes magasins les vivres de campagne et tous les matériaux nécessaires au ravitaillement des vaisseaux britanniques. La baie Sandy est défendue par quatorze canons de différens calibres; le sol de l'île est volcanique; une montagne assez élevée en occupe le centre, et ses flancs présentent aujourd'hui quelques traces de culture. Les contours de l'île sont très déchiquetés; il n'y a point de port proprement dit, et l'on mouille sous le vent. L'Ascension n'a commencé d'être habitée d'une manière fixe qu'en 1815, lorsque Napoléon fut transporté à Sainte-Hélène. Peu à peu, le nombre d'habitans s'est augmenté; et lors du passage de *la Coquille*, ils étaient deux cent vingt-quatre hommes, non compris quelques femmes. Les Anglais, en prenant possession de cette île, y avaient trouvé beaucoup de chèvres et de chats sauvages; ils détruisirent ces derniers animaux et les remplacèrent par des cochons et des poules, en les abandonnant à leur prospérité naturelle. Malgré cette ressource, on est encore obligé d'envoyer tous les ans des vivres salés pour une grande partie de la garnison: les seuls alimens frais qu'on puisse distribuer sont des tortues, du poisson et des légumes. On a commencé à planter des arbres, car il n'y en avait pas de naturels à cette terre. L'eau est rare : on la recueille goutte à goutte en trois ou quatre endroits

pendant huit mois de l'année, dans des tonneaux défoncés par un bout et communiquant entre eux par des conduits.

L'air qu'on respire à l'Ascension est très sain, la température y est agréable, et les convulsions de l'atmosphère ne s'y manifestent jamais. Les pluies sont rares; mais presque toujours une brume épaisse enveloppe le sommet de la plus haute montagne élevée de huit cent soixante-trois mètres au-dessus du niveau de la mer. La température de ce sommet diffère de dix à douze degrés de celle de la plaine. Dans la saison des pluies, qui est la plus fraîche, le minimum du thermomètre de Fahreinheit est sur la plage à 70 degrés, et dans la plaine à 58 degrés. Dans les autres saisons, le maximum de la chaleur est sur la plage à 92 degrés, et sur la montagne de 80; par conséquent il ne gèle jamais.

Le 28 janvier 1825, la corvette *la Coquille* sortit de la baie Sandy de l'Ascension, entra le 9 mars dans le détroit de Gibraltar, et, pénétrant dans la Méditerranée, vint mouiller à Marseille le 24 du même mois de mars 1825, après une absence de trente-un mois treize jours, pendant lesquels elle avait parcouru vingt-quatre mille huit cent quatre-vingt-quatorze lieues sans avoir perdu un seul homme et sans avoir éprouvé d'avaries.

DUMONT D'URVILLE.

(1826-1829.)

PRÉLIMINAIRE.

Voici, par ses résultats pour les sciences et la géographie, un des voyages les plus importans qui aient été entrepris pendant les trente premières années du dix-neuvième siècle. Outre l'honneur d'avoir découvert les restes du naufrage de l'illustre et infortuné La Pérouse, M. Dumont d'Urville a su combler dans ses nombreuses et périlleuses explorations, une foule de vides qui existaient encore sur les cartes du Grand-Océan. Il a exploré le premier d'une manière satisfaisante toute la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, dans une étendue de plus de quatre cents lieues; il a de même exploré avec plus de détails que n'en avait donnés le capitaine Cook, environ la moitié du littoral de la Nouvelle-Zélande, dans un développement de trois cent soixante lieues. Il a fait la reconnaissance de la plus grande partie des îles Viti, vulgairement appelées *Fidji*, renfermant plus de cent îles ou îlots, jusqu'alors imparfaitement connus, il a exploré les îles Loyalty, dont l'existence était jusqu'a-

lors très douteuse; il a relevé la partie méridionale de la Nouvelle-Bretagne dans une étendue de cent lieues environ; enfin il a exécuté diverses reconnaissances aux îles Carolines, sur les côtes de la Nouvelle-Hollande et dans les îles Moluques.

Voilà pour la géographie. Quant aux sciences naturelles, les richesses rapportées par M. Dumont d'Urville et ses dignes compagnons de voyage ont surpassé l'attente de l'Institut de France, et, suivant le rapport du célèbre Cuvier, les diverses collections de la corvette *l'Astrolabe*, montée par ces nouveaux Argonautes de la science, ont été plus considérables qu'il n'en avait été formé jusqu'à ce jour. L'administration du Jardin des Plantes s'est même trouvée dans l'embarras pour les classer : il a fallu descendre au rez-de-chaussée, et presque dans les souterrains; et les magasins même sont aujourd'hui tellement encombrés, ajoute le rapport, que l'on a été obligé de les diviser par des cloisons pour y multiplier des places.

Tels sont les fruits les plus notables de la circumnavigation de M. le capitaine Dumont d'Urville: nous les retrouverons avec plus de détail dans l'analyse que nous allons tâcher d'en offrir; mais avant de suivre la narration du navigateur à travers l'immensité des flots, il ne sera peut-être pas inutile et sans intérêt d'indiquer rapidement, com-

me l'a fait M. Dumont d'Urville lui-même dans son discours préliminaire, le titre de chacun de ses devanciers à la reconnaissance du monde savant.

Le premier qui s'élance sur le vaste Océan, dans l'espoir d'ouvrir la carrière aux explorateurs futurs, comme le hardi Colomb venait de le faire par la découverte du Nouveau-Monde, est Magellan, Portugais de naissance, au service de l'Espagne, et envoyé par l'empereur Charles-Quint avec la mission de chercher un passage par le sud vers l'océan Pacifique. Ce marin le découvre vers l'extrémité de l'Amérique australe par 55 degrés de latitude sud. Il y pénètre, le franchit, et lui laisse son nom. Il en sort pour entrer dans la mer Pacifique, faisant route à l'ouest-nord-ouest jusqu'à l'équateur, qu'il coupe à neuf mille huit cent cinquante-huit milles du détroit, et vers le 170e degré de longitude orientale du méridien de Paris. Dans cette longue traversée, il ne découvre que de petites îles, nommées par lui *îles Malheureuses*, et qui l'ont été en effet, puisqu'on ne les a pas retrouvées, à moins que ce ne soient l'île Sauvage de Cook, placée par 19 degrés 1 minute de latitude sud, et 172 degrés 30 minutes de longitude occidentale, et l'Enfant-Perdu, placée par 14 degrés 6 minutes de latitude sud, et 179 degrés 2 minutes de longitude orientale. Magellan arrive ensuite devant d'autres îles, dont les habitans, adon-

nés au vol, déterminent le navigateur à imposer à leur archipel le nom d'*Iles des Larrons*, qui a été changé depuis en celui d'*Iles Mariannes*, et puis encore en celui de *Philippines*, archipel où le navigateur portugais fut tué par les naturels en défendant un de leurs rois contre un autre compétiteur. Cet événement tragique arriva le 7 avril 1521, et Cano, lieutenant de Magellan, ramena le vaisseau dans le port de l'Espagne.

Trois ans après, une seconde flotte espagnole, guidée par Carjaval et Ladrilleros, traverse le détroit de Magellan, et aborde à Lima, au Pérou, sans avoir fait aucune découverte. Il en est de même de Garcie de Loaise, parti de la Corogne en 1525 pour gagner le même détroit, et dont la flotte fut dispersée par une tempête. Il avait seulement reconnu, en passant, l'île Saint-Mathieu. Son successeur, Alphonse de Salazar, plus heureux, découvre la petite île de Saint-Barthélemi, l'une des Carolines, et quelques îles de l'archipel des Larrons.

En 1528, Alvar de Saavedra est envoyé à la recherche des îles de l'Épicerie, et découvre un amas d'îles qu'il nomme les *Iles des Rois*, comme ensuite en revenant au Mexique, d'où il était parti, il aperçoit à cent lieues de l'île Gilolo, les côtes d'une grande terre qu'il appelle *Nouvelle-Guinée*, parce qu'il la croit à l'opposite de la Guinée d'Afrique.

En 1533 Hurtado et Grijalva découvrent, à 20 degrés 30 minutes de latitude sud, une île que l'on nomme *Saint-Thomas*, parce qu'elle est vue le jour même de la fête de ce saint.

Onze ans plus tard, Juan Gaëtan aperçoit une foule d'îles dans la partie nord du Grand-Océan, mais sans leur assigner des dénominations précises.

Mendoça et Mendana, qui apparaissent à leur tour sur la scène du monde maritime, découvrent dans la mer Pacifique un archipel dont les richesses le font appeler *archipel des îles Salomon.* Mendana découvre aussi l'île Jésus, par 6 degrés 15 minutes de latitude sud; l'île Isabelle, par 9 degrés; l'île Malaïta, par 8 degrés de latitude sud; la Florida, par 9 degrés 30 minutes de latitude, et plusieurs autres qui paraissent être les terres des Arsacides, vues par Surville en 1769. Le même navigateur Mendana allait découvrir, en 1595, les Marquises de Mendoça, entre 9 à 10 degrés de latitude sud, îles que devaient revoir le capitaine Cook en 1774, les capitaines Marchand et Vancouver en 1791, Krusenstern en 1804, et David Porter en 1813.

En 1577 le célèbre amiral Anglais Drake renouvelle l'audacieuse expédition de Magellan, tient la mer environ trois ans, espace de temps pendant lequel il note un grand nombre d'îles, mais sans leur assigner une position exacte. Il désigne seu-

lement à l'extrémité de l'Amérique du sud, à la sortie du détroit de Magellan, plusieurs îles, aux quelles il donne le nom d'*Élisabéthides*, en l'honneur de la reine Élisabeth, qui, au retour de l'amiral Drake en Angleterre, le décora du titre de chevalier.

En 1586, Thomas Candish ou Cavendish part de Plymouth, franchit l'Atlantique et le détroit de Magellan, arrive en Californie, traverse le Grand-Océan, vient mouiller aux îles des Larrons, sans faire aucune découverte notable, et retourne en Europe par les Moluques et le cap de Bonne-Espérance.

A cette époque les Hollandais commencent à déployer leur génie maritime : deux marins de cette nation, Simon de Cordes et Sébald de Wert, sont envoyés d'Amsterdam dans la mer du Sud, et ils pénètrent dans le détroit de Magellan. De Wert le franchit, et s'avance vers les côtes du Chili, d'où il fait voile pour le Japon, et aborde à Nangazaki, sans avoir fait de découvertes, non plus qu'Olivier de Noort, expédié en 1598, pour les mêmes parages, et qui, après avoir mouillé aux Philippines, avait repris la route d'Europe, et devait rentrer dans le port d'Amsterdam au commencement de 1601.

Le seizième siècle venait de marquer les premiers pas dans les découvertes maritimes; il était

réservé au dix-septième de les étendre et de les fixer. A la tête des navigateurs qui ouvrent cette glorieuse période, se présente Fernand de Quiros, pilote de Mendana. Il découvre, sous le nom de *Sagittaire*, l'île qui porte aujourd'hui le nom de *Taïti*. La latitude, le gisement de la côte que l'on prolongea, et les terres annoncées dans l'ouest, conviennent parfaitement à cette même île de Taïti. Il aperçoit l'Incarnation, par 25 degrés de latitude sud, à une demi-lieue du Pérou; la Dizaine, dans laquelle on a reconnu l'île d'Osnabruck, de Wallis; le Boudoir, de Bougainville; l'île Maitéa, de Cook, dans le sud-est de Taïti; l'île Saint-Jean-Baptiste, dans laquelle Cook pense avoir reconnu l'île de Pitcairn, découverte par Carteret; la terre australe du Saint-Esprit, qui fut le terme du voyage de Quiros, et qui a été reconnue depuis, d'abord par Bougainville, qui l'a nommée *archipel des Grandes-Cyclades*, et postérieurement par le capitaine Cook, de qui elle a reçu le nom de *Nouvelles Hébrides*, en conservant dans la partie nord le nom de *terre du Saint-Esprit*.

En quittant cette terre, Quiros était retourné au Mexique; mais Torrès, son compagnon de voyage, fit route à l'ouest, et passa entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, pour donner son nom au détroit qui existe entre ces deux grandes terres.

Huit ans après Quiros, un autre navigateur, le

Hollandais Georges Spilberg, envoyé aux Moluques, passe le détroit de Magellan, fait voile pour le Pérou, monte jusque vers les côtes du Mexique, et de là traverse le Grand-Océan pour toucher aux îles des Larrons, au commencement de 1616.

Presque vers le même temps deux autres marins hollandais, Le Maire et Schouten, découvrent plus au sud du détroit de Magellan un autre passage, qui reçoit le nom de *détroit de Le Maire*; ils doublent les premiers le cap Horn, font route à l'ouest-nord-ouest jusqu'à neuf cent vingt-cinq lieues des côtes du Pérou, sans avoir vu aucune terre.

Ils découvrent ensuite, 1° l'île Hood, ou île des Chiens, par 15 degrés 12 minutes de latitude sud; 2° l'île des Cocos, par 16 degrés 40 minutes de latitude sud, à vingt-trois journées de l'île des Mouches; 3° l'île des Traîtres, par 16 degrés 5 minutes de latitude sud, à deux lieues au sud de l'île des Cocos; ces dernières, reconnues en 1767 par le capitaine Wallis, qui a donné le nom de *Boscawen* à l'île des Cocos, et celui de *Keppel* à l'île des Traîtres. Les mêmes navigateurs reconnurent encore plusieurs autres îles, notamment quatre petites îles avant d'aborder à la partie de la Nouvelle-Guinée, qui est aujourd'hui nommée *Nouvelle-Irlande*; trois autres petites îles couvertes d'arbres

et situées dans les mêmes parages, avaient également reçu la dénomination d'*îles Vertes.*

Pendant que ces découvertes s'accomplissaient, divers points de la grande terre, qui reçut le nom de *Nouvelle-Hollande*, étaient reconnus par d'autres navigateurs hollandais, tels que Nuyts, Witt, Carpenter, Édels, Hertog, etc. Bientôt Jacques Lhermite fait à son tour d'utiles explorations aux environs du cap Horn, et remonte la mer Pacifique, pour aller mouiller à Guam, le 26 janvier 1625, sans avoir toutefois marqué cette traversée par aucune découverte.

Mais un autre navigateur de la même nation hollandaise, Abel Tasman, allait éterniser son nom en découvrant les terres auxquelles il donna les désignations de *Van-Diémen* et *Nouvelle-Zélande;* l'île des Trois-Rois, placée par 34 degrés 12 minutes de latitude sud, et 1[illegible] degrés 40 minutes de longitude, à la suite et dans l'ouest d'une longue côte qu'il avait prolongée depuis la baie des Assassins de la Nouvelle-Zélande; l'île Pylstaart ou des Canards-Sauvages, située par 22 degrés 35 minutes de latitude sud, et 204 degrés 15 minutes de longitude; l'île d'Amsterdam que le capitaine Cook a ensuite nommée île *Tonga-Tabou,* l'une des Amis; plusieurs autres îles des Amis, quelques-unes des îles Viti ou Fidji, les îles Ontong-Java, par 5 degrés 2 minutes de latitude sud; les îles du Prince Guil-

laume; l'île de Rotterdam, depuis nommée *Anamoucka;* les îles Marck, à trois journées des îles Onlong-Java; les îles Antoine, Caens, Gardener et Vischers. Il prolongeait aussi une partie de la côte de la Nouvelle-Guinée, après avoir vu l'île Schouten, et rentrait à Batavia, le 15 juin 1643.

Vingt ans plus tard, l'Anglais Cowley, reconnaissait les îles Gallapagos près de l'équateur et leur donnait des noms particuliers. Un autre navigateur de la même nation fut plus heureux ou plus habile, le célèbre Dampier, qui, du reste, fort jeune encore, avait été un des compagnons de voyage de Cowley; il explore la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, découvre deux îles qu'il nomme, l'une *île Mathias,* l'autre l'*Orageuse,* à cause des tourbillons et des coups de vent qu'il y essuie; reconnaît la côte orientale de la Nouvelle-Irlande et la côte méridionale de la Nouvelle-Bretagne, en franchissant, le premier, le détroit auquel est légué son nom, et qui sépare cette dernière terre de la Nouvelle-Guinée. Il sort de ce détroit pour découvrir ensuite les îles de la Couronne, du Volcan, et quelques autres. Il ne borne point là sa gloire; il veut dans un troisième voyage partager celle d'un autre de ses compatriotes, l'amiral Wood-Roggers, qui pénètre de la mer du Nord dans celle du Sud en doublant le cap Horn.

Wood-Roggers visite les îles Gallapagos, fran-

chit l'océan Pacifique dans sa largeur, se rend aux îles Mariannes, et revient en Europe, après avoir le premier, doublé le cap Horn, dans un moment où les Espagnols mettaient une si grande importance à la possession du détroit de Magellan, par lequel ils croyaient tenir la clef de la mer du Sud.

Deux ans après, la reconnaissance des îles Palaos ou Pelew est commencée par François Padilla. Vient ensuite Legentil de la Barbinais, qui, parti des côtes de France en 1614, passe le détroit de Le Maire et se rend au Pérou, d'où il fait voile pour les îles des Larrons, et revient de là en Europe, sans avoir fait aucune addition nouvelle à la géographie.

Cet honneur était réservé à l'amiral hollandais Roggewin, qui, en 1722, découvre, 1° l'île de Pâques, par 27 degrés 4 minutes de latitude sud, et 112 degrés 6 minutes de longitude ouest du méridien de Paris, île que le capitaine Cook a revue en 1770, et qu'il a nommée *Easter* ou *Pâques;* 2° les îles Pernicieuses, par 14 degrés 4 minutes de latitude sud, à 800 lieues de course depuis l'île de Pâques, îles basses où Roggewin perdit un vaisseau, ce qui leur fit donner le nom de *Pernicieuses;* 3° l'île Aurore, à 8 lieues des îles Pernicieuses du côté de l'ouest; 4° l'île de Vesper ou du Soir, située dans le voisinage; 5° le Labyrinthe, groupe

de six îles, de 30 lieues de tour, à 25 lieues à l'ouest des îles Pernicieuses, et qui paraît être le même que celui auquel le commodore Byron a donné le nom d'île du Prince de Galles; 6° la Récréation, par 16 degrés de latitude sud, et 155 degrés 20 minutes de longitude ouest; 7° les îles de Bauman, par 15 degrés de latitude sud, et 173 degrés de longitude est; 8° l'île Solitaire, à une journée et demie des îles Bauman; 9° les îles Tienhoven et Groningue, assez considérables, et vues quelques jour saprès l'île Solitaire; 10° enfin les mille îles, dont un grand nombre sont encore à retrouver.

Ici s'arrêtent les entreprises dont l'unique but était la recherche de nouvelles terres et de productions rares. En effet, le voyage d'Anson, véritable expédition de Flibustiers, ne fut d'aucun avantage pour la géographie, si ce n'est de procurer quelques détails sur divers mouillages peu connus. Un laps de temps de plus de quarante années s'écoule avant que le goût des découvertes maritimes se ranime en Europe. L'objet alors en devient plus précis; les connaissances nautiques seront perfectionnées, et la configuration du globe sera mieux étudiée. Quatre navigateurs anglais et un navigateur français ouvriront cette nouvelle carrière de gloire scientifique, savoir : Byron,

Wallis, Carteret, Cook et Bougainville. Suivons-les donc dans leurs explorations.

Le commodore Byron trace le premier la configuration exacte du détroit de Magellan, et en dresse une carte détaillée. Il découvre ensuite dans la mer du Sud, et près de l'archipel Dangereux, les îles qu'il nomme *îles Désappointement*, parce qu'il ne peut y aborder et y prendre les rafraîchissemens que leur aspect semblait promettre. Soixante-neuf lieues plus loin dans l'ouest il découvre deux autres îles qu'il nomme *îles du Roi Georges*, mais que les indigènes appellent *îles Tiokea*. Il voit ensuite, entre l'île Pernicieuse et le labyrinthe de Roggewin, une île à laquelle il donne le nom d'*île du Prince de Galles*. Continuant à voguer à l'ouest-nord-ouest, il trouve deux petites îles, à l'une desquelles il donne le nom de *Duc d'York*, tandis que son équipage appelle l'autre *île Byron*.

Byron était à peine de retour en Angleterre, que le capitaine Wallis part avec le capitaine Carteret pour les mêmes parages de la mer du Sud. Dans leur navigation séparée, le premier de ces marins aperçoit et nomme successivement l'île de la Reine Charlotte et l'île de la Pentecôte au sud-est de l'archipel Dangereux ; il trouve aussi l'île de ce groupe, qu'il nomme *île Egmont*. Enfin le 19 juin 1767 il découvre la fameuse île de Taïti, à laquelle il impose le nom d'*île de Georges III*, qui ne lui est pa

resté. Il voit ensuite les îles qu'il nomme *Scilly et Lord-Hood*, les îles Boscawen, Keppel, Wallis, et reconnaît les îles Pescadores.

Pendant ce temps, son compagnon Carteret découvre de son côté l'île qu'il appelle *Pitcairn*, nom d'un de ses officiers; l'île qu'il nomme *Évêque-d'Osnabruck*, les îles de Gloucester, et reconnaît les îles de la Reine Charlotte, qui ne sont autres que l'archipel de Santa-Cruz de Mendana. Il signale encore les îles Gower, Simpson, Carteret, Hardy, Winchelsea; il fait une reconnaissance exacte du détroit qui sépare la Nouvelle-Irlande de la Nouvelle-Bretagne, et le nomme *canal Saint-Georges*. Il découvre, en outre, plusieurs autres îles à l'ouest de la Nouvelle-Irlande, comme la Nouvelle-Hanovre, les îles Portland et celles de l'Amirauté. En revenant en Europe il fait toute la géographie orientale de la côte de Célèbes, et rentre enfin dans sa patrie en passant devant l'Ile-de-France, le cap de Bonne-Espérance et l'île Sainte-Hélène.

Dans les mêmes années, notre célèbre Bougainville, après avoir restitué aux Espagnols les îles Malouines, où il avait fondé un établissement, franchit le détroit de Magellan, entre dans la mer Pacifique, la remonte jusque sous le tropique du Capricorne, fait ensuite route à l'ouest, et découvre les îles qu'il nomme les *Quatre-Facardins*, les *Lanciers*, la *Harpe*; les onze îles auxquelles il assigne la

dénomination générale d'*archipel Dangereux;* visite la belle Taïti, qu'il nomme la *Nouvelle Cythère*, et dont il fait une description enchanteresse; découvre l'archipel des Navigateurs; retrouve les terres du Saint-Esprit de Quiros, qu'il appelle *Cyclades;* reconnaît plusieurs des îles Salomon; et termine ses nombreuses découvertes par les îles de la Louisiade, des Anachorètes et de l'Échiquier.

Enfin l'astre du capitaine Cook jette un éclat éblouissant sur la scène du monde maritime. Ce modèle des navigateurs modernes se livre pendant trois voyages aux plus brillantes explorations; il découvre ou vérifie une multitude d'îles ou d'îlots, qu'il serait trop long de mentionner ici; relève la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, qu'il appelle *Nouvelle-Galles du Sud;* nomme et décrit les îles *Sandwich*, où une fin tragique termine sa glorieuse carrière, méritant, comme le dit avec raison M. le capitaine Dumont d'Urville, le titre de fondateur de la véritable géographie dans l'océan Pacifique.

Une autre célébrité non moins infortunée appelle maintenant notre attention : c'est La Pérouse, dont les travaux géographiques eussent rivalisé avec ceux de Cook, s'il avait pu revoir la France. Ses papiers envoyés du Kamtschatka et de Botany-Bay nous ont appris qu'il avait découvert plusieurs îles dans le Grand-Océan, entre autres l'île Necker

et quelques-unes de l'archipel des Navigateurs, outre de remarquables explorations sur la côte nord-ouest d'Amérique, sur celles du Japon, et dans la Manche de Tartarie.

Vers le même temps, le capitaine anglais Georges Bligh découvre au sud de la Nouvelle-Zélande le petit groupe des îles Bounty, l'île Whytoutaki, plusieurs des îles Fidji, un nouveau groupe au nord des Nouvelles-Hébrides, qu'il nomme *îles Banks*, et plusieurs îles nouvelles dans le détroit de Torres. Un autre de ses compatriotes, Edward Edwards, envoyé en 1790 à la recherche des compagnons mutinés de Bligh, découvre dans les mêmes mers les îles Ducie, Hood, Carysfort, York, Clarence, Grenville ou Rotouma, Mitre et Cherry.

Une spéculation commerciale fait partir de Marseille, en 1791, le capitaine Marchand, qui va reconnaître les îles Marquises de Mendoça ou de Noukahiva, que peu de semaine sauparavant venait de découvrir l'Américain Ingraham, comme aussi allait les voir dans la même année le capitaine anglais Vancouver, fameux par sa reconnaissance détaillée de la côte nord-ouest d'Amérique.

C'était aussi vers le même temps que le général d'Entrecasteaux, un de nos hommes de mer qui ont rendu le plus de services à la géographie, envoyé à la recherche de La Pérouse, reconnaissait toute la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie,

plusieurs des îles Salomon, le canal Saint-Georges, les îles de l'Amirauté, l'archipel Santa-Cruz, toute la partie septentrionale de la Louisiade, diverses îles au nord de la Nouvelle-Bretagne, une partie de la Nouvelle-Guinée, savantes explorations dans lesquelles se trouve comprise la découverte d'un grand nombre d'îles jusqu'alors inconnues.

Nous voudrions pouvoir citer également les travaux de l'Espagnol Malespina, mais les persécutions qu'il éprouva de son gouvernement ne lui permirent pas de les publier. Nous indiquerons en passant les expéditions de Portlock et Dixon, et de Meares, sur la côte nord-ouest d'Amérique; celle de Wilson, qui, chargé de conduire en 1696 des missionnaires dans la Polynésie, découvrit les îles Crescent, Gambier, Serles, parmi les îles Basses; plusieurs îles dans l'archipel Fidji, notamment les îles Middleton, Direction, Ross, Clusters et Farewell; le groupe de Duff, près Santa-Cruz, et les îles Tucker, Swede, Sisters, et les treize îles dans les Carolines.

Ainsi se terminent les découvertes maritimes de la fin du dix-huitième siècle. Le commencement du dix-neuvième se déroule d'une manière non moins éclatante pour la navigation. Le capitaine français Baudin et le capitaine russe de Krusenstern, ouvrent les deux premiers cette nouvelle période de conquêtes pacifiques. Baudin relève près de la moi-

tié du littoral de ce vaste continent, appelé *Nouvelle-Hollande*, et qui forme aujourd'hui le point central de la cinquième partie du monde. Pendant le même temps, le capitaine Flinders exécutait sur les côtes de ce continent des reconnaissances non moins estimables, et, il faut le dire, beaucoup plus exactes que celles du capitaine français. Krusenstern exécute ses explorations dans les mers boréales et dans l'océan équatorial, frayant ainsi la route aux découvertes que son lieutenant Kotzebue allait réaliser quinze ans plus tard dans les mêmes parages, découvertes parmi lesquelles il faut placer en première ligne la chaîne des îles Radack.

Pendant que les États-Unis de l'Amérique du nord essayaient leur marine contre les flottes britanniques, et pendant que l'Américain David Porter, naviguant sur le Grand-Océan, visitait les îles Gallapagos et de Noukahiva, la France allait continuer son rôle brillant d'expéditions lointaines, en faisant partir successivement les capitaines de Freycinet et Duperrey, dont nous avons analysé dans ce volume les magnifiques travaux; et de son côté l'Angleterre, qui ne restait pas oisive à cet égard, soutenait une noble et digne rivalité, en faisant relever par le capitaine King toutes les côtes de la Nouvelle-Hollande qui n'avaient pas encore été bien exactement explorées; puis elle envoyait le capitaine Beechey dans les mêmes mers, et notam-

ment vers le détroit de Behring, d'où le même navigateur devait porter son assistance à d'autres explorateurs de la même nation qui cherchaient au nord-ouest de l'Amérique un passage, objet jusqu'à présent de si longs et de si opiniâtres efforts, en grande partie couronnés de succès par les capitaines Franklin, Parry et Ross.

RELATION.

Traversée de Toulon à la Nouvelle-Hollande.

Tel était sommairement l'état des découvertes maritimes, lorsque fut commandée l'expédition nouvelle dont nous avons maintenant à rendre compte.

M. le capitaine Dumont d'Urville reçut à cet effet, en décembre 1825, le commandement de la corvette *l'Astrolabe*, destinée à explorer quelques-uns des principaux archipels du Grand-Océan, où *la Coquille*, commandée par M. Duperrey, n'avait pu séjourner, et plus particulièrement les côtes de la Nouvelle-Zélande et celles de la Nouvelle-Guinée. Les instructions du voyage portaient que M. Dumont d'Urville, prenant sa route dans l'Atlantique vers l'hémisphère austral, et parvenu au sud du cap de Bonne-Espérance, se dirigerait directement vers le détroit de Bass

qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van-Diémen, et gagnerait le port Jackson, chef-lieu des établissemens anglais dans la Nouvelle-Galles du sud. M. Dumont d'Urville devait de là se rendre à la Nouvelle-Zélande, aux îles Tonga-Tabou, puis aux îles Fidji, à la Nouvelle-Calédonie, à la Louisiade et à la Nouvelle-Guinée, pour visiter les côtes de la Nouvelle-Bretagne, ensuite chercher les îles Carolines et en explorer la partie occidentale; enfin pour revenir de ce point à l'Ile-de-France, et opérer son retour à Toulon.

En explorant des terres encore peu connues, M. d'Urville avait également la mission de rechercher les traces de La Pérouse et de ses compagnons d'infortune. Un capitaine américain avait vu entre les mains des naturels d'une île située dans l'intervalle de la Nouvelle-Calédonie à la Louisiade, une croix de Saint-Louis et des médailles qui lui avaient paru devoir provenir du naufrage de l'illustre navigateur. Ce faible indice pouvait amener à quelques découvertes, et rendre à sa patrie quelqu'un des malheureux naufragés. Ces indications avaient été communiquées à M. Dumont d'Urville. On n'avait encore aucune connaissance des renseignemens du capitaine Dillon, parvenus en France long-temps après le départ de *l'Astrolabe*, renseignemens desquels il résultait qu'un matelot prussien, laissé aux îles Fidji en 1813, avait vu à l'île

Tucopia deux Européens qu'il supposait être Français, dont un était armurier et l'autre charpentier, tous deux très vieux ; ce matelot prussien ajoutait qu'il existait beaucoup de sabres, de piques, de cuillers d'argent à Tucopia. Le capitaine Dillon avait rapporté une poignée d'épée. Plus tard la Compagnie des Indes orientales le chargea de retourner sur les lieux pour explorer les îles Malicolo, où l'on supposait que s'étaient perdus les deux bâtimens français, et en ramener les naufragés qui pourraient être encore vivans, mission que le capitaine remplissait donc en même temps que le capitaine d'Urville terminait la sienne.

M. Dumont d'Urville venait de recevoir à Toulon les livres, les cartes et les instrumens nécessaires à un voyage de long cours, avec une collection de médailles en argent et en bronze, et divers objets d'échange.

La corvette *la Coquille*, dont la solidité venait d'être éprouvée par le voyage de M. Duperrey, qui avait eu M. Dumont d'Urville pour second, fut mise à la disposition de ce dernier, et prit le nom de *l'Astrolabe*, c'est-à-dire celui du vaisseau que montait La Pérouse. Elle reçut un équipage de quatre-vingts hommes dont douze personnes d'état-major, parmi lesquels nous citerons MM. Jacquinot, lieutenant de vaisseau, Lottin, Greissien et Guilbert, enseignes de vaisseau. Les naturalistes et officiers de santé

étaient MM. Quoy, Guaimard et Lesson, et le dessinateur, M. de Sainson. Il y avait en outre trois élèves de marine. L'équipage fut au complet le 17 avril 1826, et on leva l'ancre le 22; mais il fallut la laisser retomber à cause d'un coup de vent, pour ne la relever que le 25, où enfin, à l'aide d'une brise légère d'ouest-sud-ouest, on put faire voile de la rade de Toulon, et se diriger vers le détroit de Gibraltar.

Le 27 on avait en vue l'île de Minorque, et le 1er mai on découvrit les terres de Carthagène et la chaîne élevée des montagnes de Grenade dominant la côte orientale de la Péninsule ibérique. Le soir du même jour on vit le cap de Gates et la petite île Alboran, dont le sol est très bas et dénué de grande végétation.

Le 3 mai on découvrit les hauteurs du rocher de Gibraltar et du mont aux singes, formant ce qu'on appelait jadis les *colonnes d'Hercule*, vers la partie resserrée du détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, et joint la Méditerranée à l'Océan. Parvenue à l'entrée de ce détroit, la corvette *l'Astrolabe* eut à lutter dix-neuf jours contre la force du courant, et la dérive faillit la faire échouer au fond de la Mal-Bay, à quatre ou cinq cents toises au sud-est de Torre-Nueva. L'ancre fut relevée de cette station périlleuse, et put tomber le 21 au

mouillage de Carnero ou Sandy-bay, sous le rocher de Gibraltar.

M. Dumont d'Urville s'empressa d'aller rendre visite au consul de France et au gouverneur anglais, duquel il obtint sur-le-champ la permission de visiter les forts. Il put contempler à loisir ce rocher fameux, percé dans toute son étendue de casemates, de magasins et de batteries, et défendu par plus de six cents pièces de canon de gros calibre, fortifications qui ne pourraient être enlevées que par la famine ou la trahison, et qui le furent en partie à l'aide de celle-ci, quand l'Espagne dut les céder à l'Angleterre. Une race de singes, analogue à celle qui habite la côte d'Afrique, parcourait les flancs de ce rocher inaccessible. M. d'Urville ne manqua point de visiter la grotte de Saint-Michel, célèbre par ses gigantesques effets de cristallisation. Il visita aussi les jardins qui forment une promenade délicieuse, et reposent la vue fatiguée du spectacle monotone et sauvage du mont qui les couronne. M. d'Urville évalue à vingt mille âmes la population de Gibraltar, composée d'Anglais, d'Espagnols, de Génois et de Juifs. La force de la garnison est d'environ cinq mille hommes de troupes régulières.

Le 25 mai, la corvette alla mouiller devant Algésiras, petite ville malbâtie et malpropre sur la côte d'Espagne, mais où une eau abondante est

amenée par un aqueduc traversant plusieurs ravins considérables. Dans le voisinage de cette ville se voit encore l'emplacement de l'antique cité Maure, sur les débris de laquelle les Castillans semèrent du sel, dans l'espoir superstitieux qu'il n'y croîtrait plus rien.

Après avoir visité le pont de la Mayorga et le pittoresque village de Saint-Roch, perché sur une colline dépourvue d'ombrages, et où beaucoup d'Anglais viennent passer l'été, M. d'Urville, de retour à bord de *l'Astrolabe*, fit voile de Gibraltar, doubla la pointe la Perle et la pointe Acebuche, passa devant Tarifa et se trouva bientôt à deux lieues au nord de la ville de Tanger sur la côte d'Afrique. Le 12 juin on aperçut les îles stériles de Salvages, petit groupe dont M. Lottin leva le plan détaillé, et qui sont couvertes d'une légion innombrable d'oiseaux, avec quelques broussailles rampantes sur les hauteurs. Le 14 on était mouillé sur la rade de Ténériffe, une des îles Canaries.

Dès le lendemain le commandant de *l'Astrolabe* se mit en route, afin d'aller gravir le fameux pic de Ténériffe. Il arriva le 16 juin à Matanza, endroit renommé par les désastres des Espagnols, qui combattaient contre les Guanches, anciens habitans de l'île. Le 17 il était à la petite île d'Orotava, d'où il fallut commencer à monter par un chemin très raide et pavé de laves glissantes. M. d'Ur-

ville eut occasion d'observer, à mesure qu'il s'élevait, les diverses régions de végétaux, depuis le maïs jusqu'à la bruyère et au cytise. Enfin il atteignit le pic à travers les laves, et eut devant les yeux le magnifique spectacle des îles voisines et de l'océan Atlantique.

On se rappelle que le pic de Ténériffe était dans l'origine un énorme volcan dont la bouche avait près de trois lieues de diamètre. Il y eut des affaissemens successifs, et bientôt il ne resta plus que le cône immense qui a pris le nom de *pic*. Il n'y a pas plus de trente ans qu'il y eut des éruptions et qu'il vomit des laves. M. d'Urville redescendit pour revenir au mouillage et se préparer à continuer sa navigation.

Le 21 juin il repartit de Ténériffe pour gagner les îles du cap Vert, devant lesquelles il arriva effectivement le 28. Il avait aperçu à sept lieues de distance l'île de Mai, qui est nue, généralement basse et bordée d'une ceinture de brisans. La corvette franchit le canal qui sépare cette île de Santiago et alla jeter l'ancre à La Praya, dont la ville et le fort sont assis sur une éminence qui entoure un vallon planté de quelques palmiers et cocotiers, ce qui contraste avec la sécheresse et l'aridité des montagnes voisines, spectacle modifié toutefois, plus avant dans l'intérieur, où l'on rencontre des sites agréables. Santiago présente le

même tableau stérile que La Praye sauf un petit vallon qui semble mis dans ce cadre de rochers, comme une oasis au milieu du désert.

Le 30 juin, la corvette perdit de vue la terre et vogua au sud-sud-est pour couper la ligne équinoxiale, le 20 juillet suivant, sans oublier la joyeuse cérémonie du baptême des novices et les libations qu'il exige. Le 31, on distinguait les rochers de Martin-Vaz et l'île de la Trinité que l'on doubla par le sud, en contemplant le gros rocher de onze cents pieds de hauteur, incliné, isolé et nu, qui se montre vers la partie occidentale et qui a reçu des Anglais le nom de *Pain-de-Sucre*, et au pied duquel se trouvent les deux seuls mouillages de l'île, si toutefois, comme le fait remarquer M. d'Urville, on peut les appeler ainsi. La Pérouse s'y était arrêté en 1785. Près de là est un rocher de forme cylindrique, haut de huit cents pieds sur quatre-vingts ou cent de diamètre, presque entièrement détaché de la masse de l'île, tour naturelle qui ressemble à une autre Babel. L'île paraît totalement stérile, sauf une maigre verdure à l'anse du sud-est et quelques bouquets d'arbres dans les ravins.

Le 31 juillet, on quittait ce rivage, et le 2 août on passait le tropique du Capricorne. Le ciel et l'atmosphère n'offraient plus ce ton vaporeux et blanchâtre qui distingue d'ordinaire les régions

équatoriales, pour ne plus revêtir que la pureté claire et sereine des zones tempérées. Le 4, par 27 deg. 30 minutes de latitude sud, le premier albatros se montre, les damiers et les pétrels deviennent communs; on court par un temps magnifique et une mer très belle sur la position assignée à l'île problématique de Saxembourg, et l'on n'aperçoit rien, doù l'on peut conclure que cette île n'existe pas.

A mesure que l'on avance vers le sud, les damiers, ou espèce de pétrels, deviennent nombreux et on en prend par douzaine à la ligne, pendant qu'ils viennent se promener maladroitement sur le pont du navire. Le 11, vers 30 degés de latitude sud, le vent s'élève et il tombe quelques gouttes de pluie. Le 13, le beau temps revint. Le 15 la mer est grosse et le temps reste variable jusqu'à la fin du mois, où l'on essuie une horrible tempête, qui renaît à plusieurs reprises. On passe à distance du cap de Bonne-Espérance, que l'on double sans s'y arrêter, et l'on est presque sans cesse accompagné par les tempêtes d'hiver de l'hémisphère austral. La corvette cingle près des îles Saint-Paul et Amsterdam, sans les apercevoir, parce qu'il faisait un temps affreux. On sait qu'elles gisent par 39 degrés de latitude sud, et 70 degrés de longitude est.

Le 5 octobre, on aperçoit les côtes sud-ouest

de la Nouvelle-Hollande; bientôt on se trouve devant les caps Leuwin et Hamelin, qui apparaissent alors comme des mondrains élevés et blanchâtres. Le 6, on avait passé à un mille de la pointe Hilliers de Flinders et gouverné sur le cap Horn. En approchant de ce cap on reconnaît une côte triste et stérile, mais bientôt on distingue parfaitement le Peak-Head et l'île de l'Éclipse, points qui annoncent le port du Roi Georges, situé au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, et dont nous avons donné une description détaillée dans le voyage de Baudin [1]. La corvette *l'Astrolabe*, rangeant l'île Seal et l'île de l'Observatoire, mouille enfin dans ce beau port, au havre de la Princesse Royale, après cent huit jours de navigation, sans avoir vu depuis les îles du cap Vert aucune autre terre que celle de la Trinité, mais sans toucher nulle part. Cette relâche, après un trajet de quatre mille lieues terrestres, était d'autant plus désirable que l'équipage venait de passer la moitié de ce temps au milieu des orages et d'une mer houleuse. La vue d'une côte riche de verdure, ombragée de beaux arbres et baignée par des flots tranquilles, contrastait d'une manière frappante avec le tableau de l'Océan toujours irrité sur sa nappe uniforme.

On trouva d'abord dans ce port les baleiniers qui y résident temporairement et qui allaient four-

[1] Voyez pages 20 et suivantes.

nir abondance de poissons, à l'expédition française.

Nous ne dirons que peu de mots sur les habitans du port du Roi Georges, puisque déjà nous en avons parlé ailleurs; nous répéterons seulement, d'après MM. Quoy et Gaimard, que ces naturels, peu nombreux et divisés en petites tribus d'au plus vingt individus chacune, sont en général d'une taille au-dessous de la moyenne; ont les membres très maigres et très exigus, sans doute par suite de leur abstinence fréquente et forcée; ont la tête grosse, les narines aplaties et écartées, la bouche grande, très fendue et ornée de belles dents, les cheveux frisés sans être laineux, la barbe rare et noire; la couleur générale entre le noir peu intense et le noir rougeâtre. Ils vivent de racines, de lézards et de serpens, comme de tout ce qu'ils peuvent rencontrer. Le kangarou leur fournit quelquefois sa chair pour aliment et sa peau pour unique vêtement, qu'ils portent sur l'épaule en forme de manteau court. Ces indigènes de la terre du Roi Georges sont très frileux, et pour se préserver du froid, ils ont toujours avec eux un bâton de banksia desséché qui brûle lentement comme de l'amadou; ils le mettent soit entre les jambes, soit sous leur manteau. Ils en enflamment souvent les lieux où ils passent et causent ainsi de vastes incendies. Voilà pourquoi on ne peut faire un pas dans l'intérieur des terres sans être

noirci. Les huttes sont des niches arrondies et formées de branches d'arbres recourbées que l'on recouvre de feuillage. En un mot ces naturels vivent dans une profonde misère, et cependant ils ne manquent pas de gaîté.

En quittant le port du Roi Georges, la corvette *l'Astrolabe* fit voile pour le port Western, déjà connu par le voyage de Baudin; elle y arriva le 12 novembre 1826. Ce port, situé dans le détroit de Bass, est vaste et formé par deux grandes îles nommées, l'une *île des Français*, et l'autre, *île des Anglais*. Il y a deux sorties, dont l'une permet au navire d'entrer en louvoyant, tandis que l'autre ne peut donner passage qu'aux embarcations. Le sol est peu élevé et sablonneux. On n'y trouve que très peu d'eau douce.

La végétation est maigre et petite. On rencontre sur la plage bon nombre de cygnes noirs, de pélicans et de canards. On trouve aussi dans les terres un animal qu'on n'avait rencontré jusqu'ici que sur l'île de Van-Diémen, et qui s'appelle le koala. Les phoques abondent, et les jeunes, aussi caressans que les petits chiens, bêlent comme les chevreaux, et viennent sans crainte lorsqu'on les appelle. La mer paraît très poissonneuse.

La corvette *l'Astrolabe* quitta le port Western le 19 novembre 1826, pour se rendre au port Jackson, dans la Nouvelle-Galles du sud. Elle passa

le 20 novembre devant le promontoire Wilson, et fit une courte station près des îles d'Hogan, ayant l'île Redondo et les deux îles Moncur directement à l'ouest du Monde. Le 25, elle reconnut, l'entrée de la baie Twofold et le mont Dromadaire avec ses sites charmans et ses ombrages délicieux. Elle relâcha trois jours dans la baie de Jervis, qui offre un bon mouillage du fond duquel on ne voit plus l'entrée, de manière que l'on est environné entièrement par les terres. Ce port n'est qu'à environ trente lieues du port Jackson, et à quinze lieues des plaines de Cow-Pasture. La végétation y est vigoureuse; on remarque de belles forêts qui viennent finir sur le rivage et qui recèlent un grand nombre d'oiseaux, notamment de perruches. Cette baie abonde en poissons, surtout en squales. Malheureusement elle n'a presque pas d'eau douce, et c'est pour cette raison, sans doute, que les Anglais n'y ont point fait d'établissement.

La corvette faisant voile de ce port, arriva dans la baie de Sydney, au port Jackson, le 2 décembre 1826. C'est à partir de ce point que les grandes opérations de la campagne de M. d'Urville commencent; mais il y aura séjourné pendant quinze jours, afin de renouveler ses provisions, et il aura consacré deux chapitres entiers de son voyage à retracer l'histoire, les progrès et l'état actuel de la Nouvelle-Galles du sud, chapitres dont nous nous

bornerons à rappeler quelques faits dans le peu de mots qui vont suivre.

NOUVELLE-GALLES DU SUD.

Après avoir perdu ses colonies aux États-Unis de l'Amérique du Nord, l'Angleterre songea sérieusement à une autre contrée pour y envoyer l'écume de sa population, notamment ses malfaiteurs. Le capitaine Cook, dans un de ses premiers voyages, avait fait un portrait séduisant de la rade et du voisinage de Botany-Bay; cette contrée où l'hiver commence au mois de mai, le printemps au mois de septembre, l'été en novembre et l'automne en mars. Ce fut donc vers ce point que le gouvernement britannique porta ses vues. En effet, la position était admirablement choisie : un intervalle immense existait entre elle et les colonies européennes les plus rapprochées; la population indigène était aussi chétive et rare que misérable; d'un autre côté, Botany-Bay, à distance à peu près égale des comptoirs de l'Inde, de la Chine et de l'Amérique, offrait de précieux avantages au commerce et à la navigation.

Une flottille de neuf bâtimens, sous le commandement d'Arthur Phillip, désigné pour être le gouverneur du nouvel établissement, fit voile

d'Angleterre en 1786, et arriva le 20 janvier 1788 Botany-Bay, avec environ mille déportés. Phillip jeta les fondemens de la ville de Sydney; bientôt les semences d'Europe se naturalisèrent, et l'on fit d'abondantes récoltes. De nouveaux criminels furent amenés avec de nouvelles provisions. Une seconde ville, celle de Paramatta, fut fondée en 1791. De nombreux transports se succédèrent, des marchés s'établirent dans les deux villes naissantes, et la pierre à chaux, découverte dans l'île Norfolk, où l'on avait établi une sorte d'annexe de Botany-Bay, permit aux habitans d'agrandir et de consolider les bâtisses. En 1792 commença à circuler le premier numéraire de la colonie. De véritables colons arrivèrent aussi d'Angleterre; on jeta les fondemens d'une église à Sydney; les défrichemens s'étendirent sur une grande échelle, et déjà en 1795 le maïs mûrissait sur les bords de la rivière Hawkesbury, lorsqu'en 1796, pour passer des besoins physiques aux plaisirs, se montait le premier spectacle à Sydney même.

Dans la même année un nouveau gouverneur, Hunter, succédait à Phillip, et faisait dresser le premier recensement des personnes et des bestiaux de la colonie. Une imprimerie était organisée, et les ordres du gouvernement étaient livrés pour la première fois à la presse. Deux navires allaient être construits au port Jackson, et un commerce

d'échange prenait du développement. Un vaisseau arrivait en 1801 par le détroit de Bass avec des marchandises européennes, et un an plus tard l'expédition française, commandée par le capitaine Baudin, allait trouver dans la Nouvelle-Galles du sud environ quatorze mille convicts ou colons européens. Dès le mois de mars 1803 une gazette commençait à paraître à Sydney en même temps que le gouverneur King fondait à Van-Diémen les villes de Hobart-Town et de port Dalrymple. En 1809 le gouverneur Lachlan Macquarie agrandissait la ville de Sydney, et en fondait cinq nouvelles dans l'intérieur des terres. La route de Sydney à Paramatta était rendue propre à la circulation des voitures publiques; en 1811 paraissait le premier almanach de la Nouvelle-Galles du sud. En 1814 on traversait les fameuses montagnes bleues jusqu'alors jugées infranchissables, et au-delà on découvrait des plaines immenses et une rivière sur les bords de laquelle en 1814 on établissait la ville de Bathurst à cent trente-six milles de Sydney, capitale où dans la même année se fondait la première banque australienne, tandis que l'année suivante allait se rendre le premier jugement en forme contre un déporté coupable d'un nouveau crime.

Alors déjà la population de la Nouvelle-Galles du sud et de ses diverses dépendances excédait vingt mille âmes, dont seize mille dans la Nou-

velle-Galles du sud proprement dite, et le reste dans la terre de Van-Diémen. Ce fut peu de temps après que *l'Uranie* parut devant le port Jackson. Le gouverneur Brisbane avait remplacé Macquarie et continué l'ouvrage de son prédécesseur. Il fut en 1825 remplacé à son tour par le major général Darling, et c'est ce dernier que M. Dumont d'Urville a trouvé en fonctions en arrivant dans cette colonie qu'il a vue presque doublée depuis le passage de Baudin en population ainsi qu'en richesse, après quarante ans d'existence. Aujourd'hui même, 1834, l'Australie anglaise, comprenant la Nouvelle-Galles du sud, les établissemens au sud et au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, ainsi que la terre de Van-Diémen, compte près de cinquante mille habitans, non compris les indigènes qui sont très peu nombreux, et sur lesquels M. d'Urville a recueilli de curieux détails dont nous ne rapporterons non plus que quelques traits substantiels.

Ces indigènes se distinguent par familles, qui ne reconnaissent d'autorité que celle des plus anciens. Ils n'adorent ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles; ils n'ont de respect pour aucun animal particulier, oiseau ou poisson; néanmoins ils paraissent avoir une idée de la vie future, bien qu'elle n'ait aucune influence sur leur vie présente. Les deux sexes ont une taille au-dessous de la moyenne, les membres longs et grêles, notamment les indi-

vidus qui habitent les bois, et qui sont obligés de grimper souvent sur les arbres pour chercher du miel ou des animaux. Armés d'une petite hache en pierre, ils font des entailles dans les arbres et, se tenant de la main gauche, parviennent quelquefois à cent pieds de hauteur. Les hommes ont les traits durs et repoussans, la narine percée pour y introduire un os ou un roseau, les cheveux ébouriffés et la barbe longue. Les femmes ne manquent pas d'une certaine délicatesse, ni même d'une certaine pudeur.

La couleur de la peau est d'un noir cuivré. Les deux sexes se la frottent d'huile de poisson qui les rend très puans. Ces sauvages garnissent leurs cheveux [illegible] de poisson et d'oiseau, de plumes, de morceau de bois, de queue de chien et de dents de kangarou, ou bien ils se tressent les cheveux avec de la gomme, ce qui les rend analogues à des bouts de corde. Ils se barbouillent aussi le visage de terre rouge pour combattre, et de terre blanche pour danser. Ils ont en outre les flancs marqués par des lignes blanches, et le corps empreint de larges cicatrices.

Les femmes, dans leur première jeunesse, sont obligées de se couper deux phalanges du petit doigt de la main gauche; les jeunes filles qui n'auraient pas subi cette mutilation seraient traitées avec mépris. De leur côté les hommes s'arrachent une dent

incisive de la mâchoire supérieure. Du reste, il n'existe dans ces deux sexes ni bossus ni tortus.

Les habitations ne consistent guère qu'en de simples branchages fixés en terre et imparfaitement ab ités. Le foyer est placé à l'entrée, et l'intérieur est fort sale. Les naturels s'y étendent pêle-mêle, hommes, femmes et enfans. Ils font très peu de cas des maisons européennes, ils prétendent dormir plus à leur aise dans leurs huttes misérables. Les indigènes de la côte ne vivent guère que de poissons, et les hommes et les femmes se livrent à la pêche dans leurs pirogues en chantant quelques airs monotones. Ceux qui vivent dans les bois et sur le bord des rivières n'ont pour ainsi dire d'autre aliment que la racine de fougère et les fourmis, ou les œufs d'insectes. Ils sont très sales dans leur nourriture, et dévorent aussi bien les vers, les chenilles et la vermine, que tout autre aliment.

Les mariages se font d'ordinaire pa enlèvement. Le garçon qui veut épouser une jeune fille la cherche dans une tribu étrangère, et même ennemie de la sienne. Il tâche de surprendre l'infortunée en l'absence de ses protecteurs naturels, il la renverse d'un coup de casse-tête, dont il lui meurtrit également les épaules, la gorge et autres parties du corps, en faisant à chaque coup jaillir le sang; il l'entraîne ensuite dans les bois avec toute la violence et la vitesse dont il est capable, sans s'inquiéter des bles-

sures que les rochers, les cailloux ou les morceaux de bois peuvent lui faire dans la route; enfin il arrive au milieu des siens, viole la jeune fille en leur présence, et la déclare alors sa légitime épouse. La tribu de la jeune fille cherche à son tour des moyens de vengeance, et en manque rarement. Cette coutume est universelle, et les enfans déjà s'y exercent au milieu de leurs jeux.

La femme demeure esclave. Si la tribu voyage, les hommes sont en avant; et s'ils rencontrent des Européens, les femmes doivent se tenir à l'écart. La plus légère offense de la femme envers le mari est punie d'un coup de casse-tête : le sang coule, et souvent même le crâne est fracturé. Quelquefois, mais rarement, la compagne ainsi maltraitée rend blessure pour blessure; mais toujours après la querelle les époux se rapprochent et se réconcilient comme s'ils avaient constamment vécu en parfaite harmonie. D'un autre côté, le mari peut avoir autant de femmes qu'il en désire; toutefois ce nombre n'excède celui de deux que parmi les tribus les moins misérables.

Dans l'accouchement, le nouveau-né arrive au monde par la seule action de la nature, et sans que la mère obtienne aucun secours des femmes qui l'environnent; on lui verse seulement par intervalle de l'eau froide sur le bas-ventre. Quelques heures après les couches, elle marche déjà, et va

même chercher du bois pour alimenter son foyer.

Après six semaines, l'enfant reçoit un nom d'oiseau ou de poisson, ou de tout autre objet le plus fréquemment sous la vue; il n'y a pour cela aucune cérémonie. A huit ans les enfans s'essaient déjà à ravir les petites filles comme leurs pères ont enlevé leurs mères, et ils ne se montrent guère plus tendres ni plus humains. A douze ou quinze ans on leur perce les narines pour y introduire un morceau d'os ou de roseau. C'est à cet âge qu'on leur arrache aussi une des dents de devant, opération qui est accompagnée d'une assez longue cérémonie, dont M. d'Urville expose tous les détails.

Dès que les jeunes gens sont parvenus à la virilité, ils s'exercent à manier les casse-têtes, à se provoquer et à supporter la douleur. Le sang versé entraîne toujours une punition parmi les guerriers; l'agresseur est exposé aux coups de lance de ceux qui veulent le frapper. Il y a plus : à la mort d'une personne, homme ou femme, vieille ou jeune, on inflige aux amis du défunt une punition comme s'ils étaient coupables de ne l'avoir point conservé à la vie; quand le mari meurt, tué par un autre, sa veuve est contrainte à le venger sur quelqu'un des parens de celui qui a causé sa mort.

En général, les indigènes de la Nouvelle-Hollande, et même de la Nouvelle-Galles du sud et des environs de Sydney, doivent être mis au dernier éche-

lon de l'espèce humaine par leur férocité et leurs superstitions. La jonglerie de leurs sorciers passe toute croyance. Celui qui peut dormir près de la tombe d'un mort trouve cependant de cette manière le moyen d'être affranchi de la présence des esprits dans ses rêves. L'aspect d'un météore est toujours d'un sinistre augure. Le tonnerre et les éclairs font une grande peur à ces indigènes, mais ils pensent qu'en chantant certaines paroles et en respirant avec force, ils peuvent conjurer la foudre.

Aux funérailles on enterre les jeunes gens et on brûle les individus qui ont passé l'âge mûr. On se lamente beaucoup, les femmes principalement. Il est défendu de prononcer le nom du mort; c'est une coutume que l'on observe avec rigueur.

Telle est à peu près la substance de quelques-uns des plus saillans détails consignés dans le voyage de M. Dumont d'Urville sur les naturels de la Nouvelle-Galles du sud; nous allons maintenant le suivre à la Nouvelle-Zélande, après avoir toutefois extrait du voyage anglais de Cunningham, publié à Londres en 1827, quelques mots sur la race blanche qui peuple aujourd'hui la Nouvelle-Galles du sud, détails que nous retrouvons dans un numéro du *Journal des Voyages* de 1827, et dans le voyage même de M. d'Urville.

« Notre société, dit M. Cunningham, est ici comme en Angleterre, divisée en cercles; mais la consti-

tution particulière a encore multiplié ces divisions de classes qui ont successivement reçu des baptêmes coloniaux. Nous avons d'abord nos *sterling*[1] et nos *currency*[2].

Ces noms furent d'abord inventés par un facétieux officier payeur d'un régiment de Sydney, la monnaie de change étant de son temps inférieure au cours de la livre sterling. A la première classe appartiennent les individus nés en Angleterre; à la seconde ceux qui sont nés dans la colonie. Ces derniers sont aussi appelés *corn-stalks*[3], vu la promptitude de leur croissance. Telle est la première grande division. Ensuite nous avons nos *légitimates*, qui, par des raisons légales, se trouvent dans la colonie, et nos *illégitimates* qui ne sont point ainsi stigmatisés. Les *mérinos purs* sont une variété de cette dernière espèce, et se vantent d'avoir dans leurs veines le sang le plus pur. Nous possédons ensuite nos *titled characters* qui portent au dehors leurs *blushing honours*[4], ou qui sont largement décorés avec les P. B. ou les C. B. qui ornent leurs personnes, et les *untitled*, qui, ainsi que moi, n'ont ni marques ni caractères imprimés sur l'homme extérieur. Les *titled* sont tous des fonctionnaires

[1] Dénomination prise de la livre sterling.
[2] Monnaie courante ou de change.
[3] bled de Turquie.
[4] Honneurs qui font rougir.

employés par le gouvernement dans l'utile office de balayer les rues ou de confectionner des briques, etc. Les lettres qui les décorent n'indiquent pas qu'ils appartiennent à quelque illustre corporation ou à l'ordre du Bain, mais seulement qu'ils peuvent réclamer les baraques des prisonniers ou les baraques des charretiers pour leurs demeures respectives. Les *convicts* nouvellement importés sont encore désignés sous le nom de *Canaries*[1], vu le plumage jaune dont on les couvre lors de leur débarquement[2]; mais quand ils sont une fois convenablement domiciliés, on en parle plus respectueusement, et on leur donne la loyale dénomination *d'homme du gouvernement*. Le mot de *convict*[3] se trouve, par une convention tacite, rayé du Dictionnaire botanien comme étant un terme trop chatouilleux pour ces latitudes sensitives. Il y a quelques années qu'un individu, transporté pour piraterie à la terre de Van-Diémen, mais qui depuis par sa bonne conduite avait mérité son émancipation, obtint du tribunal une sentence de 50 livres sterling de dommages contre un libelliste qui avait cherché à jeter de l'odieux sur son caractère, en lui appliquant l'injurieuse épithète de *damn'd convict*. Et c'était à la fois une sentence juste et loua-

[1] Serins.
[2] Ils ont des jaquettes de cette couleur.
[3] Condamné.

ble ; car si un pareil langage était toléré dans la colonie, il y régnerait d'éternelles dissensions ; n'est-ce point assez d'ailleurs qu'un individu subisse la peine à laquelle il a été condamné, sans avoir encore à supporter le reproche ou l'outrage ? Et quand le terme de sa pénitence est expiré, il n'y a ni justice ni convenance à rappeler le délit dont l'expiation, réclamée par la vindicte publique, a été consommée.

Mais la principale division établie entre les classes libres de la colonie, en mettant de côté les dénominations *techniques*, est celle qui se maintient entre les immigrans arrivés de leur propre gré, et les émancipés venus par suite d'une condamnation, et qui ont ou reçu leur pardon, ou bien achevé leur temps de servitude. C'est entre quelques partis de ces deux classes qu'il y a eu de vifs et fréquens débats. Une subdivision de la première est appelée *exclusionist* pour le soin qu'elle met à exclure de la société tous les émancipés, tandis que parmi ces derniers, il y a le parti *confusionist* qui est accusé par les autres de vouloir tout confondre ou amalgamer. On a donc trouvé, dans nos cercles comme dans toutes les communes peu nombreuses, force haines particulières, des querelles et du scandale ; mais il s'est aussi à cet égard opéré depuis peu de notables améliorations. L'étiquette est encore plus rigoureusement observée dans nos

cercles de fashionables que dans ceux de Londres même. Quand une dame a fait une visite, elle doit bien se garder de voir la même personne avant que la visite ne lui ait été rendue, sous peine d'être réputée sans savoir vivre. Les visites doivent se faire le soir ou après l'heure où on doit se coucher. Des cartes sont soigneusement distribuées, et les droits de préséance sont scrupuleusement maintenus parmi nos pointilleux *ultras*. Toute la colonie se trouva il y a quelques années en péril, et la rumeur était grande, parce qu'à un bal public on avait commencé à danser avant qu'une des principales dames qui donnait le ton fût arrivée. Heureusement la tempête qui éclatait déjà avec fureur fut apaisée par un adroit maître des cérémonies[1] qui parvint à calmer l'indignation de la belle, en lui disant qu'on n'avait nullement ouvert le bal, mais qu'on avait voulu seulement essayer l'élasticité du nouveau parquet de la salle, et qu'on l'attendait toujours pour commencer. L'orgueil de notre *ultra aristocratie* éclipserait celui de la noblesse anglaise. Un de mes amis commandant un navire de commerce, rencontrant dans la rue un avocat de Sydney auquel il avait été présenté quelques jours auparavant, mais à qui il n'avait pas rendu visite, s'approcha familièrement en lui

[1] Il y en a toujours dans chaque grande réunion, à Sydney comme à Londres.

souhaitant le bonjour. L'homme de loi se recule avec effroi comme si un serpent avait croisé son chemin, et lui dit : « Sur mon âme, je ne vous connais pas ! » La même chose m'était arrivée peu de temps après mon début dans la colonie. Me promenant avec une autre personne, nous rencontrâmes deux habitans de la ville : mon compagnon en prit un sous le bras pour lui dire quelque chose à l'écart, et je me trouvai en face de l'autre individu que j'avais déjà rencontré en société. Je m'avisai de lui faire une question sur l'état des chemins vers un lieu où je comptais me rendre, et d'où il venait. Le fatal « sur mon âme, etc. » fut aussitôt prononcé. Peu fait encore à la hauteur coloniale, ma première idée fut que quelque mauvais plaisant avait crayonné sur mon habit les funestes lettres C B, mais il n'en était rien. En demandant depuis à qui j'avais eu à faire, et pensant au moins que c'était à un duc de la Sierra ou à un marquis d'Aquaro, j'appris que l'homme qui m'avait ainsi rebuté était un sous-officier congédié qui exploitait une petite ferme dans les environs.

On a cherché, je le sais, à faire prévaloir l'opinion que les Anglais, même les immigrans libres dans la colonie, étaient sujets à y prendre, comme par inoculation, les penchan- les moins estimables. Je n'ai jamais été dans le cas de m'apercevoir des effets de cette prétendue contagion. Plusieurs d'en-

tre eux ne me montrent pas, il est vrai, une probité bien scrupuleuse dans leur conduite, mais cela peut être attribué aussi bien à leurs premières habitudes dans leur pays natal qu'à une corruption récente. Ce n'était point là cependant l'opinion de Samshoo, jeune garçon des Indes orientales au service d'un marchand qui le découvrit ici volant un sac de dollars. « Comment est-il possible, Samshoo, lui dit son maître étonné, que vous soyez devenu un tel coquin, vous qui m'avez si longtemps servi comme un honnête garçon? — Ah, Massa! répondit celui-ci en se frottant les épaules, quand Samshoo vint ici, Samshoo était un honnête garçon, maintenant Samshoo est devenu un damné coquin; tout le monde devient coquin ici, dans peu Massa deviendra coquin aussi. »

M. Cunningham décrit de la manière suivante la première ou seconde génération de la race blanche à la Nouvelle-Galles du sud.

« Nos jeunes coloniaux désignés comme nous l'avons dit par le nom de *currency*, en opposition avec celui de *sterling*, adopté par ceux qui sont nés dans la mère-patrie, forment une belle et intéressante race, et font honneur au pays qui les a vus naître. Leur nom seul est devenu un titre à l'estime de la partie saine et bien pensante de notre population. Il est cependant assez plaisant de voir les airs que se donnent quelques vieilles ma-

donnas sterling à moitié ivres dans leurs querelles avec les jeunes filles currency. « Comment osez-vous lever votre crête devant moi, qui suis, etc. ? » La jeunesse se distingue en général par un caractère franc et ouvert, et l'on peut dire à son éloge qu'elle n'est nullement infectée des vices paternels. L'ivrognerie est presque inconnue parmi nos jeunes gens, et leur honnêteté est passée en proverbe; le très petit nombre qui a eu des démêlés avec la justice a été entraîné par la funeste influence de parens pervers. Leur croissance est rapide; ils ont ainsi que les Américains la taille haute et svelte; leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus rappellent une origine gothique; leur teint est d'un rouge pâle, et on les distingue facilement, même dans un âge avancé, des natifs d'Angleterre. Des joues d'un vif incarnat n'appartiennent point à ces climats brûlans, et ainsi qu'en Amérique un teint fleuri vous fait bientôt adresser la phrase banale : « Vous êtes, à ce que je vois, du vieux monde. » Les jeunes femmes perdent leur dents de bonne heure, accident qu'elles ont encore en commun avec les créoles américaines, et cet accident se déclare comme chez celles-ci vers l'âge de puberté. Il faut croire que la race européenne n'est pas encore parfaitement acclimatée dans nos contrées australiennes; et comme presque tous les animaux et les végétaux mêmes souffrent d'abord plus ou moins

par la transplantation sous des latitudes différentes avant de s'y naturaliser entièrement, on a tout lieu d'espérer que cette calamité cessera quand deux ou trois générations nouvelles se seront succédé dans la colonie. Un de nos toasts les plus populaires et les plus souvent répétés depuis que le major Golbourn le proposa le premier à un banquet de la société d'agriculture, est : *the currency lads* [1], et notre chanson favorite a été composée en honneur des *currency lasses* [2].

Les jeunes garçons des dernières classes aiment mieux s'engager dans le commerce ou la navigation, que de s'employer près des cultivateurs et devenir valets de ferme. Leur répugnance à ce dernier égard provient sans doute d'un sentiment d'orgueil et de la crainte d'être confondus avec les condamnés, qui sont pour la plupart livrés à l'exploitation des terres. Cette occupation est ainsi en quelque sorte considérée comme dégradante, par la même raison qui fait que dans nos colonies d'esclaves les blancs dédaignent tout genre de travail qui est exécuté par les noirs. C'est aussi en partie par orgueil ou par suite des sentimens hostiles qui leur sont inculqués dès l'enfance par leurs parens que les jeunes gens ont une aversion insurmontable

[1] Garçons.
[2] Filles.

pour les offices de constables, et ne s'enrôlent jamais parmi les soldats.

Les jeunes filles sont en général d'un caractère doux, aimable et modeste; elles sont d'une grande simplicité, et, comme tous les enfans de la nature, crédules à l'excès et faciles à séduire. Celles de la dernière classe cherchent de bonne heure à entrer au service de quelque maison respectable, pour acquérir une sorte d'indépendance et échapper à la tutelle de leurs parens corrompus. Ainsi que nos braves filles d'Écosse, elles aiment à déployer leurs belles chevelures blondes et bouclées, relevées par des peignes d'écailles de tortue, et n'en courent pas moins gaiment les pieds nus. Elles deviennent généralement d'excellentes domestiques; leurs gages sont de dix à quinze livres sterling par an. Il faut bien convenir que la chasteté ne paraît pas être considérée par elles comme la plus essentielle des vertus, ce qui vient sans doute de ce que leurs parens ne la leur ont guère prêchée ni d'exemple ni de précepte, et que d'ailleurs elles ont à peu près la certitude que quelques brèches faites à cet égard n'empêchent ou ne retardent point le mariage. »

Revenons à M. Dumont d'Urville, et passons avec lui de la Nouvelle-Galles du sud à la Nouvelle-Zélande.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

La corvette *l'Astrolabe* quitta le port Jackson le 19 décembre 1826, et dirigea sa route vers la partie sud-ouest de Tavaï-Pounamou, la plus australe des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. La traversée eût pu s'exécuter en huit jours d'un vent ordinaire, mais elle éprouva des vents contraires, une mer houleuse et de mauvais temps, de manière qu'elle ne put attérir que le 10 janvier 1827 sur la côte occidentale de Tavaï-Pounamou, à quelque distance dans le sud du cap Foul-Wind de Cook. Depuis lors *l'Astrolabe* côtoya le rivage à quatre ou six milles de distance, l'explora dans tout son développement les 11, 12 et 13, jusqu'au détroit de Cook, c'est-à-dire sur une étendue d'environ cinquante lieues. La carte de ces relèvemens fut dressée par M. Gressien qui rectifia plusieurs détails échappés au capitaine Cook. Le 13, la corvette donna dans le détroit de Cook, en prolongeant à deux ou trois milles de distance sa côte méridionale. Après avoir contourné un banc dangereux, elle entra dans la baie Tasman, dont Cook n'avait aperçu que de fort loin l'entrée, et trouva qu'au lieu d'un petit enfoncement de trois à quatre milles de large sur quelques milles de profondeur

qu'avait figurés Cook, c'était une baie de trente à quarante milles de largeur, et dont la profondeur échappait aux regards. Durant trois jours entiers *l'Astrolabe* y navigua à pleines voiles pour en contourner les bords. Le 16 janvier, elle mouilla deux ancres dans un petit havre fort commode et parfaitement sûr, situé sur la côte occidentale de cette baie, et qui reçut le nom d'*anse de l'Astrolabe.* La corvette y resta cinq jours, afin de remplacer l'eau et le bois, régler les montres et lever le plan du havre, ainsi que d'un second havre peu éloigné dans le nord, et que M. d'Urville nomma *anse des Torrens*, à cause de trois beaux torrens qui s'y déchargent. Il avait vu le 12 janvier que l'enfoncement compris entre les terres du cap Farewell d'une part, et celles du cap Stephens de l'autre, et que le célèbre Cook avait nommé *baie des Aveugles*, se divise en deux bassins très distincts par une pointe remarquable que M. d'Urville appela *pointe de Séparation*, en laissant au bassin méridional le nom que lui avait donné Cook, celui de *baie de Tasman*, laquelle, grâce à l'expédition française, venait ainsi de prendre sur les cartes un développement de cinquante milles de profondeur, avec des bords en général couverts d'une riche verdure, et le fond suivi d'une vallée considérable, d'un terrain très uniforme, où l'on aperçoit çà et là de beaux massifs d'arbres, vallée au-delà de laquelle

règne une chaîne de montagnes énormes, dont plusieurs ont leurs cimes blanchies par des neiges éternelles.

Les naturels de ces parages semblaient avoir vu très peu d'Européens, et leurs relations avec les Français ne furent jamais hostiles. Plusieurs d'entre ces indigènes appartenaient au type le plus distingué de la race zélandaise, quoique leurs tribus parussent peu nombreuses et clairsemées sur les rives de la baie Tasman. On était là sur le théâtre du massacre de plusieurs des matelots de Tasman et des compagnons de Furneaux, lui-même compagnon de Cook, mais on n'eut pas à se plaindre de ces naturels à la démarche fière, à l'abord franc et aux habitudes malheureusement encore cannibales.

Le 22 janvier la corvette remit à la voile, et gouverna vers la côte occidentale de la baie Tasman, sur une coupée qui offrait une communication avec la baie de l'Amirauté, passage étroit et périlleux où le commandant de *l'Astrolabe* montra une persévérance et une ténacité au-dessus de tout éloge pendant les six jours qu'il fallut employer à franchir ce détroit ou canal qui fut nommé *passe des Français*, et à la sortie duquel la corvette vogua tranquillement dans les eaux paisibles de la baie de l'Amirauté.

Elle fila rapidement devant les baies de la Reine

Charlotte et Cloudy, dont on releva toutefois les entrées avec soin. On passa la nuit du 28 janvier dans l'entrée orientale du détroit de Cook, où les courans ont une si grande force. Le 29 on donna dans un vaste enfoncement situé immédiatement à l'ouest du cap Kawa-Kawa ou Palliser, et *l'Astrolabe* y mouilla le soir.

Dès le lendemain, 30 janvier, on commença la reconnaissance de la côte orientale de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, appelée *Ika-na mawi* par les naturels. Jusqu'au 8 février cette reconnaissance s'opéra sans obstacles bien graves dans une étendue de cent vingt lieues environ. Mais lorsqu'on eut doublé le cap Waï-Apou, ou cap est de Cook, les bourrasques d'ouest et de sud-ouest qui s'élevèrent firent perdre plus de trente lieues sous le vent.

Le 14 une belle brise d'est permit à la corvette de se rapprocher de terre. Le 15 elle donna dans la baie spacieuse d'Abondance du capitaine Cook, et y gouverna par une mer tranquille. Le 16 un vent furieux, si commun sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, et dont les naturels ont tellement peur qu'ils se cachent dans leurs cabanes ou dans les antres des rochers pour en éviter les effets, se leva et devint un véritable tourbillon. Les lames, soulevées dans tous les sens à une hauteur prodigieuse, retombaient de toute leur masse et mena-

çaient à chaque instant d'engloutir la corvette. Ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'on réussit à montrer un coin de voile pour gouverner le bâtiment, et cette situation critique dura plus de quatre heures, pendant lesquelles le salut de l'équipage ne tint qu'à un fil. Le vent devint enfin un peu maniable, l'horizon s'éclaircit et permit de reconnaître la position du bâtiment. Ce fut alors qu'on aperçut un brisant formidable à moins d'un tiers de mille de distance du vaisseau. Il fallut le doubler au risque de périr. En un moment toutes les voiles furent dehors; et bien que la mer elle-même fût horrible, on parvint à sortir de ce danger. Depuis lors la navigation de la corvette n'eut plus à essuyer que par intervalle le choc des vents contraires. Elle promena son pavillon dans tous les canaux de l'immense baie appelée *Kouraki* ou *Shouraki* par les naturels, et *rivière Tamise* par le capitaine Cook. On découvrit une trentaine d'îles nouvelles qui n'avaient pas encore figuré sur les cartes.

Le 21 février on entrevit les îles Tawiti-Rahi, appelées *Pauvres-Chevaliers* par le capitaine Cook, et l'on gagna le mouillage de Wangari en prolongeant à demi-lieue de distance les îles Moro-Tiri. A peine *l'Astrolabe* avait jeté l'ancre que les naturels arrivèrent sur les pirogues dans l'intention de faire des échanges. Parmi ces indigènes s'en trouvait un qui avait été au port Jackson; il fut très pré-

venant envers les Français et leur fut très utile. Depuis le mouillage jusqu'à la pointe méridionale de la baie Wangari, la côte est basse et nue, et ne se relève qu'auprès d'un cap, où elle devient boisée.

Le 24 on suivit la côte en vérifiant les îles de l'ouest que le capitaine Cook n'avait vues qu'à la hâte. Le 25 on donna dans une passe sur laquelle se trouve une île basse à ses extrémités, avec une montagne au centre et une végétation très active. On se trouva ensuite dans un large bassin qui se divisait en deux canaux. On entra dans celui de l'ouest, et l'on prit terre pour tenter quelques excursions à pied dans l'intérieur. Le résultat des investigations fit connaître qu'en ces parages l'île Ika-na-Mawi est morcelée par une foule de canaux et de criques, formant autant de baies et de havres commodes.

Le 27 *l'Astrolabe* se trouva devant la belle île Waï-Heke, et donna dans un canal d'une demi-lieue de large, resserré par un îlot situé au milieu. Elle fila ensuite sur d'autres canaux inconnus, bordés d'une riche végétation, et passa durant deux heures entre des îles tantôt hautes et couvertes de superbes forêts, tantôt basses et tapissées d'une verdure modeste. On rentra dans le bassin de la baie Kouraki, ou plutôt Schouraki, un peu au sud de l'endroit que le capitaine Cook désigna sous le nom

d'*îles de l'Ouest*. M. d'Urville donna le nom de *l'Astrolabe* au canal imposant que la corvette venait de parcourir dans toute sa longueur d'environ cinquante milles, et où l'on avait remarqué de superbes mouillages pour les navires de toutes les dimensions. A un mille de l'endroit où ce canal débouque dans la baie Shouraki, autrement dite rivière Tamise, on aperçoit un rocher isolé, nu, sauvage, et où pullulent les cormorans.

Le 28 février, la corvette s'avança vers une autre baie, et reconnut d'autres îles. Elle mouilla ensuite devant la rivière Mogoïa, puis traversa un canal de sept à huit milles de largeur qui sépare les deux îles Shoutourou et Otea : la première s'élevant rapidement de tous côtés en un sommet conique, et que l'on aperçoit de la baie Shouraki.

Le 4 mars on doubla les îles Tawi-ti-Rahi, ou Pauvres Chevaliers de Cook. Le 5 on était arrivé près du cap Bret de Cook, nommé *Kokako* par les naturels. Le 6 on découvrit les hauteurs du cap nord de la Nouvelle-Zélande; le 7 et le 8 on en fixa la latitude et la longitude, et M. d'Urville lui donna le nom de *cap Otou*. Il est terminé à l'est par une petite île qu'une chaîne de rochers à fleur d'eau rejoint. Le cap qui vient après celui d'Otou se nomme Otahe, puis un autre qui est au nord-ouest, et auquel Tasman donna le nom de *cap Maria* de Van-Diémen, est le fameux Reinga, le Té-

nare des Nouveaux-Zélandais, dernière limite de leur monde connu, lieu où les âmes des morts, appelées Waidouas, viennent immédiatement après leur trépas se rendre de tous les points de l'île Ika-na-Mawi pour prendre leur essor vers leur dernière demeure, celle de la gloire brillante ou celle des ténèbres éternelles.

L'équipage *l'Astrolabe* ne fut point tenté de pénétrer dans ces abîmes de la superstition zélandaise; il ne se trouvait d'ailleurs aucun nouvel Énée qui voulût faire ce dangereux voyage, d'où il eût craint de ne pouvoir revenir, eût-il même possédé le rameau d'or du cygne de Mantoue; car ce rameau ne l'eût pas préservé de l'anthropophagie des naturels. La corvette s'éloigna donc de ces parages poétiquement terribles, et revenant sur sa route, passa le 9 mars 1827 devant la plage de Sandy-Bay, pour ensuite arriver à la baie des Iles quatre jours après. Elle venait d'explorer en deux mois de temps près de quatre cents lieues de côtes, et d'en tracer les développemens sur six grandes cartes, outre six plans particuliers de ports, accompagnés de sondes nombreuses et de toutes les indications utiles au marins.

L'expédition française trouva dans la baie des Iles un certain nombre de missionnaires anglais, et put avec leur secours visiter le voisinage. On étudia les diverses classes d'animaux, les plantes

et autres curiosités naturelles; et après les relèvemens qui venaient d'être faits, le commandant de l'expédition put croire en toute assurance que désormais la géographie ne pourrait plus traiter de la Nouvelle-Zélande sans rappeler les travaux de *l'Astrolabe*.

La baie des Iles offrait sur son rivage des cultures en très bon état, et plus avant dans les terres des champs taboués, c'est-à-dire qu'il était défendu de traverser. On voyait des groupes de jeunes filles, qui, à demi nues et se tenant gracieusement par la main, répétaient des champs d'amour et folâtraient gaîment ensemble. On pénétra dans les belles forêts où l'infortuné Marion fut massacré et dévoré par les naturels. On visita le village de Pomare, où les maisons des naturels offraient des sculptures élégantes.

Nous reviendrons, au reste, sur cette baie en analysant le chapitre du voyage de M. d'Urville, qui concernera la géographie proprement dite de la Nouvelle-Zélande; indiquons auparavant quelques traits d'un autre chapitre, ayant rapport à la historique des mêmes parages.

C'est au capitaine hollandais, Tasman, que l'on doit la découverte de la Nouvelle-Zélande. Il la trouva en 1642, après avoir déjà découvert une île voisine de la Nouvelle-Hollande et qu'il avait appelée *terre Van-Diémen*.

Il aperçut d'abord les montagnes de Tavai-Pounamou un peu au sud du cap Foul-Wind; il donna ensuite dans le détroit qui a reçu plus tard le nom de *détroit de Cook*, et mouilla dans une baie où les naturels lui tuèrent trois matelots. Il ne put descendre à terre, à cause de leurs hostilités continuelles. Il continua sa route au nord en prolongeant la côte occidentale de Ika-na-Mawi, et le 4 janvier 1643, il découvrit les îlots de Manawa-Tawi, situées à l'extrémité nord-ouest de cette grande île, peu loin du fameux cap Reinga, dont nous avons parlé et dont on pourrait dire avec le barde de Florence :

> Per me si va nella città dolente,
> Per me si va nell' eterno dolore.
> Lasciate ogni speranza voi ch' entrate.

Ne pouvant faire de l'eau sur cette terre, dont il avait reconnu la côte dans une étendue de plus de deux cents lieues, Tasman s'en éloigna; et comme il supposait que ces mêmes terres qu'il venait de découvrir se liaient à la Terre des États, signalée par Le Maire et Schouten, à l'extrémité sud-est de la Terre de Feu, il donna le même nom de *Terre des États* à sa découverte; mais plus tard elle reçut celui de *Nouvelle-Zélande*, qui lui est resté.

Environ cent trente ans après cette même dé-

couverte, le capitaine Cook parut sur la côte orientale de la Nouvelle-Zélande. Il y resta près de six mois pour tracer une carte de la configuration du littoral. Il fut le premier à constater que cette grande terre australe se compose de deux îles d'une étendue à peu près égale; il traversa le détroit qui les sépare, et qui reçut le nom de *détroit de Cook*. Il découvrit plusieurs mouillages, entre autres ceux de la baie de Pauvreté, de Tolaga, de la baie Mercure, de la rivière Tamise, de la baie des Iles, du canal de la Reine Charlotte et de la baie de l'Amirauté.

Pendant qu'au mois de décembre 1769, Cook explorait ainsi la côte nord-est d'Ika-na-Mawi, le capitaine français Surville était mouillé dans la baie de Oudou-Oudou, dont il esquissa la plan. Le même Surville ayant vengé avec trop de cruauté peut-être les provocations des naturels, probablement fut cause des représailles qui eurent lieu en 1772 contre son compatriote, le capitaine Marion, qui, après quarante jours d'une bonne harmonie avec les Nouveaux-Zélandais, fut, sans aucune provocation de sa part, massacré et mangé par les cannibales ainsi que que quatre-vingt-sept hommes de ses deux équipages. Ce massacre fut ensuite vengé immédiatement par les Français qui avaient échappé au carnage et qui incendièrent plusieurs villages et tuèrent une centaine de na-

turels, comme nous en avons au reste rapporté le détail dans la relation relative à Marion, placée à la fin du IVe volume de notre collection. Les sauvages ont gardé un souvenir respectueux de Marion, auquel ils sont redevables de la plupart des plantes potagères qui recouvrent le sol.

En 1773, Cook reparut sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, et découvrit la baie Dusky, située au sud-ouest de l'île Tavaï-Pounamou.

Il relâcha ensuite dans le canal de la Reine Charlotte, où il déposa des cochons et des chèvres. Cinq mois plus tard il revit la côte d'Ika-na-Mawi, pendant que son compagnon de voyage, le capitaine Furneaux, mouillait au canal de la Reine Charlotte où les naturels lui massacrèrent dix hommes de son équipage. En octobre 1774, Cook vint une troisième fois dans ce canal et y passa vingt jours. Trois ans après, il y revint encore, à son troisième voyage autour du monde, et recueillit quelques détails sur les mœurs et usages des Nouveaux-Zélandais. Vancouver à son tour vint, en 1791, relâcher à la baie Dusky, et deux ans plus tard, le général d'Entrecasteaux reconnaissait les îles des Rois et la côte septentrionale d'Ika-na-Mawi dans une étendue d'environ vingt-cinq milles.

Ce fut vers le même temps que deux naturels de la Nouvelle-Zélande furent conduits à la Nouvelle-Galles du Sud par un navire anglais; ils en

rapportèrent quelques [illegible]nences de civilisation. En 1795, des baleiniers qui commençaient à fréquenter les côtes de la Nouvelle-Zélande découvrirent le détroit de Foveaux, lequel au sud sépare l'île Stewart de Tavaï-Pounamou, et ils reconnurent que l'île Banks de Cook n'était qu'une presqu'île. On dut également à ces aventuriers la découverte de plusieurs havres.

De nouvelles relations s'établirent avec les naturels de la baie des Iles; le capitaine Stewart emmena un chef et cinq de ses fils à l'île Norfolk, d'où ils passèrent au port Jackson, vers l'année 1805. Ce chef revint à la Nouvelle-Zélande, avec un grand nombre d'outils et d'instrumens utiles. D'autres rapports se continuèrent ainsi, et des missionnaires s'établirent en 1808 dans la baie des Iles. Un chapelain anglais, M. Marsden, y conduisit plusieurs familles en 1814. Il y retourna plusieurs fois et toujours les naturels lui firent bon accueil.

En 1809, il finit par acheter un terrain de treize mille acres moyennant quarante-huit haches, et les établissemens des missionnaires prirent de la consistance. Néanmoins, ils eurent souvent à souffrir des agressions et même des dévastations auxquelles se livrent les naturels pendant ou après les guerres que ces sauvages se faisaient entre eux. Ces missionnaires ont cependant fini par obtenir quelque ascendant sur les Nouveaux-Zélandais, et s'ils

étaient encore inquiétés par ceux-ci lors du passage de *l'Astrolabe*, en 1827, ils ont depuis quelque peu raffermi leur puissance religieuse. En 1831, ils avaient conféré le baptême à quelques insulaires, établi une presse et imprimé cinq cent cinquante exemplaires de l'Ancien et du Nouveau Testament, en langue du pays.

Laissons-les continuer leurs conquêtes pacifiques, et donnons une idée géographique de la Nouvelle-Zélande en suivant les erremens du voyage de M. d'Urville.

La Nouvelle-Zélande, formée, comme nous l'avons dit, de deux grandes îles, séparées l'une de l'autre par un détroit, repose entre 164 degrés — 176 degrés de longitude est, et 34 degrés 12 minutes — 34 degrés 48 minutes de latitude sud, sans toutefois occuper cette surface entière; car la superficie de ces terres australes qui forment nos antipodes se réduit à une bande de quatre cents lieues de longueur, sur vingt-cinq à trente de largeur moyenne. Cette bande est interrompue vers son centre par le détroit de Cook, dont la largeur varie de quatre à vingt-cinq lieues. L'île septentrionale se nomme *Kanomawi*, et l'île méridionale, *Tavaï-Pounamou*, cette dernière a dans son extrémité sud, le détroit de Foveaux, qui la sépare de l'île Stewart.

La température de la Nouvelle-Zélande, du moins

sur le littoral, se soutient entre 15 et 18 degrés du thermomètre centigrade. La baie des Iles, bien que située 13 degrés plus près de l'équateur que Paris, n'a guère que 2 degrés de plus de chaleur; mais en hiver, le climat de cette baie n'est point sujet, non plus, à des froids aussi intenses et aussi prolongés que Paris, de même qu'en été les chaleurs sont moins grandes. Il est inutile de rappeler que quand nous avons l'hiver à Paris, on a l'été à la Nouvelle-Hollande, *et vice versâ.*

Cette uniformité de température explique, dit M. d'Urville, pourquoi les arbres à la Nouvelle-Zélande conservent leurs feuilles jusqu'au milieu de l'hiver, et comment au mois d'avril et de mai qui sont leurs mois d'octobre et de novembre, on y voit encore en pleine floraison des plantes potagères. Cependant il n'est pas douteux que plus avant dans les terres, le froid ne soit plus rigoureux, comme aussi la chaleur plus considérable.

Nulle part dans le monde, ajoute M. d'Urville, les vents ne règnent avec autant de fureur que sur les côtes de la Nouvelle-Zélande : Tasman le premier, Cook ensuite, puis Surville et Marion en éprouvèrent tour à tour la violence, et *la Coquille* en 1823, comme *l'Astrolabe* en 1827, eurent un échantillon de ces affreuses tourmentes.

Les premières terres qui annoncent l'approche de la Nouvelle-Zélande du côté du sud sont les

Ambuches ou Snares, formant un groupe de sept petites îles escarpées que Vancouver découvrit par 48 degrés 3 minutes de latitude sud. A vingt lieues nord-est de ces îlots on trouve deux groupes de rochers fort dangereux, et que le capitaine Cook en 1769 nomma *les piéges* ou *traps*. Le cap Sud de de la Nouvelle-Zélande de Cook forme aujourd'hui la pointe la plus australe de l'île Stewart, laquelle a une soixantaine de lieues de contour, et n'est pas encore bien connue. Le détroit de Foveaux qui la sépare de la grande île Tavaï-Pounamou a dix ou douze milles de largeur, avec des courans impétueux à l'une et l'autre de ses extrémités.

Quant à l'île Tavaï-Pounamou, nous en ferons le tour avec M. d'Urville, en allant comme lui d'abord à l'ouest, et puis au nord.

Le port Macquarie, dont la baie se trouve sur le détroit de Foveaux, est encombré de bancs de sable, et exposé à des marées violentes. Il y a du phormium en abondance sur la côte, mais pas de bois. A vingt-cinq lieues à l'ouest-sud-ouest repose l'île Solander qui, élevée et stérile, se compose de deux îlots distincts. Plus loin à l'ouest-nord-ouest de la baie Paiha se déchargent dans la mer les eaux de la rivière Windsor, la seule que l'on remarque sur cette côte, et qui peut recevoir des chaloupes. Treize milles plus loin se voit la baie Préservation qui n'est séparée que par une presqu'île peu con-

sidérable de la baie Chalky, laquelle s'étend à quinze ou seize milles dans les terres, et contient de bons mouillages. Une autre presqu'île au cap ouest de la Nouvelle-Zélande sépare la baie Chalky de la baie Dusky de Cook, dans laquelle on rencontre d'excellens mouillages. Le terrain qui environne cette dernière baie est montagneux et couvert d'arbres et de broussailles. Un peu plus loin est la baie douteuse, et à un degré plus loin encore est la baie Trompeuse, dont la pointe nord, que forment des rochers élevés et rougeâtres, se distingue par une superbe cascade. A partir de là jusqu'à la pointe des rochers vers le nord-ouest de l'île Tavaï-Pounamou, *l'Astrolabe* reprend les explorations vagues de Cook; elle trouve le cap Foul-Wind, formant une vallée de six ou sept milles de largeur, couverte de bois magnifiques. La corvette atteint ensuite au nord la pointe des rochers par 40 degrés 56 minutes de latitude sud, pointe élevée, boisée, et reconnaissable par quelques rochers situés près de terre. Trente-cinq milles plus loin se présente le cap Farewell; et par 40 degrés 35 minutes de latitude sud, est une entrée barrée par des brisans, et que par cette raison M. d'Urville nomme *le Havre barré.*

Le capitaine Cook n'avait observé aucun indice d'habitans sur la côte occidentale de Tavaï-Pounamou, depuis la baie Dusky, extrémité sud-ouest

de cette île, jusqu'au cap Farewell, extrémité nord-ouest. *L'Astrolabe* n'en dit pas davantage. Elle doubla le cap Stephens, qui, avec le cap Farewell, forme l'entrée de la baie Tasman, reconnue pour la première fois par M. d'Urville, qui lui trouva quarante milles de largeur de l'est à l'ouest sur quarante-cinq milles de profondeur du nord au sud, avec deux bons mouillages sur la partie occidentale, savoir, l'anse de l'Astrolabe et l'anse des Torrens. Cette baie présente de belles forêts et de nombreux courans d'eau limpide. Elle se termine dans le sud par une vaste plaine entourée au loin de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles. Cette même baie communique par un canal et par une passe étroite avec la baie de l'Amirauté. La passe sépare de la grande terre l'île d'Urville, longue de vingt milles sur cinq à six milles de large, très montueuse et couverte de forêts. La baie de l'Amirauté, située à l'est de la baie Tasman, a quinze milles de largeur sur à peu près autant de profondeur.

Au sud de cette dernière baie et dans le détroit de Cook se trouve le canal de la Reine Charlotte, connu par les diverses relâches du capitaine Cook, et qui s'enfonce à vingt-cinq milles au loin dans les terres pour se réunir peut-être à quelque ramification de la baie de l'Amirauté ou de la baie Cloudy; celle-ci, placée au sud de ce canal, est sur

le même détroit de Cook. Le canton qui entoure le canal de la Reine Charlotte semble être assez peuplé ; il se distingue par de vastes forêts et un terrain montueux. L'entrée de la baie Cloudy a environ cinq milles d'ouverture. Le cap Campbell, situé à douze milles à l'est-sud-ouest de cette baie, forme l'extrémité nord-est de l'île Tavaï-Pounamou : elle se termine par une pointe basse, précédée d'un terrain plus élevé.

Depuis ce cap, la côte fuit au sud-ouest, mais *l'Astrolabe* n'a point exploré cette partie, et Cook lui-même ne l'avait vue qu'imparfaitement. A vingt-deux lieues du cap Campbell, le navigateur anglais mentionne une terre qui lui parut être une île située sur une côte fort élevée, terre qu'il nomma *Lockers-On,* c'est-à-dire *regardez-vers,* parce qu'il y reçut la visite de plusieurs naturels qui, satisfaits de l'avoir considéré, ne voulurent point l'accoster. En suivant la même côte de l'est à l'ouest, Cook rencontra, par 43 degrés 45 minutes de latitude sud, une terre de moyenne hauteur, à peu près circulaire, qu'il crut séparée de Tavaï-Pounamou, et qu'il nomma *île Banks.* Il a été reconnu depuis que cette île prétendue tient à la terre ferme : pas un isthme bas et sablonneux.

Depuis la presqu'île de Banks, le capitaine Cook ne signale guère que le cap Saunders par 45 degrés 55 minutes de latitude sud. Il indique ensuite par

46 degrés 24 minutes de latitude sud un enfoncement qu'il nomme *havre Molineux*, qui paraît offrir un bon mouillage. Depuis ce havre on arrive à l'île Roua-Bouki, placée à l'extrémité sud-est de Tavaï-Pounamou, et à l'entrée orientale du détroit de Cook.

Par cette revue on voit que Tavaï-Pounamou a sa côte occidentale entièrement déserte; ce n'est qu'à l'est du cap Farewell d'une part, et à l'est du cap-ouest de l'autre, que l'on commence à voir des habitans. Il paraît que les vents violens de l'ouest qui désolent la côte occidentale en éloignent tout séjour humain, pendant que les montagnes de l'intérieur protégent la côte orientale contre les ouragans.

A l'égard du détroit de Cook, large de trente lieues à son entrée occidentale entre les caps Farewell et Borell, et qui affecte une direction générale du nord-ouest au sud-est, il se resserre graduellement pour former une espèce d'entonnoir qui n'a plus guère que dix milles de large dans sa partie la plus étroite pour ensuite s'élargir de nouveau, et former une bouche de quarante milles à son entrée sud-est, entre les caps Campbell et Kawa-Kawa.

Quant à l'île Ika na-Mawi, nous allons suivre également l'exploration qu'en a faite M. le capitaine d'Urville, en allant comme lui à l'ouest et au nord.

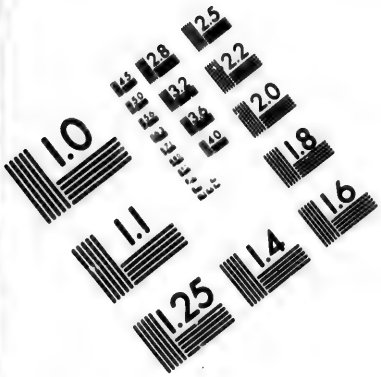
Le cap Kawa-Kawa, qui forme l'extrémité sud-est de cette grande île, se compose de hautes montagnes avec une pointe au sud. La baie Inutile est à l'est de ce cap : elle a environ vingt milles de large, sur dix de profondeur, et se trouve entièrement ouverte au vent du sud; un cap en forme la pointe nord-ouest. De ce cap à celui de Borell, la côte est encore mal connue. On rencontre l'île Entry, située près de terre, et qu'on aperçoit facilement de l'entrée du canal de la Reine Charlotte. Le cap Borell est un des grands caps d'Ika-na-Mawi, et le mont Egmont qui le couronne forme un pic isolé, auquel on donne cinq mille pieds de hauteur. En avançant au nord on trouve de petites îles que le capitaine Cook nomma *îles du Pain-de-Sucre*. On court ensuite vingt lieues de côte sans rien trouver de notable jusqu'à la pointe Albatros, près de laquelle est une petite île. Dix-huit milles plus au nord se présente une autre pointe couverte de bois, appelée à cause de cela *Woody-Head*, derrière laquelle paraît être l'embouchure d'une grande rivière appelée *Waï-Kato*. A partir de ce point, la côte court nord-nord-ouest jusqu'au cap Reinga; elle est généralement occupée par des dunes de sable. Le cap Reinga, extrémité nord-ouest d'Ika-na-Mawi, a déjà été par nous cité plus haut comme le Ténare des Nouveaux-Zélandais.

De ce point, revenant du nord au sud par l'est,

l'Astrolabe visita les divers lieux que nous avons déjà indiqués ailleurs. Nous rappellerons seulement le cap Otou, le cap Nord, comme faisant partie d'une presqu'île de cinq ou six milles de circonférence qui ne tient au reste de l'île Ika-na-Mawi que par un isthme étroit et sablonneux. Ce cap peut être aperçu à huit lieues de distance. En descendant au sud on trouve une suite de dunes de sable blanc, et ces dunes forment une vaste baie que le capitaine nomme *Sandy-Bay*. Cette baie est suivie de celle qui a pour nom *Nanga-Ounou,* dont le fond très considérable paraît atteindre presque la côte occidentale de Ika-na-Mawi. Une presqu'île étroite sépare cette baie de celle de Oudou-Oudou, dans laquelle Surville mouilla le premier. A onze milles au sud-ouest vient la jolie baie de Wangaroa, large à peine d'un quart de mille à son ouverture, mais s'élargissant bientôt en un vaste bassin de cinq ou six milles de longueur. Au sud de cette baie s'étend la célèbre baie des Iles, large de huit à dix milles à son entrée, et profonde de huit milles. Elle est ouverte au vent du nord-est, mais les îles nombreuses qui s'y trouvent dispersées présentent de sûrs abris aux vaisseaux. La baie des Iles est un des points les plus peuplés de la Nouvelle-Zélande. Au fond du canal Kidi-Kidi se trouve le chef-lieu des missions évangéliques. Il y a beaucoup de villages sur toute la côte et dans l'intérieur.

De la baie des Iles on trouve au sud l'île Otea, à l'ouest de laquelle se développe la baie de Shouraki, formant de bons mouillages recherchés par les navires anglais. Un peu plus au sud vient la baie d'Abondance, dont le capitaine Cook, en 1770, trouva les côtes bien peuplées. Cette baie a vers l'est le cap Runaway, situé par 37 degrés 33 minutes de latitude sud, et 175 degrés [illegible] minutes de longitude est, lequel est formé p[illegible] esqu'île assez élevée. Le cap Est de Cook q[illegible] st éloigné que de huit milles, est appelé par les naturels *cap Wai-Apou*. A la suite de ce cap, la côte court au sud-sud-ouest jusqu'à la presqu'île Tera-Kako, longue de quinze milles du nord au sud, avec une largeur moyenne de cinq milles de l'est à l'ouest. Cette presqu'île est séparée de la grande terre par un isthme bas et étroit, ou peut-être même par un canal resserré. Elle se trouve à l'est de la baie d'Hawke, dans laquelle se déchargent, dit-on, plusieurs belles rivières. Cette baie se termine au sud-ouest par le cap Mata-Na-Mawi, situé par 39 degrés 41 minutes de latitude sud, et 174 degrés 48 minutes de longitude est, pointe élevée, dépouillée et taillée à pic.

A partir de ce point, la terre continue de courir au sud-sud-ouest d'une manière assez uniforme jusques au cap Kawa-Kawa, dont nous avons parlé plus haut.



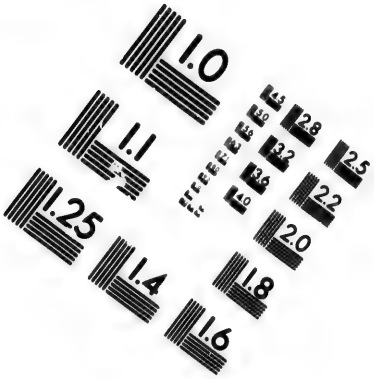
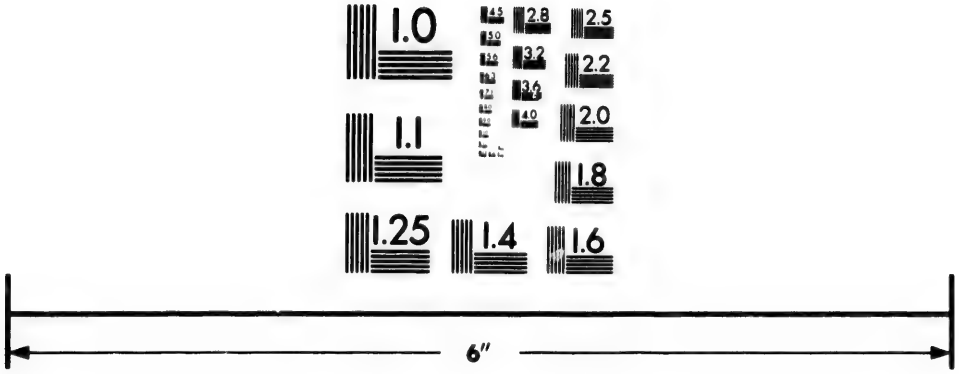
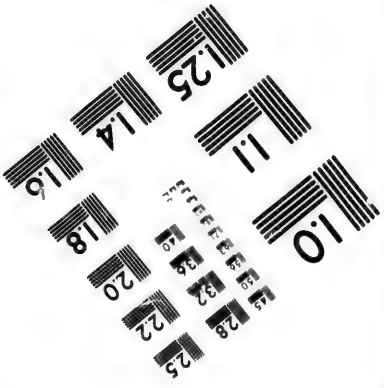


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Telle est sommairement la géographie du littoral des deux grandes îles composant la Nouvelle-Zélande. Occupons-nous maintenant de ses habitans.

Les Nouveaux-Zélandais sont généralement bien constitués, bien pris dans leur taille, et doués d'une complexion vigoureuse. La coutume qu'ils ont de s'enduire le corps et le visage d'huile de poisson et d'ocre, et de s'exposer habituellement aux intempéries de l'air, fait prendre à leur peau une couleur plus foncée qu'elle ne l'est réellement. Les femmes sont proportionnellement courtes et ramassées dans leur taille; celles qui sont mariées ayant beaucoup à souffrir dans leurs couches perdent vite la fraîcheur qu'elles avaient étant filles. Les jeunes esclaves sont en général plus belles que les femmes des chefs, parce qu'elles sont moins sujettes à avoir des enfans; quelques-unes passeraient pour jolies en Europe, malgré leur teint foncé et leur tatouage.

Exposés à toutes les vicissitudes de température, les Nouveaux-Zélandais sont proportionnellement sujets à moins de maladies que les Européns; mais ceux-ci leur ont apporté la syphilis qui cause parfois de grands ravages. Néanmoins ces naturels vivent long-temps; il en est qui parviennent à une vieillesse très avancée.

Les Nouveaux-Zélandais nous ont été représentés par les premiers voyageurs sous des couleurs gé-

néralement assez sombres; mais cela provenait en grande partie des agressions des Européens ou de l'ignorance des usages de ces enfans de la nature qui ont coutume de déployer un appareil militaire analogue à un défi pour recevoir la visite des étrangers; et il est de rigueur que ceux-ci rendent cette espèce de salut avant toute communication. Les Européens prirent d'abord cette cérémonie pour une insulte, et ils y répondirent par des coups de fusils ou même par des boulets : de là sans doute les catastrophes qui frappèrent les blancs à leur apparition dans ces climats, et de là aussi la réputation de cruauté et de perfidie qui paraît généralement attachée au caractère des Nouveaux-Zélandais.

Malgré ces préventions fâcheuses, on voit que le capitaine Cook et ses dignes compagnons Banks, Forster et Anderson, ne se sont pas montrés aussi injustes que leurs devanciers. Ils ont trouvé parmi les Nouveaux-Zélandais un caractère affable, de bons procédés, des guerriers intrépides et hardis, mais souvent généreux et humains; enfin parmi eux des sentimens de bons parens et des amis très dévoués les uns envers les autres. Les voyageurs anglais, qui ont plus récemment visité ces parages, s'accordent à dire que si les Nouveaux-Zélandais sont fiers, orgueilleux, jaloux, colères, terribles et implacables dans leurs vengeances, ils montrent

cependant de la sensibilité, de la sincérité, de la probité, du dévouement et de la constance dans leurs affections. Il est vrai que ces bonnes qualités ne se trouvent guère que parmi les chefs ou les nobles, car le peuple étant ici esclave doit être plus avide, plus dissimulé et plus porté à de mauvaises actions.

On s'accorde généralement sur ce point que les Nouveaux-Zélandais sont très sujets à s'emporter, surtout quand ils croient leur vanité blessée ou leur dignité offensée. Cependant les voies de fait suivent rarement ces accès de fureur qui cessent vite si on ne les alimente point, et à la suite desquels ces indigènes redeviennent aussi doux et aussi gais qu'auparavant. Ces transitions subites étonnent, et l'on serait tenté de croire que la colère des Nouveaux-Zélandais n'est souvent qu'artificielle, et manifestée pour sonder le courage de leurs ennemis.

Nous avons dit que les Nouveaux-Zélandais avaient un penchant décidé pour la vengeance : ce sentiment paraît chez eux fondé sur des idées superstitieuses; mais quelle qu'en soit la cause, jamais ils ne la laissent inassouvie, à moins qu'il n'intervienne une transaction entre eux et leurs ennemis.

Ces insulaires aiment beaucoup à rire et à plaisanter, comme aussi à copier dans leurs gestes la

tournure et les manières des Européens, en quoi ils réussissent d'une façon très comique. Néanmoins leur extérieur est habituellement sérieux et réfléchi.

Ces sauvages sont actifs, industrieux et persévérans dans leurs travaux; ils paraissent doués de dispositions égales à celles des Européens pour les arts mécaniques. Ils s'entendent de même très bien aux affaires de commerce.

Ce peuple aime les voyages lointains, mais sans oublier sa patrie, dont jamais il ne parle qu'avec attendrissement. Lorsqu'il la revoit après une longue absence, il s'abandonne à des transports de joie inexprimables.

Nous avons cité l'affection qui existe chez ces insulaires entre parens et amis : ce sentiment paraît souvent porté au suprême degré. A la mort d'une personne qui leur est chère, ils témoignent les regrets les plus vifs et l'affliction la plus profonde; ils vont même jusqu'à se déchirer le visage et le corps avec des pierres et des coquilles tranchantes: ils croient ne pouvoir témoigner plus dignement leur chagrin qu'en faisant jaillir leur propre sang, et en le mêlant aux larmes qu'ils répandent.

Beaucoup de voyageurs ont parlé de la prostitution du sexe féminin en racontant que ces peuples s'empressent de livrer leurs femmes et leurs

filles aux marins pour des bagatelles. Le fait est inexact : les femmes d'un certain rang ne s'abandonnent pas avec autant de facilité, et les naturels n'offrent guère aux Européens que les filles de la classe du peuple ; les chefs ne cèdent jamais qu'avec répugnance leurs propres filles à un étranger, bien qu'ils n'y attachent aucune idée de mal.

Un sentiment qui honore ces sauvages, est leur profond respect pour les vieillards. Ces derniers ont toujours la place d'honneur dans les conseils, dans les festins et dans toutes les occasions d'apparat. Les jeunes gens les écoutent d'un air respectueux, et ce respect pour l'âge descend des chefs jusqu'aux hommes du bas peuple, car souvent ces mêmes chefs nourrissent des individus de cette classe, uniquement à cause de leur âge avancé.

Les Nouveaux-Zélandais sont très hospitaliers, comme l'attestent les missionnaires anglais qui ont isolément pénétré dans l'intérieur des terres. Lorsque ces naturels ont prononcé à des étrangers les mots : *aïre maï! aïre maï!* (viens! viens!) on est certain d'un bon accueil, et même de l'inviolabilité de sa personne. Tant que ces mots ne sont point sortis de leur bouche, on peut croire leurs intentions suspectes, et l'on doit se tenir sur ses gardes.

Au surplus, les fréquens rapports des Nouveaux-Zélandais avec les Européens, et l'introduction des

armes à feu, ont modifié d'une manière bien défavorable le caractère de ces sauvages. Ils paraissent être devenus dissimulés, avares, défians, exigeans, arrogans, surtout dans le voisinage de la baie des Iles.

Sous le rapport politique, les Nouveaux-Zélandais sont classés en tribus qui rappellent les anciens clans d'Écosse. Chaque tribu reconnaît un chef pris invariablement parmi les *rangatiras* ou nobles. Il y a des rangatiras de tous les degrés, depuis celui qui a de grandes propriétés et beaucoup d'esclaves jusqu'à celui qui n'a que son titre de simple guerrier. Le peuple se compose des esclaves. Les chefs sont indépendans, et dirigent leurs tribus à leur guise; néanmoins leur autorité dépend plutôt de l'influence qu'ils ont acquise sur l'esprit des masses, soit par de grands exploits dans les combats, soit par une haute réputation de sagesse et d'expérience comme prêtres et prophètes, ou seulement par de grandes richesses en biens ou en esclaves.

Le droit de succession à l'autorité passe d'ordinaire du frère aîné au cadet, et revient ensuite aux enfans des aînés. Le préjugé de la naissance est si grand parmi les insulaires qu'il est impossible à un homme du peuple de parvenir au rang de noble ou de rangatira.

Les rangatiras sont très fiers de leurs préroga-

tives; ils ont soin de faire connaître leur dignité aux Européens en les abordant, et de demander à ceux-ci quelle est la leur. Ces nobles sauvages discernent promptement les différences de grades, et classent vite le capitaine et les autres officiers d'un vaisseau, suivant l'échelle des rangs qu'ils ont établis dans leur île.

Ces chefs zélandais, si chatouilleux quant à la préséance et au rang, vivent entre eux dans un état de guerre pour ainsi dire perpétuelle. Aussi la guerre est pour eux l'occupation la plus honorable. Le prétexte est toujours de réclamer de leur ennemi une satisfaction pour une offense réelle et supposée. S'il la donne, l'agresseur se retire; autrement le combat commence, et c'est le plus souvent le dernier parti qu'on embrasse. Il résulte de ces guerres fréquentes une consommation énorme d'habitans, qui empêchera toujours la Nouvelle-Zélande d'être peuplée en proportion de sa vaste surface. Une seule bataille met hors de combat douze à quinze cents guerriers de chaque côté, et le champ de carnage laisse des centaines de morts que les vainqueurs déchirent et dévorent en poussant d'horribles cris de joie. Quand la mêlée est le plus affreuse, les femmes elles-mêmes y prennent une part active, comme ensuite elles ont part aux festins de ces cannibales, qui presque

jamais n'accordent de merci aux guerriers tombés sous leurs mains.

Les Nouveaux-Zélandais ont une si haute idée de la valeur guerrière, que le nom de Bonaparte arrivé jusqu'à eux par un de leur chef venu en Europe, n'est prononcé qu'avec admiration dans l'île. Ils ont même récemment donné ce nom à un de leurs plus fameux guerriers.

Il paraît qu'une revue des individus en état de porter les armes a lieu une ou deux fois par an dans chaque tribu. Les guerriers sont rangés par compagnie de cent hommes, et chaque compagnie est commandée par un rangatira.

Il paraît aussi que les chefs peuvent décider leurs querelles en combat singulier; un missionnaire anglais a décrit un de ces tournois qui avait eu lieu sur la baie des Iles.

La peine du talion est admise parmi les Nouveaux-Zélandais; la mort est payée par la mort, le sang par le sang, et le vol par le pillage. Dans l'adultère on punit de mort les deux coupables, à moins qu'il n'y ait une transaction entre les familles. En cas de condamnation à mort pour vol, on coupe la tête au voleur et on la suspend à un poteau en forme de croix.

Les Nouveaux-Zélandais n'ont pas d'occupations réglées; ils mangent et dorment quand il leur plaît. Ils aiment les récits de combats. Dans les festins

les femmes sont admises près des hommes. Les esclaves présentent à boire dans des courges pleines d'eau. Les feuilles de fougère tiennent lieu de vaisselle, et les doigts de fourchettes.

On dort pêle-mêle et tout nus dans les cabanes pendant l'été; mais en hiver on a une couverture. L'oreiller est une solive et le matelas une natte de jonc.

Les jeunes gens se marient entre vingt et vingt-quatre ans. Les jeunes filles, tant qu'elles ne sont point mariées, peuvent accorder leurs faveurs à qui bon leur semble; aucune idée de crime n'est attachée à cette satisfaction des sens, pourvu que les convenances de rangs soient observées, car une relation intime entre un chef et une esclave serait regardée comme infâme. Une fois le mariage consommé, la femme ne peut plus avoir de commerce qu'avec son mari. La manière dont se règle la cérémonie nuptiale a différentes versions. Il paraît cependant que la plus accréditée consiste en une petite cour assidue et préliminaire entre les deux futurs. Quand la jeune personne est nubile, celui qui la recherche tâche par adresse d'obtenir ses faveurs; elle le laisse soupirer des jours et des nuits entières, afin d'éprouver sa constance et ses feux; mais dès qu'il est heureux, il appelle les gardiennes de la jeune fille, qui après s'être assurées du fait, se retirent, et c'est alors que le

mariage est définitivement conclu. Si la jeune fille a pleuré en recevant la visite du galant, et qu'elle pleure à la seconde fois, c'est une preuve qu'elle ne veut point de lui, et il doit renoncer à elle.

La polygamie est permise, mais il est rare que deux femmes habitent ensemble sous la même hutte. Quelques rangatiras opulens ont jusqu'à dix femmes. Il en est toujours une qui tient le premier rang. D'un autre côté les chefs, s'ils le veulent, épousent plusieurs sœurs à la fois; un chef zélandais avait épousé les quatre sœurs et avait en outre plusieurs autres femmes.

Quand le mari meurt, la loi zélandaise ne prescrit pas, comme dans l'Inde, aux veuves de se brûler sur son tombeau ; il en est cependant qui mettent fin à leurs jours et se pendent à un arbre, action qui est toujours admirée et applaudie par les parens ou amis du défunt. Au surplus, si la veuve n'est point forcée à se détruire, elle ne peut se remarier avant d'avoir relevé les os du défunt, et les parens de celui-ci poussent quelquefois la barbarie jusqu'à tuer l'infortunée pour empêcher un second mariage. Ici, en outre, les femmes sont très sensibles aux reproches de leur mari, il en est qui vont se pendre après en avoir reçu même de très légers : c'est pousser le scrupule un peu loin.

A la Nouvelle-Zélande, il paraît que souvent les femmes accouchent en plein air et sans laisser

échapper un seul cri. Les assistans des deux sexes, en voyant arriver l'enfant au monde, s'écrient: *Tane! tane!* La mère elle-même coupe le cordon ombilical, se lève ensuite et reprend immédiatement ses travaux comme à l'ordinaire.

Les mères sèvrent leurs enfans en se frottant l'extrémité du sein avec une racine amère. Le plus grand plaisir qu'on puisse faire à un Nouveau-Zélandais est d'offrir quelque chose à sa progéniture; de cette manière on gagne bien vite son amitié.

Nous avons dit que le tatouage se pratiquait dans la Nouvelle-Zélande. Il se distingue de celui des autres îles de l'Océanie, en ce que dans ces îles ce n'est qu'un ornement qui n'entame que la superficie de la peau, par une suite de piqûres, tandis qu'à la Nouvelle-Zélande, ce sont de véritables sillons creusés en entailles aux ciseaux. Les Nouveaux-Zélandais paraissent attacher beaucoup de prix à cette distinction. M. d'Urville indique avec détail comment se fait cette opération, appelée *moko*, et qui du reste n'est point permise aux hommes du peuple. Les femmes ne peuvent se tatouer le visage qu'aux sourcils, aux lèvres et au menton; mais il leur est loisible de s'imprimer des dessins sur les épaules et autres parties du corps.

Si des mœurs et coutumes zélandaises nous passons aux habitations de ces naturels, nous voyons dans l'ouvrage de M. d'Urville, que les

cases des chefs sont grandes, longues de quinze à dix-huit pieds, larges de huit ou dix, et hautes d'environ six pieds. L'intérieur est soutenu par des piliers. A l'une des extrémités se trouve, en guise de porte, une ouverture haute de trois pieds sur deux de large et qui se ferme par un battant à bascule. A côté et un peu plus haut que la porte est percée la fenêtre qui a deux pieds carrés, et qui se ferme par un treillis de jonc. Ces cases sont ornées de figures grotesques, plus ou moins bien sculptées. Le mobilier se borne à quelques instrumens grossiers en os ou en pierre, à des corbeilles pour les provisions, à des courges destinées à contenir l'eau douce et à des nattes suspendues aux parois. Les chefs d'un rang élevé ont ordinairement plusieurs cases, surtout lorsqu'ils ont plusieurs femmes et une nombreuse famille.

Les cabanes du peuple sont disséminées dans la campagne où elles forment des hameaux peu considérables. D'un autre côté, chaque tribu a son village fortifié, que l'on nomme *Pa*, et dans lequel tous les membres de la tribu se retranchent dans les momens de danger. Presque toujours ces forts sont établis sur des hauteurs, et entourés d'une double rangée de palissades avec des fossés intermédiaires. Quant à la nourriture, la racine de fougère en est la base, et c'est ici l'unique trait de ressemblance des fiers insulaires de la Nouvelle-

Zélande avec les misérables indigènes de la Nouvelle-Hollande, en ce qui touche les alimens. La racine de fougère de la Nouvelle-Zélande a du reste un goût agréable et mucilagineux : c'est la manne du pays, et le seul aliment du pauvre. Les riches y ajoutent la patate douce, et à présent les pommes de terre. Ils mangent aussi le chien et le rat, seuls quadrupèdes vraiment indigènes de cette contrée australe.

Ils prennent encore quelques oiseaux et du poisson en abondance. En été ils le mangent tout frais; en hiver ils le mangent ordinairement sec. Ils réussissent quelquefois à prendre des requins, dont ils estiment beaucoup la chair. Enfin, puisqu'il faut le dire, les Nouveaux-Zélandais mangent avec délice la chair de leurs ennemis tués dans les combats. Ils égorgent même souvent de sang-froid leurs propres esclaves pour assouvir leur monstrueuse gloutonnerie. Ils préfèrent cent fois la chair humaine à celle du porc. La chair d'une femme ou d'un enfant est ce qu'ils trouvent de plus délicieux. Ils ne connaissent d'autre boisson que l'eau pure et détestent les liqueurs fortes des Européens; mais ils en aiment le thé, le café et le chocolat.

Quant à leur habillement, il se réduit, pour les deux sexes, à deux nattes carrées en chanvre de phormium, l'une pour envelopper les reins, l'autre pour

couvrir les épaules. Les chefs ont leurs nattes beaucoup plus fines que celles du peuple. Personne ne porte ni chaussure ni coiffure. Trois ou quatre plumes blanches fichées sur le chignon, forment l'attribut spécial des chefs ou des guerriers. Les jeunes filles coupent leurs cheveux ou les laissent flotter sur leurs épaules; les femmes mariées ont seules le droit de les attacher sur le sommet de la tête. Le rouge est la couleur privilégiée; les guerriers seuls ont le droit de porter la natte rouge, et les femmes la natte noire. Les enfans restent nus jusqu'à l'âge de huit ans. Les femmes laissent volontiers leur gorge à découvert; mais elles ne quittent jamais leur natte de dessous.

Les Nouveaux-Zélandais sont assez généralement beaucoup moins propres sur leur personne que les Polynésiens, parce qu'ils se baignent et se lavent moins fréquemment. Ils sont bien plus sujets à la vermine, et souvent elle envahit leur chevelure. On voit les femmes journellement occupées à donner la chasse aux pous, et croquer sans façon tous ceux qu'elles peuvent attraper.

N'oublions pas de dire que les Nouveaux-Zélandais aiment aussi la musique et la danse. Leurs instrumens de musique se bornent à deux ou trois espèces de flûtes; mais leurs chants sont plus variés; ils sont d'ailleurs accompagnés de gestes qui ajoutent beaucoup au sens de leurs paroles. Ils

emploient la trompette marine, percée d'un trou en guise de cornet pour s'appeler à de grandes distances ou pour s'exciter au combat.

Ils ont des chants particuliers pour célébrer les plaisirs de l'amour ou les exploits de leurs guerriers, ou la mort d'un parent, d'un ami, ou l'absence d'une personne qui leur est chère. Ils ont aussi des chants satiriques, et quelquefois leurs bardes improvisent des chansons en l'honneur des étrangers qui les visitent. En général leurs couplets ont un refrain que l'assemblée répète en se frappant la poitrine. Mais ce qui est le plus célèbre en ce genre, c'est un hymne qu'on exécute en chœur, au moment du combat, avant le sacrifice des victimes humaines, ainsi que dans les cérémonies et funérailles.

Quant à la danse, elle accompagne le chant. Il est aussi des danses caractéristiques, dans lesquelles les acteurs roulent leurs yeux dans les orbites, sortent la langue de la bouche, font toutes sortes de contorsions et frappent lourdement la terre avec un bruit pareil aux marteaux des hideux enfans de Polyphème; hommes et femmes se livrent à la danse avec une fureur inouïe, les femmes pour exprimer leur amour, les guerriers pour peindre leurs exploits.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur la religion. Celle des Nouveaux-Zélandais semble un

dédale inextricable. Ils donnent à leurs dieux le nom générique d'*atoua*. Ils paraissent avoir l'idée d'un dieu supérieur à tous les autres; ils ont de bons et de mauvais génies; ils accordent communément les honneurs et le titre d'*atoua* à leurs parens ou à leurs premiers chefs. Ils portent à leur cou des sortes d'amulettes; ils sont persuadés qu'une personne attaquée d'une maladie mortelle est tombée au pouvoir de l'atoua qui s'est introduit dans son corps sous la forme d'un lézard et qui lui ronge les entrailles, sans qu'il soit possible de lui résister; aussi le lézard inspire aux Nouveaux-Zélandais une frayeur telle qu'ils ne veulent pas le toucher. Le tonnerre est un immense poisson qui en se remuant produit le fracas qu'ils entendent. Les Nouveaux-Zélandais ont une confiance aveugle dans leurs prêtres ou *arikis*, lesquels peuvent calmer les orages, apaiser les vents, arrêter ou chasser certaines maladies. Souvent les chefs unissent à leurs fonctions civiles et militaires, celles du sacerdoce, et n'en sont que plus inviolables, parce que tout homme qui entretient commerce avec les dieux est censé plus sacré, et voilà pourquoi les missionnaires évangéliques sont respectés même dans les fureurs de ces sauvages.

Ici les prêtres unissent à leurs priviléges sacerdotaux les attributs de médecins. Dès qu'une personne tombe dangereusement malade, le prêtre-

médecin ne quitte plus le patient qu'il ne soit guéri ou enterré; les moyens curatifs sont des prières et des jongleries; quelquefois ils y ajoutent la diète absolue pour le malade, afin qu'il guérisse ou meure plus vite.

Les Nouveaux-Zélandais pensent qu'après la mort l'âme ou esprit, qu'ils nomment *waidoua*, est un souffle intérieur, entièrement distinct de la matière corporelle. Les deux substances jusqu'alors unies se séparent; le waidoua demeure trois jours à planer autour du corps, puis se rend au fameux rocher de Reinga, mot qui signifie départ; rocher que nous avons cité comme le Ténare de ces sauvages, et d'où un atoua emporte le waidoua au séjour de la gloire ou de la honte, pendant que le corps ou la partie impure de l'homme s'en va dans les ténèbres. Il ne s'agit pas ici de bien ou de mal comme nous l'entendons dans nos croyances religieuses, les Nouveaux-Zélandais ne connaissent point ces distinctions morales; ils ne voient que le vainqueur et le vaincu, l'honneur pour le premier et le déshonneur pour le second.

C'est avec ces idées superstitieuses qu'ils sont naturellement portés à dévorer le corps de leurs ennemis; ils croient qu'en agissant ainsi, ils absorberont l'âme de cet ennemi, la joindront à la leur et donneront à celle-ci plus de force. Aussi pensent-ils que plus un chef a dévoré d'ennemis d'un

rang distingué dans ce monde, plus dans l'autre son waidoua triomphant sera heureux et digne d'envie. Au surplus ce bonheur futur ne consiste que dans de grands festins en poisson et en patates, et dans ces combats acharnés où les waidouas élus seront toujours vainqueurs.

Comme les Nouveaux-Zélandais croient que le waidoua se tient dans l'œil gauche, un guerrier qui vent de terrasser son rival ne manque jamais de lui arracher cet œil et de l'avaler. Il boit en outre du sang de cet ennemi pour éviter la fureur du waidoua vaincu; car celui-ci retrouve de la sorte dans l'assimilation qui vient de s'opérer une portion de l'aliment qui le nourrissait et qui dès lors l'empêche de nuire.

Ajoutons quelques mots sur le tabou et sur quelques autres cérémonies zélandaises.

Le *tabou* ou plus exactement *tapou*, à la Nouvelle-Zélande, est comme dans d'autres îles de la Polynésie, un interdit que l'on met sur certaines choses ou même sur les personnes. Nul ne peut approcher et encore moins toucher la chose ou la personne tabouée. Un chef tire une grande ressource de ce *veto* indéfini. Veut-il écarter de sa maison, de ses champs, des voisins importuns, il taboue sa maison et ses champs; veut-il s'emparer d'un objet de prix, il le taboue.

Les Nouveaux-Zélandais ne peuvent souffrir au-

cune sorte de provisions dans leurs cabanes, surtout de celles qui proviennent d'êtres animés. Les premiers Européens qui voulurent se débarrasser de l'importunité de leurs hôtes, suspendirent au plafond de leurs cabanes un morceau de viande de cochon, dès ce moment les naturels s'en éloignèrent. Jamais ceux-ci ne prennent leurs repas dans l'intérieur des maisons, et ils ne le permettent pas non plus aux Européens qui vont les voir. Lorsque ceux-ci ont besoin de se rafraîchir, ne fût-ce que pour avaler un verre d'eau, ils sont obligés de sortir de la cabane. Allumer du feu dans les endroits où les provisions sont déposées, serait un crime. Tous les ustensiles qui ont servi à une personne durant sa maladie ne peuvent plus servir et on les brise près du corps du défunt.

Les songes, surtout ceux des prêtres, sont d'une grande importance; souvent ils suffisent pour arrêter et pour empêcher les entreprises les mieux concertées : résister aux inspirations d'un songe, serait offenser les dieux.

Les Nouveaux-Zélandais rendent de grands honneurs à leurs morts, surtout quand ils sont d'un rang distingué. On garde le corps durant trois jours, parce que l'âme n'est censée le quitter qu'après le trépas. Ce troisième jour le corps est frotté d'huile comme de son vivant. On ploie les membres contre le ventre en les ramassant en un paquet, au

lieu de laisser le cadavre étendu comme en Europe. On enterre ensuite le paquet et on le recouvre d'un tas de pierres en déposant sur la tombe du mort, quelques vivres pour son waidoua qui est encore censé en avoir besoin. La cérémonie se termine par un festin où l'on chante les louanges du défunt.

Après la mort d'un chef, ses voisins se réunissent pour piller ses propriétés, et chacun s'empare de ce qui lui tombe sous la main. Quand c'est le premier chef d'une tribu, la tribu tout entière est exposée à être saccagée par les tribus voisines.

D'après ce que nous avons dit sur le waidoua, on conçoit l'horrible coutume de se repaître de chair humaine; c'est un résultat de la superstition zélandaise. Sur le champ de bataille, les cadavres des chefs sont toujours dévorés les premiers. Les Nouveaux-Zélandais pensent qu'il vaut mieux manger son ennemi que de le laisser pourrir à l'air. Ils conservent toujours les têtes après les avoir vidées et séchées au soleil; les cheveux, la barbe et les sourcils sont respectés. Les os du corps sont convertis en flûtes, hameçons et ustensiles de ménage. Nous avons déjà dit ailleurs qu'à la mort d'un chef, on immole souvent plusieurs esclaves sur son corps.

La plus grande marque de considération et d'affection d'un Zélandais est le salut qu'il nomme

shongui et qui consiste à frotter le bout de son nez contre le vôtre, en exhalant doucement son haleine et en l'unissant à la vôtre, pour mettre son *waidoua* ou esprit et le vôtre en contact plus direct et plus intime.

A l'égard de la langue des Nouveaux-Zélandais, bornons-nous à dire qu'elle n'est ni dure ni désagréable, que même elle est assez douce dans la bouche des femmes, comme elle devient énergique dans celle des hommes. Elle n'a ni déclinaisons ni conjugaisons proprement dites; les mots se composent rarement de plus de deux syllabes et se terminent presque toujours par des voyelles.

Sous le rapport naturel, la Nouvelle-Zélande ne possède guère, en fait de mammifères, que le chien et le rat. Les oiseaux sont peu nombreux; les lézards sont à peu près les seuls reptiles du pays. Certains parages abondent en poissons. Les insectes sont assez rares, les plantes peu nombreuses. Nous renvoyons pour les détails de ce genre à l'ouvrage même de M. d'Urville, qui sur les autres points que nous n'avons pu qu'effleurer donne également des développemens très étendus. Nous terminons par quelques mots dont la substance est tirée d'un article de M. Lesson, sur les mœurs des Nouveaux-Zélandais. Ces sortes d'aperçus, donnés par différens observateurs, aident toujours le lec-

teur à porter son jugement sur les peuples dont on l'entretient.

Un mélange de douceur et de cruauté caractérise les Nouveaux-Zélandais. A la première vue ils paraissent sombres et féroces; on dirait que la haine et la vengeance sont leurs uniques passions; mais on finit bientôt par les mieux juger. Ils ont les plus grands traits de ressemblance avec les anciens Spartiates; indifférens pour la vie, ils bravent la mort avec courage et même souvent avec grandeur. Toutes leurs pensées semblent tournés vers les combats, c'est le plaisir de toute leur existence. Aussi dès le jeune âge, ne manque-t-on pas d'enflammer l'imagination des enfans par le récit des exploits de leurs guerriers. De bonne heure un petit garçon sait qu'aucune femme n'a le droit de porter la main sur lui; qu'il peut frapper sa mère sans que celle-ci ait le droit de s'en plaindre, et maltraiter des esclaves sans qu'ils puissent élever la voix. Cependant plus la mère est illustre, plus l'enfant le devient lui-même; car c'est d'elle seule qu'il tire sa noblesse.

Les mariages se font par achats, c'est-à-dire que le futur peut offrir des présens à la famille de la fiancée. Les hommes du peuple n'ont guère qu'une femme chacun, mais les riches en ont plusieurs.

Chaque tribu forme une sorte de république, et chaque individu est indépendant de tout autre

homme. La tête d'un chef tué sur le champ de bataille sert en quelque sorte d'étendard à sa tribu.

Suivons maintant notre savant navigateur, dans sa traversée de la Nouvelle-Zélande, à Tonga-Tabou.

M. Dumont-d'Urville quitta la baie des Iles le 19 mars 1827, dans l'espérance de pouvoir se rendre à Tonga-Tabou en dix à douze jours; mais il fut bien trompé dans son calcul. D'abord, douze jours de calme continuel le retinrent dans le voisinage de la Nouvelle-Zélande, ordinairement si orageux; ensuite il eut des vents faibles et variables, qui ne permirent à la corvette d'avancer qu'avec beaucoup de lenteur. Cependant les 2, 3 et 4 avril *l'Astrolabe* passa près des îles Curtis, Macauley et Sunday, cette dernière étant l'île Raoul de d'Entrecasteaux. M. d'Urville chercha vainement l'île Vasquez, à la position précise que lui assigne Krusenstern.

Le 9, on eut connaissance de l'île Eoa. Le 16, on vit plusieurs des îles Hapaï, à l'est de l'île d'Anamouka. Le 10, on donna dans le canal de Tonga-Tabou, et lorsqu'on en eut parcouru la moitié, les vents poussèrent la corvette sur des coraux déchirans. *L'Astrolabe* y fut exposée plusieurs jours à une perte imminente; mais enfin elle parvint à sortir de danger, et put mouiller le 26 avril devant la petite île de Pangaï-Modou, après avoir eu à

lutter douze grands jours contre la violence du vent, et après plus d'un mois d'une navigation pénible, depuis son départ de le Nouvelle-Zélande.

TONGA-TABOU.

Les îles Tonga furent découvertes en 1643 par le navigateur hollandais Tasman. Il mouilla devant l'île Tonga-Tabou, à laquelle il donna le nom d'*Amsterdam*, après avoir imposé ceux de Middelbourg et Rotterdam aux îles d'Eoa et de Namouka. Le capitaine Cook visita ces terres en 1773, et découvrit, l'année suivante, la plupart des petites îles situées au nord de Tonga-Tabou et qui portent le nom distinct d'*îles Hapaï*. En 1777, le même Cook visita les îles Tonga dans le plus grand détail. En 1781, le navigateur espagnol Maurelle découvrit Vavao et plusieurs îles voisines, toutes situées au nord de l'archipel Tonga. La Pérouse vit ces mêmes parages en 1787, et Bligh passa trois jours à l'île Namouka.

En 1797, le capitaine Wilson, qui conduisait des missionnaires aux îles de la Polynésie, passa aussi devant Tonga-Tabou, dont l'archipel avait reçu de Cook le nom bien peu mérité d'*Archipel des Amis*, car les insulaires se montrèrent depuis perfides et cruels dans leurs rapports avec les Européens; mais les relations que nous avons fait con-

naître ont donné à cet égard des explications suffisantes ; nous ne les reproduirons pas, et nous allons seulement consigner ici en passant quelques-uns des principaux faits recueillis par M. d'Urville sur la géographie et les usages des îles Tonga.

L'archipel Tonga se compose d'une centaine d'îles ou îlots, situées par 17 degrés 18 minutes de latitude sud, et 176 degrés 10 minutes — 178 de longitude ouest. Les trois îles Tonga-Tabou, Vavao et Eoa seules se distinguent par leur étendue, de quinze à vingt milles de longueur ; sept autres ont de cinq à sept milles d'étendue moyenne ; et le reste, de deux à trois milles de dimension. Plusieurs ne sont que des bancs de sable et de corail, couverts de quelques bouquets d'arbres : quelques-unes sont assez élevées ; Eoa, Namakou et Vavao, sont d'une hauteur médiocre, et Tonga-Tabou est une terre basse.

Tonga-Tabou, commne toutes les îles Hapaï, est entourée de récifs de corail dangereux ; les autres en paraissent exemptes, parce que, sans doute, le sol y est plus élevé et d'une constitution différente.

Tonga-Tabou jouit d'une température modérée : au mois d'avril et de mai, le thermomètre s'était maintenu entre 23 et 26 degrés centigrade. D'un autre côté, les brises de mer qui soufflent régu-

lièrement, contribuent sans doute à tempérer l'excès de la chaleur. L'air d'ailleurs est pur et serein; mais les tremblemens de terre sont fréquens. Le sol est d'une fertilité prodigieuse. L'eau douce est rare; mais en creusant à une certaine profondeur, on obtient en général de l'eau potable.

La population de Tonga-Tabou paraît être d'environ quinze mille habitans, dont quatre ou cinq mille en état de porter les armes.

Les habitans des îles Tonga sont en général grands, bien faits et bien proportionnés. Ils doivent la rotondité de leur corps à une nourriture saine et abondante, unie à un exercice modéré. Ils ont une physionomie agréable; ils sont plus sérieux que les Taïtiens et moins sauvages que les Nouveaux-Zélandais. Plusieurs ont le nez aquilin et les lèvres minces; presque tous ont les cheveux lisses et la peau d'un noir peu foncé. Les femmes ont la taille noble, les formes arrondies, les traits délicats et le teint presque blanc ou seulement basané.

Ces insulaires jouissent en général d'une bonne santé; quelques-uns pourtant sont sujets à la lèpre et à des éruptions cutanées. Les vieillards sont communs et ils conservent une vigueur et une agilité remarquables.

Nous avons vu dans la Nouvelle-Zélande que

les indigènes avaient gagné à être connus : le contraire arrive quant aux naturels de Tonga. Ceux-ci avaient paru doux, polis, aimables, caressans et hospitaliers aux premiers navigateurs, et notamment au capitaine Cook, lequel avait, à cause de cela, comme nous l'avons dit, donné à leurs terres le nom d'*îles des Amis*. Mais depuis on a reconnu leur perfidie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plus haut. Les insulaires sont généreux, complaisans et hospitaliers, sans doute, mais en même temps cupides, audacieux et profondément dissimulés. Du reste, ils paraissent susceptibles d'une force de caractère et d'une énergie surprenantes. Ils y ajoutent le mérite d'être modestes, car la jactance n'est point leur fait; et ils ne s'abandonnent point non plus à ces transports de fureur si habituels aux Nouveaux-Zélandais. Un refus ne les émeut pas; ils dévorent un affront sans y paraître sensibles; mais le souvenir en reste profondément gravé dans leur mémoire, et ils ne manquent jamais de se venger aussitôt qu'ils en trouvent l'occasion.

Ces insulaires sont très attachés à leurs parens, à leurs amis et à leurs chefs. Ils ont entre eux des relations aussi douces qu'affectueuses. Ils traitent leurs femmes avec égard et leurs enfans avec une bonté paternelle. Les chefs témoignent sans cesse à leurs inférieurs beaucoup de bienveillance. Enfin

ces indigènes respectent la vieillesse et lui prodiguent de tendres soins. Les rangs s'observent parmi eux. Le touï-tonga est un personnage très révéré et même sacré; c'est une espèce de pape qui semble avoir autant de puissance à Tonga que le saint père à Rome. Autrefois la noblesse à Tonga se transmettait par les femmes; quel que fût le rang du père, si la mère n'était point noble les enfans ne l'étaient point davantage : au contraire, si le père n'était point noble et que la femme le fût, les enfans le devenaient de droit. Cet usage est encore observé dans quelques-unes des îles Tonga, comme nous l'apprennent d'autres voyageurs.

A Tonga-Tabou l'obéissance passive aux chefs est d'obligation rigoureuse; mais de leur côté les chefs doivent user d'une sage réserve, qui cependant ne les empêche point de punir leurs sujets à grands coups de bâton.

La danse et le chant constituent les principaux amusemens du pays. On y ajoute quelques jeux dont M. d'Urville présente une description détaillée et complète. Un de ces jeux consiste à transporter une grosse pierre d'un endroit à l'autre, sous l'eau, à la profondeur de dix pieds, en suivant le fond dans un trajet de trente-deux toises et toujours en ligne droite.

Les habitans de Tonga aiment beaucoup la conversation et les parties de kava. On se rappelle

que le kava ou ava est une espèce d'infusion que l'on obtient en exprimant le jus de certaines racines et en le mélangeant avec de l'eau. Il en résulte un breuvage fade, doucereux, piquant et d'une saveur nauséabonde, mais qui est fort goûté dans la Polynésie, notamment à Tonga, à Taïti, à Noukahiva et aux îles Sandwich. Lorsqu'on en boit en trop grande quantité, il enivre; et à force d'en user on devient idiot. M. d'Urville décrit longuement les circonstances où le kava est servi; surtout dans les cérémonies politiques ou religieuses, et lors d'une visite importante. Les habitans de Tonga n'entreprennent jamais d'affaires graves sans qu'elles soient précédées du kava. La plus grande marque de considération qu'ils puissent donner à un étranger dont ils reçoivent la visite est de lui faire servir le kava.

Les habitans de Tonga se distinguent parmi les Polynésiens dans la construction des pirogues, dans l'art de tailler les dents de baleine pour en faire des colliers, dans la fabrication des filets et le ciselage des casse-têtes, dans la bâtisse des maisons, dans le tatouage et l'art de faire la barbe au moyen de coquilles. Presque toutes les professions deviennent héréditaires dans chaque famille.

Ces peuples dînent au lever et soupent au coucher du soleil. Ils se couchent dès que la nuit est venue, et se lèvent dès le retour de l'aube.

Quant aux mariages, ils ont lieu sans presque aucune cérémonie. Les jeunes filles sont libres de leurs faveurs, mais ne les prodiguent pas sans recevoir des cadeaux. Les femmes mariées sont généralement fidèles, si ce n'est dans les basses classes, où elles cèdent aux désirs des chefs plutôt pour éviter les suites de la colère de ceux-ci que par disposition à la débauche. En cas d'adultère, le mari peut tuer sa femme; cependant s'il veut divorcer, tout s'arrange, et celle-ci redevient libre dans le trafic de ses charmes.

Les chefs ont autant de femmes qu'ils en veulent, et elles prennent rang selon leur naissance. Toutes ces femmes sont traitées avec douceur. Celles qui épousent un homme d'un rang inférieur ont le droit de lui commander.

La circoncision se pratique aux îles Tonga, c'est-à-dire que l'on ôte un petit morceau de la partie supérieure du prépuce pour l'empêcher de recouvrir le gland. Cette opération est ici une raison de propreté.

Les insulaires de Tonga se tatouent diverses parties du corps, notamment le bas-ventre et les cuisses, mais en laissant la peau dans son état naturel, et sans lui faire d'incision, comme cela se pratique à la Nouvelle-Zélande.

Les maisons de ces naturels sont propres et solides. Elles ont la forme d'un ovale de trente pieds

de longueur sur vingt de large, et douze ou quinze de hauteur pour les chefs. Celles du peuple sont plus petites. Le maître et la maîtresse de la maison couchent dans un espace à part; les autres membres de la famille dorment sur le plancher sans avoir d'endroits fixes. Les domestiques se retirent dans de petites cabanes voisines. Les nattes servent de lits et les vêtemens de couvertures. Les meubles sont quelques bols en bois pour servir le kava, quelques gourdes pour contenir l'eau, des coques de coco pour renfermer l'huile dont on se frotte le corps, des coussinets et quelques escabeaux pour servir de siéges.

Les alimens ordinaires sont l'igname, le taro, la banane, le fruit à pain, la noix de coco, le poisson et les coquillages. On réserve pour les chefs les cochons, la volaille et les tortues. Le bas peuple mange les rats.

L'habillement des deux sexes ne consiste qu'en une pièce d'étoffe ou natte qui enveloppe le corps de manière à faire un tour et demi sur les reins, où il est arrêté par une ceinture. Jusqu'à sept ou huit ans les enfans vont tout nus. La coiffure varie suivant les goûts et les âges.

Au reste, l'habitude de se baigner chaque jour, et souvent plusieurs fois, fait que ces naturels sont très propres sur leur personne. Le soin qu'ils ont de se frotter le corps avec de l'huile parfumée

rend leur peau douce et belle. Quant à leurs chants, ce sont des espèces de récitatifs se rapportant à quelque événement plus ou moins remarquable, ou bien ce sont des paroles adaptées à différentes sortes de danses ou de cérémonies. Ces chants ne sont pas dépourvus d'harmonie : ils offrent même beaucoup de variété dans les tons. Outre les flûtes, ces insulaires ont des tambours formés de troncs d'arbres, de trois à quatre pieds de long, et creux dans l'intérieur.

Les habitans de Tonga reconnaissent une foule de divinités portant le nom générique de *Hotoua*, et qui ont entre elles divers degrés de prééminence. Les divinités supérieures peuvent à leur gré distribuer le bien et le mal, et elles existent de toute éternité. M. d'Urville donne une liste des différentes divinités supérieures et inférieures ; nous renvoyons à son ouvrage ceux de nos lecteurs qui voudraient acquérir des notions étendues et complètes à cet égard.

Suivant les habitans de Tonga-Tabou, l'ame humaine est une substance déliée et presque aériforme, qui se sépare du corps à l'instant même où la vie s'en échappe. Le cerveau n'est que le siége de la mémoire. Le courage est recélé dans le foie.

Les prêtres jouissent d'assez de considération; ce sont eux qui rendent les oracles. On les regarde

alors comme inspirés et comme recevant les communications de la divinité. On les consulte dans les cas de maladie; mais si le malade au bout de trois jours ne va pas mieux, on le conduit à un autre prêtre, et de celui-ci à un autre, jusqu'à ce qu'il soit entièrement rétabli ou mort. Ces prêtres ne forment point un corps à part, et ils vivent confondus parmi le peuple sans avoir de costume spécial.

Le tabou existe aux îles Tonga comme à la Nouvelle-Zélande, ainsi qu'ailleurs dans la Polynésie. Le terrain consacré à un dieu ou devenu la sépulture d'un chef est taboué. On impose le tabou sur une pirogue si on veut la rendre plus propre et plus sûre pour de longs voyages. Il est défendu de combattre en un lieu qui vient d'être taboué. L'homme coupable d'un vol est contraint de se baigner dans certains endroits de la mer fréquentés par les requins; et s'il est mordu ou dévoré, son crime demeure patent. Celui qui touche le corps d'un chef mort devient lui-même tabou, et il faut un intervalle de plusieurs lunes pour le relever de cette interdiction. Il est tabou de manger en présence d'un parent supérieur, à moins qu'il ne tourne le dos; il est tabou de manger des vivres qu'un chef supérieur a touchés. En un mot, c'est à l'empire du tabou que les diverses classes de la société doivent la conservation de leurs priviléges respectifs.

On célèbre à Tonga une fête appelée *le Natchi*, et que le capitaine Cook a décrite longuement. C'est une cérémonie religieuse qui entraîne la consommation d'une quantité énorme de vivres, surtout si elle est accompagnée de quelques autres fêtes, comme le retour d'un chef après une longue absence, ou comme le mariage ou la mort d'un grand personnage. Une autre cérémonie analogue au natchi se pratique également pour faire des offrandes aux dieux des élémens. Enfin, une cérémonie barbare a lieu sous le nom de *Naudgia*, pour obtenir la guérison d'un parent malade : il faut ici que l'on étrangle un enfant, et que la victime soit offerte aux dieux. C'est d'ordinaire un parent de l'enfant ou du malade qui est chargé de l'égorger. On étrangle aussi un enfant lorsqu'un chef l'exige au nom du pays pour apaiser la colère des dieux. D'un autre côté, à la mort d'un chef, on a coutume d'enterrer la veuve avec le corps de son époux.

La cérémonie des funérailles demande peu de formalités quand il ne s'agit que d'un simple chef. Peu de temps après la mort on étend le cadavre par terre devant la maison, et un membre de la famille le lave avec de l'huile et de l'eau pour le rapporter dans la maison et le déposer sur un monceau d'étoffe. Les femmes du défunt se rangent autour de son corps, poussent des gémissemens lu-

gubres, se meurtrissent la poitrine et la figure, et se font quelquefois de cruelles déchirures pour exprimer la violence de leur chagrin. Le lendemain le corps est déposé dans le tombeau de famille, et les gémissemens se renouvellent. Enfin, les fossoyeurs recouvrent de terre la dépouille mortelle, et par-dessus mettent des nattes en feuilles de cocotier. Chacun se retire alors chez soi, se coupe les cheveux et se brûle la peau des joues sur les pommettes avec un petit rouleau enflammé. Le deuil dure plusieurs lunes, pendant lesquelles on ne porte que des nattes pour vêtement.

Les charmes et les présages sont d'une grande influence dans les opinions religieuses de Tonga. Les éclairs et le tonnerre annoncent la guerre ou quelque grande catastrophe; l'éternuement est aussi du plus mauvais augure. Une certaine espèce d'oiseau, analogue au martin-pêcheur, est d'un funeste pronostic lorsque dans son vol rapide il s'abat près d'une personne. Le toucher de certaines amulettes suffit pour donner la mort. Pour savoir si une personne relèvera de maladie, on fait tourner sur elle-même une noix de coco, en examinant avec soin sa position quand elle est revenue au repos.

Il ne faudrait pas croire cependant que les naturels de Tonga-Tabou se contentassent dans leurs maladies ou leurs infirmités de recourir aux prières,

aux charmes et aux sacrifices. Ils prennent aussi des remèdes internes, comme certaines infusions de plantes. Ils ont également recours à la saignée, en se faisant des scarifications sur les bras et sur les jambes avec des coquilles tranchantes, ou une incision sur la poitrine, pour dégager le sang extravasé ou pour extraire la pointe barbelée d'une flèche rompue. Enfin, ils pratiquent aussi quelquefois la castration lorsque les testicules sont engorgés.

La langue des insulaires de Tonga est à peu près la même que celle des Nouveaux-Zélandais, sauf quelques différences très légères. Elle est douce, mélodieuse et moins monotone que celle de Taïti.

En résumé, sous le rapport naturel, Tonga-Tabou est une île basse recouverte d'une couche épaisse de bonne terre, où les végétaux se développent avec vigueur. Les cocotiers et les bananiers y sont très abondans. Le manque de montagnes et conséquemment de ruisseaux rend le pays monotone. Sauf le rat, il n'y a point de mammifères sauvages à Tonga-Tabou. Le martin-pêcheur, la poule d'eau, la tourterelle, le merle, la moucherolle, le chat-huant, sont à peu près les seuls oiseaux qu'on y rencontre. Les habitans observent l'usage pratiqué à Taïti de changer de nom avec l'ami qu'ils ont choisi. L'île de Tonga-Tabou est gouvernée par plusieurs chefs indépendans les

uns des autres, et qui entretiennent une cour nombreuse. Leurs courtisans se nomment *mata-boulais* : ce sont tout à la fois des conseillers et des gardes-du-corps.

Nous avons mentionné tout à l'heure la perfidie des insulaires de Tonga : M. d'Urville en eut un échantillon le 13 mai 1827, au moment où *l'Astrolabe* allait remettre à la voile, après que ces indigènes avaient été comblés de présens, et que de leur côté ils avaient montré des dispositions pacifiques, et même secouru l'équipage d'abord embarrassé au milieu des récifs aigus qu'élèvent insensiblement les petits mollusques vivant dans ces parages. Les naturels donc, jusqu'alors paisibles et affables, s'emparèrent ce jour-là, par une ruse inouïe, d'une des embarcations avec l'élève et les hommes qui la montaient; c'est de la même manière qu'ils avaient tenté autrefois d'enlever le capitaine Cook, et plus tard le général d'Entrecasteaux. M. d'Urville dut recourir à des mesures coërcitives pour contraindre ces barbares à rendre les Français prisonniers. Ils ne remirent d'abord que l'élève, et promirent d'amener les autres; mais ils ne voulaient que gagner du temps pour se fortifier dans leur village sacré de Mafanga, et pour attirer l'équipage dans de nouvelles embûches. M. d'Urville fit approcher la corvette des récifs qui protégent ce lieu, et canonna vivement

les insulaires assemblés au nombre de quatre à cinq mille dans cette espèce de fortification, armés de fusils, d'arcs, de lances et de casse-têtes. Les deux premiers jours, ces sauvages abrités par des retranchemens de sable purent braver l'artillerie française; mais à la fin, lassés de ce genre de guerre passive pour eux, ils se déterminèrent à renvoyer, le 20, leurs prisonniers, lesquels rentrèrent à bord de la corvette, à l'exception de deux misérables qui aimèrent mieux rester dans l'île, où on leur avait sans doute promis de brillans avantages, au gré de leur cupide sensualité.

En s'éloignant de cette île non moins dangereuse par ses habitans que par ses récifs, M. Dumont d'Urville avait appris de la reine du pays que les vaisseaux de La Pérouse avaient passé dix jours à Namouka ou Anamouka, et la déposition avait été accompagnée de détails assez positifs pour y ajouter foi. La route de *l'Astrolabe* fut alors vers les îles Viti ou Fidji, et puis vers la Nouvelle-Guinée.

TRAVERSÉE DE TONGA-TABOU A LA NOUVELLE-GUINÉE.

Durant vingt jours, M. d'Urville parcourut en divers sens l'archipel des îles Viti, improprement appelées *Fidji*, mot qui n'est qu'une corruption de Viti ou Biti en langue Tonga, et y détermina la position et les contours de cent vingt îles ou îlots, dont plusieurs étaient entièrement ignorés avant lui, entre autres les îles Lauzala, Motougou, Totoua, les deux petites îles Nogoulao et Nogou-Lebou, le groupe entier d'Oumbenga, la pittoresque île de Vatou-Lelé, et un petit groupe voisin. Dans le cours de cette navigation, *l'Astrolabe* fut souvent à deux doigts de sa perte, à cause des brisans ou des hauts fonds semés de pointes aiguës de corail qu'elle rencontra.

Nous ne suivrons pas l'explorateur dans les détails de ce périlleux travail qui a pris dix-huit jours entiers, indiquons-en seulement les principaux résultats.

La grande île septentrionale du groupe des îles Viti se nomme *Vanoua-Lebou*, mot qui veut dire grande terre. La grande île du centre est appelée *Viti-Levou*, ce qui signifie grande Viti. La grande île méridionale est Kandabou, que par méprise le

capitaine Bligh avait nommée *île Mywolla*. Toute la partie orientale de Viti-Levou n'offre que des terres basses et couvertes de cocotiers près du rivage; ces terres s'élèvent rapidement vers l'ouest, où elles deviennent de hautes montagnes. L'île de Vatou-Lelé a neuf milles de long du nord au sud, et une largeur moyenne de deux milles; elle est couverte d'une riche végétation, et ses cocotiers dominent de leurs têtes mobiles les autres arbres qui ombragent le sol. Cette île est basse dans toute son étendue, excepté dans sa partie nord-ouest qui présente quelques falaises déchirées et taillées à pic.

Les indigènes de l'archipel Viti font partie de la race papoue qui règne à la Nouvelle-Guinée. Ce sont d'assez beaux hommes à peau noire tirant sur le chocolat. Ils ont le haut de la figure large, le nez et les lèvres grosses; plusieurs ont une physionomie expressive; quelques-uns de beaux traits; tous la chevelure noire, très ample, très frisée, et dont ils prennent beaucoup de soin. Quelques-uns la colorent avec du charbon, d'autres la rougissent avec de la chaux, ou bien la blanchissent en la rendant blonde et en la faisant ressembler à du crin frisé. Ils se tatouent les bras et la poitrine en s'y creusant de petits trous qui, boursouflés, ressemblent à une cerise, et qui sont quelquefois autant d'ulcères fort dégoûtans.

Les Vitiens fabriquent des vases de terre parti-

culiers à leurs îles, et qu'on ne rencontre pas ailleurs. Ils pratiquent la circoncision ; ils mangent leurs ennemis tués dans les combats, et paraissent même, suivant M. Gaimard, porter l'anthropophagie beaucoup plus loin que les Nouveaux-Zélandais.

Leurs pirogues sont à balanciers, et vont à voile. Ils se passent de pagaies, et n'avancent que lentement.

Le roi des îles Viti réside à Embaou. Il possède à lui seul plus de cent femmes. On lui paie des tribus en dents de baleine qui sont la monnaie du pays, en pirogues, en jeunes filles de dix à douze ans, en étoffe de mûrier à papier, nattes, fils de coco pour les cordes, bananes, coquilles, poules, cochons, ignames, etc. Les coquilles blanches servent d'ornement.

Les Vitiens disent qu'à la mort, l'âme va rejoindre un de leurs dieux qu'ils appellent *le créateur du soleil*, de la terre et de tout ce qui existe. L'âme de ceux qu'ils tuent ou qu'ils mangent, l'âme des suppliciés, comme celles des bons et des méchans, vont également rejoindre ce dieu. Il n'y a point de cérémonie ni à leur naissance, ni à leur mort. Le prêtre visite seulement les malades. On ne fait point de sacrifices humains : on offre seulement des cochons et des bananes aux dieux. On n'a point de fétiches, mais beaucoup de maisons sacrées. A la mort du roi ou de la reine, on se

coupe un doigt de la main ou du pied. Quand les chefs sont malades, le peuple fait des présens aux prêtres. On boit le kava comme aux îles Tonga. A l'âge de quinze ans, on fend le prépuce à tous les garçons avec une coquille mince ou avec un couteau. On se marie de bonne heure, mais les époux ne cohabitent qu'à l'âge de vingt ans, lorsqu'ils ont déjà la barbe d'une certaine longueur; si le mari partageait la couche de sa jeune femme avant cet âge, suivant leur croyance, il en mourrait. Les chefs ont depuis dix jusqu'à soixante femmes, tandis que les hommes du peuple n'en peuvent avoir qu'une seule.

Les femmes ne mangent point avec les hommes; elles prennent leur nourriture à part, et après eux. Elles vont à la pêche à l'exclusion des hommes, et ont soin du ménage pendant que ceux-ci guerroient ou sont occupés de la construction des pirogues et des maisons.

On allume le feu par le frottement de deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Les hommes ne se font point la barbe, mais ils se taillent les cheveux avec une dent de requin.

Le tatouage est général pour les deux sexes, et il se pratique avec un os de poule. Du reste, le corps est légèrement couvert. Les armes sont les flèches, les casse-têtes et les lances. La nuit on s'éclaire au moyen de roseaux de cocos secs.

Les enfans, à leur naissance, reçoivent un nom qui plus tard est échangé pour un autre. A la mort d'un chef, on immole plusieurs femmes sur sa tombe. Nous avons déjà dit que les ennemis tués sur le champ de bataille sont dévorés à l'instant même et au milieu des chants de victoire. Pour ces repas, les Vitiens coupent les parties du corps en plusieurs morceaux, et les font cuire sur le feu après les avoir entourés de feuilles.

Lorsqu'on veut demander la paix ou envoyer un ambassadeur qui est choisi par les chefs, il offre en présent des dents de baleine, et l'arrangement se conclut. Les Vitiens ne changent pas de nom en signe d'amitié. Le vol est fréquent parmi eux, et il n'y a point de punition; cependant si les chefs sont mécontens, on tue le coupable. Les rois particuliers des différentes îles Viti portent le titre de *touï*.

Quelques Vitiens entourent leurs cheveux d'étoffe blanche de murier-papier disposé en forme de turban. Les cheveux eux-mêmes sont généralement bien arrangés, durs, épais, teints en noir, et quelquefois en rouge. Les dents de baleine sont les diamans du pays. Une brasse d'étoffe de mûrier-papier est la monnaie ordinaire, car on apprécie tout en brasses de mûrier-papier. Lorsqu'un chef tue quelqu'un il prend son nom.

En résumé les Vitiens, féroces de leur nature,

fortement constitués, ont un caractère mâle et des habitudes énergiques. La dureté de leurs traits devient encore plus marquante par la couleur noire de leur peau. Ils marchent presque nus, une étroite étoffe de ceinture dont ils entourent leurs reins étant leur seul vêtement. Ils portent des colliers de dents humaines, des bracelets aux bras et aux jambes. Quelques-uns se saupoudrent la chevelure avec du charbon ou de la chaux, et il en résulte que les cheveux noirs deviennent parfois d'un rouge ardent.

Reprenons la navigation de *l'Astrolabe*. Après avoir doublé presque toute l'étendue de l'île Viti-Levou, dont les côtes présentent un superbe coup d'œil, elle découvrit un groupe très nombreux de petites îles plus ou moins élevées et accompagnées de récifs. C'est alors que leurs positions furent exactement déterminées et que les noms de plus de trente de ces îles furent inscrits pour la première fois sur les cartes.

Ayant ainsi glorieusement accompli pour la science l'exploration des îles Viti, *l'Astrolabe* se dirigea sur la partie méridionale des îles Hébrides, et le 12 juin, elle apercevait la petite et haute île d'Erronan, pour voir le lendemain celle d'Anatom. Cette dernière île est surmontée de hautes montagnes qui ne laisssent au rivage qu'une lisière de terre basse et étroite; sur cette lisière on aper-

çoit çà et là quelques touffes de cocotiers, et surtout un grand nombre d'arbres presque dépourvus de feuillages et au tronc dépouillé; ce qui de loin les ferait prendre pour des ossemens blanchis qu'on a plantés debout. Les montagnes offrent de grands arbres et sont d'ailleurs couverts de verdure.

Le 15 juin 1827, *l'Astrolabe* aperçut la plus méridionale des îles Loyalty, que depuis ce moment elle ne cessa de prolonger à quatre ou cinq milles de distance. Ces îles occupent une étendue de près de cent cinquante milles du sud-est au nord-ouest, et forment un archipel de quatre îles assez grandes et de dix à douze beaucoup plus petites. Toutes sont peu élevées, faiblement boisées, plus ou moins habitées, et produisent ce pin à forme bizarre que le capitaine Cook a décrit sur l'île des Pins au sud de la Nouvelle-Calédonie.

M. d'Urville conserva le nom de *Loyalty* au groupe entier dont il s'agit. Il laissa à l'île la plus méridionale le nom de *Britannia*, celui du navire qui est présumé les avoir découvertes le premier, et il donna aux trois suivantes, les noms *d'îles Chabrol*, *Halgan* et *Tupinier*, pour rappeler les noms du ministre et des chefs de la marine française qui avaient arrêté et dirigé l'expédition de *l'Astrolabe*. La reconnaissance de ces îles fut complétée en cinq jours.

Les principales portions des îles Loyalty ont été

déterminées avec soin par l'expédition de *l'Astrolabe*. L'île Halgan est située par 20 degrés 33 minutes 33 secondes de latitude sud, et 164 degrés 5 minutes 50 secondes de longitude est. L'île Chabrol est située par 20 degrés 40 minutes 25 secondes, et 164 degrés 39 minutes 40 secondes est. L'île Britannia est située par 21 degrés 21 minutes 45 secondes de latitude sud, et 165 degrés 28 minutes 18 secondes de longitude.

Les îles Beaupré ne sont que la queue de cet archipel, à dix lieues duquel la corvette passa le 20 juin, en se portant directement sur la pointe septentrionale des récifs immenses qui ceignent au nord la Nouvelle-Calédonie. M. d'Urville explora sur cette côte l'espace qui n'avait pu être examiné par d'Entrecasteaux, et compléta ainsi la carte de ce groupe intéressant.

En continuant de naviguer vers le nord-ouest, pour se diriger sur la Louisiade, la corvette avait à franchir un grand espace de mer dégagé d'îles et d'écueils. Un capitaine anglais avait fait espérer qu'on pourrait y rencontrer un nouvel archipel; mais *l'Astrolabe*, qui employa huit jours à faire ce trajet, ne découvrit rien qui annonçât le voisinage d'aucune terre, et dès lors on dut perdre tout espoir de rencontrer vers ces lieux aucune trace du naufrage de La Pérouse.

Le 29 juin, on aperçut les côtes de la Louisiade,

et d'abord le cap de la Délivrance, extrémité sud de cet archipel, au sud-est de l'île Rossel. On découvrit en même temps une île peu élevée, d'un demi-mille d'étendue et éloignée de cinq à six milles de l'île Rossel, à laquelle on reconnut ensuite qu'elle était unie par un récif à fleur d'eau. Comme elle avait déjà été vue précédemment par le brick *l'Adèle*, M. d'Urville la nomma pour cette raison *île Adèle*.

Il fallait maintenant prolonger les côtes méridionales de la Louisiade et s'aventurer dans les périlleux canaux du détroit de Torrès; mais dépourvu des moyens nécessaires pour se dégager au besoin des labyrinthes d'écueils dont ce passage est parsemé, M. d'Urville dut renoncer à ce projet. Alors, il prit le parti d'entreprendre sur-le-champ la reconnaissance des côtes méridionales de la Nouvelle-Bretagne, et septentrionales de la Nouvelle-Guinée, renvoyant à l'année suivante le trajet du détroit de Torrès.

Ainsi, dès qu'il eut déterminé la position de l'île Adèle, située à environ sept milles de l'île Rossel, et le cap de la Délivrance, situé par 11 degrés 23 minutes 25 secondes de latitude sud, et 151 degrés 56 minutes 28 secondes de longitude est, de même que plusieurs autres points de l'île Rossel, M. d'Urville dirigea le navire vers la Nouvelle-Bretagne.

Comme dans la route on devait passer à peu de distance d'un groupe d'îles récemment découvert et encore peu connu, les îles Laughlan, M. d'Urville gouverna de manière à en avoir connaissance. Il les aperçut le 1er juillet 1827, et mit trois jours à en lever le plan. Elles sont au nombre de neuf, toutes basses, peu étendues, très rapprochées les unes des autres, couvertes de cocotiers, parées de la plus riche verdure, et semblent autant de jardins semés au milieu de l'Océan. Près d'elles, c'est-à-dire à environ dix milles dans l'ouest, se montre un rocher assez élevé et que n'avait point reconnu le capitaine qui le premier avait découvert ce petit archipel.

Cette reconnaissance accomplie, M. d'Urville se dirigea vers le havre Carteret, qu'il ne put atteindre sans avoir éprouvé une grosse mer et un temps affreux.

Le 5 juillet il avait gagné le canal Saint-Georges, et doublé l'île Leigh. Le 6, la corvette se trouvait dans le havre, et définitivement amarrée sous l'île aux Cocos, qui offre un plateau considérable assez uni, où il est facile de circuler à l'abri des grands végétaux dont les tiges se développent en colonnes déliées pour former un dôme aérien sur la tête du promeneur.

Le séjour de la corvette au havre Carteret fut de 13 jours, pendant lesquels on fit de nombreuses

observations scientifiques et de nouvelles collections naturelles. On vit beaucoup de crocodiles sur les bords de la rade, et même on en prit un monstrueux qui avait douze pieds et demi de longueur, avec des dents et des griffes proportionnées à sa taille.

Le 19 juillet, M. d'Urville remit à la voile, en sortant du havre par la passe de l'ouest. Il traversa le canal Saint-Georges pour se porter sur le cap Palliser de la Nouvelle-Bretagne et y commencer l'exploration de cette grande île. Le mauvais temps joint à des courans très violens, sans cesse variables sur toutes les directions, rendit cette exploration plus longue et plus difficile qu'elle ne l'eût été par un temps ordinaire. Cependant on réussit à prolonger de très près toute la côte méridionale de la Nouvelle-Bretagne; on s'assura qu'il n'y avait point de passage au port Montagne, et que dans sa partie occidentale cette côte est bordée d'une foule d'îles basses et boisées, qui s'entre-croisent dans tous les sens. On détermina la position d'un grand nombre de ces îles. Deux ou trois fois le long de cette côte dangereuse on se trouva inopinément près de la terre par l'action des courans, lorsque l'on en croyait être éloigné de vingt à trente milles au moins. Mais enfin, le 2 août, la corvette *l'Astrolabe* franchit le détroit de Dampier. Dans ce trajet elle toucha deux fois sur un banc

de coraux dangereux, sans avoir heureusement éprouvé d'avarie.

Dès qu'on eut dépassé le détroit de Dampier, on commença la reconnaissance de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, en la prolongeant du 3 au 25 août, à quatre ou six milles de distance, dans tout son développement, c'est-à-dire dans une étendue de plus de trois cent cinquante lieues de longueur, sans y laisser de lacunes. On releva et détermina toutes les îles qui la bordent et que l'on connaissait déjà; on en découvrit quinze à vingt autres plus rapprochées de la côte et que personne n'avait vues avant M. d'Urville. On reconnut l'entrée occidentale de la baie Geelvink, et continuant la navigation par le détroit à peine pratiqué de Jobie, on traça les contours de cette grande île, de Mysore, Bultig et de l'île Longue. Le 25 août, en terminant le travail où d'Entrecasteaux avait commencé le sien, on donna dans le havre de Dorey, pour y rattacher les longitudes aux observations faites sur ce point à la campagne précédente.

Dans toute son étendue, cette grande côte n'avait offert à M. d'Urville qu'une seule baie remarquable et susceptible de procurer un abri sûr en tous temps, aux vaisseaux qui voudraient y relâcher. Il lui donna le titre de *baie Humboldt*, en l'honneur du savant de ce nom. De chaque côté, comme

deux sentinelles gigantesques, sont des montagnes que M. d'Urville a nommées les monts *Brongniard* et *Cordier*, lesquels signalent l'approche de cette baie aux navigateurs, à plus de vingt lieues de distance. Au reste, la même baie a son entrée parfaitement dessinée par deux pointes escarpées qui sont d'un effet imposant.

La relâche de *l'Astrolabe* à Dorey fut de onze jours, pendant lesquels la mission s'enrichit d'une foule de matériaux précieux. Les pirogues des naturels ne cessèrent d'environner la corvette, et ils se montrèrent bien plus familiers et bien plus communicatifs que lors du passage de *la Coquille*, ce qui favorisa les recherches et les excursions dans les terres. Ce mouillage eût été un des plus heureux de la campagne de *l'Astrolabe*, si la veille même de son départ, elle n'avait eu un de ses matelots percé d'une flèche sur le rivage, ce qui occasionna un moment d'alarme et fit revenir brusquement tous les chasseurs à bord. Les naturels de la côte furent eux-mêmes effrayés au coup de canon qui fut tiré du vaisseau et protestèrent de leur innocence. Il parut, en effet, que la flèche avait été lancée par un des sauvages de l'intérieur, nommés Arfakis, ennemis jurés des Papous. Le matelot, grièvement blessé, fut guéri par les soins habiles de M. Gaimard.

Le 6 septembre, la corvette sortit du havre si

pittoresque de Dorey, ou Doreï, et se dirigea vers l'île d'Amboine. Dans le trajet on observa la longitude de l'île Mispalu, et on détermina les petites îles Doïf, au sud de Gagui, qu'aucune des expéditions antérieures n'avait signalées.

Mais avant d'arriver à Amboine, il convient de présenter ici la substance des remarques faites par M. Dumont d'Urville sur le havre de Doreï et sur l'ensemble de la Nouvelle-Guinée.

Les navigateurs Saavedra, Gaëtan, Schouten, Tasman et Dampier avaient tour à tour exploré diverses parties de la Nouvelle-Guinée, mais les notions que leurs voyages avaient recueillies étaient encore très vagues, surtout à l'égard des indigènes. L'Anglais Forrest, en 1775, visita le havre de Doreï, et fut le premier à donner des renseignemens exacts tant sur les naturels que sur les productions. En 1824, *la Coquille* parut aussi sur ces rivages dont M. Duperrey dressa une topographie très soignée.

Le havre Doreï est situé au sud du cap Mamori, lequel forme la pointe occidentale extérieure de l'entrée de la grande baie de Geelvink ou Geelwink. On pénètre dans ce havre, qui a un demi-mille de profondeur sur deux cents toises de large, par un canal de trois milles de longueur, ayant d'un côté la côte de la presqu'île Mamori, et de l'autre les îles Manna-Souari et Mamaspi. Ce bassin, quoique

petit, peut contenir des vaisseaux de toutes les dimensions, et leur présente un bon mouillage. Ses bords sont encadrés par de vastes forêts et de hautes fougères. La rive septentrionale se distingue par un sol riche, mal cultivé, car les Papous sont aussi paresseux que peu intelligent.

Ces indigènes ont le corps grêle, la taille moyenne et dégagée, la physionomie agréable, le tour du visage ovale, les pommettes saillantes, les lèvres minces, la bouche petite, le nez arrondi, la peau douce et d'un brun très foncé sans être noire. Le corps est peu velu, la barbe rare, les cheveux sont naturellement crépus par suite de l'habitude de les friser, ce qui leur donne un air ébouriffés. Ce sont les Papous proprement dits, et qui constituent la majeure partie de la population des rivages, depuis l'île Waigiou jusqu'au havre de Doreï.

Une autre race, à laquelle M. d'Urville donne le nom de *Harfour,* a la figure presque carrée, aplatie et anguleuse, les traits heurtés, les pommettes saillantes, la bouche grande, les lèvres épaisses, le nez épaté, la peau rude d'un brun foncé, et la teinte sale et enfumée. Ces sauvages ont les cheveux relevés en chignons, ou bien ils les couvrent d'un morceau d'étoffe.

Il existe une troisième variété, petite, agile et vigoureuse, aux traits sauvages, aux traits hagards,

au teint fuligineux et maigre, pratiquant le tatouage par cicatrices, marchant ordinairement nu ou couvert seulement d'une ceinture, laissant flotter leurs cheveux à l'aventure, ou se bornant à les rouler en mèches. Il paraît que ce sont les véritables indigènes du pays.

Les Papous forment la masse du peuple; ils portent rarement les étoffes indiennes ou chinoises dont se couvrent les Métis. Les véritables indigènes paraissent très misérables et réduits même à un état de servitude ou tout au moins de domesticité.

Les habitans de Doreï sont soumis à l'autorité du sultan de Tidore qui chaque année, malgré la distance, reçoit les tributs et les hommages de ses sujets lointains, tributs composés de tortues, d'oiseaux de paradis et d'esclaves des deux sexes.

Les naturels de Doreï ont quatre villages sur le bord de l'eau, chacun formé d'une quinzaine de maisons établies sur des pieux, chaque maison renfermant des cellules distinctes pour recevoir plusieurs familles. Ces maisons sont toutes construites en bois, grossièrement travaillées, et percées de toutes parts à jour, ce qui les rend chancelantes.

Les Papous sont très défians, et surtout très jaloux de leurs femmes, qui cependant sont fort laides. Ils ont des idoles sur leurs tombeaux, et des

amulettes qu'ils portent à leur cou et aux oreilles. Ils ont aussi quelques morceaux de sculptures grossières qui rappellent le style égyptien. Ils rendent une sorte de culte à leurs parens, dont les tombeaux sont gardés avec soin. Ces peuples fabriquent des nattes en feuilles de bananier. Leurs femmes travaillent font une poterie grossière, les arcs et les flèches, la lance et un bouclier long, outre un couperet enacier qui sert à la fois d'armes et d'instrumens tranchans pour tous les besoins journaliers.

La nourriture de ces sauvages consiste en chair de tortue, pain de sagou, poissons, coquillages, fruits et racines. On fait rôtir les alimens sur des charbons ardens, ou bien on les place sur des treillages élevés à une certaine hauteur au-dessus du foyer; ce dernier moyen est surtout employé pour cuire le poisson. Les Papous mâchent le bétel mélangé avec l'arek et la chaux. Ils pratiquent le tatouage en se faisant de petits dessins sur la peau, tandis que les Harfours la sillonnent d'incisions profondes. Tous portent des bracelets de coquillages ou d'écailles de tortue avec des bagues et des pendans d'oreilles de la même matière. Le comble de la richesse est d'avoir pour eux ces objets en argent. Ces naturels fabriquent de petits coffrets en paille peinte.

Les instrumens de musique sont le tam-tam recouvert à une de ses extrémités par une peau de

lézard. Les pirogues sont de toutes les formes, entre autres celles qu'on appelle *koro-koros*.

Les Papous n'élèvent que très peu de cochons et de volailles; mais les forêts fournissent beaucoup de ces premiers animaux dans l'état sauvage.

Les Papous ont des mœurs simples et douces; ils ne manquent point de sagacité ni même de finesse; cette dernière qualité va même quelquefois jusqu'à l'astuce. Les hommes sont petits, et ont le ventre gros. Les femmes, je le répète, sont laides sans aucune exception. Les deux sexes vont presque nus : l'usage du bétel leur gâte promptement la bouche et les dents.

Passons maintenant à l'île d'Amboine, où se trouvent les établissemens hollandais : *l'Astrolabe* y arriva le 25 septembre 1827. Elle y trouva les moyens nécessaires de réparer les pertes qu'elle avait essuyées sur les récifs de Tonga-Tabou. Le commandant de l'expédition reçut de la part des autorités l'accueil le plus cordial; les officiers firent quelques excursions dans l'intérieur des terres pour enrichir les collections. M. d'Urville recueillit lui-même quelques détails sur un mariage chinois, célébré dans l'île même d'Amboine pendant la relâche de la corvette.

Enfin, après avoir réparé toutes les pertes et remplacé tous les vivres consommés, *l'Astrolabe* remit à la voile le 10 octobre 1827, et sortit des

Moluques par les détroits d'Ombay, de Timor et de Simao, d'où elle dirigea sa course vers la Tasmanie ou terre de Van-Diémen. Le 20 elle se trouvait sur la position probable des prétendus Tryals, sans avoir pu rien remarquer. Le 29, la corvette rencontra les vents frais du nord-ouest à l'ouest qui la poussèrent avec rapidité vers les côtes de la Tasmanie. Le 16 décembre elle mouilla à l'entrée du canal de d'Entrecasteaux, et le 20 sous les murs de la ville naissante de Hobart-Town, sur les rives du beau fleuve Derwent, lequel n'offrait encore que de profondes solitudes aux compagnons d'Entrecasteaux, tandis qu'il est maintenant couvert de riantes habitations et paré de florissantes cultures.

A Hobart-Town, où *l'Astrolabe* mouilla en décembre 1827, M. Dumont d'Urville ne comptait faire qu'une très courte relâche pour reprendre ensuite l'exploration de la Nouvelle-Zélande; mais ce fut là qu'il eut pour la première fois connaissance des découvertes du capitaine Dillon au sujet du naufrage de *La Pérouse*. Bien que le récit du marin anglais n'inspirât point une grande confiance, d'après l'opinion générale que l'on avait sur M. Dillon dans la colonie, à cause de l'emprisonnement que cet officier avait subi à Hobart-Town, comme ayant été convaincu d'excès de pouvoir envers un docteur Tytler, cependant M. Dumont d'Urville sentit combien il importait à la gloire de l'expé-

dition de *l'Astrolabe* et à l'honneur de la marine comme de la nation française de constater ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux dans ces rapports. En conséquence il changea le plan de sa campagne, et résolut de se diriger vers les îles où l'on disait que le naufrage de *La Pérouse* avait eu lieu. Mais il fallut auparavant disposer la corvette pour cette navigation dangereuse, et M. d'Urville mit à profit le temps qui allait être consacré à ces préparatifs, en recueillant de précieux détails sur la colonie de Van-Diémen. Nous en offrirons ci-après l'analyse sommaire.

TASMANIE OU TERRE DE VAN-DIÉMEN.

Pendant les quinze jours environ que M. Dumont d'Urville passa à Hobart-Town, il eut occasion d'y remarquer des changemens brusques de température. Le thermomètre montait de 18 à 28 degrés, et suivait d'autres variations analogues. Déjà le capitaine Cook et le naturaliste Péron avaient tour à tour observé un phénomène semblable dans les mêmes parages : Péron l'attribue à l'existence des sables brûlans qu'il présumait situés dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, et dont la température devait se communiquer aux vents qui passaient au-dessus de ces sables pour arriver à la terre de Van-Diémen; mais il paraît

plus naturel d'admettre, avec le capitaine Baudin, que cette élévation subite de température provient de l'embrasement des forêts opéré par les naturels qui ont toujours à la main un bâton enflammé, et qui peuvent mettre ainsi le feu partout où ils passent. Les parties de l'atmosphère situées au-dessus de ces espaces embrasés doivent s'élever rapidement à une température très haute, et il suffit de plusieurs coups de vents violens pour transporter au loin ces masses d'air chaud.

La ville de Hobart-Town, capitale de la terre de Van-Diémen, a déjà une certaine étendue : ses maisons très escarpées n'ont généralement qu'un étage, sans compter le rez-de-chaussée; elles sont propres et régulières. Les rues n'étant point pavées rendent leur parcours pénible; quelques-unes ont pourtant des trottoirs; mais la poussière qui s'élève continuellement est désagréable pour les yeux. Le palais du gouvernement est situé sur le bord de la baie, et déjà entouré de beaux arbres qui en rendent le séjour plus riant. Nous reviendrons au reste tout à l'heure sur Hobart-Town; rappelons auparavant quelques traits concernant l'historique de Van-Diémen et de sa colonie.

Tasman fut le premier Européen qui découvrit cette grande île australe; il l'aperçut en 1642, et mouilla dans une baie de la côte orientale, et la nomma *baie de Frédérick Henri*. Il remarqua sur

cette côte plusieurs indices d'habitations, mais ne vit point d'habitans. Il repartit en laissant à l'île entière le nom de *terre de Van-Diémen*, en l'honneur du gouverneur général des possessions des Indes Hollandaises, résidant à Batavia, d'où Tasman lui-même avait fait voile avec ses deux navires.

La terre de Van-Diémen était pendant plus d'un siècle demeurée inconnue aux Européens, ou du moins inexplorée par eux, lorsque le capitaine français Marion vint en 1772 mouiller dans la même baie de Frédérick Henri. Il y aperçut des sauvages et eut d'abord des communications paisibles avec eux, mais ensuite il fallut en venir aux mains; les sauvages reculèrent devant la fusillade qu'ils avaient provoquée; et Marion, qui avait cherché vainement de l'eau et des arbres propres à faire des mâts, dut remettre à la voile après une relâche de six jours seulement. On se rappelle que cet infortuné Marion se rendit à la Nouvelle-Zélande, où il fut massacré et dévoré par les naturels.

L'année suivante le capitaine Furneaux, compagnon de Cook en son second voyage, aborda dans la baie de l'Aventure, située sur la côte occidentale de la grande baie des Tempêtes, placée elle-même au sud-est de la Tasmanie, vers le canal d'Entrecasteaux. Furneaux reconnut d'assez près la côte orientale, et en dressa une carte qui plus tard fut rectifiée par le capitaine Cook dans son troisième

voyage, où il recueillit de nombreuses observations sur les productions naturelles du pays et sur les mœurs ou coutumes des habitans.

En 1788 le capitaine Bligh mouilla dans la même baie de l'Aventure, et y passa douze jours. Le capitaine Hunter parut vers le même temps pour reconnaître à la voile quelques parties de cette terre. En 1789 le capitaine Cox découvrit la baie aux Huîtres sur l'île Maria, située au sud-est de la terre de Van-Diémen, terre que Vancouver ne fit qu'entrevoir en 1791.

Ce fut deux ans après que le général d'Entrecasteaux se présenta vers la partie méridionale, y consacra environ quarante jours à relever avec soin toute cette étendue de terre. Il parcourut en entier le beau canal qui reçut son nom, et quelques officiers de l'expédition s'avancèrent dans la rivière de Derwent jusqu'à l'endroit où, changeant son cours, elle se dirige vers l'ouest. M. d'Urville rend une éclatante justice aux magnifiques travaux de ce navigateur célèbre, lesquels n'ont rien laissé à faire à ses successeurs en ce qui concerne ce canal important.

En 1794 l'Anglais Hayes remonta fort avant la rivière à laquelle d'Entrecasteaux avait donné le nom de *rivière du Nord*, et que Hayes changea en celui de *rivière Derwent* qui a prévalu, par la raison toute simple, comme le remarque M. d'Urville, que

les Anglais ont seuls profité des découvertes du navigateur français.

Tasman avait émis des doutes sur la jonction de la terre de Van-Diémen à la Nouvelle-Hollande : ces doutes subsistèrent jusqu'en 1797, où le chirurgien Bass, s'élançant dans une simple chaloupe de baleiniers, pénétra de l'est à l'ouest jusqu'à l'endroit appelé depuis *le port Western*, découvrit le détroit qui reçut son nom de *Bass*, et qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Tasmanie. Cette découverte fut aussitôt vérifiée par le lieutenant Flinders qui releva avec beaucoup d'exactitude les diverses parties de ce détroit pour ensuite, avec le même Bass, opérer la circumnavigation complète et détaillée de la terre de Van-Diémen.

En 1802 le capitaine français Baudin explora aussi la côte orientale et la côte septentrionale de cette grande île. C'est alors que la crainte de voir les Français y fonder une colonie détermina les Anglais du port Jackson à jeter sans retard les bases d'un établissement qui a depuis grandi à vue d'œil. Le siége de cet établissement se trouve aujourd'hui même à Hobart-Town, sur la côte orientale. Un autre établissement fut fondé en 1804 au port Dalrymple, sur la partie septentrionale.

Dans le principe la colonie de Van-Diémen ne fut qu'une dépendance du gouvernement de la

Nouvelle-Galles du sud, et les chefs ne prenaient que le titre de lieutenant-gouverneur; mais depuis 1825, le gouvernement anglais, ayant senti la nécessité de lever les entraves qui retardaient souvent l'administration des affaires et la décision des tribunaux en même temps qu'elles nuisaient au commerce, a ordonné la séparation des deux colonies. Seulement le gouverneur général de la Nouvelle-Galles du sud commande lorsqu'il paraît sur la terre de Van-Diémen.

La population actuelle de la terre de Van-Diémen excède vingt-cinq mille âmes, non compris les naturels, qui du reste sont peu nombreux. Les importations avaient dépassé 100,000 livres sterling en 1827, et déjà les exportations deviennent très considérables.

Le gouverneur de Van-Diémen est assisté dans ses fonctions par un conseil exécutif et par un conseil législatif. Le premier est formé de quatre membres qui sont : le chef de la justice, le secrétaire de la colonie, le trésorier et le chef de la police; le gouverneur est de droit président de ce conseil exécutif. Celui-ci est obligé de prendre l'avis de ce conseil pour les affaires importantes, mais il peut passer outre, sauf à en rendre compte au gouvernement anglais. Le conseil législatif est composé de sept membres, dont trois appartiennent déjà au conseil exécutif. Ce conseil législatif établit les im-

pôts et vote les lois; ces créances ne sont point publiques, on n'en connaît le résultat que par la gazette.

La surface entière de la terre de Van-Diémen est maintenant partagée en deux grandes divisions: l'une, appelée *comté de Buckingham*, occupe la partie méridionale de l'île; l'autre, appelée *comté de Cornwall*, comprend toute la partie septentrionale. Ces deux grandes divisions paraissent avoir pour limites la rivière Macquarie dans la partie de son cours, voisine de sa source. L'intérieur de ces comtés offre quelques établissemens déjà florissans, mais les régions voisines des côtes sont encore inhabitées ou abandonnées aux peuplades indigènes qui y persistent dans leurs coutumes sauvages, et leurs hostilités contre les colons.

Nous avons dit plus haut que nous reviendrions à Hobart-Town, afin d'en compléter la description : c'est maintenant le cas de tenir notre promesse, et nous allons le faire.

Hobart-Town, capitale de la colonie entière de Van-Diémen, et en particulier chef-lieu du comté de Buckingham, est située sur la rive droite du fleuve Derwent, à environ trois lieues de son embouchure, et dans une plaine qui se développe au pied d'une montagne à laquelle on avait d'abord donné le nom de *montagne de la Table*, mais que l'on a ensuite changé en celui de *mont*

Wellington. Cette ville en 1827 contenait déjà environ mille maisons et sept mille habitans, population que le grand nombre d'enfans et d'étrangers laissaient permettre de voir doubler en peu d'années, en suivant le même progrès qu'aux Etats-Unis d'Amérique. Hobart-Town est longue d'un mille du nord au sud, et large d'un demi-mille. Les rues sont coupées à un angle droit, larges, bien alignées, et les principales ont leur chaussée macadamisées, c'est-à-dire formées d'un ciment de petits cailloux brisés qui la rendent très unie et très douce. Généralement les bâtisses sont en bois, isolées l'une de l'autre, et accompagnées chacune d'un petit jardin qui leur fait face: mais les nouveaux édifices de quelque étendue sont en briques ou en pierres, et quelques-uns ont deux étages. La pierre revient cher à tailler, aussi voit-on plusieurs maisons bâties en pierres brutes recrépies en plâtre. Un ruisseau abondant traverse Hobart-Town et entretient la propreté des rues, en même temps qu'il fait tourner un grand nombre de moulins.

Le havre de Hobart-Town est aussi commode que sûr. Une jetée magnifique établie sur sa droite facilite d'ailleurs les communications avec la ville. Sur la gauche est un petit fort en terre, appelé batterie Mulgrave, destiné à rendre les saluts aux vaisseaux qui viennent mouiller dans le bassin,

au fond duquel sont l'arsenal, les magasins du gouvernement et les bureaux du commissariat. Au-dessus est le palais du gouverneur, bel et grand édifice environné de riantes pelouses, de jardins et de bosquets s'étendant jusque sur les rivages de l'Océan. Un peu plus loin s'élèvent l'église, le palais de justice et la prison, tandis que sur une éminence et en dehors de la ville se déploient les casernes, position d'où l'on a une vue complète de la cité, du havre et du fleuve. Il faut citer en outre, mais dans la ville, la maison de réclusion, la maison de correction, l'hôpital, les bureaux de la poste, de la police et de la Compagnie de Van-Diémen, la chapelle catholique et divers établissemens particuliers. Au sud de la ville et sur le mont Nelson se trouve un télégraphe qui communique avec le fort Mulgrave. A quatre milles de Hobart-Town c'est-à-dire à Sandy-Bay, on aperçoit quelques jolies métairies dans une situation pittoresque. Plus loin, à New-Town, et sur la route de Launceston, se voient les sites les plus ravissans de toute la terre de Van-Diémen; les montagnes élevées et déchirées qui dominent la rive opposée contrastent d'une manière frappante avec les cultures qui environnent ce hameau.

M. Dumont d'Urville décrit avec de longs et intéressans développemens la route qui conduit de Hobart-Town à Launceston, et celle qui par un

autre côté ramène de Launceston à Hobart-Town. On suit avec une curiosité soutenue les rives du Derwent et de quelques autres rivières. Enfin à Launceston, chef-lieu du comté de Cornwall, à cent vingt-trois milles de Hobart-Town, et qui fut fondée en 1804, on ne trouve encore qu'environ deux mille cinq cents habitans au confluent de deux rivières nommées l'une *le Nort-Esh*, et l'autre *le Tamar*, à quarante-trois milles de la mer, qui, malgré cette distance, y monte encore de quinze pieds, lorsque d'ailleurs les navires de trois cent cinquante tonneaux peuvent y laisser tomber l'ancre à une portée de fusil de la jetée. C'est une ville à blé, et en effet, les exportations en blé pour Sydney dépassent annuellement cent mille boisseaux. Quelques bâtimens même portent du blé de Launceston à l'île Maurice, au cap de Bonne-Espérance et au Brésil. Cette ville au reste ne compte guère encore en fait d'édifices que l'église, un collége, un grand magasin neuf et les casernes. Les rues sont régulières, les maisons basses, la plupart en bois, et n'ayant que le rez-de-chaussée.

Après Launceston vient encore Georges-Town, petite ville située à trois milles de l'entrée du port Dalrymple qui forme l'embouchure du Tamar sur sa rive orientale : ce n'est qu'un établissement militaire, parce que le terrain y est moins favorable aux cultures; on y garde un nombre considérable

de condamnés. Il en existe également sur la côte occidentale de l'île Maria, au lieu appelé *le havre Macquarie* qui est de même un établissement pénitentiaire, principalement pour les sujets incorrigibles. Du reste les environs de ce havre passent pour affreux et impropres à toute espèce de culture.

Les établissemens de la colonie de Van-Diémen sont jusqu'ici renfermés dans une longue vallée qui règne depuis le port Dalrymple jusqu'à Hobart-Town, vallée bordée à l'est et à l'ouest par les montagnes, et n'occupant guère qu'un tiers de l'île. Nous avons déjà cité la montagne Wellington qui s'élève immédiatement au-dessus de Hobart-Town et dont le sommet, haut de trois mille sept cent soixante-quatre pieds anglais, est couvert de neige neuf mois de l'année.

Parmi les rivières qui sillonnent sur la terre de Van-Diémen il en est seulement deux que leur largeur et leur étendue doivent distinguer, savoir : le Derwent et le Tamar. Nous avons déjà cité le Derwent. Quant au fleuve Tamar, son cours présente un coup d'œil extrêmement pittoresque surtout aux environs de Launceston. Le port Dalrymple forme son embouchure, obstruée par des rochers et des bancs de sable. La largeur de cette embouchure est de trois milles, c'est à Launceston que les eaux réunies de deux rivières forment le Tamar.

Il y a plusieurs lacs dans l'intérieur de la terre de Van-Diémen, dont un sur le haut des montagnes de l'ouest et qui paraît avoir cinquante milles de circuit. Ses bords sont médiocrement boisés, et de l'une des rives on ne voit qu'à peine la rive opposée. Il paraît que ces eaux débordent par plusieurs issues, notamment lors des grandes pluies; et c'est à cette cause que l'on attribue l'irrégularité des marées dans le Derwent qui, dit-on, prend sa source à ce même lac, appelé *lac Beaumont.*

Aucune île ne présente un aussi grand nombre de bons mouillages que la terre de Van-Diémen. Outre le canal d'Entrecasteaux et la baie des Tempêtes qui présentent une foule de havres et d'abris, on a la baie des Huîtres, le port Montbazin sur l'île Maria, un beau havre dans la baie Fleurieu, le port Dalrymple, le havre Macquarie, le port Davey.

Toutes les îles qui accompagnent la terre de Van-Diémen sont très rapprochées de la côte. Les plus considérables sont les Bruny, Schouten, et celles qui se trouvent dans le détroit de Bass; les autres, comme Matzuykers, Mewstone, Pedra-Branca, Friars, Maurouard, Saint-Georges, ne sont que des îlots ou des rochers.

Sous le rapport végétal on remarque peu de différence entre la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Hollande. En l'une et l'autre contrée

on voit de beaux arbres. A Van-Diémen l'eucalyptus est le plus utile; son bois qui atteint jusqu'à soixante-dix pieds de hauteur et qui est d'un grain dur et droit, sert principalement à la charpente des maisons, tandis que son écorce est employée à faire les cabanes pour les scieurs et les planteurs de bois. Le pin de la baie de l'Aventure est un bon bois de construction; mais il est rare. Les mimosa présentent un aspect gracieux; mais en général ils ont un ombrage maigre et la cime difforme: il y a loin de leur singulière apparence à la tête élégante de nos chênes et de nos ormes d'Europe.

Les plantes annuelles ou herbacées sont à peu près les mêmes qu'à la Nouvelle-Galles du sud. Quant aux fruits indigènes, on n'en rencontre pas. Il est vrai que dans les jardins on cultive ceux d'Europe, notamment les poires, les pommes, les prunes, les mûres, les framboises, les groseilles, les fraises, etc. D'un autre côté, les oranges sont plus rares qu'à Sydney, à cause de la différence du climat.

Les animaux sont le kangarou, l'opossum, l'écureuil, le phalanger, le wombat, le dasyure, le phascolome et l'échidné. On ne trouve pas le chien sauvage comme à la Nouvelle-Hollande, mais le grand dasyure parvient quelquefois jusqu'à six pieds et demi de longueur. Il fait de grands dégâts parmi le bétail; cependant il est timide et fuit

l'approche de l'homme. Les oiseaux sont à peu près les mêmes que ceux de la Nouvelle-Hollande. Les serpens se montrent en assez grand nombre, mais sont moins dangereux. Les côtes, les havres et les rivières abondent en excellens poissons.

Les naturels de la terre de Van-Diémen sont analogues à ceux de la Nouvelle-Hollande; ils vivent principalement de chasse et de pêche. Chaque tribu reconnaît un chef. Les huttes sont formées par trois pièces de bois fichées en terre et réunies au sommet par le moyen d'une corde. Deux des côtés de cette espèce de pyramide triangulaire sont garnis d'une treillis, et le tout est recouvert de chaume. Ces sauvages manient la lance avec adresse, mais ignorent l'usage du bâton à lancer, si utile aux naturels de la Nouvelle-Galles du sud. Le vêtement d'hiver est une peau de kangarou. En été, les hommes vont tout nus, mais les femmes gardent leurs vêtemens sur leurs épaules et autour du corps par le moyen d'une corde.

Chez ces sauvages, les hommes ne s'arrachent point les deux dents de devant, et les femmes ne se coupent point la première phalange du petit doigt, comme le pratiquent les indigènes de la Nouvelle-Galles du sud. Ils offrent volontiers leurs femmes aux Européens, et il ne paraît pas non plus que les mariages aient lieu par enlèvement.

Les femmes de la terre de Van-Diémen sont.

au reste, plus agréables que celles de la Nouvelle-Galles du sud; elles ont les membres mieux proportionnés et les traits plus gracieux; elles tiennent aussi leur corps plus propre. Enfin elles sont en général plus soumises, plus douces et plus affectionnées, ce qui n'empêche cependant pas qu'elles ne soient traitées avec dureté et cruauté même par leurs maris. Voilà pourquoi souvent elles quittent leurs tribus pour s'attacher à des Européens; mais si elles ont le malheur de retomber sous la main de leurs bourreaux, ils les maltraitent de la manière la plus barbare et font périr dans les flammes les enfans qu'elles auraient pu avoir des étrangers.

Une de ces femmes, qui avait demeuré plusieurs années avec un marin honnête, mais volage et aventureux, s'étant un jour un peu trop éloignée de lui avec son enfant au sein, tomba par mégarde au milieu des sauvages. Ceux-ci en la reconnaissant, se jetèrent furieux sur elle, l'accablèrent de coups, lui arrachèrent son enfant qu'elle tenait dans ses bras, et le jetèrent dans un grand feu autour duquel ils étaient rassemblés. La malheureuse, comme inspirée par un courage surnaturel, fend la haie que formaient les barbares, se précipite dans le brasier allumé, en retire son enfant déjà pénétré par les flammes, et l'emporte échevelée au sein des bois sur la rive opposée à l'en-

droit du rassemblement. Les sauvages la poursuivent; mais la frayeur et la tendresse maternelle lui ont donné des ailes pour échapper elle et son enfant à une mort assurée. Ces monstres la cherchent longtemps sans pouvoir la trouver, et ils reviennent tranquillement s'endormir auprès de leur foyer brûlant. La pauvre femme, qui de sa cachette avait l'œil ouvert sur tous leurs mouvemens, profite du sommeil des sauvages pour s'esquiver doucement sur la pointe des pieds avec son enfant, et haletante, elle parvient à gagner la ville de Launceston, qui se trouvait à environ dix milles du lieu du danger. Une dame anglaise recueillit cette infortunée, comme elle en avait déjà élevé la fille aînée, et la pauvre mère put bientôt jouir tranquille des caresses de son nouvel enfant.

Les naturels de la terre de Van-Diémen ne se plient pas plus à la civilisation européenne que ceux de la Nouvelle-Galles du sud. Ces sauvages évitent toutes communications avec les Anglais, et ils se sont réfugiés dans les parties les plus montueuses et les plus inaccessibles; comme leur nombre décroît sensiblement, et qu'ils sont renfermés dans d'étroites limites, ils finiront vraisemblement par s'éteindre devant leurs maîtres les Anglais, de la même manière qu'autrefois les Guanches à Ténériffe, devant les Espagnols.

Nous quitterons ces rivages pour nous rendre

avec M. d'Urville, vers le lieu du naufrage de l'infortuné La Pérouse.

TRAVERSÉE DE HOBART-TOWN A VANIKORO. RETOUR EN EUROPE PAR LES MARIANNES.

Tous les préparatifs nécessaires pour une nouvelle navigation étant terminés, M. Dumont d'Urville remit à la voile de Hobart-Town, le 5 janvier 1828, en se dirigeant vers les îles Mallicolo de Dillon.

Le 20, il vit les îles Norfolk et Phillip. Le 26, *l'Astrolabe* passa à deux milles du rocher Mathew, que l'on reconnut pour un véritable volcan en pleine activité. Ce rocher a deux milles de circuit et quatre-vingts toises de hauteur. C'est peut-être, dit M. d'Urville, le plus petit des volcans isolés que l'on connaisse sur la surface du globe. Il est situé par 22 degrés 23 minutes de latitude sud, et 168 degrés 52 minutes de longitude est.

Le 28 janvier, on aperçut l'île Erronan, devant laquelle on rattacha les opérations actuelles aux opérations précédentes. Le 9 février, on fixa la position des îles Fataka ou Mitre, et Anouda où Cherry, et le 10 on arriva devant l'île de Tikopia, où le capitaine Dillon avait trouvé le matelot prussien

dont le récit jeta une si grande lumière sur le naufrage de La Pérouse.

M. Dumont d'Urville, naturellement impatient de voir ce matelot, le fit venir et apprit de lui la confirmation des détails que le capitaine Dillon avait donnés, quant au fait essentiel du naufrage de La Pérouse. Ce Prussien, appelé Busbart, était depuis trois semaines revenu de la Nouvelle-Zélande à Tikopia. Il promit d'abord à M. d'Urville de l'accompagner à Vanikoro: mais plus tard, lorsqu'il fut question de tenir sa promesse, il y manqua. M. d'Urville ne put déterminer davantage aucun des naturels à lui servir de guides; tous s'excusaient en disant qu'ils avaient peur de la fièvre. Le commandant dut donc se contenter de deux matelots anglais déserteurs, établis depuis neuf mois à Tikopia.

Avant de quitter cette dernière île, ou si l'on veut, cet îlot, de sept à huit milles de tour, située par 12 degrés de latitude sud, tapissée de verdure et où se balancent plusieurs bouquets de cocotiers, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour le lecteur, d'avoir une idée de ces habitans.

Les Tikopiens sont naturellement doux, gais et familiers, avec des habitudes analogues à celles des habitans de Tonga et de Rotouma. Ils sont grands, bien faits, tatoués sur la poitrine et sur le visage, et portent les cheveux longs et plats, en les sau-

poudrant de chaux, ce qui leur donne une teinte blafarde. Ils mâchent le bétel avec la feuille du piper et un peu de chaux, ce qui les empêche d'avoir de belles dents. Un petit nombre ont de petits anneaux d'écaille de tortue aux oreilles et dans la cloison du nez. Ils ne se nourrissent que de végétaux, ayant tué les cochons et les poules qui dévastaient leurs champs. Ils adoptent pour dieux différens animaux; la murène est pour eux le dieu de la mer. Cette race jaune, rappelle un peu celle des Carolins pour la bonté et la gaîté. Il y a un grand-prêtre, lequel est ministre du chef principal de l'île : chaque chef a son dieu particulier. Avant de manger, le Tikopien jette par terre une portion de sa nourriture pour l'offrir aux dieux. A la mort d'un parent on se déchire habituellement la peau jusqu'au sang. Le vol n'est puni que de la réprimande. Dans les cérémonies religieuses, les femmes ne peuvent prendre elles-mêmes leur nourriture, elles la reçoivent des hommes, qui la leur donnent négligemment derrière le dos. La polygamie est de règle; chaque homme peut avoir quatre femmes.

Les jeunes Tikopiens refusent de se marier avec les veuves; tandis que les veufs du pays ne veulent épouser que les jeunes filles. On réserve les veuves pour les étrangers. En cas d'infidélité de la part des femmes, on n'inflige pas de châtiment; mais

si pourtant le mari le veut, il peut tuer sa femme, et c'est ce qu'il ne fait presque jamais.

Les Tikopiens n'aiment point la guerre, et ils évitent soigneusement les querelles. La lèpre est leur seule maladie. Les accouchemens sont très faciles; on n'a jamais vu de femmes mourir en couches ni avorter. L'allaitement dure trois ans.

Les Tikopiens croient à une autre vie, et sont persuadés qu'ils vont tous au ciel après leur mort, car ils ne supposent point qu'il existe de méchans parmi eux. Ils n'ont ni augure ni devin. Avant d'enterrer les morts, ils leur peignent le corps avec une couleur rouge. Les chefs sont toujours ensevelis dans leur propre maison.

Enfin les Tikopiens aiment beaucoup à se baigner et le font tous les jours. Ils n'aiment pas moins la danse et s'y livrent quelquefois toute la nuit, surtout quand il fait clair de lune.

Avant de parler à leurs chefs, lorsqu'ils ont quelque chose à leur demander, ces insulaires commencent toujours par baiser la terre devant eux.

Les rats et les roussettes sont les seuls mammifères de l'île Tikopia, laquelle a des colombes, des perroquets et des canards.

Les bons naturels de cette île, au nombre de quatre ou cinq cents distribués sous l'autorité de quatre chefs, virent s'éloigner à regret la corvette

l'Astrolabe, se dirigeant vers les îles Vanikoro, devant lesquelles elle arriva le 12 février 1828, en prolongeant les récifs qui baignent la côte du sud, et en cherchant une issue pour pénétrer au dedans. Les efforts de l'équipage ne purent la trouver, et l'on était déjà près de la côte occidentale, lorsqu'un vent d'ouest inattendu permit à la corvette de revenir au vent de l'île. M. d'Urville en profita pour chercher durant trois jours l'île Taumako, fameuse par le voyage de Quiros, et dont les habitans de Tikopia, de même que ceux de Vanikoro, venaient de rappeler l'existence.

Le 19, *l'Astrolabe* se présenta de nouveau devant l'île de Vanikoro; le 21 elle entra dans un petit espace au milieu des récifs de la partie orientale, lequel espace fut nommé Havre d'Ocili. Le 23, le grand canot alla explorer les récifs de l'ouest, et fit le tour entier de l'île, rapportant quelques débris que M. Gressien s'était procurés chez les insulaires, qui néanmoins avaient refusé de lui indiquer le lieu du naufrage de La Pérouse. Le 26, on renouvela les tentatives, et M. Jacquinot, en montrant un morceau de drap rouge, séduisit un des sauvages qui, pour l'obtenir, consentit à conduire le canot à l'endroit même où avait péri, sans doute, l'infortuné navigateur.

C'est là que le détachement de l'expédition aperçut disséminés, au fond de la mer, à trois ou

quatre brasses, des ancres, des canons, des boulets, des saumons en fer et en plomb, principalement une immense quantité de plaques de ce dernier métal. Tout le bois avait disparu, et les objets plus minces, en cuivre ou en fer, étaient corrodés par la rouille et complétement défigurés.

M. d'Urville, instruit de cette découverte, envoya sur-le-champ la chaloupe sur le théâtre du naufrage, et conduisit la corvette dans la baie intérieure, à laquelle il donna le nom de baie Manevai. Cette manœuvre difficile à travers un canal étroit, obstrué de coraux, bordé de brisans redoutables, nécessita deux jours entiers d'efforts opiniâtres. Enfin, le bâtiment fut amarré et à l'abri des coups de vent.

Cette opération terminée, on s'occupa pendant deux jours à retirer du fond des eaux, le plus d'objets qu'il fut possible, entre autres une ancre de dix-huit cents livres, un canon court en fonte du calibre de huit, tous deux corrodés par la rouille et couverts d'une croûte épaisse de coraux; un saumon de plomb, et deux pierriers en cuivre en assez bon état de conservation,

La vue de ces objets et les renseignemens obtenus des naturels achevèrent de convaincre M. d'Urville que les deux frégates de La Pérouse avaient péri sur les récifs de Vanikoro; cette opinion fut partagée par tous les officiers de *l'Astrolabe*.

Alors M. d'Urville conçut le généreux dessein d'élever près du mouillage de la corvette un monument à la mémoire des malheureux Français qui avaient naufragé près de ces rivages funestes. M. d'Urville choisit une petite touffe de mangliers verdoyans pour y placer le cénotaphe. L'érection de ce monument modeste, mais suffisant pour attester le passage de *l'Astrolabe* à Vanikoro et l'expression des regrets de l'équipage, fut commencée le 6 mars et achevée le 14. L'inauguration en fut consacrée par trois décharges de mousqueterie et une salve de vingt et un coups de canon.

Il fallait maintenant sortir de ce dangereux labyrinthe de récifs déchirans : on ne parvint qu'après de longues tentatives infructueuses à trouver un passage où *l'Astrolabe* pût se hasarder. Enfin, le 17 mars, à l'aide d'une faible brise, elle avança lentement, car il n'y avait plus guère à bord qu'une vingtaine d'hommes en état d'agir, le reste était malade ou grelotait la fièvre. Avec de si faibles ressources, M. d'Urville, atteint lui-même du mal, avait encore à surveiller les démarches plus que suspectes des naturels. A force d'habileté et de sang froid il parvint à franchir le canal étroit et difficile qui offrait le seul passage praticable pour gagner le large; la moindre fausse manœuvre eût jeté la corvette sur des écueils, où elle eût eu le même sort que les vaisseaux de La Pérouse; en

même temps que l'expédition eût été vraisemblablement massacrée par les indigènes, car on les vit s'armer de flèches, et se préparer au pillage dont ils avaient la perspective. Échappé donc à ce double danger, l'équipage ne put retenir sa joie, comparable, dit M. d'Urville, à celle des prisonniers arrachés aux tourmens de la plus dure captivité.

D'après les n ;tions recueillies des sauvages, il est probable que les frégates de La Pérouse échouèrent sur les brisans de Vankoro par une nuit obscure et à la suite d'un coup de vent. L'un des navires toucha dans la partie méridionale où il coula en peu de temps, après qu'une trentaine d'hommes se furent sauvés sur le rivage. L'autre vaisseau échoua sous le vent de l'île et demeura long-temps en place. L'équipage entier put gagner terre, et construisit un petit navire avec les débris du grand. Ce travail exigea sept lunes, après lesquelles tous les Français seraient partis de Vanikoro, à l'exception de deux qui y moururent, au bout de deux années. Mais en quel lieu la petite embarcation se rendit-elle ? On l'ignore totalement.

Il faut suivre la relation de M. d'Urville pour avoir une exacte idée de tous les dangers que *l'Astrolabe* eut à courir, et pour apprécier le courage de ce digne chef qui rend lui-même un si noble témoignage à ses compagnons : cette relation a plus que l'intérêt du drame, c'est celui de la vérité ;

nous ne pouvons qu'y renvoyer ceux de nos lecteurs qui aiment à rencontrer cette étonnante succession de périls et de gloire : notre seul rôle ici devait se borner à une simple analyse, et nous craindrions d'ailleurs d'affaiblir l'intérêt d'un semblable récit en le reproduisant par d'autres expressions après celles de l'original. Nous devons nous contenter d'en extraire quelques faits de géographie et de mœurs concernant ce groupe d'îles, désormais destinées à une célébrité si grande et si redoutable dans les annales de la navigation.

Le groupe de Vanikoro se compose de quatre îles dont deux assez grandes et fort élevées, et deux très petites, et qui toutes ensemble ne paraissent en former qu'une seule. Un récif de corail de trente à quarante milles de circuit les enveloppe comme une ceinture, à une certaine distance du rivage. Il existe à peine quelques intervalles ou coupures pour servir de passage et d'entrée dans les baies intérieures. Le lagon qui s'étend entre cette ceinture de coraux et la terre offre une nappe d'eau constamment paisible, tandis qu'au dehors la mer est souvent agitée. Le sol de l'île principale est montagneux, couvert d'épaisses forêts et d'une végétation très riche, par suite de l'éternelle humidité dont le terrain est imprégné, humidité due en partie à des pluies fréquentes qui font que l'atmosphère sur ce groupe est souvent brumeuse, et

que le climat, qui ne paraît exercer aucune influence défavorable aux indigènes, est très fatal aux Européens.

Cette terre paraît avoir été vue pour la première fois en 1791 par le capitaine Edwards qui la nomma *île Pitt;* et c'est la même que le général d'Entrecasteaux appela *île de la Recherche* en 1793. M. Duperrey n'en avait passé qu'à cinq ou six lieues en 1828. Jamais les insulaires n'avaient vu de vaisseaux européens avant ceux de La Pérouse; le capitaine Dillon fut le second navigateur qui aborda sur ce rivage, et M. d'Urville le troisième.

M. d'Urville a conservé à ce groupe d'îles le nom de *Vanikoro*, et à l'île la plus grande et la plus élevée celui *d'île de la Recherche.* Il a donné à la seconde île le nom de *Tavai* qui est celui d'un de ses villages, et a laissé aux deux petites îles les noms de *Manevai* et *Nanoun-ha* qui leur sont attribués par les naturels. Païou et Vanou, dont parle M. Dillon, ne sont point des îles distinctes, mais seulement des districts de la grande île. Les naturels de Vanikoro sont grêles et petits, ont la peau noire, les cheveux enveloppés d'un morceau d'étoffe qui pend sur les épaules, le corps ceint d'une liane noire et luisante qui enveloppe les reins; les bras, les jambes et la tête sont ornés de bracelets, de colliers de coquilles ou de tresses de fleurs. Ils se percent les narines pour y introduire un os ar-

rondi, et les oreilles pour y attacher un morceau de bois également rond. Ces sauvages ont toujours sur eux un arc et un paquet de flèches. Les hommes vont d'ordinaire entièrement nus, à l'exception du rotin tressé dont nous avons parlé, et auquel est suspendu un petit morceau de toile destiné à cacher les parties naturelles.

Les femmes sont d'une laideur extrême, et cependant ces sauvages en sont très jaloux. Elles ont comme eux la ceinture et la pagne. A peine en trouve-t-on une seule qui même à quatorze ans présente une ombre de beauté.

Les deux sexes mâchent la noix d'arek mêlée avec de la chaux, ce qui teint leurs lèvres en un rouge sanglant, et ce qui en même temps noircit et détruit leurs dents.

Les maisons, qui sont assez propres, ont de dix à vingt pieds de long sur six à dix de large. Elles sont soutenues par des pieux; le toit et les murailles sont en nattes fabriquées avec des feuilles de cocotier. Un foyer carré se trouve au centre de la cabane. Il en existe une plus grande que les autres, et qui sert de maison publique, où les hommes se réunissent pendant le jour pour fabriquer des flèches et tuer la vermine qui leur couvre la tête, tandis que les femmes vont chercher la nourriture, qui consiste principalement en poisson ou fruits ou racines; car ici les porcs sont rares et

la superstition en a fait le mets exclusif des chefs.

La religion de ces sauvages est fort compliquée. Il paraît qu'ils reconnaissent différens dieux, et qu'il en existe un partout pour leur enlever le meilleur de ce qu'ils possèdent, et en faire profiter chacun des chefs de l'île. Ces sauvages font des consécrations à leurs dieux, et leur donnent une partie des présens qu'ils reçoivent.

La langue des habitans de Vanikoro n'a rien de dur à l'oreille ; mais elle est particulière à ce groupe, et diffère essentiellement de celle des Polynésiens du voisinage.

Dès que *l'Astrolabe* fut sortie des récifs de Vanikoro, M. d'Urville voulut tenter une nouvelle recherche de l'île Tama-Taumako de Quiros; le mauvais temps s'y opposa. Le 19 mars, le vent ayant passé à l'ouest, il essaya d'en profiter pour se diriger au sud vers le port Jackson; mais le 24 ce vent revint à l'est, accompagné de rafales violentes, et l'état des malades ne faisait qu'empirer. Il fallut renoncer à la route du sud, parce que d'ailleurs *l'Astrolabe* n'eût pas trouvé de mouillage convenable. Il n'y aurait pas eu moins de danger à prendre la route directe d'Amboine par le détroit de Torrès, à cause des écueils dont il est semé. Dans cette cruelle situation, M. d'Urville résolut de faire voile vers l'archipel des Mariannes, où il avait la certitude de procurer quelques soulagemens à son

équipage épuisé. Ce parti ne put toutefois avoir de commencement d'exécution que le 20 avril, où la corvette rencontra enfin les brises fraîches de l'est et du nord-est qui la firent avancer vers l'île de Guam, la plus méridionale de cet archipel.

M. d'Urville avait dirigé sa route de manière à passer sur l'île Mattouchy ou Kennedy, située au nord-est de Vanikoro, vers 9 degrés de latitude sud, et 166 degrés de longitude est. Les brumes empêchèrent la corvette de voir cette île. Le 26 avril, elle traversa l'archipel des Carolines, où M. d'Urville traça le développement d'environ soixante-dix milles de côtes ou de brisans. Le 28, la corvette rangea à une distance de deux milles environ les îlots de Tamatan et de Fanadik, situés par environ 6 degrés de latitude nord, et 147 degrés de longitude est. Le 29, elle passa sur la position d'une autre île appelée *Lamoursek*, et ne vit aucun indice de terre, ce qui fait présumer qu'il y a eu erreur d'indication. Enfin le 2 mai *l'Astrolabe* laissa tomber l'ancre devant le havre de Umata, sur l'île de Guam.

Ici, M. d'Urville trouva l'accueil le plus affectueux et tous les moyens de pourvoir à tous les besoins de la corvette. Dès le lendemain elle était amarrée à poste fixe, et la chaloupe avait porté à terre tous les malades au nombre de quarante-deux. Ils se rétablirent lentement, car au bout de vingt-huit jours de repos, il n'y en eut guère que cinq ou

six au rembarquement qui purent à l'instant même reprendre tout leur service. Mais avant de quitter Guam, disons que tout l'archipel des Mariannes obéit à un seul gouvernement nommé par le roi d'Espagne et renouvelé tous les cinq ans. Un magasin général est établi à Agagna, capitale de l'île de Guam; il est pourvu de tous les objets de l'industrie européenne qui se vendent fort cher aux indigènes. Le gouverneur entretient une ombre de milice de cent à cent cinquante hommes mal habillés. Les principaux produits de l'île sont les cochons, les poules, le riz, le tabac, l'arow-root, les bananes, les patates, le sagou et quelques autres fruits. Le sol est très fertile, mais les indigènes sont trop indolens pour le bien cultiver; jamais peut-être on ne vit de population plus apathique et plus paresseuse. On ne compte guère qu'environ quatre mille âmes sur l'île entière de Guam, dont un mille pour la seule ville d'Agagna. M. d'Urville fait observer que cette population n'est point la dixième partie de ce que cette île pourrait contenir si elle était bien exploitée.

Le 30 mai 1828 *l'Astrolabe* remit à la voile, et se dirigea de Guam vers les îles Pelew. Le 1er juin on vit une île basse de deux à trois milles de circuit, laquelle n'est portée sur aucune carte, et que M. d'Urville nomma *île Astrolabe*. Le 2 on reconnut un groupe considérable de petites îles basses si-

tuées sur un même récif également inconnu; on y compte jusqu'à quatorze îles couvertes de cocotiers; des habitans, qui vinrent à bord de *l'Astrolabe*, dirent que leur groupe se nommait *Elivi*, et se composait d'une vingtaine d'îles. Le 3 on reconnut l'île d'Yap, et on en leva le plan. Le 5 on prolongea les récifs dangereux qui ceignent dans l'ouest le groupe encore peu connu des Matelatas. Le 7 on était devant les côtes des îles Pelew, dont on rangea la partie orientale à trois ou quatre milles de distance.

Des îles Pelew *l'Astrolabe* vogua vers la Nouvelle-Guinée, et arriva le 20 juin devant les îles Mispalu, situées au nord de la terre des Papous. De cette terre *l'Astrolabe* se dirigea au nord de l'île Waigiou, et passa près du groupe peu connu d'Ayou-Bala, dont M. d'Urville fit le relèvement complet, ainsi que du groupe Asia qui en est voisin. Il découvrit entre Ayou-Bala et Syand une petite île basse isolée, et qui n'avait encore été mentionnée par aucun navigateur.

Le 23 juin *l'Astrolabe* donnait dans le canal formé entre les îles Guébé et Gilolo pour reconnaître ensuite les îles Wida et Gourong. Le 27 elle passait dans le détroit de Gass et Kekek, et le 30 elle louvoyait à l'entrée du détroit de Bourou. Comme les vents étaient contraires, M. d'Urville se décida à relâcher au village de Cayéli pour donner quel-

que repos à l'équipage, et pour y prendre des vivres frais.

Le 6 juillet on remit à la voile, et le 10 *l'Astrolabe* était encore une fois mouillée sous la rade d'Amboine.

De ce point, M. d'Urville était dans l'intention de continuer immédiatement sa route vers l'Ile-de-France en passant de nouveau par les canaux de Timor et d'Ombay; mais le gouverneur d'Amboine ayant proposé à M. d'Urville d'aller avec lui à l'île Célèbes, et cette île offrant beaucoup d'intérêt pour les sciences naturelles, M. d'Urville accepta l'offre du gouverneur. On partit donc le 18 juillet d'Amboine, et l'on doublait le 26 la pointe septentrionale de Célèbes d'une part, et Gilolo de l'autre, pour aller mouiller dans la baie Manado, en passant par le détroit de Banka. On jetait l'ancre dans cette baie le 27.

A peine à terre, l'aimable gouverneur des Moluques, empressé de répondre aux désirs de M. d'Urville, fit arriver en quelques jours trois sapi-outangs ou vaches des bois, espèce intermédiaire entre les antilopes et les buffles, et divers autres animaux jusqu'alors inconnus aux naturalistes français. Ce gouverneur, appelé M. Merkus, parla aussi à M. d'Urville d'un beau lac situé à une grande hauteur dans l'intérieur des terres, et M. d'Urville se décida à le visiter. Nous allons, avec l'autorisa-

tion qu'a bien voulu nous en donner le voyageur, emprunter au *Journal de la Marine* un fragment de cette promenade qu'il y a inséré, et qui se trouvera dans le dernier volume du voyage de *l'Astrolabe* annoncé pour la fin de l'année 1834.

Une population considérable remplissait les cours de la résidence de Manado pendant que l'on faisait les apprêts de cette excursion; les uns empressés d'offrir leurs services, le plus grand nombre sans doute attiré par la curiosité et le désir de voir des étrangers qui n'avaient jamais paru dans leur île, et pour lesquels leur chef souverain, le gouverneur, montrait tant d'égards. « J'aimais, dit M. d'Urville, à considérer toutes ces figures, et à y démêler la plupart des traits que j'avais déjà remarqués dans diverses peuplades de la Polynésie : surtout à Taïti et à Tonga. Combien j'aurais désiré connaître leur langue, afin de pouvoir les questionner, et obtenir d'eux une foule de renseignemens sur leurs usages, leurs opinions et leurs traditions. Les chefs faisaient mille efforts pour maintenir quelque ordre au milieu de cette foule: ayant observé que nos bagages étaient enlevés par des hommes qu'il était impossible de reconnaître, je témoignai à M. Piétermat quelque inquiétude sur leur sûreté; il me répondit qu'à cet égard je ne devais pas avoir la plus légère crainte, attendu qu'aucun naturel n'oserait se permettre de sous-

traire la plus mince bagatelle qui leur était confiée. Ce serait un fait inouï, et qui ne pourrait d'ailleurs échapper à la surveillance des chefs. Nous montâmes sur de petits chevaux pleins de feu, et d'une allure fort douce, accompagnés de plusieurs domestiques à cheval, et suivis par une foule considérable qui nous tenait lieu de cortége. MM. Quoy, Gaimard et un capitaine hollandais avaient préféré faire le voyage en palanquin, sorte de chaise à bras portée sur les épaules de quinze à vingt hommes qui se relayaient de demi-heure en demi-heure, et qui cheminaient d'un pas très rapide.

« Nous traversâmes d'abord la ville de Manado, percée de rues larges, bien alignées et bordées de jolies palissades de sagoutier. Les maisons sont vastes, bien construites, bâties en bois et exhaussées sur des pieux solides, à douze ou quinze pieds au-dessus du sol. Cette dernière circonstance leur imprime un caractère de grandeur et de simplicité bizarre, tout-à-fait étrange aux yeux de l'Européen; d'énormes escaliers en bois massif saillant en dehors de la maison, et recouverts par un toit, donnent accès dans les appartemens.

« La campagne ne nous offrit que très peu de terres défrichées; mais la route, large et commode, bien qu'elle ne soit terminée que depuis quatre ou cinq ans, passe à travers d'immenses forêts. Nous traversâmes aussi de rapides torrens encaissés dans

des ravins très profonds; les ponts en bois jetés sur leurs lits sont abrités par des toitures bien entretenues, ce qui leur donne de loin l'aspect de ponts chinois. Souvent nous laissions nos chevaux se livrer à toute leur ardeur, et leur galop léger nous en traînait rapidement au milieu de cette nature riche et sauvage; d'autres fois, M. le gouverneur Merkus et moi nous les ramenions à une allure moins modérée, et nous causions paisiblement sur divers sujets de politique, de littérature, d'art et de science, et je faisais la réflexion que c'était probablement la première fois que de pareils sujets avaient été traités sur cette partie du globe. La beauté du ciel, l'air frais du matin et les cris de joie des naturels semblaient donner à notre caravane l'aspect d'une marche triomphale.

« Notre première halte a lieu à huit heures et demie à Tawangean, beau village éloigné de cinq milles de Manado, et situé dans le district de Daris. Ses principaux habitans viennent nous souhaiter la bienvenue aux portes du village; nous montons chez le kokkoum ou chef de la justice, où nous trouvons un déjeuner bien préparé par les soins du kapala-balak ou chef du district.

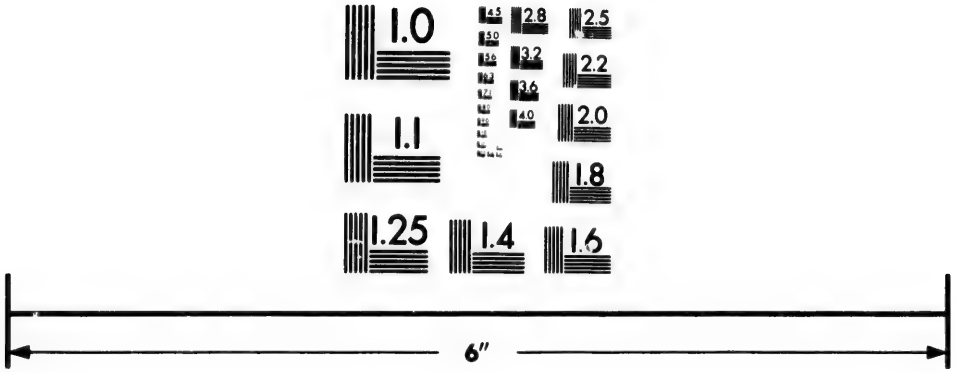
« Nous remontons à cheval et nous galopons sur un terrain inégal, mais qui s'élève assez régulièrement; et le Klobat, avec son immense piton, commence à fuir derrière nous, à mesure que nous

cheminons vers le sud. Bien que le terrain, dont une partie est défrichée, paraisse susceptible des plus riches produits, la population des villages de Passan-Goulang et de Paouvy-Nereng est peu considérable; les maisons sont petites et annoncent peu d'aisance. Ce fut aussi le seul endroit où nous eûmes la société des principales femmes du pays. M. Piétermat nous les présenta au nombre de dix ou douze. Quoiqu'elles fussent jeunes et assez bien costumées, pas une d'entre elles n'était agréable: comme si elles eussent été plus maltraitées par la nature que les hommes, leurs traits n'offraient guère que la stupidité. Une bouche très éloignée des narines, un nez court et épaté, des yeux sans aucune expression et très distans l'un de l'autre, une face aplatie et souvent comprimée du haut en bas, voilà ce qu'on remarquait dans ces pauvres créatures, et l'on sait qu'en général, au moins d'après Lavater, ce sont là des indices d'une intelligence très bornée. En effet, M. Merkus m'assura que ces femmes sont pour la plupart stupides, sales et dégoûtantes; chaque homme en prend autant qu'il en peut nourrir, et elles sont employées à la culture des champs et à tous les ouvrages pénibles. Les chrétiens, cependant, n'en ont qu'une, et parmi les idolâtres il n'y a guère que les hommes riches qui en prennent plusieurs. Ceux ci n'ont ni temples, ni idoles, ni prêtres, ni culte propre-

ment dit : leur religion semble se réduire à une espèce de manichéisme comme celui des habitans de Tonga-Tabou; ils croient à des esprits malfaisans, auxquels ils adressent des vœux, et en l'honneur desquels ils s'imposent même des privations analogues au Tapon des Polynésiens; en un mot, leurs *empongs* ont beaucoup de rapport avec les *atouas* de la Nouvelle-Zélande, ou les [illegible] de Tonga. Les principales fonctions des p[illegible] sistent dans les divinations par le chan[illegible] vol des oiseaux, l'aspect des entrailles palpitantes, et quelquefois ils plongent leur tête entière dans le ventre fumant de la victime, puis ils prophétisent le visage tout barbouillé de sang. Ces prophéties sont d'ordinaire énoncées dans une espèce de langage poétique cadencé : étonnant rapport avec ce qui se pratiquait jadis chez les Grecs et les Romains.

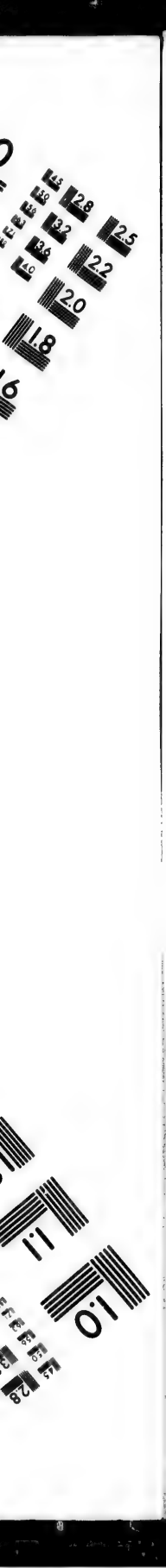
« Dès avant la conquête, les différentes tribus qui habitent cette partie de Célèbes formaient la fédération de Manado. Dans toutes les affaires de quelque importance, les chefs se réunissaient pour discuter en commun les affaires publiques. Après avoir subjugué ces peuples, les Hollandais les laissèrent suivre paisiblement leurs lois et leurs coutumes; seulement ils assujettirent la nomination des principaux chefs ou kapala-balaks à la sanction du gouverneur des Moluques, qui peut même les

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



destituer. Les kapala-balaks nomment les hokkoums ou chefs de village avec l'approbation du résident. Aucun des emplois n'est héréditaire, et les kapala-balaks eux-mêmes sont sous la discipline immédiate du résident, qui les met en prison chez lui au moindre sujet de mécontentement; ainsi rien n'approche de la soumission que ces hommes faibles et timides témoignent pour tout Hollandais investi de la moindre autorité. Quand le résident veut faire passer quelque ordre à un chef, il charge un de ses pions de porter sa canne avec l'ordre verbal ou par écrit. A la vue de ce signe redoutable de l'autorité, le pauvre insulaire s'empresse d'obéir comme s'il était en présence même du superbe Européen. Ces hommes sont très paresseux; et leur principal bonheur, comme celui des lazzaroni de Naples, consiste à ne rien faire quand ils sont une fois bien rassasiés. Cependant les Hollandais ont réussi à leur faire cultiver les riz et le café, dont ils fournissent actuellement une certaine quantité à la Compagnie à un taux fixé par elle. MM. Merkus et Piétermat me racontaient ce fait comme un des plus beaux résultats de la conquête; je les écoutais en silence, mais je pensais en moi-même qu'il avait fallu sans doute bien des violences pour contraindre ces insulaires à un travail réglé, et je ne voyais pas qu'il y eût beaucoup de profit pour eux à cultiver des produits dont leurs vainqueurs s'étaient

arrogé le monopole. Ces réflexions me prouvaient que là aussi quelques individus abusaient de leur supériorité pour s'approprier des sueurs et des fatigues de plusieurs milliers de leurs semblables. C'est, il est vrai, la triste histoire du genre humain sur presque tous les points du globe; mais l'homme qui a une âme s'afflige toujours d'en avoir des preuves aussi authentiques.

« A Paoun-Nereng, nous étions à dix milles de Manado, et à mi-chemin environ du but de notre voyage. Nous entrâmes dans d'épaisses et sombres forêts, que la main de l'homme n'a touchées que pour s'y frayer la largeur de la route. Les arbres gigantesques qui peuplent ces forêts, les arbrisseaux et les plantes plus faibles qui croissent sous leur ombrage, me rappelaient parfaitement la végétation de la Nouvelle-Guinée; il ne paraît pas qu'il existe de différence notable entre Célèbes et cette contrée, soit pour les productions du sol, soit pour la température, soit même pour les oiseaux. Ceux-ci seulement m'ont semblé plus rares et moins variés.

« A mesure que nous avançons, les ravins que nous traversons deviennent de plus en plus creux et encaissés. Il s'en présente un dont la pente est si rapide, que nous sommes obligés de mettre pied à terre. Au fond, l'impétueux torrent de Manado roule avec fracas ses eaux qui bouillonnent au tra-

vers des blocs de pierre dont son lit est semé. Un beau pont couvert d'un toit et garni de banquettes, conduit à l'autre rive. Comme nous étions en tête de la caravane, nous nous assîmes quelques minutes pour l'attendre. C'était un spectacle curieux de voir les hommes à cheval, les palanquins et les nombreux insulaires qui nous escortaient, descendre la pente escarpée et sinueuse de la montagne. Au même instant, à la suite d'un grain léger dont les gouttes humides venaient de faire briller d'un nouvel éclat les feuilles naturellement lustrées des plantes, un rayon de soleil furtivement échappé d'un nuage étalait les couleurs variées de l'arc-en-ciel sur un coin du vallon, tandis que le reste du paysage était enveloppé d'un voile vaporeux. Tout cela à Célèbes, dans une île que l'Europe connaît à peine de nom et sur laquelle on ne possède que des données vagues et incertaines! Et l'on se fera une idée des réflexions qui venaient alors se présenter en foule à mon imagination, de celles qui viennent se retracer dans ma mémo aujourd'hui même que je décris les circonstances de ma longue caravane sur *l'Astrolabe*.

« Quand nous eûmes gravi la côte qui domine l'autre côté de Manado, nous nous trouvâmes enfin dans le fertile et beau plateau de Toudano. Là nous trouvâmes d'immenses rizières, et nous jouîmes d'une température sensiblement plus modérée que

celle de la plaine. C'est encore une de ces sensations délicieuses, réservées à ceux qui visitent les régions équatoriales, que cette fraîcheur agréable que l'on respire tout à coup à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer, et que l'on peut se procurer souvent en moins de deux heures de temps. Bientôt nous entrâmes dans le beau village de Tonséa Lama, où j'ai remarqué des tombeaux en blocs de basalte, couverts de figures hiéroglyphiques : malheureusement nous ne pûmes que traverser au galop cet endroit, que j'eusse désiré visiter plus en détail. Nous y passâmes de nouveau le Manado, qui est déjà un torrent considérable, bien qu'il sorte à peine des eaux du lac de Tondano, où il prend sa naissance.

« A un demi-mille de la route, on nous fit voir une cascade superbe formée par ces eaux. Le Manado, libre jusqu'alors dans son cours, est tout à coup barré par une roche de basalte qu'il a fini par percer. Le volume entier de cette eau s'introduit péniblement par cette issue et s'élance avec violence sous la forme d'une gerbe immense qui s'épanouit en tombant de plus de quatre-vingt pieds de hauteur dans une espèce d'abîme creusé par la nature. Les rochers voisins, les monts d'alentour répètent le bruit que produit dans sa chute cette immense colonne d'eau ; il en résulte un gron-

dement sourd et continuel, pareil à celui du tonnerre.

« Après une halte à Tondano, nous allâmes voir le lac d'où sort le fleuve Manado. En avant de ce lac et près de la ville de Tondano, règne d'abord un espace où l'eau peu profonde n'offre qu'un marécage couvert de cypéracées et de hautes graminées du genre *arundo* ou *saccharum*. Çà et là on voit briller les cloches éclatantes d'un beau *convolvulus* ou les épis purpurins d'un *polyganum*. Après avoir franchi cet espace, on se trouve à l'entrée d'un bassin magnifique, parfaitement dégagé dans toute son étendue qui n'a pas moins de cinq ou six milles du nord-nord-ouest au sud-sud-est, sur deux milles de largeur moyenne. De toutes parts, excepté du côté de Tondano, ses rives, qui sont bien dessinées et quelquefois un peu acores, sont dominées par une chaîne régulière de montagnes de cent à cent cinquante toises de hauteur; celles du sud sont volcaniques et renferment même quelques fumerolles en activité. Cette circonstance, jointe à la nature et à la disposition des montagnes qui l'entourent aussi régulièrement, paraît annoncer que cette grande cavité n'est que le cratère éteint d'un de ces nombreux volcans qui ont bouleversé ou plutôt qui ont formé la charpente de toute la partie septentrionale de Célèbes. Cinq ou six villages sont dispersés sur les bords de ce lac; sa

surface est sillonnée par de nombreuses pirogues de pêcheurs; car ses eaux fournissent du poisson en abondance. Les oiseaux qui les fréquentent sont des canards, des poules sultanes, des poules d'eau et surtout des légions de hérons blancs, noirs et gris. Dans toute la partie du nord, près de Tondano, le lac n'a pas plus de trois ou quatre brasses de profondeur, puis il augmente jusqu'à un mille des bords, vers un endroit que les naturels m'indiquèrent comme la *mère*, l'origine première du lac : car une vieille tradition conservée dans le pays veut que ce soit de ce point que les eaux jaillirent pour la première fois; aujourd'hui même on y remarque un certain bouillonnement comme dans les fontaines où l'on voit l'eau sourdre du sein de la terre. J'y envoyai le plomb de sonde plusieurs fois, et il tomba constamment par saccades de neuf à treize brasses. Le kapala-balak se saisit d'une de ses lignes et eut la constance de sonder dans toute la largeur de ce lac dont on avait vanté l'immense profondeur; et elle se trouva avec une régularité surprenante de douze ou treize brasses, et cela le plus souvent jusqu'à toucher ses bords.

« Le gouverneur et M. Guilbert nous avaient rejoint et étaient entrés dans notre pirogue, ce qui nous avait mis au complet. Le vent fraîchit assez pour soulever de petites lames courtes et saccadées

qui menaçaient parfois de chavirer notre embarcation trop légère.

« Toutefois nous abordâmes sans accident devant le village de Passoum. Ce village, bien que construit dans le même genre que les autres, est sale, mal bâti, et présente un aspect plus misérable qu'aucun de ceux que nous avions vus.

« Les naturels ont coutume de piler leur riz dans de grosses poutres sur lesquelles on a pratiqué plusieurs trous arrondis à la suite les uns des autres, de sorte que plusieurs personnes, armées chacune d'un pilon, pouvait travailler sur la même poutre. On m'en fit remarquer une dont les extrémités étaient ornées de deux figures humaines, grossièrement sculptées dans le bloc de la poutre. Ces deux figures portaient les attributs des deux sexes fortement prononcées. »

A l'entrée même du lac de Tondano, on voit encore debout d'énormes pieux qui sont les ruines d'un village élevé naguère sur les eaux mêmes du lac.

La ville de Tondano et son territoire sont divisés en deux districts auxquels la rivière sert de ligne de démarcation.

La cavalcade revint à Manado, où M. d'Urville fit immédiatement ses préparatifs de départ.

Avant de quitter Célèbes, ajoutons sur cette île quelques détails nouveaux, fournis par un jeune

voyageur, M. de Rienzi, qui y a fait récemment un long séjour, détails dont nous puisons la substance dans un recueil mensuel, la *France littéraire* de 1833.

« L'île de Célèbes se compose de quatre presqu'îles allongées, dirigées à l'ouest et au sud, liées par des isthmes étroits et séparées par trois baies profondes; la première, au nord-est, se nomme *baie de Tomini*, ou *Gonong-Telon;* la seconde, à l'est, porte le nom de *Tolo;* et la troisième, au sud-est, que les naturels appellent *Sionâ*, est désignée inexactement, même sur nos meilleures cartes, sous le nom de *Boni*.

« Célèbes a cent soixante-quinze lieues françaises en longueur, et quatre-vingt-quatre en largeur : ce qui lui donne une étendue d'environ quatorze mille sept cents lieues carrées. Les îles qui en dépendent sont nombreuses, mais presque toutes petites et mal connues.

« Célèbes a une superficie de quatre mille deux cent quatre-vingt milles carrés de vingt-cinq au degré; elle est élevée, montagneuse, principalement au centre et au nord, où sont plusieurs volcans en éruption; on ignore s'il en existe dans le midi.

« Sur la côte, trois rivières se précipitent au pied de rochers gigantesques et bizarres, et au milieu d'arbres rares et singuliers. La plus grande est la Chiurana qui sort d'un beau lac d'eau douce,

nommé *Tapara Caradja*, dans le pays d'Ouadjou, traverse l'état de Boni, et se jette par différentes bouches dans le golfe de Sionâ.

« Les navires européens s'avancent assez haut dans cette belle rivière qui coule sur un fond vaseux, et les *pros* des indigènes peuvent y naviguer dans l'intérieur jusqu'au Tapara Caradja. La seconde est la rivière Boli; elle termine son cours à Boli, sur la côte septentrionale. La troisième se jette dans la mer, vers la côte nord-ouest, au sud et à une assez grande distance de Waardingen.

« Sur toute la côte méridionale il y a un grand nombre de rivières navigables pendant l'espace d'environ deux à trois lieues dans l'intérieur des terres.

« Quoique l'île Célèbes soit entièrement située sous la zone torride, puisqu'elle est coupée par l'équateur, elle jouit d'un climat tempéré, grâce à ses golfes nombreux, aux pluies abondantes qui y règnent pendant le milieu de chaque mois, surtout ceux de juin et juillet; grâce encore aux vents du nord qui y soufflent une grande partie de l'année.

« La mousson d'est dure depuis mai jusqu'à novembre, et la mousson opposée y règne le reste de l'année. Les marées y sont fort irrégulières.

« Il existe à Célèbes des mines de cuivre de bonne qualité, et de l'étain aussi pur que celui de Malaca,

et même de Banka. Quelques montagnes donnent du cristal, d'autres du fer. La presqu'île septentrionale est riche en mines d'or.

« Les meilleurs ports de Célèbes sont ceux de Palo et ceux de Manado, la rade de Manghassar et celle de Bonthain : cette dernière, située au sud, a une grande baie où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté pendant les deux moussons.

« D'épaisses forêts couvrent le pied des montagnes et même une partie de l'île. On y exploite le chêne et l'érable, le cèdre et le tek incorruptible pour la construction des navires. C'est là qu'on voit le redoutable *ipo* ou *upas*. Aucun oiseau n'embellit son feuillage perfide, et l'affreux boa même s'enfuit épouvanté quand il aperçoit les sommets de la liane et l'arbre de la mort, balançant dans l'air ses larges feuilles qui exhalent un horrible poison. Mais à côté de cet arbre maudit des coupables condamnés à mort, croissent le géroflier et le muscadier, pour la possession desquels les Européens ont versé tant de sang; le sagoutier, principale nourriture des peuples de l'Océanie, et dont le suc fournit la liqueur noirâtre et sucrée, nommée *goulan-itan;* le palmier dont on extrait une huile agréable et enivrante, le poivrier, l'ébénier, le calambung, le noyer et l'odoriférant sandal qui, étant fraîchement coupé, fournit une teinture d'un rouge très beau et très solide. On y trouve aussi le bam-

bou qui s'y élève jusqu'à quarante pieds de haut sur deux ou trois de diamètre. Les naturels en coupent les jeunes branches par tranches et les mangent en ragoût ou en salade. Lorsque le roseau colossal est arrivé à sa maturité, son écorce est très dure, et, quoique le tronc en soit creux, il est tellement solide qu'on l'emploie à la charpente des maisons. Des forêts de cocotiers, l'arbre le plus utile, parce qu'il sert à la nourriture, au vêtement et au logement de plusieurs tribus, forment des colonnades dont chaque colonne a son chapiteau couronné d'un élégant parasol. L'île produit le maïs, le riz blanc de rizière, le délicieux riz noir des coteaux, ainsi que la canne à sucre et le coton.

« Presque tous les arbres des tropiques étalent ici de toutes parts leurs trésors; leurs fleurs embellissent ce nouvel Eden qu'embaument aussi les roses, les œillets, les jasmins, les jonquilles et les tubéreuses; mais c'est surtout la fleur du *bougna ghené mauro* qui charme la vue et l'odorat par l'éclat de ses couleurs et son parfum délicieux. Cette admirable fleur, particulière au pays de Mangkassar, ressemble un peu au lis; on y trouve une essence fort recherchée qui est aussi employée à embaumer les morts; s'il faut en croire les naturels, sa racine ligneuse et très amère est un excellent remède contre les fièvres intermittentes, assez communes dans la saison pluvieuse.

« On ne voit dans les forêts ni lions, ni tigres, ni éléphans, ni léopards; mais beaucoup de sangliers, de cerfs, et même d'élans dont on a en vain nié l'existence dans cette île.

« Parmi les animaux domestiques sont des bœufs à bosse comme ceux de l'Inde, des vaches, des buffles, des chèvres, des moutons, des cochons et quelques chevaux. On y voit un nombre infini de singes plus dangereux qu'en tout autre pays. Le singe blanc se distingue des autres par sa malice et sa méchanceté. On prétend qu'il attaque la pudeur des femmes égarées dans l'île. Les serpens en dévorent une grande quantité. On y voit aussi le caméléon au front fourchu, le dragon ou reptile volant, et d'énormes boas qui sont très nombreux à Célèbes. Ceux-ci délivrent le pays des taupes, des rats, des mulots et de scorpions aussi gros que ceux de Tunis et d'Alger. La cobra di capella y est aussi terrible qu'à Ceylan. Une personne mordue par cette couleuvre perd la vie une heure après, si elle n'est secourue à l'instant.

« Parmi les oiseaux on remarque le kakatouâ blanc, le lori, plusieurs espèces de perroquets, le mina, l'oiseau de paradis, et un merveilleux oiseau vert, jaune, bleu et rouge, nommé *terau-joulon*, dont on doit distinguer l'adresse à combattre et à enlever les petits poissons qu'il porte dans son nid. Le faisan doré, le canard, les oies, les tourterelles,

les poules, les pigeons y abondent et sont à vil prix, ainsi que le poisson de mer et d'eau douce. Les pluies fréquentes et l'ardeur du soleil équatorial donnent à toute la végétation une fécondité, une grâce, une verdure, une vigueur inconnues à nos tristes climats; les animaux s'y multiplient plus vite, les oiseaux enchantent les oreilles, les insectes éblouissent les yeux, les poissons tracent leurs cercles d'or, de rubis, de saphir et d'opale sur l'émeraude des flots.

« Le commerce de Célèbes est très considérable. Les douanes rapportent seulement au gouvernement hollandais 80,000 fr. par an; mais celui-ci tire beaucoup d'avantages des bénéfices de son commerce et des dîmes de la partie du territoire qu'il possède en toute souveraineté.

« Les Célébiens sont grands, forts et laborieux; ils sont moins cuivrés que la plupart des Malais. Ils couchent les enfans nus, sans linge ni maillots, les sèvrent à un an, les baignent tous les jours, et leur frottent le corps avec de l'huile de coco pour les rendre plus souples et plus lestes. Les femmes sont généralement chastes, constantes, douces, aimantes et dignes d'être aimées; dans les classes les plus aisées, elles ne sortent que les jours de fête. Les hommes montent bien à cheval; ils sont adroits à manier l'arc, le fusil, la sarbacane et le campilan qu'ils fabriquent eux-

les perdrix, les pigeons y abondent et sont à vil prix, ainsi que le poisson de mer et d'eau douce. Les pluies fréquentes et l'ardeur du soleil équatorial donnent à toute la végétation une fécondité, une grâce, une vapeur, une vigueur inconnues à nos tristes climats; les animaux s'y multiplient plus vite, les oiseaux enchantent les oreilles, les insectes éblouissent les yeux, les poissons tracent leurs cercles d'or, de rubis, de saphir et d'opale sur l'émeraude des flots.

« Le commerce de Célèbes est très considérable. Les douanes [illegible] seulement au gouvernement [illegible] mais celui-ci [illegible] beaucoup d'avantages des bénéfices de son commerce et des dîmes de la partie du territoire qu'il possède en toute souveraineté.

« Les Célébiens sont grands, forts et laborieux; ils sont moins cuivrés que la plupart des Malais; ils couchent les enfans nus, sans linge ni maillots; les sèvrent à un an, les baignent tous les jours et leur frottent le corps avec de l'huile de coco pour les rendre plus souples et plus lestes. Les femmes sont généralement chastes, constantes, douces, aimantes et dignes d'être aimées; dans les classes les plus aisées, elles ne sortent que les jours de fête. Les hommes montent bien à cheval; ils sont adroits à manier l'arc, le fusil, l'arbalète et le campilan qu'ils fabriquent eux-

Iles Célèbes.

Voy. Autour du Monde. *Dumont d'Urville, Pag. 366.*

mêmes
deux s
Leurs
bois. L
bouilli
en poi
« Dan
grande
n'est gu
« Les
publiqu
« L'ar
gieuse,
elle off
Tels
de M. d
cependa
qu'il att
l'existen
encore t
de plus
tour cit
rare, do
rée, n'ét
a rappor
din des l
et femell
Le 4 a

mêmes, et pointent passablement le canon. Les deux sexes aiment la poésie, la danse et la parure. Leurs maisons sont généralement construites en bois. Leur nourriture ordinaire consiste en viande bouillie ou rôtie, extrêmement épicée, et surtout en poissons et en fruits.

« Dans les peuples de Célèbes on observe la plus grande politesse envers les étrangers. La polygamie n'est guère suivie que par quelques chefs.

« Les états de Célèbes sont comme autant de républiques aristocratiques qui choisissent un roi.

« L'ancien bouguis est la langue savante et religieuse, et en quelque sorte exotique de Célèbes; elle offre des rapprochemens avec le Malai. »

Tels sont les faits que nous procure la relation de M. de Rienzi sur l'île Célèbes. Nous pourrions cependant lui contester d'abord les terribles effets qu'il attribue à l'arbre qui produit l'upas; ensuite l'existence de l'oiseau de paradis qu'on n'a point encore trouvé hors des terres des Papous, éloignées de plus de cent lieues de Célèbes; il eût dû en retour citer le babiroussa, espèce de sanglier très rare, dont aucun individu, même en peau préparée, n'était venu en France, et dont M. d'Urville a rapporté au Muséum d'histoire naturelle du Jardin des Plantes deux beaux individus vivans, mâle et femelle.

Le 4 août 1828 la corvette *l'Astrolabe* remit à la

voile de Manado pour se rendre à Batavia. Elle passa le détroit de Banka, vit du 7 au 10 Ternate en Tidore, franchit le 19 le détroit d'Obi, et le 20 cinglait entre Bourou et Xulla-Bessy pour arriver le 29 à la rade de Batavia, où, depuis le célèbre Bougainville, aucune expédition scientifique de France ne s'était montrée. M. d'Urville y reçut l'accueil le plus distingué, mais ne resta que trois jours dans cette rade. Le 2 septembre, il poursuivit sa route à travers la mer des Indes, et arriva le 29 à l'Ile-de-France. Il passa de cette île à l'île Bourbon et au cap de Bonne-Espérance, où il se trouvait à la fin de 1828. *L'Astrolabe* en repartit le 2 janvier 1829, s'arrêta trente-six heures à Sainte-Hélène, et huit jours à l'Ascension, et, achevant de sillonner l'océan Atlantique, rentra dans la Méditerranée le 17 mars 1829, et à Marseille le 25 du même mois, après une absence de près de trois années, et une course d'environ vingt-cinq mille lieues terrestres.

DILLON.

(1827-1828.)

Il y aurait injustice de la part d'un Français à passer sous silence le voyage du capitaine Peter Dillon dans les îles de la mer du Sud, puisque c'est à ce hardi navigateur que nous devons les premiers indices des lieux du naufrage de La Pérouse, et l'entreprise non moins hardie et plus heureuse de M. Dumont d'Urville qui en conçut l'exécution lorsqu'il était en relâche à Hobart-Town, dans la Tasmanie, où il eut connaissance des découvertes du marin anglais.

M. le capitaine Dillon, au service de la Compagnie des Indes orientales, avait navigué et trafiqué depuis long-temps déjà dans le Grand-Océan. Le premier de ses voyages remonte à 1813. Il avait eu occasion de recueillir à cette époque, aux îles Fidji, un matelot prussien appelé Martin Bushart qui s'y était marié, et qui désira, au départ du capitaine, être déposé avec sa compagne dans quelque île paisible; il en fut de même d'un lascar ou matelot indien. M. Dillon les transporta dans une petite île appelée *Tucopia* ou *Tikopia*, dont les

habitans paraissaient avoir un caractère doux et pacifique, et recevaient les étrangers sans manifester aucun sentiment hostile.

Le bâtiment que montait M. Dillon poursuivit sa route vers la Chine; mais ce bâtiment n'étant point la propriété du capitaine, et celui-ci, voulant continuer de naviguer dans la grande mer du Sud, en acheta un et entreprit de commercer pour son propre compte dans cette mer, où les naturels le connaissaient sous le nom de Peter.

En 1826 il toucha par hasard à l'île Tikopia, et revit son fidèle Martin Bushart, ainsi que le lascar, lesquels étaient tous deux contens de leur sort, et vivaient à Tikopia aussi heureux qu'on peut l'être quand on a renoncé aux douceurs de l'existence dans les pays civilisés. C'est ici qu'une circonstance fortuite servit merveilleusement M. Dillon pour la découverte à laquelle il était loin de songer.

Le lascar vendit à l'armurier du bâtiment de M. Dillon une garde d'épée en argent, portant un chiffre. Elle fut montrée au capitaine qui, très curieux naturellement d'apprendre comment une garde d'épée de fabrique européenne pouvait se trouver dans une île non fréquentée par les navires d'Europe, demanda des renseignemens à Martin Bushart.

Le Prussien annonça que cet objet, comme beaucoup d'autres en fer qui se trouvaient entre les

mains des insulaires, provenait d'une île assez éloignée, appelée *Manicolo*, où deux bâtimens d'Europe avaient fait naufrage, il y avait une quarantaine d'années. Ce fut un trait de lumière pour le capitaine qui pensa aussitôt que ces bâtimens devaient être les deux frégates de l'expédition de La Pérouse, dont le sort était encore incertain, malgré les recherches ordonnées par le gouvernement français et exécutées par d'Entrecasteaux, qui, pour le dire en passant, s'était trouvé à une très petite distance de l'île Manicolo, que M. d'Urville a depuis nommée *Vanikoro*, d'après les indigènes, et que d'Entrecasteaux s'était contenté d'appeler *Ile de la Recherche*, sans se douter que ce nom serait justifié un jour par un navigateur anglais, et que c'était là le but des explorations laborieuses qu'il essayait dans un voyage autour du monde.

Le lascar déclara au capitaine Dillon qu'il était allé six ans auparavant à Manicolo et qu'il y avait encore vu deux hommes âgés qui avaient fait partie des bâtimens naufragés. Connaissant l'intérêt que le monde civilisé portait au sort de La Pérouse, et combien surtout la France désirait obtenir des lumières à cet égard, M. Dillon résolut aussitôt de faire voile pour l'île Manicolo, quoique les vivres commençassent à lui manquer. Il engagea Martin Bus-

hart et un insulaire de Tikopia à l'accompagner, ce qu'ils acceptèrent.

Au bout de deux jours, il fut en vue de Manicolo; mais la force des courans et le danger des récifs de corail qui entourent cette île, empêchèrent pendant une semaine le navire d'en approcher. Faute de provisions suffisantes, le capitaine ne put commencer ses recherches, mais il se promit bien à son retour à Calcutta, d'appeler sur ce point l'attention de la Compagnie des Indes. A cet effet, il emmena à la Nouvelle-Zélande, Martin Bushart, qui dans cette histoire de découverte joue un grand rôle, et que nous avons vu reparaître dans la relation de M. Dumont d'Urville.

De retour au Bengale, M. Dillon parla, en effet, avec insistance au gouvernement de la Compagnie, en faveur d'une nouvelle expédition, et la Société asiatique établie à Calcutta lui montra à cet égard la plus vive sympathie. La même Société offrit d'adjoindre au capitaine le docteur Tytler, et la Compagnie des Indes attacha ce savant à l'expédition, en qualité de médecin naturaliste. Elle eut également l'attention d'inviter l'administrateur français de Chandernagor à faire accompagner M. Dillon par un agent de son choix, puisque la France était intéressée plus que tout autre pays au succès de l'expédition. M. Chaigniau fut envoyé

de Chandernagor et embarqué à bord du vaisseau équipé aux frais de la Compagnie.

Pendant la traversée, il s'éleva de nombreuses querelles entre le capitaine et docteur, et lorsque le navire fut arrivé à la terre de Van-Diémen, le docteur intenta un procès au capitaine pour mauvais traitemens. M. Dillon fut condamné à trois mois de prison; mais à peine eut-il commencé à subir sa captivité qu'on lui permit de continuer le voyage, pendant que le docteur était parti de son côté.

Le bâtiment du capitaine Dillon, à peine arrivé à la Nouvelle-Zélande, fut reconnu par les sauvages qui s'écrièrent : c'est Peter ! c'est Peter ! Les femmes accourent en foule et remplissent bientôt le pont du navire, habituées qu'elles sont à passer la nuit à bord des bâtimens baleiniers qui relâchent dans ces terres australes. On se trouvait à la baie des Iles, et l'on y rencontra un tonnelier anglais, établi avec une femme du pays. Cet ouvrier rendit de grands services à l'équipage en aidant à réparer les avaries du bâtiment. Les missionnaires évangéliques furent de même très utiles au capitaine Dillon, qui reçut aussi à bord de son navire une visite de la reine Touroulou et de son frère, lequel avait été en Angleterre et se souvenait de son audience à la cour de Georges III. A la demande de ce frère, M. Dillon l'accepta comme simple matelot.

A la fin d'août 1827, le capitaine Dillon mit à la voile de la Nouvelle-Zélande pour l'île de Ticopia. Il toucha successivement aux îles des Amis, à l'île Rotouma, dont les habitans se font remarquer par leur caractère, doux et paisible, à l'île de la Mitre, nommée *Fataka* par les insulaires qui y pêchent le requin. Enfin il arriva au commencement de septembre à l'île de Tikopia.

C'est alors que les services de Martin Bushart devinrent plus nécessaires. Il alla chercher un naturel, qui avait demeuré cinq ans à Manicolo, qui connaissait par conséquent très bien cette île et les détails du naufrage des deux bâtimens européens, et qui avait vu souvent du fer et d'autres objets de ces bâtimens entre les mains des insulaires. M. Dillon le prit à bord comme pilote et interprète. Le capitaine se procura aussi plusieurs outils et divers articles, comme grelots, sonnettes, une poignée d'épée avec un chiffre, etc., qui provenait des bâtimens naufragés.

Muni de ces objets et assuré de l'assistance de Martin Bushart et du pilote de Tikopia, le capitaine Dillon partit pour l'île Manicolo. Il fut devant elle dès le 7 septembre; mais les récifs qui l'entourent demandaient de grandes précautions pour en approcher, d'autant plus qu'on ne trouve que deux ou trois passes entre les bancs de coraux élevés insensiblement par le travail créateur de petits

êtres imperceptibles qui occupent à peine une place dans la classification du grand système de la nature, vers gélatineux qui emploient des siècles pour la construction gigantesque de ces milliers d'îles et d'arpens de terre que l'on rencontre dans l'immensité de l'océan Pacifique. Si le travail silencieux et lent de ces polypes finit par fermer ces passes, l'île de Manicolo deviendra inabordable, à moins que les récifs ne se joignent à la côte et ne se couvrent de terre.

Le capitaine Dillon fit faire le tour de l'île, sonder les côtes, visiter les villages situés près de la plage, et demander dans toutes les parties de l'île des renseignemens sur les vaisseaux naufragés. Malheureusement le Prussien et le pilote Tikopien ne savaient pas trop bien la langue du pays; les réponses et les assertions des naturels n'arrivaient de la sorte au capitaine Dillon que d'une manière défigurée. Cependant les vieillards s'accordaient à dire qu'un bâtiment monté par des blancs était venu toucher, il y avait une quarantaine d'années, sur les récifs de l'île, auprès du village de Wanou, et avait coulé à fond; que quelques hommes de l'équipage se sauvèrent et furent tués par les insulaires, et que d'autres furent dévorés par les requins; que la nuit suivante un second bâtiment toucha également sur les récifs, mais qu'il revint à flot; que les blancs qui le montaient dé-

barquèrent et transportèrent sur la plage les matériaux de leur bâtiment pour en construire un petit; qu'ils restèrent long-temps dans l'île, vivant de plantes cultivées par leurs mains; qu'ils partirent ensuite dans leur nouveau bâtiment, à l'exception de deux qui restèrent à Manicolo. Quelques-uns dirent que les crânes des blancs qu'on avait massacrés avaient été déposés dans la maison des esprits : ce fait fut nié par d'autres. Les deux blancs qui restèrent à Manicolo avaient été vus aussi par des habitans de Tikopia. L'un était mort, et l'on disait que l'autre était parti pour une île voisine. M. Dillon se fit montrer la place où les blancs avaient construit leur navire et où l'on disait qu'ils avaient élevé des retranchemens pour se mettre à l'abri des excursions des sauvages : on n'y observa aucune trace de travail humain; mais des objets provenant des deux bâtimens se trouvaient répandus chez les insulaires de Manicolo et des îles voisines. Quelques sauvages avaient les narines traversées par des tubes de verre qui paraissaient provenir d'anciens baromètres.

Le capitaine Dillon acheta tout ce qu'il put trouver et en fit dresser l'inventaire en présence de M. Chaigniau, pour rendre la découverte plus authentique. Ces objets ont été déposés depuis au Musée de la marine française.

On doit avoir d'autant moins de doute sur leur

origine, qu'aucun autre bâtiment européen n'avait touché à l'île Manicolo depuis la perte des deux corvettes de La Pérouse; les objets étaient de fabrique française, et M. le capitaine Dumont d'Urville en a rapporté beaucoup d'autres qu'il avait recueillis sur les mêmes parages. Il ne reste plus d'incertitude que sur l'équipage et sur la mort du commandant: un voile épais couvrira toujours ce destin, qui sans doute aura été affreux, parmi ces îles sauvages et inhospitalières.

Il existe une dissidence tranchée d'opinions entre M. Dillon et M. d'Urville sur le caractère des indigènes de Manicolo. Suivant le premier, ces insulaires sont traitables, généreux et reconnaissans, animés d'un esprit d'équité et d'indépendance remarquable. Suivant le second, ces sauvages sont perfides et cruels, et il ne fallut rien moins qu'un morceau d'étoffe rouge pour décider l'un d'eux à montrer le lieu du naufrage; M. d'Urville fut obligé de se tenir constamment sur ses gardes contre les piéges de ces insulaires. Ce qui termine le débat d'une manière encore plus victorieuse en faveur de M. d'Urville, c'est que ces insulaires si polis et si prévenans égorgèrent sans pitié les hommes qui, échappés au naufrage, cherchaient un asile dans leur île. Il est vrai que M. Dillon, prévoyant l'objection, ajoute que si les habitans de Manicolo massacrèrent les Français ce fut parce qu'ils

les croyaient des esprits malfaisans et des monstres marins. M. Dillon peint également sous des couleurs favorables les Tikopiens, qui cependant ne laissent vivre dans leur famille que les deux premiers enfans mâles, et étranglent impitoyablement les autres, afin que la petite population de leur petite île, qui n'a que sept milles de tour, ne s'accroisse pas outre mesure, d'où il résulte que le nombre des filles excédant celui des garçons, la polygamie est ici rigoureuse.

L'île Manicolo, qu'il faut appeler Vanikoro, est un peu plus grande que Tikopia, mais hérissée de montagnes couvertes de halliers impénétrables; elle n'est habitée que sur les côtes et dans quelques bas-fonds. Les insulaires ont la peau très noire et les cheveux très longs, tandis que les Tikopiens ont le teint cuivré. Les premiers font un usage si fréquent du bétel, mêlé à de la chaux que leurs dents en deviennent rouges. Ils se parent de colliers et de bracelets en coquilles; dix à vingt anneaux d'écailles de tortue pendent à leurs oreilles allongées jusqu'aux épaules; une plume de coq ou de poule traverse le cartilage du nez, et des bonnets pointus leur servent de coiffure. La nourriture de ces insulaires est principalement et même presque toute végétale; ils ont l'arbre à pain, le cocotier, le taro et les patates douces.

En quittant l'île de Manicolo, M. le capitaine

Dillon se rendit à l'île Indenny ou Santa-Cruz pour tâcher de recueillir de nouvelles informations sur l'expédition française, mais ses recherches furent vaines; cependant il remarqua que les habitans de cette île, de la même race que ceux de Manicolo, avaient beaucoup d'outils faits avec le fer provenant des deux corvettes françaises; le naufrage de l'expédition de La Pérouse a répandu un métal qu'on n'y connaissait guère, et qui est presque devenu une branche de commerce. L'île Indenny produit des cannes à sucre, des cocos, des fruits à pain, des bananes, des ignames et des patates. Les habitans ont divers fruits; ils entretiennent des porcs et des volailles.

La mauvaise santé de l'équipage exigea que le capitaine Dillon accélérât son départ. Il fit voile pour la Nouvelle-Zélande, où il débarqua ses malades. Deux baleiniers étaient à l'ancre dans la baie des Iles; il conclut avec l'un d'eux un arrangement pour ramener Martin Bushart à l'île Tikopia, où celui-ci désirait achever sa carrière. Dillon appareilla ensuite pour la Nouvelle-Galles du sud, et de là il se dirigea vers le Bengale, où il arriva le 7 avril 1828.

Les découvertes qu'il venait de faire excitèrent une sensation générale à Calcutta; il fut décidé que les objets retrouvés du naufrage de La Pérouse seraient envoyés à la Compagnie des Indes à Londres pour qu'elle pût les offrir ensuite au gouver-

nement français. Arrivé à Londres, M. Dillon fut en effet autorisé par cette Compagnie à venir à Paris présenter ces débris à Charles X.

Le capitaine anglais reçut du gouvernement français un accueil distingué et une pension proportionnée aux services qu'il venait de rendre à la France et à l'humanité.

TROMELIN.

(1826-1829.)

M. le capitaine de frégate Legoarant de Tromelin prit, le 21 décembre 1826, le commandement de la corvette *la Bayonnaise*, pour un voyage de circumnavigation analogue à celui qu'accomplissait alors M. le capitaine Dumont d'Urville. Ce voyage, d'un haut intérêt, fut terminé en deux années trois mois et cinq jours. Nous allons offrir la relation qui en a paru dans les *Annales maritimes* de 1829, et dans le *Journal des Voyages* de la même année; mais nous dirons auparavant et pour l'intelligence de l'itinéraire, que *la Bayonnaise* ayant fait voile de Toulon le 21 décembre 1826, passa le détroit de Gibraltar le 26, pour faire le 30 une relâche à Madère, arriver le 7 février 1827 à Rio-Janeiro, et le 26 mars à Valparaiso, sur la côte du Chili, que M. de Tromelin abandonna seulement le 8 février 1828, afin de traverser l'océan Pacifique et d'aller à la recherche des débris du naufrage de La Pérouse. Laissons parler le voyageur lui-même, dont le rapport, daté de l'océan Indien, le 20 septembre 1828, fut adressé à M. le vice-amiral Halgan.

« Me voici, dit-il, hors de l'océan Pacifique et du grand archipel d'Asie. Je vogue à pleines voiles vers l'île Bourbon, où j'espère être dans quinze jours, après la plus heureuse navigation depuis mon départ du Pérou; pas un malade ni accident fâcheux dans cette longue course, durant laquelle j'ai visité les îles Sandwich, celles de Fanning, Sydney, Phœnix, Rotumah, Tucopia, Vanicolo, théâtre du désastre de La Pérouse; Touboua, ou île Ourry de Carteret; Andani, ou Santa-Cruz de Mendana; les îles Swallow de Carteret, Guam des Mariannes; vu quelques-unes des Carolines, passé dans le grand archipel d'Asie, par les Moluques et touché à Cayeli de Bourou et Campany de Timor.

Je fis voile de Wahou, une des îles Sandwich, le 17 avril 1828, me dirigeant au sud vers l'île Fanning, latitude nord 3 degrés 50 minutes de longitude ouest, et 161 degrés; le 28 du même mois, je fus devant cette île, qui est peu étendue, environ six milles de large, presque ronde, couverte de cocotiers : elle est remarquable par sa forme en cercle, l'intérieur étant une lagune d'environ quatre milles de large, communiquant avec la mer par un passage de quarante à quatre-vingt toises de large, six à huit brasses de profondeur; en dedans il y a ancrage pour trois à quatre bâtimens; le reste de la lagune est plein d'écueils. L'île a de très bonne eau, du bois à brûler et des cocos

à discrétion : il s'y trouve vingt-cinq bâtimens pour pêcher et préparer la biche de mer, espèce de poisson mollusque très aimé des Chinois. Je fis de l'eau et du bois à cette à île, qu'il peut être utile de connaître dans un temps de guerre.

De Fanning je fis route au sud-ouest vers l'île de Rotumah ou Rotouma. Je passai l'équateur le 7 mai par 167 degrés 40 minutes de longitude est.

Les 12 et 13, je reconnus deux petites îles basses qui n'étaient sur aucune de mes cartes; qui sont dans celle de Norie, sous les noms d'*îles Phœnix* et *Sydney*, îles inhabitées, sans eau douce, et d'un accès fort difficile, à cause de la force avec laquelle la mer y brise.

Le 24, je passai sur un banc, par 12 degrés 10 minutes de latitude sud, et 178 degrés 10 minutes de longitude est.

Le 26, j'arrivai devant l'île Rotumah, par 12 degrés 30 minutes de latitude sud, et 174 degrés 40 minutes de longitude est, et j'y mouillai dans le nord-est, à un mille de terre. Cette île a environ sept lieues de tour; elle est composée de terres basses et d'autres de moyenne hauteur. Elle possède une population d'environ cinq mille habitans, assez belle race rouge cuivrée, cheveux longs, les meilleurs gens possibles, un peu subtils pour s'approprier les objets en fer : mais nous n'avons pas eu à nous en plaindre, ayant eu la précaution de

ne laisser que les chefs monter à bord, puis les jeunes filles, qui eurent la curiosité de nous rendre visite en assez grand nombre, et qui presque toutes nous tinrent compagnie pendant les trois jours que nous nous y arrêtâmes. L'île est en général bien cultivée ; mais on y manque de beaucoup d'espèces de fruits et de légumes. Je fis de l'eau, du bois et un fort approvisionnement de racines diverses et de cocos. Après trois jours de relâche dans cette île agréable, je la quittai au grand regret de nos jeunes gens qui chantaient : Les femmes y sont belles, les maris complaisans ! Les bons Rotoumiens étaient de même peinés de notre départ, et nous assuraient que si nous voulions y retourner, ils seraient bien joyeux de nous revoir.

Le 2 juin, j'arrivai devant Tucopia, où je trouvai le matelot prussien, M. Bushart, qui avait accompagné le capitaine Dillon à Vanicolo[1] ; il m'apprit le succès de ce capitaine dans ses recherches et me confirma dans la direction où était Vanicolo. Il me dit que le capitaine d'Urville avait passé environ trois mois auparavant à Tucopia, qu'ensuite il avait fait voile pour Vanicolo. Je devinai tout de suite que je trouverais peu de chose à glaner dans cette île, après les recherches qu'y avaient faites les capitaines Dillon et d'Urville. Je voulus engager

[1] M. de Tromelin pense que Vanicolo est la prononciation la plus approchante de celle des naturels.

Bushart à m'accompagner, mais il me dit qu'il avait déjà refusé M. d'Urville, ne voulant plus quitter Tucopia. Je fus plus heureux avec le lascar Jor, lequel avait perdu sa femme depuis peu de semaines, et parlait bien la langue de Vanicolo où il avait demeuré douze ans. Je ne m'arrêtai que peu d'heures devant Tucopia où il n'y a pas de mouillage sûr, et dont les habitans sont loin d'avoir l'affabilité des Rotoumiens. Le roi de l'île vint à mon bord avec le Prussien, et je le congédiai avec des présens convenables. Le lascar m'a dit depuis que ces insulaires sont fort méchans et très voleurs; que plusieurs fois il avait été par eux dépossédé de tout ce qu'il avait.

Maintenant, amiral, veuillez jeter les yeux sur l'archipel Santa-Cruz de d'Entrecasteaux : vous verrez qu'il place trois îles, Edgecumbe, Ourry et la Recherche, dans le sud-est de Santa-Cruz; mais l'expédition de d'Entrecasteaux n'ayant vu ces îles qu'à grande distance, il a fait une erreur en croyant reconnaître trois îles : ce qu'il nomme *Edgecumbe* et *Ourry* n'en forme qu'une seule; la Recherche est à elle seule plus grande que celle-là, et c'est cette île la Recherche, qui doit être Ourry de Carteret, qui est l'île Vanicolo, ainsi appelée par les naturels qui l'habitent, par ceux de Touboua, l'île formée par les deux îles Ourry et Edgecumbe de

d'Entrecasteaux et par les habitans d'Andani ou Santa-Cruz.

J'arrivai devant Vanicolo le 3 juin, et je m'y arrêtai douze jours. En en faisant la reconnaissance détaillée, je reconnus à la partie nord-est une île détachée, séparée de la principale par un canal qui, du dehors, ne paraît pas ouvert. Ce canal forme un port dans lequel les capitaines Dillon et d'Urville ont mouillé. Ce dernier a élevé sur une pointe un monument avec cette inscription sur une plaque en plomb : *A la mémoire de La Pérouse et de ses compagnons.* J'y ai joint une plaque en cuivre avec une inscription analogue. Je n'ai pas mouillé à Vanicolo, parce que je ne découvris le port qu'à la fin de mon séjour, en faisant visiter tous les villages par des embarcations, pour chercher tout ce qu'on pourrait y recueillir; nous n'avons eu que quelques pièces de fer et de cuivre, dont quelques-unes toutefois suffiraient pour prouver qu'elles proviennent d'un bâtiment de guerre de la grandeur à peu près de nos corvettes de charge. J'ai quelques chaînons d'une chaîne de paratonnerre, un fort réa en cuivre, un réchaud, une clé de barrique et diverses pièces de fer.

Les renseignemens que j'ai obtenus à l'aide de mon lascar, ont été assez d'accord pour nous convaincre qu'il y a environ quarante ans, deux grands bâtimens firent naufrage sur l'île, l'un sans que

personne échappât, l'autre sur un récif, où l'on voit encore à douze ou quinze pieds dans l'eau quelques canons, deux ancres et beaucoup de boulets. De ce second bâtiment il se sauva une vingtaine de personnes et un chef, qui construisirent un autre bâtiment, et, au bout de six mois, repartirent de l'île.

Les habitans de Vanicolo sont nègres crépus, race chétive et misérable, plus craintifs que belliqueux. Je fis quelques tentatives pour relever une ancre ou un canon; mais la mer était mauvaise et ne le permit pas.

De Vanicolo je me rendis à Touboua. Mais, avant de quitter Vanicolo, nous dûmes remarquer la singularité qui a fait passer d'Entrecasteaux à vue de cette île, et qui l'a porté à lui donner le nom d'*Ile de la Recherche* sans l'avoir visitée, tandis qu'il y aurait trouvé l'objet de tous ses désirs, et peut-être quelque chose de plus positif sur les circonstances du naufrage.

L'île Touboua, composée d'Edgecumbe et Ourry de la carte de d'Entrecasteaux, est un peu moins grande que Vanicolo. Elle est, comme celle-ci, presque entièrement cernée d'un récif à deux milles de la côte au nord de Touboua; seulement il y a un espace d'environ trois milles sans récifs; mais quoiqu'il existe plusieurs jolies baies dans cette partie, il n'y a pas de mouillage. L'île est bien mieux

habitée que Vanicolo ; nous y avons remarqué de nombreux villages, dont quelques-uns fort grands, surtout le principal, qui, comme l'île, se nomme Touboua. Les habitans ne sont pas sauvages et craintifs comme ceux de Vanicolo; ils vinrent avec empressement à notre rencontre, en faisant passer leurs pirogues par-dessus le récif ou dans quelques ouvertures. Nous eûmes avec eux des communications fort amicales, et fîmes des échanges pour leurs arcs, leurs flèches, leurs ornemens en coquillages ou en écaille. Nous leur demandâmes des cocos frais pour boire de l'eau qui s'y trouve, et ils allèrent avec empressement nous en chercher une assez grande quantité. Je fis le tour de l'île pour en compléter la reconnaissance, et me rendis ensuite devant Andani ou Santa-Cruz, afin de rattacher nos observations à la position de cette île, bien déterminée par M. de Rossel. L'amiral d'Entrecasteaux et Krusenstern avaient trouvé les habitans de cette île fort méchans : ils s'étaient modifiés pour nous. Presque tous nous accostèrent en chantant et en nous offrant des provisions. Quelques-uns avaient un air fort bizarre avec leurs faces de nègres, étant poudrés à blanc avec de la chaux. Nous fîmes avec eux beaucoup d'échanges.

Nous nous quittâmes bons amis, et je me dirigeai vers les îles Swallow, que j'aperçus le même jour, trois heures après avoir débordé Andani ou

Santa-Cruz. Je communiquai avec plusieurs de ces îles du Swallow de Carteret. Les chefs me donnèrent les noms de ces îles, au nombre de neuf. Elles sont fort basses, très boisées et bien habitées, bien que quelques-unes n'aient pas plus d'un mille d'étendue. Je passai parmi ces îles; mais il me fallut faire bien des détours, car il s'y trouve des bancs de récifs qui rendent cette navigation fort dangereuse. Quand j'en fus sorti, je dirigeai ma route au nord pour passer les Carolines, un peu à l'est, et me rendre à Manille, en touchant à Guam. Je traversai les Carolines sans en voir aucune, quoique ma route passe exactement sur la position assignée à diverses îles.

Le 9 juillet j'arrivai à Guam et allai mouiller au port de San-Luiz-d'Apra. Je trouvai l'île encore gouvernée par Medenilla, le même qui, dix ans auparavant, avait donné la plus généreuse hospitalité à M. de Freycinet, et puis en 1825 à M. de Bougainville. Nous passâmes douze jours à cette relâche, où j'appris que *l'Astrolabe* avait mouillé deux mois auparavant.

A Guam je changeai mon projet d'aller à Manille, parce que j'y aurais été dans la mauvaise saison, et qu'il m'y eût fallu rester jusqu'en novembre pour avoir la bonne mousson de retour. Je me déterminai à me rendre à Bourbon par la route directe des Moluques. Le 22 juillet je fis voile de Guam,

prenant ma direction au sud-ouest, en traversant les Carolines pour la deuxième fois : je ne vis qu'une seule île qui n'est sur aucune de mes cartes. Le 10 août j'entrai dans le grand archipel d'Asie, entre les îles Ayou et Asia de Horsburgh. Je donnai dans le passage de Gilolo, et, passant le long de la côte nord de Céram, j'allai mouiller dans la baie de Cayeli de l'île Bourou, où *l'Astrolabe* avait passé six jours. J'y en restai quatre, en changeant toute mon eau. Le 23 août, je quittai Cayeli; les 28 et 29 je passai dans les détroits d'Ombay et de Wetter; et le 30 je mouillai à Coupang de l'île de Timor. J'y demeurai douze jours, et remis à la voile pour l'île Bourbon, d'où je repris la route de France. J'étais rentré au port de Marseille le 19 mars 1829, rapportant des cartes des îles Fanning, Rotoumah, Tucopia, Touboua, et des îles Swallow, après avoir rectifié la géographie de plusieurs autres îles de l'océan Pacifique, et signalé un grand nombre de bancs, d'îles et de récifs non portés sur aucune carte précédente. »

En terminant cette analyse du voyage de M. de Tromelin, nous ajouterons quelques mots sur la position et la géographie de plusieurs des îles qu'il a visitées, entre autres les îles Fanning, Phœnix, Sydney, Rotoumah, Tucopia, Vanicolo, Touboua, Andani et Swallow.

L'île Fanning, située par 3 degrés 52 minutes

59 secondes de latitude nord, et 160 degrés 43 minutes 4 secondes de longitude ouest, est une petite île d'environ cinq milles de diamètre, de forme presque ronde. Elle est peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et presque entièrement couverte de cocotiers. L'intérieur forme une grande lagune de plus de trois milles de largeur, et communiquant avec la mer par plusieurs passages.

L'île Phœnix, située par 3 deg. 42 min. 4 sec. de latitude sud, et 173 degrés 3 minutes 31 secondes de longitude ouest, est de forme presque circulaire, n'ayant pas plus de deux milles de diamètre. Elle est basse, sablonneuse et couverte de quelques broussailles.

L'île Sydney, située par 4 degrés 26 minutes 30 secondes de latitude sud, et 173 degrés 37 minutes 38 secondes de longitude ouest, a trois milles de large dans sa plus grande dimension. Elle est couverte de buissons; le rivage est sablonneux et bordé d'un récif; l'intérieur est en grande partie occupé par un lagon.

L'île Rotoumah, située par 12 degrés 30 minutes 17 secondes de latitude sud, et 174 degrés 50 minutes 23 secondes de longitude est, est une des îles les plus agréables de la mer Pacifique. Elle a environ vingt-un milles de circuit; elle est plus longue que large; elle contient de cinq à six mille habitans, belle race d'hommes; les femmes sont

généralement très séduisantes et très portées aux caresses des étrangers.

L'île Tikopia, située par 12 degrés 21 minutes 12 secondes de latitude sud, et 166 degrés 23 minutes 20 secondes de longitude est, est fort élevée, et peut être aperçue à dix lieues de distance. Elle est petite, n'ayant pas plus de trois milles dans sa plus grande dimension. Les naturels ont un air farouche et sont très adonnés au vol.

L'île de Vanicolo, située par 11 degrés 44 minutes 30 secondes de latitude sud, et 164 degrés 30 minutes de longitude est, a environ trente-cinq milles de circuit. Elle est assez haute pour être aperçue à 45 milles de distance; elle est entourée d'un récif à fleur d'eau, éloigné d'environ trois milles du rivage, et qui en rend l'approche difficile et dangereuse. On ne trouve qu'un petit nombre d'ouvertures dans ce récif, sur lequel périrent les deux bâtimens de La Pérouse. Les naturels, peu nombreux, sont chétifs et aussi misérables que perfides.

L'île Touboua, située par 11 degrés 15 minutes de latitude sud, et 164 degrés 6 minutes de longitude est, est moins grande que Vanicolo et cernée d'un récif du côté du nord. Elle a un grand village qui porte le même nom que l'île, et dont les habitans, plus communicatifs et plus confians, n'ont pas l'air misérable des Vanicoliens.

L'île Andani ou Santa-Cruz, dont la position a été déterminée par d'Entrecasteaux, renferme des habitans, devenus meilleurs depuis le passage de ce navigateur célèbre.

Quant aux îles Swallow, elles sont au nombre de neuf, en y comprenant l'île du Volcan; elles sont basses, très boisées; entremêlées de récifs, et leurs habitans, de couleur rougeâtre, paraissent assez communicatifs et hospitaliers.

BOUGAINVILLE FILS.

(1824-1826.)

Dans le nombre encore si petit des voyages autour du monde, entrepris jusqu'à ce jour par la marine militaire de France, il en est un dont nous avons omis de faire mention, et que le nom seul de l'officier auquel la direction en fut confiée devait cependant préserver d'un pareil oubli : c'est celui de *la Thétis* et de *l'Espérance*, commandées par le fils du premier de nos circumnavigateurs.

Ce voyage exécuté pendant les années 1824, 25 et 26, dans l'intérêt du commerce et de sa protection, n'avait pas un but spécial de découvertes et de recherches scientifiques; mais il n'en fut pas moins recommandable par ses résultats, sous le double rapport de l'hydrographie et de l'histoire naturelle. Il est malheureux que le peu de renseignemens que nous avons réussi à nous procurer, ne nous permettent d'en donner qu'une trop courte analyse.

La frégate de quarante-quatre, *la Thétis*, montée par M. le baron de Bougainville, capitaine de vaisseau, chef de l'expédition, et la corvette *l'Es-*

pérance, commandée par M. de Nourquer du Camper, capitaine de frégate, appareillèrent de la rade de Brest, à des époques différentes, dans les premiers mois de l'année 1824. La corvette fit route la première pour les côtes du Brésil, et le 2 mars, *la Thétis* mit sous voiles pour se rendre directement à Bourbon, où ces bâtimens avaient ordre d'opérer leur jonction.

M. de Bougainville ne voulut pas dépasser les Canaries sans payer le tribut que ces îles perçoivent de la plupart des bâtimens qui se rendent dans l'Inde, et vingt-quatre heures de séjour à Ténériffe mirent l'équipage et les nombreux passagers de sa frégate dans l'abondance des fruits et des rafraîchissemens, si précieux au moment d'entreprendre une longue traversée. Son passage dans le canal qui sépare Ténériffe de la Grande-Canarie rétablit momentanément la communication entre ces îles, inquiétées par un corsaire des indépendans, que la présence de *la Thétis* fit disparaître.

Le 19 mars on eut connaissance de Saint-Antoine, l'une des îles du Cap-Vert, dont les montagnes perdues alors dans les nuages, approchent, dit-on, pour l'élévation, de celle du pic de Teyde. Cette circonstance d'un ciel nuageux ne permit pas de vérifier la marche des chronomètres comme on se l'était proposé, et il devint nécessaire de reconnaître les terres du cap de Bonne-Espérance.

Dès le 29, la ligne équinoxiale fut coupée par 19 degrés 20 minutes de longitude occidentale du méridien de Paris; et le 26 du mois suivant, la vigie signala la côte méridionale de l'Afrique.

Le 17, on avait passé sans rien voir sur la position de l'île Saxembourg, cherchée vainement par plusieurs navigateurs; et le 23, un violent coup de vent de sud-ouest avait occasionné quelques avaries dans les agrès de la frégate.

La recherche que M. de Bougainville fit de quelques-uns des récifs indiqués sur les cartes dans le sud du canal Mozambique, fut aussi infructueuse que celle de Saxembourg; et le 13 mai, il laissa tomber l'ancre sur la rade de Saint-Denis de l'île Bourbon, près de la corvette *l'Espérance*.

Cette rade venait d'être le théâtre d'un ouragan furieux, qui avait causé de grands désastres et mis à deux doigts de leur perte la frégate *l'Armide*, commandée par M. de Villaret-Joyeuse, et la corvette *l'Écho*, capitaine Bourdé de la Villehuet: deux noms bien connus dans les Annales de la marine française.

Quelques jours plus tard et peut-être nos voyageurs eussent-ils été arrêtés dans leur course, au début de leur belle campagne.

L'époque avancée de la saison faisait un devoir à M. de Bougainville de ne prolonger sa relâche à Bourbon que le temps nécessaire pour remplacer

ses vivres. Aussi dès le 9 juin, la division mit sous voile et se dirigea de manière à passer au milieu de l'archipel des Dangers, semés dans le nord-est des Iles-de-France et de Bourbon. Le 18, elle coupa l'équateur pour la deuxième fois, et le 23, elle donna dans le canal Adoumatis, plus connu sous le nom des 1 — 30; passage peu fréquenté, entre les *atols* des Maldives, et dont la bande méridionale fut déterminée avec précision par les officiers chargés des montres marines, à bord des deux bâtimens.

Le 25, on reconnut l'île de Ceylan, et le 28, au point du jour, un grand nombre de catimarons, aperçus de l'avant, annoncèrent les attérages de la côte de Coromandel; terre extrêmement basse, à peine visible à l'horizon, quoiqu'on en fût déjà à une distance peu considérable. La division la prolongea de très près; et le 29, elle mouillait sur la rade ouverte de Pondichéry.

Cette ville, jadis si florissante sous les Dupleix et les Labourdonnais, dont la rivalité funeste étouffa dans son germe une puissance que leur courage et leurs lumières réunis eussent rendue si formidable; cette ville, qui rappelle de si glorieux souvenirs, n'est plus qu'une place démantelée, misérable comptoir sans importance. Madras, son orgueilleuse rivale, règne seule maintenant sur ces plages si souvent témoins du triomphe de nos

armes, et où le pavillon français ne se montre plus aujourd'hui que de loin à loin.

Ces tristes rapprochemens n'échappèrent pas sans doute à M. de Bougainville; mais l'humeur vive et joyeuse des colons, insoucians du passé, tout entiers au présent; les fêtes et les bals que chaque journée ramenait; des promenades intéressantes dans l'intérieur du pays, et notamment à Trévicaré, dont les forêts séculaires n'ont laissé d'autres traces que quelques troncs d'arbres métamorphosés en une pierre jaspée, plus dure que le marbre; toutes ces distractions, et plus encore la douce influence d'un beau ciel, ne permettaient guère de se livrer à des pensées chagrines. Aussi le temps de la relâche s'écoula-t-il trop rapidement au gré de chacun, et les officiers de *la Thétis* et de *l'Espérance* virent arriver avec regret le moment du départ.

Ce fut le 30 juillet que la division quitta la rade de Pondichéry. La mousson du sud-ouest était alors dans toute sa force, et le golfe du Bengale fut traversé rapidement.

Le 4 août, on atteignit l'extrémité méridionale de la Grande-Nicobar, et bientôt commença la navigation fatigante du détroit de Malacca, dont on fixa avec exactitude la position d'un grand nombre de points. Après une courte visite à la ville de ce nom, que les Anglais n'ont enlevée à la Hollande

que pour la ruiner complétement, les frégates vinrent jeter l'ancre devant Sincapore, établissement à peine créé et qui a déjà hérité, et au-delà, de tous les avantages commerciaux de la ville déchue.

Pressé par le temps, M. de Bougainville ne put y rester que peu d'heures; mais elles lui suffirent pour pouvoir apprécier l'activité merveilleuse de cet entrepôt des mers d'Europe, de l'Inde et de la Chine. Nous nous y arrêterons un moment pour consigner ici la substance des faits que nous avons insérés, en 1831, au *Bulletin universel des Sciences.*

Cette colonie de Sincapore jouit d'un commerce libre et de lois égales pour les hommes de toutes castes, de toutes couleurs et de toutes croyances, bienfait d'où est résulté un accroissement rapide de richesse, de population et d'aisance générale. Indépendamment des tribus de l'archipel voisin, celui des Grandes-Indes, la situation de Sincapore à l'entrée du détroit de Malaca était singulièrement propre à devenir un entrepôt pour les commerçans indigènes de Siam, de Camboge, de Chiampa, de la Cochinchine et de la Chine elle-même. Siam, qui est le grenier des provinces septentrionales de l'équateur, a augmenté promptement son commerce par le débouché de Sincapore, où l'on peut arriver de la Chine en moins de six jours pour aller dans le même délai à Batavia, aux côtes de

Bornéo et de Pénang par une mousson propice. Ce fut en 1819 que s'éleva la colonie sincaporienne; elle n'avait guère alors qu'environ cent cinquante pêcheurs. La Grande-Bretagne, en s'emparant de ce port qui n'était auparavant la propriété d'aucune nation, le déclara port franc ouvert à tous les peuples, et en moins de trois mois sa population s'était accrue de 150 à trois mille âmes. Elle parvint en une seule année à cinq mille, et en deux autres à dix mille. En 1824, elle était de trente mille, suivant le *Sincapore Chronicle;* mais les renseignemens pris par M. de Bougainville feraient penser que cette évaluation était fort exagérée, et qu'elle devrait se réduire à environ quinze mille habitans, parmi lesquels les émigrans chinois, malais et javanais sont en majorité, car les Européens ne dépassent guère le nombre de trois cents. Le trait caractéristique de la population sincaporienne est la disproportion des sexes. En effet, dans aucune classe le nombre des femmes n'égale celui des hommes. Parmi les Chinois qui forment la majorité, elles se trouvent dans la proportion de un à treize.

En 1824, il était sorti du port de Sincapore mille cinq cent cinquante-deux bâtimens de toute espèce, dont deux cent quarante-neuf navires à voiles carrées et mille trois cent trois embarcations du pays. Il était parti dans la même année cinquante-un bâtimens pour divers ports des Indes

occidentales, et autant pour la Chine. Il était arrivé quarante-quatre jonques de Siam, vingt-six autres de la Cochinchine et de Camboge. Les îles de Sumatra, Célèbes et Java en avaient aussi envoyé un certain nombre. En 1824, la valeur des exportations de Sincapore fut de 6,604,601 dollars d'Espagne, et les importations de 6,914,536 dollars. Les principaux articles importés et exportés furent le café, la poudre d'or, les nankins, diverses marchandises de l'Europe et de l'Inde, l'opium, la soie écrue, l'étain, le tabac, etc. Les divers articles importés de la Chine sur les jonques sont principalement propres aux besoins des émigrés chinois; mais les retours sont plus variés. La forme des jonques ne leur permettant de naviguer qu'avec le vent en poupe, elles quittent ordinairement la Chine dans le mois de janvier pendant toute la force de la mousson, et elles mettent quelquefois trente jours dans leur traversée, durant laquelle elles ne perdent jamais de vue la côte. Une jonque d'environ trois cent cinquante ou quatre cents tonneaux est montée par quatre-vingt ou cent matelots, c'est-à-dire cinq fois plus qu'il n'en faudrait à un navire européen de la même force. Les jonques siamoises sont plus petites.

La ville de Sincapore a une grande partie de ses maisons bâties en briques et en pierre de taille, et toutes dans le meilleur goût; les autres le sont en bois et à toits de tuiles. Le climat de cette ville, si-

tuée par 1 degré 18 minutes de latitude sud, n'est point aussi brûlant que pourrait le faire croire le voisinage de l'équateur; le terme moyen de la température est de 78 degrés Fahrenheit ou de 20 deg. Réaumur. En outre, les nuits sont toujours fraîches et calmantes, et les brises de mer fréquentes.

Le 3 septembre les frégates françaises continuèrent leur route, et le lendemain elles avaient doublé Piedra-Branca, roche blanche placée comme une limite à l'extrémité orientale du détroit de Malaca et à l'entrée de la mer de Chine; là elles retrouvèrent la mousson du sud-ouest qui les conduisit rapidement jusqu'à Pulo-Sapata, petite île inhabitée, dont les bâtimens qui vont aux Philippines ont coutume de prendre connaissance pour assurer leur position. Les calmes et les folles brises les contrarièrent ensuite, et ce ne fut que le 17 septembre qu'elles mouillèrent dans la baie de Manille, en rade de Cavite.

Ce mouillage, l'un des meilleurs de la mer de Chine, et que l'on s'efforce d'atteindre avant le renversement de la mousson, époque des ouragans ou *ty-foongs*, ne met cependant pas les navires entièrement à l'abri de leur fureur, et la corvette *l'Espérance* en fit la triste expérience.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis qu'un tremblement de terre avait ébranlé Manille si violemment, que les habitans avaient été contraints de

chercher un asile hors des murs. Ils en déploraient encore les désastres, évalués à plusieurs millions de francs, lorsqu'un ty-foong, tel que l'on n'en avait éprouvé de pareil depuis bien des années, vint accroître la calamité publique et porter de nouveau l'épouvante dans les esprits.

Dans la nuit du 31 octobre, les campagnes des environs de Manille furent ravagées, et plusieurs villages indiens aux trois quarts renversés et détruits; mais ce fut particulièrement à Cavite que la tempête éclata avec le plus de rage : tous les navires qui y étaient à l'ancre furent jetés à la côte, et les autres, désemparés ou démâtés, offraient l'image de la plus grande détresse lorsque le jour parut. *L'Espérance* était du nombre de ces derniers; elle avait perdu deux de ses bas mâts et toutes ses embarcations, enlevées par la mer; tandis que par un inconcevable bonheur, la frégate *la Thétis*, mouillée à très peu de distance de sa conserve, avait à peine souffert de l'ouragan.

La conséquence de cette diversité de fortune fut la séparation momentanée des deux bâtimens. Malgré tous ses efforts, le capitaine Du Camper ne put réussir à remettre assez promptement sa corvette en état de continuer la campagne; et M. de Bougainville, en le quittant, lui assigna la baie de Tourane, à la côte de Cochinchine, pour point de rendez-vous.

Le 12 décembre 1824 *la Thétis* appareilla donc seule de la baie de Manille, où la relâche, par l'effet de l'événement que nous venons de relater, s'était prolongé bien au-delà des prévisions de M. de Bougainville. Ce retard fâcheux, qui le mit dans l'impossibilité de donner par la suite le temps nécessaire à l'exploration de plusieurs groupes intéressans des îles de la mer de Chine, ne lui permit pas non plus de visiter Canton pendant son séjour à Macao. Ce fut le 25 décembre qu'il mouilla devant cette ville, triste débris de la splendeur passée des Portugais, qui de leurs immenses possessions en Asie n'ont conservé, avec l'établissement de Goa, que ce pauvre comptoir où ils sont entièrement dans la dépendance des Chinois. Ceux-ci, défians à l'excès, ne virent pas arriver la frégate française sans concevoir des soupçons, et durant le peu de temps qu'elle passa sur la rade elle fut surveillée avec soin par trois ou quatre jonques de guerre, auxquelles sa chaloupe armée eût suffi au besoin pour faire lever ce ridicule blocus.

Quoique Macao soit par elle-même une ville de peu d'importance, elle ne pouvait manquer d'offrir de l'attrait à des voyageurs qui la visitaient pour la première fois. Le père Lamiot, connu de tous ceux qui ont été en Chine depuis trente années, alors exilé de Pékin, et M. l'abbé Baroudel, procureur des missions françaises, s'empressèrent d'en

faire les honneurs à leurs compatriotes. Plusieurs des habitans honorables du pays se joignirent à eux pour les fêter, et la maison du vice-consul espagnol don Gabriel Goyenna devint celle du commandant, qui y reçut la plus noble hospitalité.

Ainsi qu'on le pense bien, les officiers ne manquèrent pas de visiter la grotte du Camoëns, et plus d'un nom fut inscrit à côté de celui de La Pérouse et de tant d'autres sur les parois de l'espèce de niche où l'on prétend que ce poète célèbre, dont la fin déplorable rappelle celle du Tasse, écrivit sa *Lusiade*.

Une événement malheureux marqua encore le passage de *la Thétis* à Macao, comme si la destinée de cette frégate était d'assister partout à des désastres. Dans la soirée du 31 décembre, le monastère des religieuses de Santa-Clara fut consumé par les flammes, qui eussent probablement détruit une partie de la ville, si le vent, qui soufflait du nord avec force, eût été d'un autre rhumb. Une pauvre religieuse infirme fut brûlée, et l'on ne put engager les autres à se soustraire à l'incendie qu'en se saisissant d'une image de la Vierge, et leur ordonnant, en son nom, de la suivre.

En quittant Macao, le 8 janvier 1825, *la Thétis* fit route pour l'île d'Hainan, dont elle reconnut et fixa plusieurs positions, que M. de Kergariou, dans le travail qu'il a fait sur cette île en 1818, considérait comme douteuses.

Le 11 la côte de Cochinchine fut signalée, et le lendemain matin la frégate était amarrée dans la baie de Tourane, où la corvette *l'Espérance* la rallia le 19.

La relâche à la Cochinchine eût été l'un des épisodes les plus curieux du voyage, si le départ inattendu de MM. Chaigneau et Vannier, résidens français à la cour de Hué, ne fût venu mettre obstacle à la mission de M. de Bougainville, qui devait, dit-on, se rendre près de l'empereur comme envoyé du roi de France. Revêtu d'un tel caractère, sa réception dans la capitale du royaume eût offert des détails entièrement neufs, et contribué sans doute à faire encore mieux connaître les usages et les mœurs d'une cour qui, depuis la mort du dernier souverain, paraît être dans une appréhension continuelle de l'empiétement des étrangers.

La présence d'une division française en un port de la Cochinchine ne fut pas toutefois sans utilité dans l'intérêt de notre commerce, et la réception solennelle que l'empereur fit faire au commandant de l'expédition prouve assez tout le prix que ce prince attachait à se maintenir en harmonie avec la France.

Deux mandarins élevés en dignité, et accompagnés d'un nombreux détachement de la garde impériale de Cochinchine, suivi d'éléphans de guerre, vinrent

offrir en son nom des présens à M. de Bougainville, et lui remettre une lettre du grand mandarin des étrangers, contenant les assurances du souverain que le commerce français serait toujours accueilli avec faveur dans ses États. Cette cérémonie se fit avec pompe dans la ville de Tourane, où le commandant français, qu'accompagnaient les états-majors des deux frégates, fut reçu sur le rivage par les envoyés cochinchinois, couverts d'habits royaux, qu'on ne revêt que dans les occasions solennelles où la personne du souverain est représentée.

Le jour suivant, M. de Bougainville fit remettre à son tour aux mandarins des présens que ceux-ci firent quelque difficultés d'accepter, et qui très probablement retournèrent à l'empereur. Rien ne retenant plus désormais la division française à Tourane, elle mit à la voile le 17 février, et fit route vers le sud, en prolongeant la côte de Cochinchine, qu'elle ne perdit de vue que le 23.

Dès le lendemain de la sortie, elle avait fait rencontre de trois grandes jonques chinoises chargées d'émigrans : barques si mal construites et accostillées, et de plus tellement encombrées de ballots et de personnes, que l'on ne sait comment il est possible qu'elles arrivent jamais à bon port.

Au nombre des îles répandues à la surface de la mer de Chine, se trouve le petit archipel des

Anambas, divisé en trois groupes qui n'avaient jamais été explorés; à peine même les contours en étaient-ils indiqués sur les meilleures cartes, et la crainte qu'inspiraient les habitans signalés comme pirates en avait toujours éloigné les navires de commerce. La position de ces îles, situées à peu de distance de l'entrée du détroit de Malacca, et sur la route des passages qui conduisent dans les mers de la Sonde, leur donne cependant une certaine importance géographique, et M. de Bougainville crut rendre service à la navigation en consacrant quelques jours à les visiter.

Dans la reconnaissance rapide qu'il en fit du 3 au 8 mars, et qui peut passer pour une sorte de découverte puisque personne avant lui ne s'était engagé dans leurs nombreux canaux, les embarcations des deux bâtimens explorèrent d'une manière suffisamment exacte plusieurs des points les plus intéressans de ces îles, et notamment un vaste et magnifique bassin que le chef de l'expédition nomma *port Clermont-Tonnerre*, en l'honneur du ministre qui tenait alors le portefeuille de la marine; jadis son condisciple à l'École Polytechnique, et à l'amitié duquel il était redevable de la mission dont le roi l'avait honoré.

Les équipages français eurent de fréquentes communications avec les Malais, peu nombreux, qui habitent cette partie des Anambas (celle du nord-

est), et ils ne leur parurent pas devoir être aussi méchans que leur réputation les faisait. Peut-être l'aspect imposant de deux grands bâtimens de guerre et la conscience de leur infériorité furent-ils pour beaucoup dans les dispositions amicales dont ils ne s'écartèrent pas un instant.

En quittant les Anambas, les frégates se dirigèrent par le détroit de Gaspard sur l'île de Java, et y mouillèrent le 20 mars 1825 dans la rade de Sourabaya, située près de l'extrémité orientale de l'île, et dont la relation de M. Duperrey a donné une description détaillée.

Les officiers français reçurent là, comme partout où ils s'étaient présentés jusqu'alors, l'accueil le plus distingué. Le colonel Bonelle, commandant la division militaire, Français employé dans l'Inde au service de la Hollande depuis bien des années, s'efforça par tous les moyens possibles de leur rendre agréable le séjour de l'île. Non content de loger chez lui les deux commandans et de les conduire dans tous les lieux où il y avait quelque chose de curieux ou d'utile à voir, il voulut encore les accompagner dans une excursion fort intéressante qu'ils firent dans l'intérieur, jusqu'au sommet d'un volcan nommé *le Bromo*. Cette extrême obligeance faillit être funeste au bon colonel qui, habitué aux chaleurs excessives du pays qu'il habitait depuis si long-temps, eut peine à

supporter le passage subit d'une température de 25 à 27 degrés de Réaumur. Parvenus sur le bord du cratère, d'où s'élevait en tourbillons une épaisse fumée sulfureuse, ce ne fut pas sans courir d'assez grands dangers que les voyageurs purent jouir du coup d'œil imposant qui s'offrait à leurs yeux. Placés sur un sentier large de trois à quatre pieds, qui, suspendu entre le cratère du volcan et un affreux précipice, n'avait d'autre garde-corps qu'une frêle barrière de rotin, et pour base qu'un terrain de cendres calcinées, un seul changement dans la direction de la fumée que le vent chassait du côté opposé eût pu leur être fatal.

Aussi, durant la demi-heure qu'ils passèrent dans cette position, pour le moins hasardée, deux prêtres, adorateurs de Brahma, qui les avaient accompagnés jusqu'au pied du sentier, restèrent-ils en prières, la face tournée vers le volcan, auprès d'un grand feu qu'ils avaient allumé pour s'en rendre la divinité favorable.

De retour à Sourabaya, MM. de Bougainville et Du Camper, en compagnie de plusieurs de leurs officiers, se rendirent à l'invitation qui leur avait été faite par le sultan de Madura, de le visiter dans son palais de Bancalan. Ce prince, dont les richesses sont immenses, déploya dans cette occasion tout le luxe asiatique, et peu de jours après, il vint lui-même, avec une nombreuse suite et

plusieurs bateaux chargés de fruits et de rafraîchissemens, à bord de *la Thétis*, où M. de Bougainville lui fit à son tour des présens, que le prince crut devoir reconnaître par le don d'un cris magnifique.

Pendant cette relâche, qui eut lieu à l'époque du renversement de la mousson, le temps fut constamment affreux, et l'influence morbifique du climat finit, malgré les précautions qui furent prises, par se faire sentir aux équipages.

Dès les premiers symptômes, qui se manifestèrent avec violence surtout à bord de *la Thétis*, M. de Bougainville ordonna l'appareillage, et le 29 avril 1825, les frégates étaient en dehors du détroit de Madura.

Le 10 mai, elles donnèrent dans le détroit d'Allas, formé par les îles de Lombock et de Sumbawa; M. de Bougainville en fit reconnaître avec soin le mouillage de Peejow, peu fréquenté jusqu'alors, et le meilleur cependant de tous ceux qu'offre le détroit. Rentré dans l'océan Indien, M. de Bougainville dirigea sa route pour contourner par l'ouest la Nouvelle-Hollande, et le 19 juin, il prit connaissance du cap sud-ouest de la terre de Van-Diémen. Son intention était de toucher à Hobart-Town, ville déjà florissante sur un point où naguère quelques hordes de sauvages trouvaient à peine de quoi suffire à leur chétive existence;

mais des coups de vent furieux l'obligèrent à renoncer à ce projet et à laisser arriver pour le port Jackson, où la division mouilla le 29 juin.

Le 1er juillet elle était à l'ancre devant la ville de Sydney, capitale des établissemens anglais dans la Nouvelle-Galles méridionale.

Ce n'était pas la première fois que M. de Bougainville visitait ces établissemens. Membre de l'expédition du capitaine Baudin, au début dans sa carrière maritime, il avait fait connaissance avec eux au commencement du siècle, et l'état si différent dans lequel il les retrouvait donnait matière à bien des réflexions. Le long séjour que la difficulté de se procurer des vivres pour des équipages aussi nombreux que les siens le mit dans l'obligation d'y faire cette fois, lui permit de juger par lui-même des changemens prodigieux qui s'étaient opérés, et du haut point de prospérité auquel la colonie était parvenue en si peu d'années.

Favorisé du concours des habitans les plus éclairés, qu'il avait connus pour la plupart lors de son premier voyage, et qui s'empressèrent à l'envi de lui servir de guides, il parcourut les parties les plus intéressantes de ce pays neuf; il en visita les cités naissantes, appelées peut-être un jour à de grandes destinées, et peut-être aussi ne pût-il se défendre d'un sentiment jaloux, tout en admirant le génie créateur d'une nation rivale, la première

de toutes, sans contredit, en matière de colonisation.

Au nombre des personnes les plus marquantes qui voulurent bien se faire les *cicerone* de M. de Bougainville, nous citerons M. Oxley, si connu par ses courageuses explorations; MM. Mac-Arthur, propriétaires des Cow-Pastures, dont les troupeaux, bientôt innombrables, rapportaient dès lors annuellement au-delà de 5,000 livres sterling; nous n'oublierons pas surtout le bon capitaine Piper, que, d'après ses procédés nobles et généreux, on eût cru spécialement chargé de faire aux étrangers les honneurs de New-South-Wales; enfin sir John Jamisson, propriétaire de la belle habitation de Regent-Ville, placée sur les bords du Nepean, près des plaines d'Emu, riche et vaste contrée que le gouvernement a choisi pour le siége principal de ses établissemens d'agriculture.

Ce fut de Regent-Ville que les commandans des frégates et plusieurs officiers prirent leur point de départ, sous la conduite de sir John, pour aller escalader les fameuses Blues-Mountains, si long-temps inaccessibles aux Anglais, qui ne parvinrent à les franchir qu'après plus de vingt années de séjour dans l'Australie.

Le but principal de ce petit voyage était King's-Table-Land, point culminant des montagnes, d'où l'œil plonge sur un panorama sans bornes; cadre

immense, qui réunit dans un même tableau les contrastes les plus frappans comme les paysages les plus variés.

C'est un grand et magnifique spectacle que l'on ne peut se lasser d'admirer, mais qui frappe moins pourtant que celui dont on jouit à quelque distance. Dans un lieu défendu par d'épaisses broussailles et de larges roseaux tranchans, d'un point où la montagne semble avoir été violemment déchirée par une convulsion de la nature, s'élance une cataracte dont la hauteur perpendiculaire est de plus de 1500 pieds anglais. Ce n'est qu'avec une sorte d'effroi que l'on peut s'approcher assez du bord escarpé de l'abîme pour suivre cette masse d'eau dans toute son étendue, et la voir ensuite se perdre en serpentant au milieu des forêts, qui, de cette élévation, présentent l'aspect d'un tapis de verdure.

M. de La Touanne, lieutenant de *la Thétis*, fidèle compagnon du commandant dans toutes ses excursions, et dont le crayon facile a reproduit dans son charmant album pittoresque quelques-uns des principaux points de vue qui se sont offerts à lui durant le voyage, a fait un dessin de la cataracte, qui n'était alors connue que de très peu de personnes, et que le gouverneur-général, sir T. Brisbane, a baptisée du nom de Bougainville.

Ce souvenir ne sera pas le seul qui se rattachera

à l'expédition de *la Thétis* et de *l'Espérance :* les plages de Botany-Bay, qu'on pourrait appeler le berceau de New-South-Wales, puisque cette baie fit naître l'idée de l'établissement; ce lieu doublement célèbre par les premiers pas de Cook sur ce continent, et par les dernières traces qu'imprimèrent peut-être sur la terre ceux de notre infortuné La Pérouse, est à jamais consacré par le monument que M. de Bougainville a fait élever aux mânes de l'illustre navigateur. Il est situé sur l'emplacement même du camp des Français, nommé encore aujourd'hui *French-Garden;* le gouverneur le concéda à la France par un acte authentique, et la première pierre de l'obélisque fut posée avec solennité en présence des officiers nommés par lui d'office et des commandans et états-majors des bâtimens français [1].

Peu de temps après l'accomplissement de ce pieux devoir, l'expédition remit à la voile, et doublant par le nord la Nouvelle-Zélande, elle gouverna pour aller attaquer directement la côte du Chili. Cette route est généralement peu fré-

[1] Ainsi, M. de Bougainville avait le premier réveillé l'intérêt qui s'attache au nom de La Pérouse, en lui érigeant un monument sur cette terre lointaine où s'imprima peut-être la dernière trace de ses pas. Ce touchant souvenir a été apprécié comme il le méritait par la ville d'Albi, lorsqu'elle-même, en 1829, a voulu élever un pareil monument à l'un de ses plus illustres et malheureux enfans.

quentée, attendu que les bâtimens qui retournent de la Nouvelle-Galles en Europe (et c'est le plus grand nombre de ceux qui, partant de cette colonie, se dirigent vers l'est) passent ordinairement au sud de la Nouvelle-Zélande, et se tiennent par les hautes latitudes pour s'assurer de la constance des vents d'ouest et abréger leur traversée. L'espoir de faire quelque découverte, qui ne pouvait être au reste que de peu d'importance, avait engagé M. de Bougainville à courir sur ces parallèles; mais il n'y rencontra que des temps détestables, une mer très dure et de perpétuels brouillards, qui le quittèrent seulement à l'entrée de la baie de Valparaiso. Sa division y laissa tomber l'ancre le 23 novembre 1825, après une traversée de soixante-trois jours, durant laquelle deux mille trois cents lieues avaient été parcourues presqu'en ligne directe.

Une grande activité régnait dans ce port, où le gouvernement préparait une expédition contre Chiloé, qui, avec le fort du Callao défendu par le brave Rodill, étaient dans ces mers les seuls points qui relevassent encore de la couronne d'Espagne : l'un et l'autre ne tardèrent pas à lui être enlevés.

Au Chili M. de Bougainville fit rencontre de lord Byron, petit-fils du célèbre commodore de ce nom, commandant la frégate *la Blonde*. Il arrivait

des Sandwich, où, après avoir déposé les dépouilles mortelles de Tamehameha II et de la reine son épouse, morts en Angleterre, il avait érigé un monument à la mémoire de Cook. Singulier hasard par lequel les descendans de circumnavigateurs qui jadis s'étaient rencontrés dans leur course se trouvaient aussi réunis, et cela au moment même où ils venaient tous deux de payer un juste tribut aux mânes de deux autres circumnavigateurs dont la fin fut également déplorable.

Le 7 janvier 1826, *la Thétis* et *l'Espérance* quittèrent Valparaiso. M. Du Camper y avait trouvé son brevet de capitaine de vaisseau, ce qui fut pour tous les compagnons de ce digne officier un véritable sujet de joie.

Le 2 février le cap Horn fut doublé, et peu de jours après M. de Bougainville était prêt à donner dans la baie des îles Malouines, où son père avait en 1765 formé à ses frais un établissement, lorsqu'une brume épaisse le força de renoncer à son projet. On sait que ces îles, revendiquées par les Espagnols, qui les abandonnèrent; puis successivement habitées par des pêcheurs de diverses nations, sont aujourd'hui (1834) occupées par ordre du gouvernement anglais, en dépit des représentations et des instances de la république Argentine.

Le trajet des Malouines à Rio-Janeiro n'offrit rien

de remarquable qu'un des plus violens coups de vent que la division eût reçus depuis qu'elle tenait la mer. La séparation des deux bâtimens en fut le résultat; mais elle n'eut qu'une courte durée, car trois jours après, le 2 mars 1826, ils étaient mouillés l'un près de l'autre dans la rade de Rio.

M. de la Touanne qui, avec l'autorisation de son commandant, avait fait le trajet par terre de Valparaiso à Buenos-Ayres, y rejoignit la division, laquelle fit route pour France vers le milieu du mois d'avril.

Le 20 mai elle doublait les Açores, et le 24 juin 1826 elle rentra dans la rade de Brest, après vingt-huit mois d'absence, et une course de près de vingt mille lieues terrestres.

M. de Bougainville rapportait de riches collections d'histoire naturelle, qui ont été déposées au Jardin des Plantes. Il avait vérifié ou déterminé les positions d'un grand nombre de points importans des mers de l'Inde et de la Chine; et ramenant sains et saufs ses équipages joyeux d'avoir terminé heureusement une aussi belle campagne, il pouvait à son tour leur faire l'application de ce vers de Virgile, par lequel se termine le voyage de son père :

Puppibus et læti nautæ imposuêre coronas.

LAPLACE.

(1830-1832.)

Le gouvernement français désirant montrer plus fréquemment son pavillon sur le Grand-Océan et dans les mers de l'Inde et de la Chine, afin d'y protéger le commerce de nos négocians et d'exécuter en même temps quelques travaux hydrographiques, en continuation de ceux qu'avait accomplis M. le baron de Bougainville en 1825 et 1826, à bord de *la Thétis* et de *l'Espérance*, fit armer la corvette *la Favorite* et en remit le commandement à M. Laplace, capitaine de frégate.

L'équipage se composait d'environ deux cent cinquante hommes, dont quatorze officiers d'état-major et six élèves, deux chirurgiens et un dessinateur; le reste consistait en préposés aux vivres, matelots et domestiques. Les officiers étaient, après M. le commandant de la corvette, MM. Verdier, lieutenant de vaisseau, second; Sholten, lieutenant de vaisseau; Serval, de Boissieu et Paris, lieutenans de frégate; les deux chirurgiens, M. Eydoux et Baume; les élèves, MM. Lebègue, Fougeroux, Bouchard, de Mieule, David et Moulak; et le dessinateur, M. Lauvergne.

La Favorite, corvette de vingt-quatre canons et de construction nouvelle, appropriée à une expédition lointaine et pourvue de tout ce qui pouvait assurer le succès de la mission, mit à la voile de Toulon, le 30 décembre 1829. Deux jours après, c'est-à-dire le 1er janvier 1830, elle aperçut les côtes d'Espagne qu'elle longea rapidement. Le 4, elle dépassait Gibraltar pour entrer dans l'océan Atlantique. Le 7, elle faisait route directement pour les Canaries. Le 19, elle rangeait les îles du Cap-Vert et allait mouiller à l'île de Gorée, près de la côte d'Afrique, pour y renouveler les approvisionnemens épuisés depuis Toulon.

Pendant les cinq ou six jours de relâche de *la Favorite* devant cette île, M. Laplace recueillit de nombreux détails sur Gorée, colonie française, voisine du Sénégal. Son sol est un produit entièrement volcanique; elle a une demi-lieue de tour et quelques maisons d'une assez belle apparence. La partie de la côte d'Afrique qui avoisine Gorée offre de nombreux villages peuplés de nègres. La population de Gorée n'est guère composée elle-même que de mulâtres et de nègres. La petite baie de Ben, formée par le cap Belair, présente un abri commode aux embarcations vers la presqu'île de Daccard, considérée comme le jardin de Gorée

Le 26 janvier, *la Favorite* reprit la mer et continua son voyage. Le 1er février elle était par 3

degrés de latitude nord, et 20 degrés 41 minutes de longitude ouest; et le 4 elle franchissait l'équateur, par 21 degrés 30 minutes de longitude ouest. Bien entendu que ce passage fut fêté, suivant la coutume, par de copieuses libations et immersions; le bonhomme *la Ligne*, pourvu d'une énorme barbe d'étoupe, fit le principal rôle, et les chants et les danses se prolongèrent bien avant dans la nuit. Cette cérémonie est toujours l'occasion d'une grande gaîté à bord d'un bâtiment.

Le 4 mars, par 34 degrés 8 minutes de latitude nord, et 11 degrés 52 minutes de longitude ouest, la corvette naviguait rapidement vers l'extrémité méridionale de la côte d'Afrique, et deux jours après, elle doublait le cap de Bonne-Espérance, navigation devenue moins difficile et moins dangereuse depuis que ces parages sont mieux connus.

On se dirigea ensuite vers l'île Bourbon; mais lorsqu'on en approcha le 30 mars, après avoir éprouvé beaucoup de mauvais temps pendant plusieurs jours, la corvette dut s'en éloigner pour aller relâcher à l'Ile-de-France, où elle devait trouver un meilleur mouillage, car l'île Bourbon a ses côtes souvent tourmentées par une grosse mer, et n'offre point d'abris sûrs aux vaisseaux.

Le 7 mars on arrivait devant cette Ile-de-France appelée aujourd'hui *Ile Maurice*, et la corvette jeta l'ancre dans le port Louis, dont la vue, aussi gra-

cieuse que magnifique, était bien propre à exciter l'admiration d'un équipage composé d'hommes presque tous nouveaux sur mer. On avait à droite la grande rivière qui, après avoir serpenté au milieu des plantations entremêlées de bosquets et couvertes de riantes habitations, apportait ses flots à la mer doucement agitée par une petite brise du large, et formant une ligne blanche d'écume. Dans le fond du bassin on découvrait la ville, les maisons et les arbres qui les entourent, composant une bordure variée au pied de hautes et pittoresques montagnes qui par derrière élèvent leurs cimes dans les nuages.

M. Laplace alla rendre visite au gouverneur anglais de l'Ile-de-France, et en reçut l'accueil le plus affable. Il visita ensuite les environs de Port-Louis, et retrouva parmi les habitans l'allure et le caractère de ceux de France, leur ancienne patrie. Au climat délicieux de cette île, les colons ajoutent les graces et l'aisance des manières avec cette bienveillance et ces soins délicats dont les Français embellissent l'hospitalité. Ces colons se remettaient un peu de la crise à laquelle les avait exposés une fureur de destruction de plantations de café pour les remplacer par des cannes à sucre, comme naguère les habitans du midi, et en particulier ceux de l'Hérault, avaient planté partout des ceps de vi-

gne et obtenu des récoltes qui avaient fait tomber à vil prix leurs vins.

M. Laplace se loue beaucoup des dames de l'Ile-de-France, qui continuent à jouir dans l'Europe et dans l'Inde d'une grande réputation de beauté; elles sont toujours remplies de grâces, vives, spirituelles et enjouées, joignant à une taille légère et voluptueuse de beaux yeux, des traits délicats, une physionomie piquante. Le voyageur parle également avec éloge des mulâtresses, qui souvent dérangent plus d'une cervelle et font plus d'un heureux comme plus d'un malheureux dans l'île. M. Laplace remarque aussi la rivalité qui s'est établie entre les colons et les Anglais, et l'esprit national fortement prononcé contre ceux-ci : les colons regrettent toujours le régime français, et dans les sociétés particulières comme au théâtre, on saisit toutes les occasions pour manifester des sympathies envers la France; la jeunesse surtout saisit avec empressement les allusions contraires à la nation anglaise, et plusieurs fois des désordres plus ou moins graves ont eu lieu à cet égard; le gouverneur anglais s'est vu lui-même obligé d'ordonner la fermeture de la salle de spectacle, et peu de jours avant l'arrivée de *la Favorite* au port Louis, les acteurs s'étaient embarqués pour l'île Bourbon.

M. Laplace alla voir la belle cascade située à peu

de distance du réduit, maison de campagne du gouverneur. Le torrent qui forme cette cascade est encaissé par deux montagnes très boisées, et tombe de cent pieds de haut dans un gouffre de rochers, où l'eau se précipite comme une masse d'écume pour continuer ensuite son cours au fond d'un ravin. Le voyageur vit également les belles habitations de ce quartier des Pamplemousses que Bernardin de Saint-Pierre a rendu si célèbre dans son roman de *Paul et Virginie*. Il put encore admirer en quelques endroits les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur les bords, et formant des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où l'on peut aller prendre le frais pendant le jour; les bouquets d'arbres sauvages au centre desquels croissaient à l'abri des vents divers arbres domestiques chargés de fruits. Là était une moisson, ici un verger; par cette avenue on apercevait des habitations; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet, tandis que de la pointe d'un grand rocher voisin, on découvrait au loin la mer. Mais M. Laplace cherche en vain les longues avenues de bois noirs, à l'ombre desquels il avait vu dans un premier voyage les cafiers braver la trop grande chaleur du soleil et les mauvais temps : ces ornemens des plaines et du flanc

des collines avaient disparu, sacrifiés, comme il l'a déjà dit, au fatal génie des spéculations, c'est-à-dire que tout le terrain, dépouillé ainsi de ces arbres utiles, avait été couvert de cannes à sucre.

La position de l'Ile-de-France sur la route de l'Europe, et du cap de Bonne-Espérance aux Indes, et la sûreté de son port qui permet aux vaisseaux de s'y réparer, font de cette île un excellent point de relâche, et lui assurent un commerce important. Mais les réparations des navires au port Louis sont très coûteuses.

Ce port, du reste, a quelques monumens remarquables, et l'on distingue surtout l'aquéduc qui conduit l'eau par-dessus un ravin profond, depuis la grande rivière jusqu'à la ville : cet aquéduc long et élevé fut établi sous le gouvernement du célèbre Labourdonnais, dont parle Bernardin de Saint-Pierre, dans le même roman de *Paul et Virginie*.

Le 19 avril, *la Favorite* quitta le port Louis pour se rendre à l'île Bourbon, où elle arriva le 21. Alors le temps était meilleur, et M. Laplace put débarquer dans la rade de Saint-Denis. La corvette y trouva une petit foule de navires, parce que le dernier ouragan en avait forcé un grand nombre à prendre le large, et ils n'étaient pas encore revenus au mouillage.

C'est de Madagascar que l'île Bourbon tire une partie des vivres dont elle a besoin, et ils sont

chers. On ne peut nourrir les bœufs dans l'île Bourbon, faute de pâturages; les volailles sont en petit nombre; le riz est d'une qualité inférieure. Cependant, de leur côté les habitans de l'île Bourbon se montrent infatigables et très industrieux. Les riches vivent comme des princes dans leurs habitations; mais un esprit inquiet tourmente ici la société, à cause des lignes de démarcation qu'elle a établies. Les habitans de Bourbon semblent moins affables que ceux de l'Ile-de-France; il faut, néanmoins, excepter les femmes, qui peuvent ici rivaliser en tous points avec leurs voisines de Port-Louis.

La rade de Saint-Denis, à Bourbon, est très mauvaise, parce que la mer y est constamment houleuse; mais dans les ouragans, les navires qui y sont mouillés peuvent aisément gagner la pleine mer. Il n'en est pas de même de la rade de Saint-Paul, située au nord de la même île, et où les bâtimens courent beaucoup plus de dangers.

Le 1er mai 1830 *la Favorite* appareilla de l'île Bourbon pour les côtes de l'Inde. Le 6 elle passa devant l'île de Sable, située au nord de l'île Bourbon et au nord-est de Madagascar. Cette île, ou plutôt ce banc de sable, peut avoir deux tiers de mille de long et la moitié en largeur, avec seulement quelques toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, qui, dans les coups de vent et les

grandes marées, la recouvre sans doute en grande partie. Le point culminant de l'île est une espèce de monticule, qui fut découvert, en 1767, par un navire, qui échoua devant ce banc dont la position était alors inconnue. Elle se trouve par 15 degrés 53 minutes 8 secondes de latitude sud, et 52 degrés 11 minutes 9 secondes de longitude est.

Le 10 mai *la Favorite* vogua vers les îles Seychelles, devant lesquelles elle arriva le 14, près de l'île Mahé.

Les îles Seychelles, situées par environ 17 degrés de latitude sud, et 58 degrés de longitude orientale, en face de la côte africaine de Zanguebar, et au sud-ouest des îles Maldives, elles-mêmes à l'ouest de Ceylan, sont encore un lieu de relâche pour les navires européens, surtout l'île de Mahé, à laquelle aborda la corvette *la Coquille*. On pêcha d'énormes tortues devant cette dernière île; leur écaille avait jusqu'à quatre pieds de long sur environ trois et demi de large, et plusieurs de ces amphibies pesèrent jusqu'à cent vingt livres. On prit aussi des carets, bien qu'ils soient assez rares aux Seychelles.

Ce fut en 1741 que cet archipel fut découvert par des caboteurs français, et qu'il reçut le nom du gouverneur qui commandait alors à l'Ile-de-France. Mahé, la plus considérable du groupe, a environ six lieues du nord au sud. Ses premiers

habitans furent des pêcheurs de tortues; ensuite il y arriva des colons de l'Ile-de-France. Ils cultivèrent d'abord le coton; mais, plus tard, ils exploitèrent les belles forêts de l'île et purent fournir aux vaisseaux des bois de construction et d'ébénisterie. Mahé et les îles voisines fournissent un grand nombre de bœufs; la première est surtout fréquentée par les baleiniers qui font la pêche sous l'équateur. Les habitans vivent sous un gouvernement doux, et ne paient que de très faibles impôts. Ils sont généralement bons, affables et hospitaliers, hardis marins et colons très industrieux. Les familles qui composent la petite population de Mahé sont d'origine française, et ils partagent la sympathie de celles de l'Ile-de-France pour leur ancienne patrie.

Le 30 mai *la Favorite*, en quittant les îles Seychelles, passa l'équateur par 67 degrés 30 minutes de longitude ouest, et entra dans l'hémisphère septentrional, pour atteindre au 1er juin les îles Maldives, composées de quatorze récifs de corail, tous de forme circulaire, laissant entre eux des passages plus ou moins dangereux où la sonde ne trouve pas de fond. Ces récifs, nommés *Attous*, sont le produit d'une multitude de petits insectes qui élèvent d'une manière insensible et d'une profondeur immense ces montagnes sous-marines, lesquelles, parvenues à fleur d'eau, se couvrent

d'un sol fertile où la végétation se développe comme par enchantement. Les Maldives sont toutes à fleur d'eau. L'intérieur du bassin, formé par la ceinture de corail, renferme lui-même de petites îles basses et couvertes d'un très grand nombre de cocotiers. Les habitans sont d'origine mahométane.

De cet archipel, la corvette fit voile vers l'île de Ceylan, en vue de laquelle elle se trouva le 6 juin, et bientôt on distingua l'entrée du beau port de Trinquemalay, en ce moment au pouvoir des Anglais, de même que l'île entière de Ceylan, laquelle est couverte de superbes forêts où l'on rencontre de nombreuses troupes d'éléphans. Ces animaux inoffensifs deviennent terribles quand on vient à les irriter : ils entrent dans les villages, renversent les maisons, écrasent les habitans, déracinent les arbres, en un mot bouleversent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage. M. Laplace rapporte l'événement tragique d'une famille anglaise qui se rendait en palanquin, de Trinquemalay à un établissement voisin : la petite caravane se trouva sur le chemin d'un de ces animaux furieux : les porteurs s'enfuient; l'éléphant court au palanquin, le brise en mille pièces, écrase la malheureuse famille, et, saisissant avec sa trompe les cadavres sanglans, achève de les briser contre les arbres de la forêt. Les habitans ont tellement peur de ces

animaux, qu'ils leur creusent des trous profonds recouverts de branchages, et dans lesquels ces quadrupèdes tombent et périssent de faim.

L'île de Ceylan est séparée de la presqu'île indostane par un canal d'environ douze lieues de large, mais dont la navigation, quoique plus courte pour les vaisseaux, leur est souvent funeste à cause d'un banc de roches et de plusieurs autres écueils qui s'y rencontrent. La Compagnie anglaise des Indes orientales a fait sonder par des ingénieurs toute l'étendue de ce canal, et l'on espère le rendre praticable sans aucun danger.

Le 8 juin, *la Favorite* quitta l'île Ceylan pour se rendre à Pondichéry sur la côte d'Asie, où elle arriva le lendemain dans la soirée.

A peine débarqué, M. le capitaine Laplace fut environné de dubash ou daubashis, espèce d'intendans ou guides en quelque sorte indispensables à l'étranger qui touche à ces parages. Il fallut donc accepter leurs services. Le daubashi contrôle toutes vos dépenses; on n'achète et l'on ne vend rien qu'en sa présence, afin de n'être point trompé. Il fournit votre maison de tout ce dont elle a besoin; il choisit et commande tous les domestiques; il ne quitte jamais son maître; il le sert à table; il est son guide le jour, et couche la nuit à la porte de sa chambre. Il reçoit pour cela un salaire mensuel, indépendamment des petits bénéfices qu'il peut faire sur les

marchés dans lesquels il prélève une commission. L'Européen ne pourrait se soustraire à cette espèce de joug, et, d'ailleurs, il n'a qu'à s'en louer.

Les Indiens de Pondichéry s'appellent Talingas, et deviennent pour cette ville ce que sont les Auvergnats dans la capitale de la France. Les Auvergnats sont porteurs d'eau, et les Talingas porteurs de palanquins; il faut absolument à l'Européen une de ces espèces de litières, s'il ne veut point déroger à sa dignité. C'est dans un palanquin que les voyageurs se transportent d'une extrémité de l'Inde à l'autre.

La ville de Pondichéry a une origine déjà ancienne. La première expédition française pour les Indes Orientales remonte à l'an 1500; toutefois, ce ne fut guère qu'un siècle plus tard qu'elle acquit un certain degré de prospérité. Pondichéry est située sur le bord d'une plaine immense où la vue n'est arrêtée que par un petit nombre de monticules situés au sud-ouest, et qui, à peu de distance de la ville, servent de réservoirs à plusieurs sources précieuses pour les habitans sur une côte sablonneuse, où presque partout l'eau est rare et de mauvaise qualité. Pondichéry doit à cet avantage les belles cultures qui l'environnent. Les alentours sont traversés en plusieurs sens par des routes larges et bordées d'arbres qui donnent assez d'ombrage pour garantir des rayons du soleil. On re-

marque aussi de magnifiques jardins, mais les limites du territoire de la ville ne sont guère qu'à la distance d'une lieue de la mer; car au-delà on trouve déjà les possessions anglaises. Les aldées ou villages qui dépendent de ce territoire français sont d'un aspect riant et pittoresque : partout y règnent l'activité et l'aisance, surtout chez les tisserands, caste dont le travail forme la principale branche du commerce de Pondichéry. Chaque famille a ses cases et son atelier; celui-ci est un hangar sous lequel sont rassemblés tous les métiers à [illegible]. Toutes les cases sont entièrement semblables et construites en paille. L'intérieur est partagé en compartimens dont les plus reculés sont exclusivement destinés aux femmes. Une natte étendue sur un sable fin qui couvre le sol tient lieu de lit; un coffre en bois contient les vêtemens. La nourriture est préparée par les femmes.

On sait que dans l'Inde la religion défend de se nourrir de tout ce qui a vie. C'est pour cela que les Européens, mangeurs de viande, sont si mal vus des Indiens. L'aspect d'une botte ou d'un soulier de cuir fait reculer d'horreur un enfant de Brama. Aussi ne peut-on trouver de domestique ou valet que dans la caste des Parias, repoussée du reste des Indous, parce qu'elle mange de la viande de vache. Les brames ou prêtres indous sont très orgueilleux et entretiennent un très grand

nombre de femmes, toutes fort jolies, au teint légèrement cuivré, aux yeux noirs et voluptueux, à la taille bien prise, au sein ferme et bien conservé, aux dents blanches et bien rangées, à l'embonpoint modéré, aux pieds mignons, aux mains délicates et potelées, avantages qui peuvent se conserver plus facilement encore dans la réclusion perpétuelle à laquelle sont condamnées ces charmantes créatures qui aiment la toilette et qui se parent avec goût.

Les Indiens de Pondichéry ont une superbe teinture rouge tirée par l'ébullition d'une herbe analogue au chiendent, récoltée aux environs de Maduré, ville de l'intérieur de l'Indoustan. M. Laplace indique aussi une autre manière qu'ils emploient pour obtenir l'indigo, en écrasant certaines feuilles, dont le suc mélangé est ensuite séché au soleil. C'est surtout auprès des chauderies ou auberges publiques dans lesquelles on reçoit gratuitement les voyageurs que vous remarquez ces préparations dans les aldées.

La cathédrale de Pondichéry est d'un assez bon goût. On remarque aussi une pagode antique, où les pieux enfans de Vishnou viennent faire leurs offrandes aux brahmes, tandis que de jeunes bayadères se livrent devant le temple à des danses lubriques pour réveiller les organes assoupis de ces prêtres, aux plaisirs desquels ces jeunes filles sont

destinées. Les bayadères paraissent à toutes les fêtes, et sont louées à des prix très élevés.

Pondichéry possède encore plusieurs maisons d'assezbe lle apparence, comme le palais du gouverneur, dont les appartemens sont vastes et commodes. Les murs en sont couverts de stuc imitant le beau marbre blanc: c'est une pâte composée avec de la chaux, du blanc d'œuf et du sucre, et le poli est obtenu par un frottement léger renouvelé fréquemment avec la main.

Toutes les maisons de Pondichéry sont couvertes en terrasses; mais la rosée est si abondante la nuit, que l'on ne pourrait sans danger y chercher le sommeil. Les marchés sont couverts et bien entretenus: c'est là que l'on peut observer la ruse des Indous et leurs nombreuses supercheries pour attraper l'Européen. Il y a plusieurs grands magasins destinés à recevoir des approvisionnemens de riz que l'on conserve pour les cas de disette. Au reste, les provisions journalières sont toujours abondantes et à bas prix, mais peu variées et d'une qualité inférieure. Les campagnes sont ravagées par les sangliers et les cochons sauvages; mais les habitans leur livrent une guerre très acharnée, et les Parias apportent les victimes au marché de Pondichéry.

Les femmes blanches sont ici renommées pour leur beauté; toutes sont d'origine française; les Européens établis dans les diverses parties de

l'Inde viennent exprès à Pondichéry savourer auprès d'elles les charmes de la société, et souvent ils ne s'en retournent qu'après avoir contracté une durable union. C'est ainsi que de jeunes personnes peu riches, mais belles de grâces et de fraîcheur, font quelquefois de très brillans mariages avec des Anglais de Madras, de Calcutta ou de Bombay, les trois principales villes de l'Inde britannique.

La Favorite quitta Pondichéry pour passer devant Madras, chef-lieu de l'une des trois présidences anglaises, situé sur la côte de Coromandel, à trente lieues vers le nord, espace que la corvette franchit en une seule nuit. Le but de cette relâche était de remplacer une chaîne et des ancres perdues à l'île Bourbon et aux Seychelles.

M. Laplace profita de cette relâche pour recueillir quelques détails sur la ville de Madras. Vue de la mer, elle n'a rien qui annonce sa magnificence. Le fort Saint-Georges la protége faiblement du côté du rivage; un rempart garni de fossés la défend du côté de terre. Un quai très large, d'une demi-lieue de long, bordé de belles maisons et de grands magasins, comme l'arsenal et le palais de la douane, donne une idée avantageuse de l'opulence et du commerce de cette grande ville. Des rues propres, bien bâties en briques et en bois, s'avancent assez avant dans l'intérieur des terres: au nord est la ville noire, habitée par les Indous.

De Madras, ville qui n'a point de théâtre et qui est fort ennuyeuse à cause de l'étiquette qu'on y observe, ville d'ailleurs située sur une plaine aride et sablonneuse, où les chaleurs sont excessives et l'eau très mauvaise, malgré le soin qu'on a de celle qui se boit, *la Favorite* perdant bientôt de vue le vaste palais du gouverneur, se rendit directement à Yanaon, établissement au nord-est de Madras sur la côte du Bengale.

Yanaon offre d'assez jolies habitations blanchies à la chaux, entourées d'arbres et de jardins. Ce petit établissement français fleurit sous une administration paternelle qui dépend de Pondichéry; la petite ville d'Yanaon est assise sur l'extrémité de la pointe de terre que forme le Godavery, quand arrivé à trois lieues de la mer, il se partage en deux branches, dont l'une étroite et peu profonde vient après plusieurs détours passer devant Coringui et se décharger dans la baie avec une énorme vase qui oblige les bâtimens à mouiller à distance de la côte, pendant que l'autre branche, large et profonde, surtout quand il pleut, roule ses eaux rapides depuis les montagnes des Gates, où la rivière prend sa source, jusqu'à la mer un peu au sud de la pointe Godeware. Il se fait ici un commerce de toile, et le Godavery apporte à la mer de nombreux radeaux de bois de teck, que les caboteurs de Yanaon conduisent dans divers ports de l'Indoustan.

ui
y
de
et
de
ue
te-
la-

an-
ns.
une
di-
ex-
Go-
l se
et
ser
aie
s à
tre
ut,
des
la
se
ap-
de
ans

Yanaon

BAYADERE

Voy. Autour du Monde. *Laplace. Pag. 437.*

M.
vit de
reté e
et po
mains
une b
et de
sensat
une n
voque
mais l
phes
tout
ne qu
leurs
laque
bayad
à forc
place
cerie
des su
terre
tituti
ringu
La
pour
après
mans

M. Laplace vante les bayadères de Yanaon; il en vit deux surtout qui avaient une grâce, une légèreté et une fraîcheur enchanteresses; des bras ronds et potelés se terminaient par deux jolies petites mains couvertes de bagues; une figure charmante, une bouche appétissante et ornée de belles dents, et de grands yeux noirs exprimant les plus douces sensations, une gorge doucement palpitante sous une mousseline légère: tout semblait en elles provoquer à la volupté. Elles dansèrent un moment, mais leur danse ne ressemblait point à celle des nymphes de l'Opéra de Paris: l'art de celles-ci est surtout dans leurs jambes, au lieu que les bayadères ne quittent point la terre et ne dansent même pas, leurs jolis pieds marquent seulement la mesure à laquelle participent toutes les parties du corps; les bayadères ne veulent qu'enivrer les spectateurs, à force d'agaceries molles et voluptueuses. M. Laplace dut prévenir les inconvéniens de ces agaceries pour les gens de son équipage, et limiter à des sujets sages et prudens la permission d'aller à terre; car il y avait beaucoup de maisons de prostitution dans les deux villes d'Yanaon et de Coringui.

La Favorite quitta ce mouillage le 2 août 1830, pour se diriger vers le détroit de Malaca. Le 5, après avoir passé en vue de l'archipel des Andamans, elle franchissait le canal formé par les îles

Nicobar et la pointe du royaume d'Achem qui occupe l'extrémité nord de Sumatra, grande île dont l'extrémité sud forme avec Java le détroit de la Sonde. Les côtes occidentales de Sumatra sont connues des Européens, surtout des Hollandais, qui y possèdent des établissemens.

Quant aux îles Nicobar qui appartiennent aux Danois, la principale a environ douze lieues de longueur; les autres sont plus petites, et leurs habitans inoffensifs cultivent des légumes, des fruits, et récoltent une grande quantité de cocos qu'ils vendent aux navires que le manque d'eau et de provisions amène sur leurs côtes. Les femmes de Nicobar sont d'une beauté remarquable et qui est passée en proverbe.

Un canal de trente lieues sépare cet archipel des îles Nicobar de celui des Andamans, dont les insulaires passent pour méchans et féroces. Le grand Andaman a quarante lieues de long sur dix de large. Cette île est couverte de bois, et ses abords sont dangereux la nuit, à cause des rochers et des bancs qui s'y trouvent.

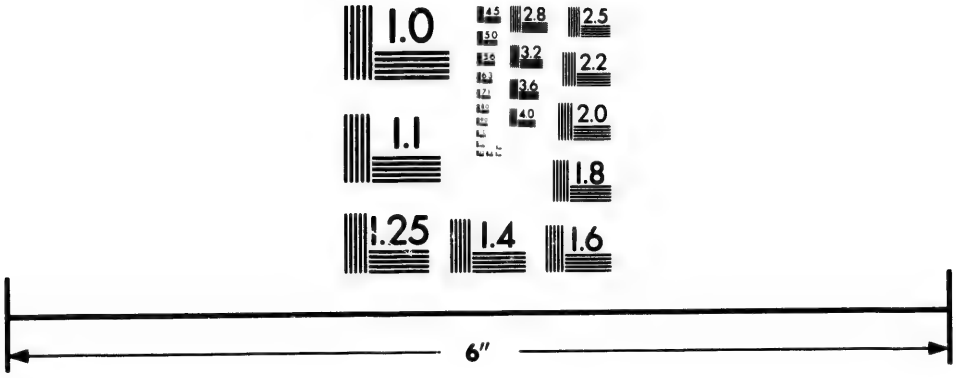
Le 10 août, la corvette arriva devant Sincapour près l'île du prince de Galles, établissement anglais aujourd'hui très florissant, à l'entrée orientale du détroit de Malaca. Cette île fut donnée en présent de noce à la fin du siècle dernier à un jeune Anglais qui, naviguant sur un navire marchand, s'était

fait aimer de la fille du roi de Quéda. Le jeune homme, embarrassé de son immense propriété séparée de la presqu'île de Malaya par un canal d'environ une lieue, en fit cession à la Compagnie des Indes qui la fortifia, et lui imposa le nom de *Sincapour* au lieu de celui de *Pulo-Pinang* qu'elle portait auparavant.

Les relations de Sincapour avec les Malais ont fourni à M. Laplace l'occasion de parler longuement de ces peuples aussi mal partagés au [illegible] qu'au physique. Chez cette nation féroce, où [illegible] du bétel est général, les femmes sont réduites au plus dur esclavage et chargées des plus pénibles travaux. Les Malais suivent la religion musulmane, et sont du reste remarquables par leur sobriété, comme ils ne le sont que trop par leurs atrocités ou leurs brigandages. M. Laplace donne également de longs détails sur la colonie de Sincapour; mais comme nous en avons déjà parlé, notamment dans la notice sur le voyage de *la Thétis*, nous n'y reviendrons pas.

Le 27 août, *la Favorite* entra dans les mers de Chine, et vit bientôt l'île Pulo-Condor, tristement célèbre par son climat pestilentiel, les pluies qui y tombent pendant huit mois de l'année, et les serpens ou insectes venimeux qui remplissent les forêts; île de désolation habitée cependant par quelques malheureux fugitifs de Camboge et de la

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Cochinchine. Les bâtimens ne relâchent à Pulo-Condor que dans le cas d'une absolue nécessité, car l'eau y est malsaine, et le terrain ne peut presque rien produire, si ce n'est des ciboules et de la menthe qui viennent à grand'peine dans de petits jardins suspendus à un pied du sol et percés de trous pratiqués pour l'écoulement des eaux. Pulo-Condor, n'ayant point de pâturages pour le bétail, ne possède guère que quelques poules et canards. On tire seulement parti des beaux arbres qui couvrent les montagnes, et l'on en fait d'assez belles pirogues.

Le 4 septembre *la Favorite* fit voile pour les Philippines, et aperçut le 7 les hautes montagnes de l'île de Luçon, dont Manille est la principale ville, comme elle est aussi la capitale de tout l'archipel.

Les Philippines se composent d'un millier d'îles, dont neuf se distinguent par leur étendue. La principale est l'île de Luçon qui égale en surface presque toutes les autres îles réunies de cet archipel. On donne à Manille, chef-lieu de cette même île et capitale de l'archipel, une population d'environ dix mille âmes; son port, qui est à Cavite, contient six mille habitans. L'île même de Luçon est divisée en paroisses dirigées chacune par un curé, moine d'un des quatre ordres religieux de Manille, car les prêtres ont ici une grande influence sur les indi-

gènes, autrement appelés *Tagals*. Ces naturels ont le caractère réfléchi, et sont susceptibles de bons sentimens; mais presque toujours ils se montrent défians. Les femmes Tagales sont belles et recherchent beaucoup la parure; il est fâcheux seulement qu'elles aient de grosses lèvres et les dents salies par l'usage constant de mâcher du bétel. Manille a des endroits désignés pour des combats de coqs, lesquels attirent une foule de spectateurs. Les églises de Manille sont richement décorées, mais l'extérieur ne répond guère à cette magnificence. Cavite est un amas de maisons mal construites, séparées entre elles par des rues étroites et sales, contenant une population assez misérable. L'arsenal possède plusieurs chantiers de construction.

M. Laplace fit des excursions dans l'intérieur de l'île Luçon, et recueillit plusieurs objets d'histoire naturelle. Il visita la jolie petite ville de Santa-Cruz, assise près d'un lac au bord d'une plaine fertile, et dont la principale richesse consiste en vins de palmier et de coco. Il remarqua dans chaque ville, bourg ou village, un fantôme de milice qui remplit l'office de notre gendarmerie. A son retour à Manille, après avoir fait embarquer pour six mois de vivres, il remit à la voile avec l'intention de se rendre à Macao. C'était le 1er novembre 1830; le 17 il était arrivé près du cap Boyador, extrémité septentrionale de Luçon, et le 19 il aperçut

les côtes de Chine pour jeter l'ancre le 21 devant Macao même.

La Favorite étant mouillée en sûreté dans cette rade, le commandant s'occupa du voyage qu'il désirait faire à Canton, où le consul de France l'attendait pour assurer et hâter par sa présence le succès des négociations commerciales entamées avec le gouvernement chinois. De jolies goëlettes portant pavillon anglais ou américain, et servant de paquebots, franchissent rapidement cet espace.

Dans le trajet, M. Laplace put examiner à loisir l'embouchure du Tigre, fleuve qui arrive de Canton; il observa les îles nombreuses dont cette embouchure est semée. De l'île grande et montagneuse sur laquelle repose Macao, à celles qui forment le rivage opposé, le bras du fleuve sur lequel naviguait le paquebot peut avoir une largeur d'environ trois lieues. C'est un vaste bassin entouré de hauteurs, la plupart dépouillées de végétation, séparées entre elles par de profonds canaux, et formant un ensemble d'un aspect sauvage. Au nombre des îles qu'on laissa[illegible]r la droite était celle de Lintin qui borde le fleuve, et qui est peuplée de contrebandiers chinois. La rade de Lintin était couverte de bâtimens qui venaient y apporter de l'opium, malgré les sévères prohibitions chinoises. Continuant à naviguer on approcha de la passe nommée proprement *la Bouche du Tigre*, point où le cours

assez rapide du fleuve rétréci par des rives élevées est encore gêné par une île ronde et haute qui en occupe le milieu, et que les Chinois ont fortifiée autant que le pouvait l'ignorance de leurs ingénieurs. En entrant dans le canal, les bâtimens passent sous un fort armé de canons, mais qui ne sont point très redoutables. On rencontre ensuite une autre île également fortifiée, indépendamment des batteries élevées sur chacune des rives du fleuve. Voilà tout ce que la science chinoise a pu imaginer pour empêcher l'entrée des bâtimens européens, fortifications qui en 1816 n'arrêtèrent point une frégate anglaise dont le pavillon se déploya tout à coup en vue de Canton, à la grande frayeur du vice-roi et des habitans de cette ville immense.

La Bouche du Tigre est située à environ quinze lieues de la mer et à treize de Macao. A mesure que l'on remonte le fleuve à travers les bancs qui en embarrassent le cours, le paysage prend un aspect de plus en plus riant; les terres hautes et rougeâtres disparaissent, de beaux villages se succèdent de chaque côté du fleuve, et servent de bordure à des plaines que des canaux artificiels arrosent dans toutes les directions. A cinq lieues au-dessus des forts, on trouve la seconde barre du fleuve, et de là on a encore quatre lieues à parcourir pour arriver à la première barre appelée *Wampoa*, que l'on peut regarder comme la rade de Canton, et

où le fleuve cesse d'être navigable pour les grands bâtimens européens. Le Tigre alors n'a plus que la largeur de la Seine en face des Invalides, à Paris; il est couvert de navires de la Compagnie des Indes, réparés de leurs avaries et chargés de marchandises. On voit plus haut les embarcations qui arrivent de Canton et apportent des caisses de thé aux différens comptoirs européens.

A Wampoa, le Tigre se partage en deux branches étroites peu profondes, qui vont se réunir encore cinq lieues plus haut et sous les murs de Canton; celle que l'on nomme *rivière des Jonques* est la plus fréquentée. Mais l'Européen n'ose guère aller au-delà de Wampoa; car autrement il s'exposerait à toutes sortes d'avanies et de mauvais traitemens de la part des Chinois, l'entrée de la ville de Canton n'étant point permise aux étrangers.

Cependant M. Laplace, à l'aide d'un interprète que lui avait procuré le consul de France, put arriver jusqu'aux portes de Canton, c'est-à-dire à la seconde ville ou ville nouvelle, bâtie en quelque sorte sur une partie du fleuve. Il jugea bientôt jusqu'à quel point est poussée la dépravation des basses classes du peuple; il remarqua une infinité de maisons de prostitution, surtout dans le quartier de la ville flottante, où l'on élève des filles esclaves pour servir la lubricité des maîtres. Il observa quelques Chinoises aux petits pieds, lesquels ne sont plus

qu'une espèce de moignon enfermé dans un soulier brodé en or; mais il voyait marcher plus librement les femmes des dernières classes, dont les pieds n'avaient pas été ainsi torturés dès leur enfance.

M. Laplace écrivit au vice-roi de Canton, et malgré la lenteur de la diplomatie chinoise il en obtint une réponse assez prompte et le redressement de quelques griefs commerciaux. Après avoir été fêté dans les factoreries anglaises, il revint à Macao, pour retrouver *la Favorite* et continuer sa navigation.

Mais avant de s'éloigner de Macao, il donne une description détaillée de la ville de Canton, des mœurs et usages de ses habitans, ainsi que de l'établissement de Macao même, et des factoreries européennes et américaines établies vers l'embouchure du Tigre. Un des griefs des agens anglais contre les Chinois, est la défense faite par ceux-ci aux premiers d'amener leurs femmes aux comptoirs, elles doivent rester à Macao, où leurs maris viennent les visiter par intervalles.

Canton est partagé en deux villes également grandes et très peuplées : l'une est à quelque distance du fleuve et entourée de murs peu élevés, avec un petit nombre de portes dont l'entrée est sévèrement interdite aux étrangers : c'est proprement l'ancien Canton, lequel paraît contenir plus

de cinq cent mille âmes. C'est là que se trouvent les manufactures et les fabriques. Le nouveau Canton est au bord du fleuve et n'a point de clôture, ce qui fait que les Chinois le considèrent comme un des faubourgs de l'ancienne ville. Ici les magasins et boutiques ont une apparence européenne; il en est de même de quelques maisons.

Le marchand est assis à la porte de sa boutique et attend, en fumant gravement sa pipe ua long tuyau, la venue des chalands. L'aspect des rues varie suivant les corps de métiers qui les occupent. Les demeures des premiers mandarins se font remarquer par un grand luxe. Dans les rues on ne voit ni charrettes ni aucune bête de trait; on n'entend même que très rarement aboyer les chiens, ou crier tout autre animal domestique; mais on rencontre beaucoup d'aveugles mendians. Un grand nombre de maisons se trouvent sur des bateaux et il y règne beaucoup de mouvement; l'effet en est surtout magique pendant la nuit, où l'on y aperçoit une multitude infinie de lumières.

Voilà quelques-uns des principaux faits recueillis par M. Laplace sur la ville de Canton, peuplée, dans son ensemble, à ce qu'il paraît, d'un million d'habitans. Le même voyageur donne sur Macao d'assez longs détails qui, sans avoir le mérite de la nouveauté, sont également dignes d'intérêt. Canton est regardé par les Chinois comme le refuge de tous les mau-

vais sujets des pays voisins, et Macao comme la sentine de Canton ; il ne faut donc plus s'étonner de l'espèce de mépris que les Chinois témoignent, d'après leurs préjugés, pour les Européens de Macao.

C'est sur la rade de la Typa que repose la ville de Macao. Un canal bordé par une île élevée, celle de Négao-Men, forme cette espèce de port long, étroit, profond, et dont les deux sorties conduisent, l'une à la rade proprement dite de Macao, l'autre aux passages obstrués de bancs qui se trouvent du côté de Canton. Macao renferme environ trente mille habitans, et l'autorité portugaise est soumise à la surveillance tracassière d'un mandarin chinois.

La Typa est souvent couverte de joncs. Macao a des marchés couverts et bien aérés ; les rues sont étroites et tortueuses, mais entretenues avec soin. On voit encore près de cette ville, dans un jardin, la grotte où le Camoëns composa son poème des *Lusiades*. Les plus jolies maisons de Macao se trouvent le long du rivage et entre les mains des négocians anglais.

De Macao, *la Favorite* appareilla le 18 décembre 1830 pour la Cochinchine, et alla reconnaître d'abord l'île chinoise de Hainan.

L'île d'Hainan a environ cinquante lieues du nord-est au sud-ouest, sur trente-cinq de large au

sud-ouest; elle offre une suite de baies vastes et sûres, qu'en 1817 le capitaine français, M. Kergariou, a relevées avec soin. L'intérieur est couvert de forêts. Les habitans sont doux, mais défians; ils craignent le joug des mandarins qui les pressurent. Le gouvernement chinois tire de cette île des bois également pour la construction des navires et la bâtisse des maisons; du riz, des bœufs, des volailles, et une grande quantité de cannelle.

Quelques mois après le passage de *la Favorite*, une révolte sérieuse éclata dans cette île, à cause de la rareté des subsistances; il y eut bon nombre de Chinois massacrés; les habitans de l'intérieur s'étaient barricadés dans leurs villages et s'opposèrent avec des sabres et des flèches aux troupes du gouverneur chinois; mais à la fin celles-ci eurent le dessus, et les principaux révoltés furent mis à mort.

De l'île d'Hainou, la corvette fit voile pour la Cochinchine, et arriva bientôt dans la baie de Tourane, d'où M. Laplace se mit en rapport avec un mandarin cochinchinois de la cour de Hué-Fou, dans le but d'assurer protection au commerce français sur les côtes. Le commandant profita de ce séjour à Tourane pour recueillir des observations sur les mœurs et coutumes des Cochinchinois et sur le commerce que la France peut entretenir dans ces contrées. Le plan de la baie de

Tourane fut levé par M. de Boissieu, un des officiers de la corvette, lequel trouva pour la position du mouillage, 16 degrés 7 minutes 21 secondes de latitude nord, et 105 degrés 54 minutes 59 secondes de longitude est.

De Tourane, on appareilla le 24 janvier 1831, pour une excursion au golfe de Tunquin, parages alors presque inconnus encore aux Européens. Ce golfe est d'une forme irrégulière, qui ressemble assez à une demi-circonférence, dont la partie concave, ouverte au sud-est, peut avoir soixante lieues de profondeur, et quatre-vingt-dix d'ouverture du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire depuis l'entrée de la baie de Tourane jusqu'à l'extrémité de l'étroite presqu'île chinoise, qu'un canal d'environ quarante lieues sépare de l'île d'Hainan. M. Laplace longea les côtes où il compta plusieurs bourgs et villages populeux.

Le 5 février, il était à quatre-vingts lieues de Tourane. Le 17, il avait presque achevé ses explorations, et put enrichir son journal de remarques intéressantes sur le Tunquin et les Tunquinois. Le 21, il revint vers le sud; et le 25, il se trouvait vers les forts qui défendent l'entrée de la rivière sur laquelle est batie Hué-Fou, capitale de la Cochinchine. Enfin, le 27, la corvette avait repris son ancien mouillage dans la baie de Tourane, après que M. Laplace venait de terminer l'hydro-

graphie de quatre-vingts lieues des côtes du Tunquin.

Le 5 mars, les vivres étant renouvelés, *la Favorite* remit à la mer, et passa devant l'île Poulo-Sapata, petite, aride, peu élevée, formant l'extrémité de la chaîne d'îlots et de bancs que le Tsiampa projette au large, par 10 degrés de latitude nord, auprès du cap Pandaran. Ces parages sont d'une navigation dangereuse, à cause des courans opposés qui y règnent alternativement comme les moussons, dont ils sont l'effet naturel. La corvette atteignit, le 12 mars, le petit archipel des Natunas, où jamais bâtiment européen n'avait jusqu'alors navigué. Il y a le grand et le petit Natunas, tous deux sont entourés de brisans, et *la Favorite* courut plus d'un danger sur ces récifs qui longent la côte à deux milles du rivage.

Enfin, elle donna dans une passe à laquelle M. Laplace imposa le nom de *la Favorite*. Le grand Natunas dont la forme est celle d'une poire, a treize lieues de long sur huit de large.

Le 15 mars, M. Laplace aperçut des feux sur une île dont l'apparence était enchanteresse. La corvette mouilla bientôt à un mille de cette île, qui fut appelée *tle Belle*, et dont le plan fut levé. Elle est très étroite et n'a qu'une lieue et demie dans dans sa plus grande longueur; vers sa partie sud-ouest, elle offre une baie dont le fond est

rempli de bancs de corail. C'est dans le voisinage que réside le raja au milieu d'un village entouré de beaux arbres. Les habitans sont des Malais plus habitués au brigandage qu'à la pêche et aux travaux des champs. Les femmes vivent retirées de la vue des hommes. L'île Belle est située par 3 degrés 44 minutes 40 secondes de latitude nord, et 105 degrés 40 minutes 36 secondes de longitude est. Elle a de petits ruisseaux d'eau douce, et serait susceptible de culture.

Le 18 mars, la corvette fit voile en gouvernant pour donner dans un canal large de deux milles, qui sépare la pointe sud-ouest du grand Natunas d'un groupe d'îles que M. Laplace nomme *Iles Duperrey*, en l'honneur de l'amiral qui venait d'illustrer la marine française devant Alger. *La Favorite* entre dans le canal sur chaque côté duquel se montraient des terres élevées et des bois épais. Ce canal peut avoir deux lieues de long sur deux milles de largeur extrême. Les hautes terres qui le bordent, le mettent à l'abri des deux moussons et en font un mouillage très sûr pour les plus grands bâtimens.

Des Natunas, *la Favorite* vint le 23 mars devant l'archipel des Anambas, situé à l'ouest et qui n'en est séparé que par un canal de quarante lieues. C'est ici que M. le baron de Bougainville, en 1825, ne craignit point de s'engagager dans des passes

étroites, inconnues et hérissées de brisans pour faire de la partie orientale de cet archipel une carte très exacte. La corvette alla trouver à gauche une baie inhabitée et une île sur laquelle est bâti le village appelé *Siantann*, qui est environné de belles forêts. Une île voisine, longue de cinq lieues, et large d'une seulement, se nomme *Poulao-Mata;* elle est près d'une autre, appelée *Poulao-Mobour*, qui est moins longue et plus étroite, mais qui a l'avantage de posséder une baie parfaitement habitée. A l'est du groupe sont les amas d'îlots où *la Thétis* se fraya un passage en 1825.

La baie dont il vient d'être question et qui reçut le nom de baie *Tupinier*, se trouve par 3 degrés 15 minutes de latitude nord, et 103 degrés 28 minutes de longitude est. Elle offre pendant les deux moussons un excellent mouillage aux plus forts navires. Elle offre abondance de bois et d'eau, ainsi que de bons rafraîchissemens. Cette baie est d'un abord facile en tous temps et presque de tous les côtés. Les habitans sont doux et hospitaliers, mais disposés au brigandage.

La corvette visita ensuite l'île Djimadja, longue de cinq lieues et large de trois, offrant des baies profondes et présentant dans l'intérieur de riantes collines couvertes de plantations de cannes à sucre, et de maïs. On y récolte aussi le sagou qui compose la principale nourriture des habitans, et forme en-

core une branche lucrative de commerce avec les îles voisines. Cette substance blanchâtre et glutineuse est tirée d'un palmier dont le tronc droit parvient souvent à une grande hauteur. On le coupe par tronçons, et l'écorce, quoique unie et épaisse, se détache aisément pour laisser voir une moëlle blanche que les Malais réduisent en poudre ou farine analogue à la grosse semoule, et qui peut se conserver long-temps.

Le 28 mars la corvette, continuant sa navigation, se dirigea vers les îles Anambas pour ensuite arriver le 7 avril devant l'île Carimata, et entrer le 9 avril dans la mer de Java, longue, étroite et soumise comme la mer de Chine à l'influence de deux moussons opposés. Le 12 on aperçut les hautes terres de Java, et bientôt on entra dans la baie de Sourabaya, visitée et décrite par M. Duperrey.

La Favorite resta quelques jours à ce mouillage, puis elle remit sous voiles pour contourner à distances les côtes occidentales et méridionales de la Nouvelle-Hollande, et doublant par le sud la terre de Van-Diémen, attérir au port Jackson dans la baie Botanique, et prendre quelque repos à Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du sud.

A Sydney, M. Laplace ne manqua point de faire des excursions dans l'intérieur du pays. Il eut connaissance d'un lac nouvellement découvert non loin des rives du fleuve Lachlan, au-delà des montagnes

bleues. Il faut trois jours pour en faire le tour, ce qui équivaut à soixante-douze milles. L'eau de ce lac nommé Oualumbinghie est très profonde; il en sort une grande rivière, et il abonde en gros poissons. On y voit des animaux qui ressemblent à de grands chiens. Les plaines qui environnent ce lac sont vastes, peu boisées, mais fertiles. Elles nourrissent de nombreuses troupes d'émious et une grande espèce de kangarou de couleur rouge.

M. Laplace eut également connaissance de la découverte de plusieurs rivières au-delà des montagnes bleues, et dont le capitaine anglais Sturt a donné une description dans un ouvrage entièrement spécial. M. Laplace put apprendre également qu'il existait dans la baie Hunter une montagne brûlante nommée *le mont Ouinghen*, et qui paraît extrêmement pittoresque. Enfin le voyageur put se convaincre de la facilité des communications entre le port Jackson et plusieurs villes nouvelles qui s'élèvent au-delà des montagnes bleues, et il recueillit sans doute aussi beaucoup de renseignemens sur les indigènes de l'Australie; mais comme son voyage n'a encore de publiés que les deux premiers volumes dont le second s'arrête à Java, nous ignorons entièrement ce que les manuscrits de l'auteur contiennent pour le restant de sa navigation; nous savons seulement que du port Jackson *la Favorite* se rendit à la baie des Iles dans la Nou-

velle-Zélande, et de là au Chili presque en ligne droite, en traversant le Grand-Océan méridional. Du Chili, ou plutôt de Valparaiso, la corvette toucha à l'île Juan-Fernandez, d'où elle fit voile directement au sud pour arriver le premier janvier 1832 à l'ouest de la Terre de Feu, et pour de là doubler le cap Horn, et pénétrer dans l'océan Atlantique, afin d'aller ensuite et en droite ligne sans s'arrêter, jouir de quelque repos à Rio-Janeiro, port et capitale du Brésil. De ce parage, *la Favorite* reprit la mer, et traversant l'équateur, passa le 1er avril 1832 à l'île de Madère, d'où elle se dirigea vers le détroit de Gibraltar qu'elle franchit pour entrer dans la Méditerrannée, et revenir à Toulon après une absence de plus de trois années.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIX-HUITIÈME VOLUME.

	Pages.
LIVRE SIXIÈME. — Navigateurs français. — Préliminaire.	1
Baudin (1800-1804).	3
Freycinet (1817-1820).	50
Duperrey (1822-1825).	109
Dumont d'Urville (1825-1829).	188
Dillon (1827).	369
Tromelin (1826-1829).	381
Bougainville fils (1824-1826).	394
Laplace (1830-1832).	419

FIN DE LA TABLE.

LUME.

Pages.
. 1
3
50
109
188
369
381
394
419